

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

WARGNY Auguste de : *Annales chronologiques, littéraires et historiques de la maçonnerie des Pays-Bas à dater du 1er janvier 1814*, t. VII, *Esquisses historiques de la révolution de la Belgique, en 1830*, Bruxelles, H. Tarlier, 1830.

---

**Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.**

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : [http://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/noncat\\_000021\\_000\\_f.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/noncat_000021_000_f.pdf)

**ESQUISSES HISTORIQUES**

**DE LA**

**RÉVOLUTION DE LA BELGIQUE,**

**EN 1830.**



F. Lantier del.

Lith. de Dewasme et Finaux.

**DÉVASTATION DE LA MAISON DE LIBRY,**  
dans la nuit du 28 au 26 Août 1830.

ESQUISSES HISTORIQUES

DE

LA RÉVOLUTION

DE

LA BELGIQUE,

EN 1830.



BRUXELLES,

CHEZ H. TARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, n° 36.

—  
1830.

# DÉDICACE.

---

Aux Belges.

RACONTER vos actions, c'est vous immortaliser. Cet ouvrage est donc le vôtre, il vous appartient. Il ne peut, sans imposture, être dédié qu'à vous.

# ESQUISSES HISTORIQUES

DE LA

## RÉVOLUTION DE LA BELGIQUE,

EN 1830

---

### INTRODUCTION.

---

ON entreprend de narrer des faits.

L'histoire, la politique, la diplomatie, en diront l'origine et les *causes* — Nous voulons nous borner dans ce rapide tableau à présenter des résultats.

Un sourd mécontentement fermentait, depuis plusieurs années en Belgique, contre le gouvernement et même contre le roi. Il grossissait en grondant; depuis 1828 il devenait de l'aigreur, de l'aversion, de la haine. C'est incontestable.

Le journalisme augmentait, propageait, envenimait, généralisait ce mécontentement, mais qu'on ne l'accuse jamais de l'avoir *causé*!

Les événemens majeurs dont Bruxelles a été le centre se lient tellement avec ceux des autres provinces et villes de la Belgique, qu'il a été impossible de parler des uns sans faire mention des autres. Nous retraçons donc ici, en effet, des événemens dont la Belgique entière a été le

théâtre et qui ont amené pour elle une autre destinée et une ère nouvelle de prospérité, de liberté et de bonheur. Nous serons vrais avant tout, autant qu'il sera possible de l'être ; c'est un grand mérite, mais ce n'est pas assez ; il faudra aussi être impartial ! et ce genre de mérite est plus difficile à atteindre. Il sera cependant autant que l'autre le but de notre travail.

Nous avons puisé aux sources ; nous avons été témoins de la plupart des faits que nous racontons ; mais nous écrivons à une époque trop rapprochée des événemens, pour n'avoir pas été dominés en partie par leur influence : il a donc pu se glisser des erreurs, des omissions des inexactitudes dans nos récits. Qu'on veuille nous les indiquer ; nous nous ferons un devoir de les rectifier.

---

## CHAPITRE PREMIER.

NUIT DU MERCREDI AU JEUDI 25—26 AOUT 1830, ET JOURNÉE DU  
JEUDI 26.

### Explosion.

Le 24 août était le jour anniversaire de la naissance du roi des Pays-Bas, entré alors dans sa cinquante-neuvième année. On avait fait de grands préparatifs pour célébrer cette fête annuelle. Un feu d'artifice était préparé près

la porte de Namur, le Parc entier devait être illuminé ; cela était annoncé depuis quatre mois, à jour fixe ; les préparatifs, les échafaudages, les apprêts préalables avaient coûté au-delà de 7000 florins. C'était le complément de la kermesse, du grand concours d'harmonie, des courses, de l'exposition, réunion heureuse de tant d'éléments qui devaient doubler la splendeur et la prospérité de Bruxelles, en 1830

Mais une sourde fermentation existait ! Elle redoublait à chaque instant et l'on ne pouvait la définir. Elle parvint, sans nul doute, aux oreilles du gouverneur et de la régence. On sut qu'on se récriait sur ces fêtes, sur ces dépenses si ruineuses, faites par une ville qui avait maintenu la mouture !... On aurait alors pu répondre qu'elles doubleraient les revenus municipaux, par le grand concours d'étrangers, par l'augmentation de consommation, etc. ; mais on recula, on eut peur et, *par le plus beau temps du monde*, on annonça que les fêtes étaient indéfiniment remises à cause du *mauvais temps* !

On eut raison pourtant ! Il est bien certain maintenant, d'après l'expérience et les événemens, que si ces jouissances eussent eu lieu, de plus grands malheurs encore auraient accablé Bruxelles, et que si le Parc eût été illuminé, il n'y aurait maintenant ni palais, ni monumens dans ses environs ; ils eussent été brûlés et anéantis. Tout le monde est d'accord sur ce point. Des menaces avaient été proférées publiquement dans la soirée du 24, autour du Parc. On avait dit tout haut. *Aujourd'hui illumination, demain révolution.*

Les autorités municipales, provinciales et militaires



étaient donc prévenues et averties ! Le public même, de puis plus de huit jours, l'était également. On connaissait le mécontentement prononcé du peuple ; on savait qu'il était à la veille d'éclater de manière ou d'autre. Personne ne fit rien pour l'empêcher ! Depuis on s'est rejeté la faute ! Il était bien temps !

Le mercredi 25 on donnait au spectacle *la Muette* ; quand on l'aurait fait exprès !... On disait qu'il avait été question de l'empêcher. Cependant tout y fut tranquille. Il n'y avait là que la réunion des visages ordinaires , et tout se borna au bissement de quelques allusions où il était question de la liberté du peuple

Mais il n'en était pas de même sur la place de la Monnaie. Là se trouvaient une foule d'autres physionomies, d'autres costumes que l'on était peu habitué à y voir ; mais personne n'était armé ostensiblement ; à 9 heures on les remarquait surtout dans les cafés Suisse et des Milles-Colonnes où des chanteurs allemands les attiraient. Il était facile de voir qu'il se préparait des événemens ; cependant les agens de police, les pompiers, la force militaire restèrent impassibles et inaperçus.

M. de Knyff, directeur de la police , qui était exécré, on ne sait trop pourquoi, connaissait si bien ce qui se passait, qu'il n'osa sortir de chez lui, vers huit heures, pour aller au spectacle, que par les jardins de ses voisins, et qu'il envoya à son épouse, de la Maison-de-Ville, dans la soirée, trois messages pour lui dire de se sauver ; le dernier ne parvint pas, il était trop tard !

On entendit dans plusieurs cabarets du haut de la

ville, vers la rue Haute, ce propos-ci : *Non, je ne bois plus, il est dix heures, venez donc, on nous attendra!*

Il restera au surplus éternellement évident qu'il y avait des excitations, des meneurs !

Vers dix heures, et avant la fin du spectacle, les groupes de la Monnaie se portèrent peu-à-peu rue Fossé-aux-Loups, vers le bureau du *National*; il y avait là des blouses, des casquettes, mais point de guenilles.

Des cris à *bas le forçat libéré* et autres semblables se firent d'abord entendre parmi la foule, où il y avait deux fois autant de spectateurs curieux que d'acteurs.

A dix heures justes deux reverbères furent cassés à coups de pierres; ce fut le premier signal, aussitôt on dépava la rue en face du bureau, on cassa les vitres, les persiennes avec grand bruit, et on tenta d'enfoncer la porte, mais elle résista, les fenêtres étaient trop élevées, et d'ailleurs il n'y avait point d'entrée assez large pour qu'un homme pût y pénétrer. Cela parut rebuter les assaillans, alors très peu déterminés et encore timides; des agens de police se glissèrent dans la foule, mais ils disparurent.

Vers dix heures et demie une voix cria : *chez Libry, rue de la Magdelaine*. Ce fut l'étincelle électrique, tous quittèrent à l'instant et la rue fut déserte; une partie prit par le spectacle, une autre par la rue aux Herbes et d'Assaut; en passant on jeta des pierres chez M de Wellens, bourguemestre; ses vitres furent brisées et les persiennes enfoncées; nous allons voir qu'on lui rendit par là un très grand service.

Les deux troupes arrivées à la fois vis-à-vis la maison

de Libry poussèrent les mêmes cris ; on dépava la rue, on enfonça la porte et les fenêtres à coups de pierres, et tout fut dévasté en un clin-d'œil : Libry qui, dit-on, était chez lui, réussit à se sauver par les derrières ; nul doute que s'il eût été trouvé il était massacré. D'autres individus se joignirent aux premiers, environ 300 personnes mirent la main à l'œuvre ; cela parut dès-lors irrésistible.

Là on détruisit beaucoup et on pilla fort peu ; la scène de dévastation dura plus de 30 heures : on finit par emporter jusqu'à de mauvais chiffons de papiers qu'on vendit à la livre, et même l'escalier de la maison ; toute la librairie fut enlevée ou abîmée. On organisa des postes avancés pour consacrer l'impunité de la dévastation ; avant le jour ces postes placés à la Cantersteen et au Marché-aux-Herbes, étaient armés de fusils. Ce fut un funeste exemple précurseur infallible d'autres calamités ; on voyait que le peuple sentait sa force, l'essayait, la consolidait. On dévasta aussi la partie des grandes messageries attenante ; mais si on tenta dès-lors l'incendie ( ce qui n'est pas certain, ) on échoua, ou on l'éteignit. On vit là des agens de police qui firent quelques vains efforts pour arrêter le mal ; mais M Wageneer, commissaire de police, ayant été grièvement blessé par un meuble jeté des croisées, la police disparut.

A onze heures M. Schuermans, procureur du roi, était tranquillement couché ; son substitut vint le prévenir de ce qui se passait chez Libry ; ne pouvant croire à la réalité et à l'imminence du danger, il s'habille, court à la permanence où il parvient à se faire suivre par deux gardes-villes et deux pompiers qui voulaient vainement

le dissuader et le retenir, et marche à leur tête chez Libry; en route ces quatre hommes l'abandonnent et il arrive seul.... il voit alors que tout remède est impossible et se place sous le portail des messageries... Il y reste un quart d'heure et y est vu par M, B.... qui lui dit qu'il est perdu s'il est reconnu, et parvient à l'entraîner. Il se rend chez le gouverneur où il trouve rassemblées les principales autorités civiles et militaires, sauf le bourguemestre, *M. de Wellens*, qui très-malheureusement, se trouvait à la campagne, le général Wauthier, commandant de la place, etc. Là dominait encore dans toute sa force l'incurie, l'indestructible fantasmagorie hollandaise; on ne voulait pas croire à la gravité du mouvement, on se moqua du rapport du procureur du roi comme on s'était moqué de ceux de la police une heure auparavant; le général dit que cela ne valait pas seulement la peine de faire éveiller un soldat, que le lendemain on mettrait les criards en prison, et que tout finirait par là; M. Vanderfosse, gouverneur, dit à quelqu'un qui lui annonçait qu'on venait de mettre le feu à l'hôtel du ministre de la justice : *C'est faux, vous êtes un alarmiste et peut-être pis !* Voilà quels étaient alors nos premiers magistrats, et quelle idée fausse ils avaient tous de l'état des choses! c'était le comble de l'ineptie! Vers deux heures, aucun rapport alarmant n'arrivant plus, on se sépara après une collation nocturne, et chacun alla essayer de se coucher.

M. Schuermans, en rentrant chez lui, trouva toute la rue déserte et silencieuse, mais il fut surpris en approchant de sa porte de trouver tant de pierres sous

ses pas ; il vit aussi ses croisées , sa porte et sa serrure fracassées , et quand il ouvrit trente baïonnettes se présentèrent sur sa poitrine. Il apprit alors avec le plus grand étonnement à quel danger il venait d'échapper par sa courte absence qui était un coup du ciel. Sorti depuis un quart-d'heure , un attroupement de plus de cent individus , fraction de ceux de de Knyff et de Libry , était venu avec fracas dépaver la rue et briser ses vitres , ses meubles , ses croisées et sa porte , mais sans pouvoir l'enfoncer ; on criait aussi : *Il nous faut sa tête ; il doit payer pour van Maanen, c'était son âme damnée.* Il était perdu s'il eût été chez lui ; mais son épouse effrayée s'étant mise à la croisée et toute en pleurs appelant à grands cris son époux qu'elle supposait entre les mains des assaillans , convainquit ceux-ci , sans le savoir , qu'il n'était pas chez lui ; cette circonstance fortuite sauva évidemment la maison du pillage et de l'incendie auxquels elle était dévouée d'avance ; on entendit crier . *Il n'est pas chez lui, allons-nous-en ;* et la bande se divisa en trois , dont une partie retourna chez de Knyff et chez Libry , et l'autre se porta chez Van Maanen La police prévenue avait couru aux casernes , et un peloton de chasseurs était venu protéger la maison , une demie heure après la retraite du peuple.

Vers onze heures et demie la maison de *Libry* étant déjà ravagée , une partie du groupe se détacha en criant : *chez de Knyff maintenant* , et ils y coururent ; ils étaient déjà armés en partie , ils ne dépavèrent pas la rue et ne tentèrent point d'enfoncer la porte , mais ils firent sauter les persiennes et les croisées avec une pince ou levier de fer ; les traces en étaient visibles ; inutile de dire que dans toutes les rues que parcouraient ces bandes , tous les

réverbères étaient cassés à coups de pierres ainsi que beaucoup de vitres, qu'elles poussaient des cris affreux et confus : *A bas, vive De Potter, vive la liberté!* et tiraient en l'air à chaque instant des coups de fusil ou de pistolet. Dès cette nuit la ville fut en alarme.

M<sup>me</sup> de Knyff, retirée avec ses enfans et ayant refusé de suivre les avis de son mari qui lui enjoignait de fuir, entendit sans trop s'émouvoir ce tumulte effroyable et sut conserver sa présence d'esprit. On monte, trois jeunes gens bien mis se présentent et lui disent qu'elle ne doit pas s'effrayer, mais que tout doit être à l'instant pillé et dévasté chez elle sans restriction, qu'elle doit donc se retirer; elle répond que non, que quoi qu'il arrive, elle ne sortira pas, parce qu'elle est étrangère, ainsi que ses enfans, aux torts que l'on peut reprocher à son mari. L'un d'eux ajoute qu'il y a là, à la cheminée une montre d'or qui irait bien à son gousset, aussitôt l'aîné des enfans, jeune homme de seize ans, plein d'énergie, répond : *Monsieur, c'est la mienne, prenez-la, je vous en fais cadeau; mais éparguez ma mère!* on accepte et on fuit; un instant après, le vacarme redouble sur les escaliers, on entend des cris, des gémissemens, et madame voit rentrer le même jeune homme porteur de la montre, accompagné de dix hommes du peuple qui le frappent, le blessent, le meurtrissent en jurant, et lui ordonnent de rendre à l'instant la montre qu'il avait volée, en disant qu'on venait là pour tout briser, mais non pour prendre; il obéit tout ensanglanté et à genoux : en vain le jeune de Knyff dit qu'il l'a donnée; on ne l'écoute pas, on le force à la reprendre

et on sort en frappant toujours le malheureux qui l'avait acceptée. Ce trait est bien caractéristique et doit être recueilli. M<sup>me</sup> de Knyff ne sortit point pendant tout le tems de cette première dévastation qui dura plus de deux heures, et dont le résultat fut le ravage du bâtiment de fond en comble, sauf cependant la chambre où elle se trouvait, qu'elle ne voulut point quitter et qui fut respectée; elle renfermait ce qu'elle avait de plus précieux en papiers et en valeurs; elle le dut à son courage et à sa présence d'esprit: elle a fait honneur à son sexe.

Les groupes de la Monnaie qui, après le départ de la bande du Fossé-aux-Loups, étaient loin de s'être dissipés, résolurent aussi de se porter chez de Knyff. Vers minuit et demi, ils brisèrent également tous les réverbères et vitres sur leur passage et rencontrèrent, rue d'Assaut, une partie de ceux qui venaient de quitter de Knyff pour aller en faire autant chez de *Wellens*, bourguemestre; mais les premiers trompés sans doute par des rapports exagérés, répondirent: *C'est inutile, tout y est fini*; les autres en dirent autant de chez de Knyff et s'étant réunis, ils se portèrent tous ensemble, soit sur la maison de Libry, soit sur celle de Van Maanen.

Vers onze heures, un nombreux rassemblement s'était formé en face du Palais de justice et dans les rues adjacentes; il n'avait rien de commun avec ceux de la Monnaie, on lui remarquait une toute autre impulsion; il se composait d'autres élémens, pris dans les classes inférieures, était mieux armé, avait des chefs ou directeurs auxquels il obéissait aveuglément, et qui l'empêchèrent même, pendant long-temps, de se porter au sac de la

maison Libry dont le bruit parvenait jusqu'à lui ; avant minuit il se mit en mouvement au nombre de deux cent individus au plus, aux cris de *vive De Potter*, à *bas Van Maanen*, cassa les vitres du palais de justice et surtout celles de la salle de la Cour d'assises, ainsi que les croisées du tribunal, rue de la Paille, mais sans tenter d'y entrer, et se porta en masse à l'hôtel du ministre de la justice, au Petit-Sablon. Là il n'y eut pas un instant d'hésitation ; on voyait que c'était le but ; tout s'y passa en règle et méthodiquement ; on enfonça la fenêtre du concierge, on entra en brisant tout, sans piller la valeur d'un écu, mais sans permettre de rien sauver, même au portier. On commença à transporter les meubles, papiers, etc. sur le Petit-Sablon, et on y mit le feu, mais cette opération était trop longue et trop imparfaite ; une voix cria : *Ne portons plus, brûlons la maison*. On y mit le feu. En effet, à deux heures l'incendie éclata et fut affreux. Ce fut le premier à Bruxelles ; c'était comme un signal d'embrasement, tout fut consumé. L'attroupement rangé tout autour contemplait ce spectacle avec plaisir et en poussant des vociférations contre Van Maanen. Il est pourtant bien probable qu'aucun de ceux qui le composaient ne connaissait ce ministre et n'avait sous aucun rapport à se plaindre de lui ! L'acharnement était si grand qu'on empêchait tout secours, et que les pompiers, arrivés avec deux pompes, durent se retirer sans avoir versé une goutte d'eau.

Les attroupemens qui se portèrent chez Knyff, chez Libry et au Petit-Sablon, ceux qui se formèrent bientôt après sur la Grand'Place, s'étaient en partie armés de fusils enlevés de force chez les armuriers Thompson, rue



St -Pierre, Goomans , rue des Dominicains , Muller, rue de la Magdelaine, un autre armurier, rue au Lait, et chez plusieurs marchands de poudre, de plomb et de fer. On enfonça toutes ces maisons , on y enleva les armes , mais rien de plus ; on voyait que c'était une direction donnée ; on trouva là près de cent cinquante fusils de chasse et autres, et environ autant de sabres, épées, baionnettes et pistolets ; ces expéditions isolées se faisaient par des fractions de bandes de quinze à vingt hommes, de manière que quand chaque attroupement général fut réuni , il se trouva armé et déjà redoutable. Au surplus, ces visites et enlèvemens durèrent toute la nuit et la journée suivante ; le peuple semblait avoir pour point d'honneur de ne rien piller, mais de détruire ; on eût dit qu'il sentait par instinct le besoin de s'armer, sans trop savoir pourtant pour qui ni contre qui ; plusieurs milliers d'individus de tout âge et de diverses classes se trouvèrent complètement armés au bout de vingt quatre heures. Ce ne fut guère qu'alors qu'ils commencèrent à vendre leurs armes aux bourgeois. Ils avaient aussi enlevé celles de la maréchaussée, des pompiers qui les livrèrent en partie eux-mêmes, et de plusieurs particuliers qui en avaient pour leur défense personnelle et pour armer leurs ouvriers en cas de besoin. Nous citons parmi eux M. Basse, fabricant, rue Terre-Neuve. Au total, le 26 au soir, on comptait 2,000 bourgeois sous les armes, le nombre des mutins armés et agissant n'excéda jamais 1200, mais on comptait dès-lors plus de 40,000 spectateurs !

Les généraux *de Byland*, commandant la province, *Wauthier*, commandant la ville, et *Alderson*, chef de la

maréchaussée, réunis chez le gouverneur, n'avaient encore donné aucun ordre à deux heures; mais l'alerte était aux casernes et les troupes avaient pris les armes, les grenadiers et chasseurs, un escadron de dragons et la maréchaussée pouvaient former un total d'environ douze cent hommes; les pompiers, la police etc., deux cents hommes.

Ce fut sans ordre supérieur que les troupes se divisèrent par pelotons et parcoururent la ville en patrouilles pour se porter aux points les plus menacés; le premier venu les appelait, les requérait; ce fut ainsi qu'un détachement de chasseurs se trouva posté jusqu'au jour chez M. Schuermans, un autre chez M. de Knyff, et un autre à l'Hôtel-de-Ville.

Il ne nous appartient pas de juger la conduite des troupes dans ce premier jour de trouble; quels qu'aient été leurs ordres, il est clair qu'elles évitèrent de répandre le sang et ne firent feu qu'à l'extrémité. C'est une grande question de savoir si elles eussent pu calmer le mouvement, au premier moment, en faisant feu sur le peuple au prix d'un grand carnage, et si cela n'eût point au contraire irrité sa colère et doublé ses forces, si enfin on ne se serait pas mis par là dans la nécessité de tout exterminer ou de périr soi-même! quoi qu'il en soit, honneur à ceux qui ont répugné à repandre le sang des hommes!

La plupart des détachemens ne rencontrèrent personne; tout était désert, vers trois heures, à la pointe du jour, à la Monnaie, au National, chez de Knyff, chez Scheurmans; mais voici deux faits certains.

Une compagnie de grenadiers monte la rue de la Magdelaine; les premiers groupes effrayés se dissipent;

mais arrivée à la maison de Libry où le tumulte était alors effroyable et que l'on achevait de dévaster en jetant tout par les fenêtres, quelques déterminés se présentent, offrent la main aux soldats, en criant *vivent les bons enfans, vivent les Belges!* et se montrent évidemment décidés à se faire tous tuer, plutôt que de reculer d'un pas ou d'abandonner le lieu avant de l'avoir complètement abîmé. Cet exemple de l'exaspération du peuple est le type de toute sa conduite dans la suite; il eut la plus grande influence sur tous les événemens qui se succédèrent et sur la victoire des quatre grands jours. Personne n'avait pu s'en faire une juste idée, et ceux placés au sommet des choses moins que tous autres; ils végétaient toujours dans cette vieille maxime: *On tire sur un attroupement, on en tue quelques-uns et le reste se dissipe.* Erreur grossière dans nos temps modernes, et que les événemens de Paris, en juillet précédent, n'avait encore pu détruire! Les grenadiers surpris prêtent la main sans répondre, sans s'arrêter, et passent leur chemin sans que les officiers donnent aucun ordre; ils affectaient même de détourner leurs regards du sac de la maison de Libry. Après leur passage le peuple cria victoire; la confiance dans sa force s'accrut du double. Des agens de police, et des détachemens de maréchaussées à cheval et à pied s'étaient déjà conduits de même, au même lieu, une demi heure auparavant. Trois autres patrouilles nombreuses de grenadiers et chasseurs passèrent encore dans cette rue, et en firent autant; mais la dernière fut insultée, ce fut elle qui tira les premiers coups de fusil vers cinq heures du matin.

Vers trois heures, au moment où l'incendie du Petit-

Sablon était dans sa plus grande force, deux pelotons de chasseurs, de 30 hommes chacun, commandés par le lieutenant *Damman*, s'y présentent par la rue Bodembroeck : le peuple, alors tranquille, regardait brûler, et se trouvait comme groupé entre l'hôtel Van Maanen en flammes et le faible feu des meubles sur la place Un individu mal vêtu, un mauvais plumet au chapeau, une large ceinture autour du corps, armé d'un sabre, d'un fusil et de deux pistolets, était en avant, et loin d'être effrayé, courtaut devant de la troupe en criant à l'officier : *Bas les armes, ou vous êtes tous morts.* C'était *Coché* ancien sergent-major de la 1<sup>re</sup> division ( qui n'est ni parent, ni même connu de *M. Coché Mommens*, ancien éditeur du *Courrier*); *M. Damman* le reconnaît et lui dit : «C'est toi, *Coché*, que fais-tu là ?—Bas les armes, vous dis-je!—Tu te moques de moi sans doute, j'ai ordre de vous dissiper ; retirez-vous, ou je serai forcé de faire feu. — Faire feu ! bas les armes ou au moins bas les baïonnettes et alors nous nous donnerons la main en frères, sinon...» Alors le nommé *Timmermans*, de Bruxelles, placé derrière *Coché* s'avance, un pistolet à la main, en disant : «C'est trop parler, à l'ombre ce gredin-là ;» il fait un geste et il était si près qu'un chasseur détourna l'arme avec sa baïonnette; *Coché* le reprit, et le repoussa en arrière en lui disant : «*Va t'en, tu n'as rien à dire ici, toi, Mais quant à nous, M. Damman, nous ne quitterons que quand cet hôtel sera brûlé jusqu'aux fondemens.*» Il tint parole, et les chasseurs se retirèrent sans faire feu ! Ils étaient cependant à peu près aussi nombreux que le groupe qu'ils n'essayèrent pas même de disperser.

Vers six heures du matin le peuple qui avait forcé les portes de plusieurs marchands de liqueurs , qui devenait plus hardi en devenant ivre et fatigué , qui se recrutait sans cesse parmi les classes les plus inférieures , et qui se subdivisait en petits partis de 3 à 20 personnes , ( ce qui était le plus dangereux pour la paix et la tranquillité de la ville ) insulta les troupes et les brava complètement. On vit alors peu à-peu les patrouilles quitter le bas de la ville et se concentrer ; enfin des coups de fusil furent tirés sur elles au haut de la rue de la Magdelaine , et des hommes furent tués et blessés ; ce fait paraît certain , tous les chefs ont juré cent fois depuis que jamais ils n'auraient tiré les premiers.... Alors cependant ils paraissaient avoir reçu des ordres et ils repoussèrent la force par la force ; on fit un feu de peloton par la rue de l'Empereur ; 5 bourgeois furent tués dans les environs et plusieurs blessés , ainsi que quelques soldats. La confusion était là si grande , qu'un chasseur tua par mégarde un grenadier , par derrière , à bout portant. Il en fut de même au Grand-Sablou , au débouché de la rue de la Paille , où plusieurs hommes furent tués de part et d'autre , et un officier de chasseurs blessé ; on dit alors que le peuple avait tiré là plus de 50 coups de fusil sur la troupe avant que celle-ci riposta.

Un peloton de chasseurs descendit en désordre la rue de la Paille et la rue de Ruysbroek , poursuivi seulement par cinq ou six hommes qui désarmèrent le commandant à l'entrée de la rue de l'Hôpital.

Vers trois heures , un groupe nombreux se porta à la Place-Royale avec un drapeau fait avec des draperies en-

levées chez Libry. L'officier de garde sortit, le général Wauthier s'y trouvait également; ils demandèrent ce qu'on voulait; on répondit, *liberté, justice*. On dit que ce fut là qu'un soldat sortit des rangs et supplia la foule de se disperser, en ajoutant : *Au nom du ciel, ne nous forcez pas à verser le sang belge!* Il ne fut pas écouté; le général fut insulté, désarmé même, et blessé à la figure; il défendit cependant alors de tirer et fut obéi.

Enfin plusieurs feux de pelotons furent dirigés à travers le débouché du Petit-Sablon contre l'église, et répandirent du sang. A sept heures on ne tirait plus; 18 à 20 hommes avaient péri, il y en avait autant de blessés; les groupes se portèrent ailleurs en se subdivisant à l'infini et les troupes occupèrent en force les deux Sablons jusqu'à vers midi; alors elles les abandonnèrent pour se réunir en entier, infanterie et cavalerie, sur la plaine des Palais, où elles bivouaquèrent jusqu'au 3 septembre, jour de leur départ de Bruxelles, sans occuper aucun autre point dans toute la ville, pas même leurs casernes, où elles n'avaient laissé que quelques faibles détachemens qui furent bientôt forcés par le peuple; les soldats ne se défendirent qu'aux Annonciades, où y il eut deux hommes tués. A Sainte-Élisabeth, il n'y eut point de résistance, le peuple s'empara de deux canons montés.

A peine les troupes eurent-elles quitté le Grand-Sablon que la maison du général Wauthier, située au haut et en face, fut assaillie et complètement dévastée; cependant toujours absence de pillage; mais tout fut jeté par les fenêtres et brûlé sur la place; les maisons voisines

souffrirent même de la vengeance du peuple. Ce général était détesté depuis sa conduite envers M. Levaë, au spectacle, le 4 juillet 1826.

Dès quatre heures du matin on avait déjà commencé cette dévastation, mais alors, elle fut arrêtée et incomplète.

À cinq heures du matin, la régence, sauf le bourgmestre absent, le gouverneur, M. de Knyff, M. Germain, commandant la garde communale, et toutes les autorités étaient assemblées à l'Hôtel-de-Ville qui était fermé, mais non défendu. Les groupes qui l'entouraient parlaient cependant à chaque instant de le forcer, mais ne l'essayèrent pas; ce fut de là que partirent toute la journée les ordres donnés pour le rétablissement de la tranquillité; mais dès le matin toute apparence de police et de ses agens avait disparu; toutes les mesures furent nulles, indécises, il n'y avait déjà plus aucun moyen d'exécution.

Vers huit heures, un nouveau rassemblement très-nombreux se forma encore près le Palais de justice; il y avait au moins quatre cent personnes armées, avec un tambour et une guenille au bout d'un bâton, en guise de drapeau, dont on pouvait à peine distinguer la couleur, mais qui paraissait rougeâtre. Ce groupe se porta en ordre et presque par rangs, vers l'hôtel du gouvernement de la province, rue du Chêne, en tirant de nombreux coups de fusil en l'air. Son passage dans les rues était effrayant; tout se fermait ou se cachait à son approche; on enfonça la porte et les mêmes scènes de dévastation eurent lieu sur un plus grand théâ-

tre et avec plus d'acharnement encore ; on brisa beaucoup, mais on pilla aussi , surtout les registres et papiers, précisément les objets de moindre valeur ! Cela dura toute la journée et même le lendemain ; quand on alla annoncer cette nouvelle à l'Hôtel-de-Ville elle trouva encore beaucoup d'incrédules !

Le peuple plus séparé, plus subdivisé commençait à commettre impunément divers excès en ville ; il se faisait ouvrir les maisons et exigeait du pain, de la bière, de l'eau-de-vie ; au moindre refus, il enfonçait et brisait ; il entra aussi de force dans plusieurs boutiques et exigea des chemises, des blouses, des vêtemens. On remarqua que c'étaient toujours trois à quatre hommes au plus qui se livraient à ces brigandages armés, et que ces excès eussent été bien plus fréquens et plus ruineux, si quelques individus plus modérés et qui semblaient avoir quelque empire sur d'autres, ne les en eussent détournés et même empêchés de force. On compte vingt-sept boutiques qui eurent à souffrir de ces sortes de pillage, entre autres celle de M. Vigilé, rue Entre-deux-Ponts, et l'auberge dite le *Lion couronné*.

Alors enfin, quelques bourgeois justement alarmés et n'entendant, ni ne voyant l'ombre de la garde communale destinée à les protéger et à remplacer la garde bourgeoise, se réunirent, sentirent qu'avant tout il leur fallait des armes ; se rendirent vers six heures du matin, à la régence pour en demander et supplier de faire retirer les troupes, assurant qu'ils sauraient maintenir et arrêter le peuple. Honneur à ces citoyens que nous ne sommes pas autorisés à nommer, et dont la démarche pres-



qu'inconnue, précéda de plusieurs heures la levée en masse de la bourgeoisie ! Leur demande fut accueillie. Ils furent autorisés à prendre les armes et coururent à la caserne des Annonciades pour s'en procurer ; ils y trouvèrent plusieurs gardes communaux ; tous s'armèrent et se formèrent en patrouilles, pour se porter sur les points menacés et dissiper les groupes. Plus tard et jusques vers le soir, les bourgeois se rendaient de toutes parts à cette caserne dans le même but ; le peuple s'en aperçut, s'attroupa au même lieu et exigea les fusils de la garde communale. On refusa ; des coups de fusil furent tirés de part et d'autre à travers la porte, un homme fut tué et trois blessés.

Le premier détachement des bourgeois armés se montra en ville vers dix heures du matin, venant de cette caserne, il était fort d'environ quarante hommes, bien décidés à rétablir l'ordre à tout prix et à disperser les groupes de pillards. Mais les premiers qu'ils rencontrèrent près S<sup>te</sup> Gudule, changèrent bien leurs idées, et voilà encore une fois le type et l'impulsion de tous les événemens subséquens. Au lieu de fuir, ces hommes du peuple armés, s'approchèrent de la patrouille, en criant *vivent les Bruxellois, vivent les bourgeois, vivent les bons enfans*, en venant leur prendre la main et s'applaudir du renfort qu'ils recevaient pour la même cause, celle de la *liberté* ! Cette conduite déconcerta totalement les bourgeois et renversa en un clin-d'œil leurs beaux projets d'employer la force ! Qu'auraient-ils fait en effet contre de telles gens aussi déterminés ! L'impulsion fut dès - lors faite sur la bourgeoisie qui prit le parti décisif de ne jamais tirer sur le peuple et qui tint parole, sauf

le lendemain, à l'affaire de la Place-Royale. Tous les autres groupes que la patrouille trouva en route tinrent la même contenance, et cette rencontre si insignifiante, eut des résultats incalculables.

Les bourgeois arrivèrent à l'hôtel du Gouvernement, vers onze heures et demi et se rangèrent dans la cour. La destruction y était alors organisée, tout était jeté par les fenêtres; c'était bien le cas de tirer après les trois avertissemens de rigueur ou jamais! Mais les bourgeois avaient réfléchi, et ils restèrent impassibles pendant un quart-d'heure; un ancien colonel les commandait. A la fin, l'un d'eux, indigné de toute cette dévastation, s'approcha de trois hommes qui accouraient furieux, pour monter se joindre aux destructeurs, et leur dit : *Qu'il était temps que cela finit, que c'était là l'hôtel du pays et non du roi, qu'ils voyaient bien qu'enfin les bourgeois étaient armés pour maintenir l'ordre à tout prix, et qu'ils étaient déterminés à le faire.* « Vous » voulez donc tirer sur nous quand nous serons là-haut, » dit l'un d'eux, eh bien! épargnez-vous cette peine; » tenez, tuez-nous ici, si vous l'osez. Vous êtes trente » hommes armés contre nous trois sans armes; cela ne » vous sera pas difficile; tirez donc si vous l'osez! » et ils ouvraient tous trois leurs vêtemens et leurs blouses, en se présentant devant les fusils. Ce fut alors que ce même bourgeois, parodiant un mot fameux de Louis XVI, dit à ses compagnons : *Allons-nous en, messieurs, il n'y a plus rien à faire pour nous ici.* Il fut écouté, et on se rendit au poste du Théâtre. A peine arrivés, un groupe nombreux avec tambour et un lambeau de dra-

peau rouge , se présenta hardiment aux bourgeois , en criant : *Vivent les bons enfans !* et vint leur prendre la main ; cette fraternité avait quelque chose de repoussant. Il fallait cependant s'y soumettre..... quelques bourgeois effrayés cédèrent même leurs armes et se retirèrent. Ces gens semblaient réellement capables de tout ; ils tiraient continuellement en l'air. Après être restés quelque temps campés et irrésolus sur la Monnaie où leur troupe offrait comme une masse flottante de côté et d'autre , ils s'adressèrent au café Domino où ils exigèrent à boire et entrèrent en grand nombre ; mais bien accueillis , ils n'y brisèrent rien , tandis qu'à côté , au café Suisse où l'on tarda à ouvrir , ils enfoncèrent la porte , brisèrent les fenêtres et causèrent de grands dégâts aux meubles et aux glaces ; la maison eût sans doute été pillée de fond en comble si quelques-uns des bourgeois armés au poste du théâtre , ne se fussent dévoués et ne fussent accourus ; ils défendirent l'entrée du café au reste des assaillans qui tiraient déjà à travers la porte et les fenêtres dans la salle du café , et détournèrent plusieurs fois des coups de baïonnette et de sabre dirigés contre eux. Ils parvinrent enfin à faire évacuer les salles du café ; ils coururent là de grands dangers , mais préservèrent l'établissement dont la perte éprouvée en moins d'un quart-d'heure , fut cependant évaluée à deux mille florins. On cite parmi eux , messieurs de Lescaille et Fleury qui haranguèrent le peuple et s'en firent un peu écouter ; on répondit cent fois : *Eh bien ! oui , nous serons tranquilles , mais encore le palais du roi , et alors ce sera fini !* Cet attroupement très-

dangereux se dispersa ensuite dans diverses directions.

Qu'on remarque bien que, dans toute cette journée, le peuple avide de vengeance et qui n'était dirigé que par cette seule passion ne versa pas une seule goutte de sang! on craignait la première effusion, il ne fallait pas qu'il s'habituaît à ce spectacle horrible. On se rappelait les premiers temps de la révolution française! Heureusement, il ne trouva aucun de ceux qui auraient pu tomber sous ses coups.

Dans la nuit et pendant tout le cours de la journée, on entendit souvent désigner plusieurs maisons au pillage et à la destruction, entre autres celles des juges de M. de Potter; on assure même qu'on entendit dire dans les groupes qu'il fallait jouer aux boules avec leurs têtes. M. *De Stoop*, faisant fonctions de procureur général, fut sauvé, parce qu'il habitait chez M. Thomas, notaire de M. de Potter; d'autres magistrats, parce qu'ils habitaient les faubourgs; les maisons de MM. Van Gobbelscroy et Wautelée que l'on attaqua à trois reprises en jetant des pierres, par la présence d'esprit d'un fonctionnaire public qui faisant partie d'une patrouille bourgeoise qui passait sans y prendre garde, eut le courage d'en sortir et de crier : *Que faites-vous? c'est un Bruxellois!* Ce mot répété fut magique et suffit pour détourner le peuple de ces excès.

Le Palais de l'Industrie nationale fut aussi plusieurs fois menacé; mais les bourgeois conjurèrent l'orage.

Les bourgeois devenaient plus nombreux d'heure en heure; le centre de leurs patrouilles était la Grande-Place; ils se répandaient de là vers les lieux où se diri-

geaient les groupes , et parvenaient quelquefois à les paralyser, sinon à les disperser. Le centre du mouvement populaire résida aussi toute la journée et la nuit suivante au même point ; des bandes armées , bruyantes et menaçantes , parmi lesquelles on voyait souvent des pompiers en uniforme , traversaient cette place dans tous les sens et à chaque instant , elles venaient se confondre dans les rangs des bourgeois rangés devant l'Hôtel-de-Ville : ceux-ci avaient remarqué que le bruit du tambour excitait les rassemblemens ; ils détruisirent à coups de baïonnettes ceux des pompiers qui se trouvaient au corps de garde sous le péristyle , et s'armèrent en grande partie avec les fusils qu'ils achetèrent à la populace. Le prix en était d'abord d'un franc , il monta bientôt jusqu'à 5 fr. Nous connaissons des bourgeois qui dépensèrent ainsi plusieurs pièces de dix florins ; d'autres se dévouèrent autrement ; remarquant combien il était dangereux d'abandonner ces bandes à elles-mêmes , ils se mirent à leur tête avec une arme , les guidèrent et les promenèrent dans toute la ville , de cabaret en cabaret , en les régaland toujours à leurs frais ; il est hors de doute qu'ils épargnèrent ainsi de grands malheurs à leurs concitoyens ; on peut citer parmi eux M. Matteau , professeur de musique , qui dépensa à la tête d'un attroupement , plus de 200 fr. dans la journée , et qui pour récompense , vers le soir , fut au moment d'être massacré par ceux qui s'aperçurent enfin qu'il les avait , disaient-ils , joués et trahis.

Vers trois heures de l'après-dîner , quand il y avait plus de 4000 personnes réunies sur la Grand'-Place , deux

jeunes gens bien mis et chaussés d'épérons se saisirent de l'échelle du réverbère placé au-dessus de la grande ported'entrée de l'Hôtel-de-Ville, et attachèrent sur ce réverbère un drapeau aux trois couleurs, *rouge, jaune et noir*. On cria beaucoup, l'on applaudit; mais il est bien certain que personne alors n'aurait pu dire ce que signifiaient ces trois couleurs; on les prit sans nul doute pour les couleurs tricolores françaises. Depuis, on les expliqua, et elles furent adoptées comme couleurs brabançonnnes. Ce fut là qu'elles virent le jour pour la première fois.

Vers quatre heures, on afficha au coin de quelques rues l'unique pièce qui fut publiée dans cette journée; c'était un arrêté de la régence qui abolissait la mouture. Il était bien temps! (*V. ci-après, page 36.*)

A cinq heures du soir, plusieurs groupes étaient fatigués, ivres et oisifs. Ne sachant plus que faire, ils se réunirent près Sainte-Gudule, et le voisinage leur rappela que l'on n'avait encore rien brûlé chez de Knyff. Ils s'y rendent de suite; tout était épars et brisé, maison ouverte, rue déserte. Aussitôt on traîne, on arrache les débris, les meubles abandonnés depuis la nuit, et on les brûle au milieu de la rue. Le feu devint si vif qu'il prit aux croisées et que les voisins tremblèrent pour leurs demeures. Des patrouilles bourgeoises accoururent de toutes parts, les unes commandées par M. Lemoine, d'autres par M. Juillet, artistes, et une dernière par M. Palmaert. Mais elles ne purent parvenir à écarter la populace acharnée contre cette maison et qui s'obstinait à vouloir la brûler. Elles évacuaient la rue des deux côtés, quand une autre patrouille, commandée par M. D..., parut au

coin de la rue d'Assaut, renforça les débris des autres et pénétra jusqu'au milieu de la rue de Berlaimont. Là elle se divisa en deux sur toute la largeur de la rue, en se tournant le dos et balayant tout devant elle au très-petit pas ; le peloton qui revenait vers la rue d'Assaut, quoique rompu par une voiture que des enragés lancèrent au milieu de son centre, continua sa route et réussit, en n'épargnant pas les coups de crosse, à déblayer toute la rue de ce côté ; mais en se retournant, on s'aperçut que l'autre peloton avait été rompu et renversé par la populace qui, revenue par là chez de Knyff, enfonçait déjà les portes des voisins pour avoir de la lumière à l'effet d'y mettre le feu. Il fallut revenir sur ses pas et recommencer la même manœuvre, avec toute la modération possible, pour ne point faire de grands malheurs, car la brune tombait, et en refoulant lentement le peuple, tous les ivrognes restaient en route étendus au milieu de la rue. Les bourgeois embarrassés ne savaient que faire, quand il vint dans l'idée de l'un d'entre eux de sonner aux maisons et de forcer chaque habitant d'en recueillir un, deux ou plus, et de leur verser encore à boire, s'ils en voulaient. Cette mesure eut un plein succès, ces gens-là cuvèrent leur vin et leur rage, et plus de vingt mutins se trouvèrent ainsi hébergés gratuitement et jusqu'au lendemain midi dans cette même rue de Berlaimont, qu'ils avaient voulu deux fois dévaster dans la journée ! Ce fait est remarquable.

Nous devons terminer le tableau de ce jour de deuil pour la ville de Bruxelles, par un aperçu des scènes de pillage et de dévastation avec incendie qui eurent lieu dans

les communes voisines de Forêt, Uccle, Anderlecht, etc.

Vers deux heures, quelques-uns des groupes populaires dispersés alors dans toute la ville, étaient réunis dans des cabarets de la rue Haute; il y avait eu là aussi un calcul prémédité, cela n'est plus douteux; mais les vrais instigateurs sont jusqu'à présent inconnus. Tout-à-coup l'on s'écria qu'il fallait détruire et brûler les fabriques à machines des environs, à l'exemple des Anglais de Manchester. On applaudit, on était armé, on partit, mais par trois directions très distinctes, à des heures différentes et sous des chefs séparés; ces trois troupes, composées pour la plupart d'ouvriers fileurs, sortirent de Bruxelles, pour aller détruire les fabriques mêmes et les établissemens qui leur donnaient du pain depuis si long-tems, à eux et à leurs familles! qu'on excuse cela si l'on veut, mais au moins, on ne l'expliquera jamais.

Les trois bandes parties, se réunirent et se confondirent. Des scènes affreuses se passèrent dans les trois communes citées, et à huit heures du soir les fabriques de *MM. Rey, Bosdevex-Bal* et *Wilson* étaient détruites, brûlées ou pillées, et plus de vingt maisons de plaisance, entre autres celles de *MM. Stok* et *Carton*, ou de pauvres villageois cabaretiers, marchands ou autres, abimées et dévastées! Le dommage fut là seul de plus d'un million de florins; c'est un des plus tristes revers de la médaille! mais il n'y eut pas une goutte de sang versé, et après ces funestes exploits, on rentra en ville. — Voici quelques détails.

Vers six heures du soir, un de ces trois rassemblemens composé d'environ 120 personnes de la populace de



Bruxelles, se présenta à l'établissement de M. Th. Wilson à Uccle, et annonça aux chefs qu'il arrivait pour y détruire les mécaniques. M. Wilson eut beau leur faire les représentations les plus propres à les détourner de leur funeste dessein, tous ses efforts restèrent infructueux, et comme il devenait impossible d'offrir de la résistance parce que la commune était absolument privée d'armes et que conséquemment les habitans se tenaient renfermés chez eux, il offrit de leur payer de suite 300 fl, s'ils voulaient se retirer sans commettre de dégât. Ces conditions furent acceptées, et la populace ayant reçu la somme convenue, partit. Quelques instans après, le second rassemblement, dont faisaient partie plusieurs ouvriers de la fabrique et autres des environs, parut devant la maison de campagne de M. Wilson, dont il brisa les portes, les croisées, tout le mobilier et la détruisa complètement. De là il se rendit à la fabrique et y mit le feu en divers endroits. Cependant l'on parvint à le maîtriser en partie et plusieurs des bâtimens furent conservés. Mais le plus vaste, celui où se trouvait le séchoir garni de tuyaux de fonte, l'atelier des emballeurs et les magasins alors remplis de toiles de coton et autres marchandises fut entièrement consumé. Il n'en reste plus que les murs qui tombent successivement. Plusieurs mécaniques de grand prix ont été entièrement brisées. Quelques autres bâtimens, mais de moindre importance, ont aussi été entièrement brûlés.

M. Wilson a fait afficher des avis en plusieurs endroits de la commune d'Uccle pour annoncer à ses ouvriers que, malgré les désastres qu'il venait d'éprouver, et l'inter-

ruption des travaux, il leur payera leurs journées comme à l'ordinaire, s'ils se comportent bien et rentrent tranquillement chez eux à la nuit tombante, et que ceux qui donneront lieu à des plaintes seront à jamais privés d'ouvrage dans son établissement.

Le troisième attroupement de populace qui a dévasté la fabrique de MM. Bosdevex et Bal, à Forêt, était sorti de la porte de Hal, dans l'après-midi, en proférant les plus horribles menaces. Il s'agissait de les brûler vifs avec leurs mécaniques; heureusement ces messieurs parvinrent à se sauver à travers un ruisseau avec ce qu'ils avaient sur eux. M<sup>me</sup> Bal, qu'une indisposition retenait au lit, fut transportée sur un matelas chez le curé de la commune. Alors toute la fabrique fut livrée aux flammes et l'habitation pillée. Ce qui ne pût être emporté fut saccagé. Le dégât fut évalué là à 150,000 fl. Cette catastrophe plonge l'infortunée famille de MM. Bosdevex-Bal dans une ruine totale.

La nuit qui suivit tous ces événemens fut plus tranquille à Bruxelles qu'on ne l'aurait cru; plus de bruit, ni de désordres; les bourgeois armés, sans chef, sans organisation, veillaient à la sûreté publique, et le peuple fatigué et endormi ne songea point à la troubler; mais tout le monde à peu près était armé, les troupes étaient aux palais; l'attitude de Bruxelles était menaçante de toutes parts et formait un contraste frappant et affligeant avec ce qu'elle était vingt-quatre heures auparavant; le spectacle était fermé, les rues illuminées par les habitans à défaut des réverbères brisés. On ne pouvait voir que du noir dans l'avenir.

## PROCLAMATION

LES BOURGUEMESTRE ET ÉCREVINS, A LEURS CONCITOYENS.

Des désordres accablent notre belle ville, quelle qu'en soit la cause, il faut les faire cesser.

Pour arriver à ce but où tendent les vœux de la population entière, nous avons arrêté les mesures suivantes :

Les troupes ont été invitées à se retirer dans les casernes ; elles ont cessé d'intervenir dans cette lutte déplorable.

Le droit de mouture est supprimé à dater de ce jour ; il ne sera remplacé par aucun autre impôt de la même nature, sous quelque dénomination que ce soit

Si quelque demande légitime reste encore à faire, qu'elle nous soit adressée : nous joindrons nos efforts à ceux des bons citoyens, pour leur obtenir un plein succès.

Mais ces mesures seront sans effet si le calme ne renaît pas ; seul il peut amener d'heureux résultats : le désordre et le sang en plongeant des familles entières dans le deuil, ne peuvent rien que de funeste.

Concitoyens, écoutez la voix de vos magistrats ; ils veulent au salut commun ; mais votre coopération leur est indispensable : que chacun défende ses foyers, que des gardes provisoires s'organisent dans chaque quartier ; que des illuminations spontanées fassent régner la lumière pendant la nuit. Quant à nous, nous demeurons au centre, et nous ne quitterons ce poste du devoir que quand le calme, appelé par tous les vœux, sera rétabli.

C'est aux citoyens qu'est provisoirement confiée la garde des propriétés tant publiques que privées ; les magistrats en appellent à leur honneur et à leur patriotisme, ils s'y confient

Fait en séance du Collège de l'Hôtel-de-Ville, le 26 août 1830.

F DELVAUX DE SAIVE, éch  
P. CUYLEN, secrétaire.

## CHAPITRE II.

JOURNÉE DU VENDREDI 27 AOUT 1830.

La garde bourgeoise s'organise — M le baron *Emmanuel d'Hoogvorst*, son commandant. — Sa composition d'abord mélangée et vicieuse dans les premiers jours. — Ses principaux chefs. — Incendie des décorations et des arcades du Parc. — Arrestations des pillards et incendiaires — Justice rendue en français. — Destruction de tous les insignes de la royauté. Émeute de la Place-Royale. — Émigration.

LES bourgeois restèrent sous les armes toute la nuit ; grâce à eux elle fut tranquille : ils occupaient dès-lors tous les postes de la ville et même toutes les rues, éclairées sans exception par les habitans. Ce n'est pas exagérer que de porter à 800 le nombre des bourgeois factionnaires.

De grand matin cependant les groupes populaires reparurent, se mêlèrent à tous les postes et demandèrent de l'ouvrage, du pain, de la liberté, et M. de Potter. On essaya de les calmer, surtout à l'Hôtel-de-Ville où l'effervescence était la plus grande. Les bourgeois le défendirent et le sauvèrent encore ce jour là de la vengeance du peuple. On n'eut cependant à déplorer aucun malheur.

Pendant toute la journée la garde bourgeoise dut lutter en patrouilles contre la populace agitée qui, vers dix heures, se porta en foule au Parc, arracha les décorations et les arcades préparées à grands frais pour l'illumination, les réunit en vastes bûchers et y mit le feu. Ces incendies furent effrayans en plusieurs endroits, surtout dans les grandes allées, menaçaient de brûler les arbres, les kiosques et le Wauxhall, et brillaient d'un

côté , à deux cent pas de la troupe sous les armes, et de l'autre , sous les yeux de plusieurs patrouilles bourgeoises qui , bien que très nombreuses, se bornèrent à préserver le Petit-Théâtre et le Wauxhall , sans rien tenter pour disperser les mutins. Soldats et bourgeois restèrent spectateurs impassibles de la destruction ! L'observateur pouvait méditer en contemplant cette scène unique dans l'histoire des révolutions des peuples !

Le Parc alors souffrit beaucoup ; quelques statues furent renversées ! mais vingt-sept jours après il devait bien éprouver d'autres dommages !

Une de ces masses de peuple quitta cependant en désordre l'incendie du Parc, vers deux heures ; armée de longs bâtons, de branches d'arbres, des débris des arcades, mais sans fusils, elle descendit la rue de Louvain, ayant en tête un tambour et un drapeau tricolore belge, ainsi que plusieurs décors du Petit-Théâtre portés comme trophées ; vers l'ancienne place de Louvain elle fut arrêtée par des patrouilles bourgeoises qui s'y croisaient ; on crut un instant qu'on allait employer la force pour dissiper l'attroupement, rien n'eût été plus facile ; les bourgeois seuls étaient armés et plus nombreux que le peuple ; mais fidèles à leur décision de la veille, ils employèrent les voies conciliatrices ; ils parlèrent, laissèrent le peuple se mêler à leurs rangs, leur prendre la main et crièrent aussi : *Vive de Potter et la liberté !* l'un d'eux cependant ajouta ; *Oui, mais vive l'ordre aussi, nous sommes réunis pour le maintenir et vous le troublez !* alors un homme du peuple fit cette réponse remarquable. *Eh ! croyez-vous donc vous autres qu'on fait des révolutions avec de l'ordre !*

Ce rassemblement dangereux se trouva cependant cerné un instant après, dans la rue de la Montagne, par deux autres patrouilles; là enfin on menaça de faire feu, on mit même en joue; cela suffit pour tout disperser en une minute; les mutins jetèrent leurs bâtons, s'enfuirent et se dispersèrent par la petite rue de S<sup>te</sup> Anne.

Il fut évident ce jour là que le peuple, si complètement armé la veille, était déjà presque entièrement désarmé et que ses armes avaient passé aux mains des bourgeois par des moyens quelconques; mais il est certain aussi que, revenu un peu de sa première ivresse, il sentit bien qu'on voulait lui ôter les armes, et que par suite il les cacha en grande partie. C'est à cette cause surtout qu'il faut attribuer qu'on ne vit plus dès-lors un seul fusil dans les mains du peuple.

Au reste, cet attroupement fut le dernier, et depuis lors on n'a plus vu circuler dans Bruxelles ces bandes menaçantes et destructives.

Mais, vers le soir, quelques tapageurs qui s'étaient enivrés au caveau de Belle-Vue, insultèrent les soldats et voulurent arracher le fusil d'un sergent; un coup de feu fut même tiré sur la troupe qui resta immobile et impassible. Alors deux patrouilles bourgeoises accoururent et poussées à bout, voulant à la fois punir des excès et prévenir des malheurs, firent enfin feu sur la populace pour la première et dernière fois. Trois des mutins tombèrent morts! Le reste se dissipa et voulut essayer le pillage de quelques cabarets éloignés, et l'incendie de la fabrique de M. Vander Elst, près la porte de Hal; mais la garde

bourgeoise était partout et dispersa toutes les tentatives des malfaiteurs. → Voici au surplus un rapport sur cette affaire, il offre diverses variantes. (*V. ci-après, n° 1.*)

La garde bourgeoise, improvisée la veille, reçut ce jour-là un commencement d'organisation; la Régence sentait qu'elle n'avait plus d'autre recours; elle avait dans un seul jour perdu toute sa popularité, tous ses moyens d'exécution; dès-lors son pouvoir, son influence sur les événemens subséquens furent paralysés et nuls jusqu'à ce qu'une suite de demi-mesures et de fausses démarches l'entraînèrent elle-même et déterminèrent sa chute comme nous le verrons bientôt. Elle nomma le commandant de la garde et prit dans cette journée diverses résolutions qui furent affichées et qui font connaître les officiers et la première organisation. Nous donnons ces pièces ci-après sous les n°s 2 à 8; on remarquera dans celles relatives au rétablissement du bon ordre les lieux communs ordinaires des circonstances, devenus partout presque ridicules; la défense de toute réunion de plus de 5 personnes, etc. Quand on lit affichée dans une ville une telle défense, l'on peut être certain que c'est un aveu de l'impuissance où l'on est de réprimer les attroupemens et qu'ils sont à la veille de se former; c'est un pronostic infaillible. Bruxelles, Gand, Bruges, Mons, Namur, Anvers, et nombre de grandes villes de France, en sont des preuves récentes qui démontrent toujours l'incapacité, l'imprévoyance et l'incurie des magistrats.

Chaque section eût un point central et plusieurs postes secondaires, le nombre de ces derniers fut d'abord

de 30 au moins. On les établit surtout dans les maisons dévastées la veille.

Tous les bourgeois, sans distinction d'âge ni de rang, firent le service des postes jour et nuit et les patrouilles avec une exactitude et un zèle au-dessus de tout éloge ; bien peu manquèrent à ce premier des devoirs ; leurs noms furent connus et affichés, et cela suffit pour que personne ne s'en exempta. Les choix d'officiers pris dans la noblesse et parmi toutes les notabilités de la ville eurent l'approbation générale : on vit le Nestor de nos députés, M. le baron *de Sécus*, M<sup>rs</sup> *Huysman d'Annecroix*, et *Cornet de Grez*, députés aux États-Généraux, le premier ancien gouverneur de la province, M. *de Lalaing*, et une foule de magistrats et de fonctionnaires donner l'exemple et monter la garde en simples soldats. Il y avait une sorte de régularité et d'attitude militaire dans leurs marches et dans tous les détails du service. On était sérieux, on sentait notre position. Les étrangers présents à Bruxelles, s'inscrivirent eux-mêmes et montrèrent le plus grand zèle ; on voyait des Allemands, des Anglais et surtout des Français armés parmi nous et pour nous. Les artistes dramatiques, M<sup>rs</sup> *Charles*, *Lafeuillade*, *Boucher*, *Lemoine*, *Jenneval*, *Jullet*, se distinguèrent ; ils étaient infatigables.

La garde à cheval s'organisa en même temps ; elle forma en vingt-quatre heures un escadron de cinquante hommes. Tous ces jeunes gens étaient montés et armés à leurs frais, ils patrouillaient, portaient les dépêches, et ont rendu les plus grands services.

La plupart des étendards de la Garde bourgeoise aux



trois couleurs portaient pour inscription : *Sûreté publique* ; ce ne fut que quelques jours après qu'on y ajouta les numéros des sections.

Quand plus tard les ouvriers représentèrent qu'ils perdaient ainsi toute leur journée dans les corps de garde et qu'ils ne pouvaient, par suite, nourrir leurs familles, on fit des collectes abondantes dans les sections, et les dames surtout donnaient de quoi remplacer le prix des journées ; cette mesure fit le plus grand bien. Par une conséquence nécessaire, des foules de femmes et d'enfans indigens parcouraient les rues en demandant du pain, la régence prit des arrangemens avec M. *Obert*, propriétaire de la grande boulangerie, rue Royale, et avec les hospices ; 800 pains furent délivrés par jour à chaque poste central de section et distribués aux pauvres sur le vu de cartes et par les soins des bourgeois.

Cependant, dans ces premiers jours, ceux-ci voyaient dans leurs rangs des individus de mauvaise mine qui y étaient déplacés, mais que l'on ne pouvait encore en expulser ; ils s'y présentaient de bonne volonté avec armes et faisaient le service ; les bourgeois eurent souvent au milieu d'eux des gens qui sortaient des attroupemens et qui avaient sans doute participé aux scènes du 26. Peu-à-peu cependant ils furent éliminés et disparurent.

Vers le soir un détachement de troupes, venant de Louvain, se présenta à la porte comme renfort. Le poste bourgeois parlementa et refusa l'entrée ; quand les troupes connurent les événemens, elles n'insistèrent plus et se retirèrent.

Si la garde bourgeoise avait existé vingt-quatre heures

plus tôt, elle eût prévenu de grands malheurs; mais elle avait été supprimée en 1828, et remplacée par la garde communale!... Tout était à recréer au milieu d'une population armée et exaspérée! Les résultats obtenus tiennent du prodige.

Dès ce deuxième jour, on arrêta une foule d'individus prévenus des excès de la veille; les bourgeois les conduisaient à l'Amigo et de là à la prison des Petits-Carmes, pendant la nuit et avec les plus grandes précautions. Le lendemain leur nombre excédait 100; M. de Wargny, juge d'instruction délégué, fut chargé d'instruire ce grave procès, le plus grand nombre de ces prévenus avaient été arrêtés ivres; ils furent presque tous élargis sur le champ, sauf douze à quinze sur lesquels planaient des indices accablans, entre autres le nommé *Fonteyn* désigné de toutes parts comme l'un des auteurs des pillages et incendies des fabriques à Forêt et à Uccle. Lorsque, le 28 septembre, ce magistrat cessa ses fonctions et fut remplacé, plus de 250 individus avaient été amenés devant lui comme prévenus de ces crimes et il n'en restait plus que 42 en prison.

On remarqua aussi que M. de Wargny, présidant la chambre des vacations, prononça dès-lors les jugemens en français. C'était une nouveauté à Bruxelles depuis près de huit ans, savoir depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1823, jour funeste de la mise en activité des arrêtés sur la langue, et des lois sur le système financier. Il fallait encore alors une sorte de courage pour oser ainsi résister à l'arbitraire ministériel et interpréter l'arrêté du 4 juin 1830.

Dès la veille, les armoiries royales avaient été foulées aux pieds ou brisées à coups de pierre aux enseignes des

magasins. Aujourd'hui, le peuple en arracha partout jusqu'aux derniers vestiges. D'ailleurs les habitans les rejetèrent ou les effacèrent même sur les diligences; la cocarde orange fut foulée aux pieds.

L'émigration commença dès ce jour là; les Anglais surtout avaient pris l'alarme aux premiers coups de pierre qui cassèrent les vitres; leurs voitures et bagages couvrirent bientôt toutes les routes. Cet excès de prudence étonna en général; mais il en resta un grand nombre qui firent partie de la Garde bourgeoise, prirent ses couleurs et y obtinrent même des grades; ils se distinguèrent toujours par leur zèle, et aux quatre grands jours, par leur bravoure.

Les boutiques furent ouvertes, les marchés protégés et approvisionnés, la libre sortie et entrée accordée aux postes, messageries, etc. Le bourgmestre fut de retour dès le 26 au soir; ce fut un bonheur pour la ville. Le Spectacle fut fermé jusqu'au 12 septembre. La *National* était mort. Le *Gazette des Pays-Bas* ne parut pas.

—

PIÈGES PUBLIÉES LE 27 AOUT, OU RELATIVES A CETTE JOURNÉE.

## N° 1.

### ÉPISEDE

SUR L'ÉMEUTE DE LA PLACE ROYALE.

A MM. les rédacteurs du *Courrier des Pays-Bas*.

Les journaux ont rendu un compte incomplet de ce qui s'est passé entre la Place-Royale et celle du Palais dans la journée du 27. Nous allons rapporter les faits tels qu'ils ont eu lieu :

Vers deux heures après-midi, la première de ces places était encombrée de monde, la circulation dans la seconde n'était

plus possible , les patrouilles de la garde bourgeoise ne traversaient que difficilement d'un endroit à l'autre , non sans danger d'être désarmées.

A trois heures , la foule se renforçait , et les individus les plus rapprochés du Parc se pressaient davantage sur la troupe stationnée en face du palais du roi Celle-ci , pour empêcher la populace de se jeter sur elle , s'efforçait de l'écarter et les dragons ayant monté à cheval , il en résulta une terreur panique qui donna lieu aux bruits les plus alarmans

Des malveillans profitant de la grande affluence des curieux , s'emparèrent du cabaret : *la Cave de l'hôtel de Belle-Vue*, comme d'un quartier-général , et dépavèrent les abords de cet hôtel.

Vers quatre heures , se voyant en force , et croyant que la garde bourgeoise , organisée à l'improviste , se rangerait de leur côté lorsque la troupe faisait feu , ils commencèrent à siffler , huer , et vociférer mille horreurs contre les militaires qui tinrent néanmoins une conduite calme , mais résignée , et restèrent sur la défensive.

Pendant leur contenance imposa aux malfaiteurs , et une terreur nouvelle se répandit dans le public dont une partie prit la fuite.

Les choses devenaient de plus en plus sérieuses ; à cinq heures un sergent des grenadiers , conduisant un des siens à l'hôpital , fut désarmé sur la Place-Royale ; les cris de *bravo !* et des applaudissemens mêlés d'un bruit effroyable , devaient faire craindre une crise terrible ; mais une patrouille de la garde bourgeoise à cheval , attirée par la rumeur , arriva au grand trot , et fait à différentes reprises tous ses efforts pour dissiper les nombreux rassemblemens ; ce fut vainement : un renfort de la grand'-garde , composé d'hommes de la septième section et ayant en tête son capitaine , M. de Janty , faillit même être la victime de son zèle pour ramener les agresseurs à l'ordre , particulièrement le capitaine qui s'est trouvé seul au milieu d'eux au moment où les mutins tentaient de désarmer une partie du renfort qui dut se replier en désordre sur le corps-de-garde.

La garde rassemblée s'étant formée en trois pelotons, deux s'avancèrent en bataille, présentant un front imposant; chaque chef de peloton marchait en avant et au centre; ils s'approchèrent ainsi des furieux, qui seuls occupaient alors l'entrée de la place du Palais; les curieux s'étant retirés à la vue du danger, les chefs sommèrent les mal-intentionnés de rendre les armes et de se retirer; ils répondirent qu'ils préféraient mourir, et au même instant des grès furent lancés sur les gardes; un des chefs de ceux-ci avança précipitamment, la baïonnette en avant, sur l'un des plus forcés, et s'empara de son fusil et de suite du drapeau d'un autre, qui servait de point de ralliement. Ce drapeau était surmonté d'un grand couteau de table à deux tranchans fixé fortement au bout d'une perche de sapin.

A peine cet homme intrépide retournait-il vers son peloton avec le trophée, que différens coups de feu partent, et une balle lui frise l'œil gauche; les gardes se virent par là contrains de repousser la force par la force, et quelques assaillans furent tués, un plus grand nombre blessés.

Cette fermeté, devenue malheureusement nécessaire, a ramené le calme, et on lui doit peut-être la tranquillité dont Bruxelles jouit maintenant.

Notre ville devra éternellement des actions de grâce à la brave garde bourgeoise, pour son zèle et ses sacrifices, car quelques-uns de ses membres ont été blessés dans cette affaire, mais légèrement.

Nous apprenons avec satisfaction que le chef de peloton qui a fait preuve de bravoure et de sang-froid en désarmant deux malveillans, prenant le fusil de l'un et le drapeau de l'autre, est le sieur Larose, ancien militaire, sortant de la maréchaussée et actuellement dessinateur lithographe.

J'ai l'honneur, Messieurs, de vous saluer.

P. C. B., *témoin oculaire.*

## N° 2.

LES BOURGMESTRE ET ÉCREVINS DE LA VILLE DE BRUXELLES,

Préviennent leurs administrés que Monsieur le Baron *Emanuel d'Hoogvorst* vient, à l'invitation de l'Administration et des Citoyens, de prendre le commandement de la *Garde bourgeoise*. Son quartier-général est établi à l'Hôtel-de-Ville.

Bruxelles, le 27 Août 1830.

L. DE WELLENS

Par ordonnance · P. CUYLEN, *Secrétaire*.

## N° 3.

LES BOURGMESTRE ET ÉCREVINS DE BRUXELLES,

Considérant que pour maintenir l'ordre si bien établi par la *Garde bourgeoise*, improvisée dans la journée d'hier, il importe que tous les bons Citoyens fassent partie de cette institution conservatrice, afin de multiplier les moyens de soulager ceux des Gardes bourgeoises en activité depuis hier.

Invitent tous les Citoyens de Bruxelles à s'armer et à se présenter chez les Capitaines de leurs sections respectives, dont les noms suivent; à se faire inscrire sur les contrôles de la *Garde bourgeoise* et à prendre le signe distinctif adopté par cette *Garde bourgeoise*, c'est-à-dire, à porter le N° de leur section sur le devant de leur chapeau :

Commandant en chef, baron *Vanderlinden d'Hoogvorst*.Capitaines des 8 sections : MM. *Vangelder - Parys*, *Basse*, *Éverard-Goffin*, *Blaes*, *Hagemans*, *Ferdinand Meeus*, *Latour*, *Michiels*.

Fait à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, le 27 Août 1830.

L. DE WELLENS.

Par ordonnance, P. CUYLEN, *Secrétaire*.

## N° 4.

## AVIS.

MM. les capitaines et officiers de la Garde bourgeoise sont prévenus que M. le Commandant a fait les nominations suivantes :

## MAJORS :

M. *Vandersmissen*, Commandant en second.

MM. *Hotton*, Commandant la Garde à cheval; *Gay*, commandant en 2<sup>e</sup>; *Fleury du Ray*; *Pletinckx-Janssens*; *Jean-Palmaert*; le comte de *Bocarmé*; adjudants majors, le comte de *Hogendorp* et le baron *Frédéric de Secus*

## AIDES-DE-CAMP :

MM. *Prosper de Brabander*; Baron de *Felner*; Chevalier d'*Odomont*; *Max.-Delfosse*; *Adolphe Hauman*; l'avocat *Plaisant*; *Ed. Stevens*, avocat; *Vlemunckx*, docteur.

Bruxelles, le 27 août 1830

L DE WELLENS

Par ordonnance P CUYLEN, *Secrétaire*

## N° 5.

## PROCLAMATION.

## LES BOURGMESTRE ET ÉCHEVINS ,

Invitent tous négocians, fabricans et maîtres-ouvriers, à faire rentrer leur personnel dans leurs ateliers, à lui donner de l'occupation, et à l'engager à se réunir autant que possible à la Garde bourgeoise pour maintenir l'ordre.

Il sera envoyé des *Cartes de Pain* de la part de la Régence,

à domicile , par les soins des capitaines des Gardes bourgeoises et des maîtres de pauvres à tous ceux qui se retireront chez eux.

Fait en Séance du Collège, à l'hôtel-de-Ville, le 27 août 1830.

DE WELLENS, *Par ordonnance*. P. GUYLEN, *Secrétaire*.

## N° 6.

### PROCLAMATION.

PEUPLE DE BRUXELLES ,

Ce n'est pas à vous que l'on doit attribuer les excès qui, depuis avant-hier soir, ont répandu le trouble dans cette ville. Ils ne peuvent être l'ouvrage que d'hommes sans aveu, étrangers à votre belle Cité, peut-être même à la Belgique, ou qui du moins ne méritent pas de lui appartenir. Quant à vous, ouvriers Bruxellois, généralement connus par des habitudes tranquilles et laborieuses, vous êtes assez éclairés pour savoir qu'en incendiant ou démolissant les établissemens publics, vous feriez naître chez tous les particuliers aisés, surtout parmi les commerçans et fabricans, une inquiétude fatale à l'industrie, et par conséquent à vos propres intérêts, et que vous écartez de vos murs les nombreux étrangers qui vous donnent du travail et du pain. Une Garde, composée de vos concitoyens, nombreuse, et dont les chefs ont droit à la confiance publique, veille à votre sécurité. Reposez-vous sur elle; quittez les armes et rentrez dans vos ateliers; reposez-vous du soin de votre bien-être sur la sollicitude de vos magistrats.

Bruxelles, 27 Août 1830

Sans signatures

## N° 7

### PROCLAMATION.

Les citoyens, amis de l'ordre, et qui ne font pas partie de la Garde bourgeoise, sont invités à se retirer chez eux, à la nuit tombante et à éclairer les façades de leurs maisons.



L'invitation qui précède leur est adressée, attendu que la Garde bourgeoise parcourra la ville et dissipera au besoin par la force tout attroupement. 27 Août.

Le Commandant,  
B<sup>on</sup> E<sup>x</sup> D'HOOGVORST  
Le Bourgmestre,  
L. DE WELLENS.

N° 8.

### PROCLAMATION.

Tout attroupement dans les rues et places publiques, est défendu.

On entend par attroupement toute réunion de plus de cinq personnes.

Celles-ci, après sommation de se retirer, seront immédiatement dispersées par la force publique.

Tout individu qui participe aux secours de la table des pauvres et qui aura fait partie d'un attroupement quelconque, sera à l'avenir privé dudit secours.

Les habitans sont invités de continuer d'éclairer les façades de leurs maisons, jusqu'à nouvel ordre.

Également jusqu'à nouvel ordre, la cloche de retraite sera sonnée à dix heures; toute personne trouvée dans les rues après cette heure, sera arrêtée.

Fait à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, le 27 Août 1830.

L. DE WELLENS

Par ordonnance : P. CUYLEN, *Secrétaire*.

---

## CHAPITRE III.

JOURNÉE DU 28 AOUT 1830.

Tableau de Bruxelles — Adoption unanime des couleurs brabançonnnes. — Négociations militaires — Prétendu vœu du peuple. — Les notables assembles à l'Hôtel-de-Ville. — Adresse au roi. — Election de la députation chargée de la porter à La Haye — Convocation des États-Généraux pour le 13 septembre — Nouvelles de la cour. — Depart des princes d'Orange et Frédéric de La Haye.

LA nuit fut tranquille, grâce à l'activité soutenue de la garde bourgeoise qui continua de faire des arrestations nombreuses. Elle se consolida et commença à prendre ce jour là les couleurs brabançonnnes. On voyait parmi elle des militaires, mais aucun uniforme. L'ordre du jour ci-après fut publié. (*V. pièce n° 1.*)

Les troupes étaient toujours concentrées autour des Palais; les généraux de Bylandt, d'Aubrémé, Wauthier et Aberson étaient au milieu du camp que des patrouilles bourgeoises traversaient de temps en temps, le jour comme la nuit. Les précautions et usages militaires qui s'observaient alors de part et d'autre, avaient quelque chose d'imposant. Quinze cent hommes de troupes d'élite étaient en alarmes et portaient les armes devant vingt ou trente bourgeois! La ville fut calme toute la journée; les magasins et boutiques étaient fermés en grande partie.

Des rubans, des drapeaux aux trois couleurs françaises avaient déjà paru. Cette démonstration qui pouvait donner le change sur l'esprit du peuple et sur la tendance du grand mouvement qui s'opérait, fut désapprouvée, et

sans qu'il y eut concert ou injonction, on adopta généralement dans cette journée les trois anciennes couleurs brabançonnnes, *rouge, jaune et noir*. Tout le monde s'en décora, même les femmes; on ne les comprenait guère cependant; on disputait sur leur origine, mais on tomba d'accord qu'elles seraient un signe de ralliement qui ne pouvait offenser ni offusquer, et l'on se trompa grandement sous ce rapport! Depuis, l'on sût que ces trois couleurs sont celles de l'ancien blason du Brabant, et représentent l'union des trois provinces, Brabant, Flandre et Hainaut. Le *noir* est le fond de l'écusson, le *jaune* est la couleur du lion d'or et le *rouge* celle de sa langue. On les porta en écharpes, en ceintures, en cordons, en rubans, en cravattes, et pendant bien des jours, certains magasins ne vendirent pas autre chose.

Vers midi, le bruit se répandit que des troupes marchaient sur la ville; cette nouvelle causa une agitation extraordinaire; on craignit des réactions, des vengeances, des commotions. On parla de s'opposer par la force à leur entrée, et même de barricader les portes de la ville. M. *d'Hoogvorst*, accompagné de quatre aides-de-camp, se rendit sur le champ près des généraux, parla avec énergie et franchise, dit qu'il répondait de tout dans la ville, mais qu'il ne répondait de rien si de nouvelles troupes y entraient; il expliqua l'état des choses et le trop juste mécontentement du peuple dont il se rendit le digne interprète. Il sût se faire comprendre et écouter; toutes les troupes en marche rétrogradèrent; on le doit à la noble fermeté du chef de la garde qui, sans nul doute, détourna de grands malheurs de Bruxelles. Les

deux pièces ci-après, n<sup>os</sup> 2 et 3, furent publiées sur le champ et affichées; elles étaient le résultat de la conférence.

Vers le soir, on répandit partout un imprimé contenant une sorte de résumé de nos griefs, et intitulé *Vœu du peuple*. (V. ci-après, pièce n<sup>o</sup> 4) Il fut même répété dans les journaux; mais on s'aperçut bientôt que ses auteurs étaient sans mission; il n'obtint pas d'ailleurs l'assentiment général; la rédaction de l'adresse au roi le prouve.

L'événement le plus remarquable de cette journée et le plus fécond en grands résultats fut, sans contredit, la réunion des notables à l'Hôtel-de-Ville.

Elle eut lieu à sept heures du soir; la régence assemblée en permanence en fut prévenue; le bourgmestre mit à sa disposition la grande salle des États, et donna ordre de la favoriser; de protéger et de faciliter toutes ses opérations.

Les notables assemblés au nombre d'environ cinquante, et réunis à tout l'état-major de la garde bourgeoise pour aviser aux mesures à prendre dans les circonstances, choisirent l'honorable baron *de Sécus*, membre des États-Généraux, pour président, et l'avocat *Van de Weyer* pour secrétaire.

L'assemblée résolut d'abord d'inviter M. le gouverneur d'assister à la réunion, et de nommer une commission administrative provisoire, ce qui faisait tout rentrer dans l'ordre légal. Mais le gouverneur, tout en partageant les intentions de l'assemblée, ne crut pas pouvoir, en sa qualité de commissaire du roi, obtem-

pérer à ces deux demandes, et ne croyait pas du reste une *commission provisoire* nécessaire, attendu que la régence délibérait en ce moment sur le même objet.

Une invitation fut ensuite faite à la régence, dans laquelle il lui était donné connaissance de l'intention de l'assemblée d'envoyer une députation au roi, avec demande de venir prendre part à la délibération. Elle s'y refusa également, attendu que ses réglemens ne le lui permettaient pas : elle-même au surplus s'occupait, ajoutait-elle, d'une adresse au roi sur le même objet.

L'envoî d'une députation au roi fut ensuite proposé par *M. de Sécus* et voté par acclamation. MM. Félix de Mérode, Sylvain Van de Weyer, baron Joseph d'Hoogvorst, Rouppe et Gendebien furent nommés pour rédiger, séance tenante, un projet d'adresse au roi. Les griefs n'y devaient pas être exprimés, parce que leur développement eût exigé un très long temps. Ce soin fût confié au patriotisme et à la prudence de la députation. Remarquons bien qu'il ne fut question alors, ni de l'idée, ni du mot de *Séparation*.

Le projet ayant été adopté, (*V. ci-après*, n° 5), on procéda à la nomination des citoyens devant faire partie de la députation au roi. Ce furent MM. le comte de Mérode, Palmaert père, Frédéric de Sécus, Gendebien et le baron Joseph d'Hoogvorst; ils furent invités à partir sur le champ.

Aux premières nouvelles des événemens de Bruxelles, le roi et toute la famille royale qui était au Loo avec le prince Albert de Prusse, revinrent en hâte à La Haye; le conseil des ministres s'assembla sous la présidence du roi, les princes présens; il dura six heures : on ne con-

naissait encore alors que les événemens de la nuit du 25, et cependant trois grandes mesures furent dès-lors décidées; 1° La convocation des États-Généraux pour le 13 septembre; 2° L'ordre à toutes les troupes de se porter, à marches forcées, sur Bruxelles; 3° Le départ des deux princes pour Bruxelles. Ils quitterent en effet La Haye, le 28 à minuit.

—  
PIÈCES PUBLIÉES LE 28 AOUT

N° 1.

ORDRE DU JOUR.

MM. les Commandans des sections sont priés de vouloir bien établir des contrôles des compagnies, des officiers, sous-officiers, et soldats, et d'en envoyer une copie au commandant en chef. Ils sont priés d'y ajouter la liste des personnes de leurs sections respectives, qui n'ont point encore fait partie de la garde bourgeoise et qu'ils désireraient voir se réunir à eux.

Pour relever les postes existans en ce moment, et en attendant qu'on puisse se procurer un assez grand nombre d'armes, il sera convenable d'ouvrir deux listes; l'une comprenant les noms des personnes à relever, l'autre le nom de la garde montante à laquelle les armes seront confiées pour la continuation du service; et afin que les détenteurs actuels puissent réclamer leurs fusils, la première liste sera déposée entre les mains du commandant en chef.

Par ces moyens réunis on parviendra à établir un mode de service régulier.

MM. les Commandans des sections sont priés d'envoyer tous les matins, à huit heures, un sous-officier à l'état-major, avec le rapport des événemens qui se seront passés dans les vingt-quatre heures

A midi, ils enverront prendre les ordres du commandant; le

soir à six heures, ils feront prendre le mot d'ordre par un de leurs officiers.

M. le Commandant de la garde à cheval est prié de se conformer, en ce qui le concerne, au présent ordre du jour.

Bruxelles, 28 août 1830.

Le commandant en chef,

**BARON VANDERLINDEN D'HOOGVORST.**

## N° 2.

### PROCLAMATION.

**HABITANS DE BRUXELLES,**

Le bruit avait été répandu que des troupes marchaient sur Bruxelles. Le commandant de la garde bourgeoise s'empresse de vous informer que des ordres sont donnés par l'autorité militaire supérieure pour les empêcher d'entrer en ville et leur ordonner de s'arrêter.

La sûreté de la ville de Bruxelles reste donc exclusivement confiée à la brave garde bourgeoise qui a si bien rempli ses devoirs jusqu'à ce jour.

Une députation de notables habitans de Bruxelles va se rendre à La Haye.

En attendant le retour de celle-ci, la troupe stationnée dans le haut de la ville, restera inactive. Les officiers commandant la garde bourgeoise ont pris sur l'honneur l'engagement de la faire respecter.

Bruxelles, 28 août 1830.

Le commandant de la garde bourgeoise,

**BARON VANDERLINDEN D'HOOGVORST.**

## N° 3.

### PROCLAMATION.

*Nous, général-major, comte DE BYLANDT, commandant en chef les troupes dans la province du Brabant-Méridional, d'accord avec les autres autorités militaires de cette ville, fai-*

sons connaît aux habitans de cette résidence que nous sommes convenus avec les principaux chefs de la bourgeoisie armée de Bruxelles, que les troupes qui étaient attendues ce jourd'hui dans cette ville *n'entreront point*, aussi long-temps que les habitans de cette résidence respecteront toutes les autorités civiles y établies et maintiendront le bon ordre que les principaux chefs de la bourgeoisie armée s'engagent de faire maintenir, dans l'intérêt de tous et pour le bonheur de tout citoyen.

Le commandant en chef susdit,

GUILLE COMTE DE BYLANDT

Quartier-Général a Bruxelles, ce 28 août 1830

N° 4.

VOEU DU PEUPLE. — GRIEFS A REDRESSER.

L'exécution franche et sincère de la loi fondamentale sans restriction ou interprétation au profit du pouvoir; — L'éloignement du ministre van Maanen; — La suspension provisoire de l'abattage jusqu'à la prochaine session des Etats-Généraux; — Un nouveau système électoral, établi par une loi où l'élection soit plus directe par le peuple; — Le rétablissement du jury; — Une loi nouvelle sur l'organisation judiciaire; — La responsabilité pénale des ministres établie par une loi; — Une loi qui fixe le siège de la haute-cour dans les provinces méridionales; — La cessation des poursuites intentées aux écrivains libéraux; — L'annulation de toutes les condamnations en matière politique: — Qu'il soit distribué à tous les ouvriers infortunés, du pain pour subvenir à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils puissent reprendre leurs travaux.

N° 5.

ADRESSE AU ROI

SIRE !

Les soussignés, vos respectueux et fidèles sujets, prennent la liberté, dans les circonstances difficiles où se trouvent la ville de Bruxelles et d'autres villes du royaume, de députer vers



V. M., cinq de ses citoyens, *MM. le baron Joseph d'Hoogvorst, comte Félix de Mérode, Gendebien, Frédéric de Sécus, et Palmaert père*, chargés de lui exposer que, jamais dans une crise pareille, les bons habitans ne méritèrent davantage l'estime de V. M. et la reconnaissance publique. Ils ont, par leur fermeté et leur courage, calmé en trois jours, l'effervescence la plus menaçante, et fait cesser de graves désordres. Mais, Sire, ils ne peuvent le dissimuler à V. M. le mécontentement a des racines profondes; partout on sent les conséquences du système funeste suivi par des ministres qui méconnaissaient et nos vœux et nos besoins. Aujourd'hui, maîtres du mouvement, rien ne répond aux bons citoyens de Bruxelles que, si la nation n'est pas apaisée, ils ne soient eux-mêmes les victimes de leurs efforts. Ils vous supplient donc, Sire, par tous les sentimens généreux qui animent le cœur de V. M., d'écouter leur voix et de mettre ainsi un terme à leurs justes doléances. Pleins de confiance dans la bonté de V. M. et dans sa justice, ils n'ont député vers vous leurs concitoyens que pour acquérir la douce certitude que les maux dont on se plaint seront aussitôt réparés que connus. Les soussignés sont convaincus qu'un des meilleurs moyens pour parvenir à ce but si désiré, serait la prompte convocation des États-Généraux.

Bruxelles, 28 août 1830

*Le baron Em d'Hoogvorst, commandant en chef*

*Le baron de Sécus fils. A. J. Moyard, major. Le comte Werner de Mérode fils. Frédéric de Sécus. F. Michiels, capitaine. Le comte De la Laing, garde. F. Opdenbosch, fabriquant. Éd. Stevens, avocat. Éd. Ducpétiaux, avocat. L. Jottrand, avocat. Isid. Plaisant, avocat. J. Palmaert fils. Isid. Vanderhinden, notaire. Éd. Vanderhinden, avocat. Palmaert père, négociant. Aug. Vandermeelen, major. Rouppe, ancien maire de Bruxelles. Le comte Cornet de Grez, membre des États-Gén. Ph. Lesbroussart, professeur. Ad. Bosch,*

*avocat.* Charlier D'odomont, *aide-de-camp.* Vleminckx, *docteur en médecine.* Le comte Ch. Dandelot, *lieutenant.* J.-B. Ghiesbrecht, *lieutenant.* Le baron F. De Wyckersloot. Le comte Félix de Mérode, *garde.* Le baron J. d'Hoogvorst, *ancien maire de Bruxelles.* Le baron Ch. d'Hoogvorst. Joseph Van Delft, *lieutenant.* Max. Delfosse, *négociant.* Le comte de Bocarmé, *adjutant.* Gendebien, *avocat.* Gustave Hagemans, *capitaine.* Le baron de Sécus, *membre des États-Gén., garde.* Silvain van de Weyer, *avocat et bibliothécaire.* J. de Wyckersloot, *capitaine.* Fleury-Duray, *major.* Huysman d'Annecroix, *membre des États-Gén., garde.* Vandersmissen, *commandant en second.* F. Maskens, *propriétaire.* Pletinckx, *lieutenant-colonel.* Hauman, *avocat.* Hotton, *commandant de la garde à cheval.*

## CHAPITRE IV.

JOURNÉE DU DIMANCHE 29 AOUT 1830.

Départ de la députation bruxelloise pour La Haye. — Mouvements à Louvain, Liège, etc., par suite de celui de Bruxelles tranquille ce jour-là. — Première expression du vœu pour la séparation d'avec la Hollande. — Artillerie bourgeoise.

L'ÉTAT des choses n'est pas changé. Tranquillité entière dans Bruxelles qui offre son aspect habituel riant et animé. La confiance renaissait d'heure en heure. La ville était complètement et spontanément illuminée la nuit entière.

A neuf heures du matin, la députation de cinq membres partit pour la Haye avec l'adresse au roi.

On apprit dans la journée, soit par les journaux, soit

par tout autre voie, qu'à la nouvelle des événemens de Bruxelles, une grande effervescence s'était manifestée à Liège et à Louvain, mais sans détails; on sut vaguement que l'autorité militaire hollandaise y redoublait de sévérité et de vigilance. On redoubla d'ardeur et de résolution à Bruxelles.

On y entendit pour la première fois exprimer le vœu de la séparation de la Belgique d'avec la Hollande. Les hommes sages et modérés reculèrent d'abord à cette idée; mais bientôt on s'y habitua: on crut pouvoir dominer les énormes difficultés qui jailliraient de toutes parts, on regretta même que l'adresse au roi n'en fit pas mention. Mais en 24 heures l'opinion marchait à pas de géant; on était débordé à chaque instant sans presque s'en apercevoir.

L'artillerie bruxelloise fut organisée le même jour.

Deux pièces de canon de campagne avaient été trouvées et prises à la caserne St<sup>e</sup> Elisabeth, le 26. Elles furent amenées le 29 avec appareil dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, et la compagnie de canonniers volontaires, formée par M. le Commandant en chef des bourgeois, acheva de les réparer et de les monter avec une promptitude étonnante. La régence accorda un crédit de 40,000 fl., pour armer la garde bourgeoise, et entre autres pour monter l'artillerie. M. le baron *de Felner* s'y dévoua avec le plus grand zèle. Il fut prouvé au reste, du 23 au 26 septembre, que ce n'était pas une dépense inutile.

Aucune pièce digne d'être rapportée ne parut dans cette journée. C'était une sorte de temps d'arrêt; mais on était dans un état d'attente voisin de l'anxiété.



F. LAMUREUX fecit.

Lith. de Dewasne et Plémeck.

ENTRÉE DU PRINCE D'ORANGE A BRUXELLES,  
le 1<sup>er</sup> Septembre 1830.

## CHAPITRE V.

JOURNÉE DU LUNDI 30 AOUT 1830

Arrivée des princes d'Orange et Frédéric à Anvers et à Vilvorde — Une armée s'y réunit. — Impression de ces événemens sur les Bruxellois — La garde bourgeoise régulièrement et définitivement organisée.

Le calme redouble la confiance ; on se porte aux ruines de l'hôtel Van Maanen et aux maisons saccagées comme à un spectacle qui ne pouvait plus se renouveler ; on se tranquillisait ; toutes les boutiques se rouvraient, mais cependant les diligences continuaient à partir pleines et à revenir vuides.

Le prix du pain et de la viande fut diminué ; des caisses de fusils arrivèrent de Liège à l'Hôtel-de-Ville et furent distribuées aux sections. On ne savait trop par qui, pour qui, ni à qui ces envois étaient faits. Mais une sorte d'instinct portait chacun à s'armer ; un fusil et des munitions était alors ce qu'on avait de plus précieux ; on les cherchait, on s'en emparait, on les conservait avec soin et avec un ton sérieux qui est le véritable cachet caractéristique de l'époque ; car personne alors n'osait s'avouer à soi-même contre qui il devrait bientôt s'en servir. Le mot banal était *défense de nos propriétés, mais rien de plus*, et pourtant personne n'était dupe de ce frivole prétexte dont on colorait les pressentimens sur l'avenir !

En effet, dès-lors tout se rembrunissait ; le ton des journaux hollandais était déjà menaçant et méprisant. Les mots de *rebelles, brigands*, commençaient à s'y

reproduire. Ils exhortaient les troupes à aller punir des *révoltés*, et un *exécrable pillage*, etc. Ils annonçaient le départ des soldats de tous les points de la Hollande, en charriots, en bateaux à vapeur, etc., pour Anvers. On y joignait des rodomontades ridicules, telle que celle des six cents Rotterdamois qui venaient soumettre Bruxelles et à qui il fut répondu avec tant de raison, par M. le capitaine *Nique*, qu'on les attendait avec trois cents Bruxellois; les esprits s'ulcéraient de plus en plus.

On se rappela le mot fameux de Voltaire sur les *canards de la Hollande* et on le mit en caricature, Les Bruxellois répétaient en réponse à tout ce dévergondage septentrional et marécageux : *Aidons-nous, le ciel nous aidera, Patrie et liberté!*

On apprit dans la journée le passage des deux Princes à Anvers le matin; ils s'y arrêtèrent huit heures et y firent publier la proclamation suivante : (*V. ci-après pièce n<sup>o</sup> 1.*) On sut que, pendant la nuit, étaient arrivés à Anvers, six bateaux à vapeur amenant de La Haye les deux bataillons de grenadiers et chasseurs, et le bataillon d'instruction qui y était en garnison, et que les troupes de toutes armes qui accompagnaient les Princes formaient déjà un corps d'armée de cinq à six mille hommes réunis vers Vilvorde, où les deux Princes établirent leur quartier-général, à l'hôtel de la Poste, le 30 au soir.

Ils avançaient ainsi peu-à-peu et en tâtonnant pour ainsi dire. Leur conduite était un mélange de hauteur et de prudence, ou plutôt de pusillanimité; la junte qu'ils avaient nommée à Anvers et qui devait agir et sévir militairement, au lieu d'inspirer la crainte, la terreur,

comme ils l'espéraient , redoubla le courage , l'animadversion , la répugnance contre le nom hollandais.

Les princes croyaient bien entrer à Bruxelles le 30 au soir ; les feuilles publiques du 1<sup>er</sup> septembre l'annoncèrent comme un événement ordinaire et certain ; leurs aides-de-camp parcouraient sans cesse la route de Vilvorde ; les rapports qu'ils firent rectifièrent sans doute leurs idées.

Mais on n'était pas alors en mesure ni encore assez décidé à la voie extrême d'une défense armée ; il est hors de doute que si les Princes , au lieu de s'arrêter à Anvers , de tergiverser à Vilvorde , fussent arrivés à l'improviste à Bruxelles avec quelques mille hommes de troupes , le samedi 28 , ou même le dimanche 29 , ils n'auraient éprouvé aucune résistance , et quelles immenses conséquences n'en fussent pas résultées après leur jonction avec la garnison campée aux Palais ! Mais ils perdirent quarante-six heures qui étaient alors un siècle , et quand ils voulurent , le mardi 31 , entrer à Bruxelles , il était trop tard ! La progression de l'opinion était incalculable ; nous allons le voir.

Ces inquiétudes contribuèrent à faire hâter la complète organisation de la garde bourgeoise et à exalter son dévouement ; des caisses de fusils arrivaient sans cesse ; deux nouvelles pièces de canon furent ajoutées aux deux premières et complètement montées.

Les trois pièces suivantes , nos 2 , 3 et 4 , les seules qui furent affichées ce jour-là , donnent une idée assez exacte de l'état des choses.

PIECES PUBLIEES OU CONNUES A BRUXELLES LE 30 AOUT.

N<sup>o</sup> 1.

## PROCLAMATION.

*Nous Guillaume , prince d'Orange , et Frédéric, prince des Pays-Bas.*

Arrivés dans cette ville d'après les ordres de S. M. afin d'aviser aux moyens de faire ce qui pourrait efficacement contribuer au bien qui peut s'opérer dans une partie du royaume des Pays-Bas, en prenant partout les mesures les plus propres à atteindre ce but, avec toute la sécurité possible ; il nous a paru convenable de commencer par exprimer, au nom de S. M., la satisfaction que lui ont donnée l'union et le succès avec lesquels tout le peuple d'Anvers a su diriger et maintenir un ordre et une tranquillité que quelques personnes étrangères à la ville d'Anvers ou gens sans aveu avaient cherché à troubler.

Après ce premier épanchement des sentimens qui nous animent, depuis que nous nous trouvons parmi tant de fonctionnaires civils et militaires, parmi tant de propriétaires, de négocians, de chefs d'ateliers, de pères de familles de toutes les classes, également admirables par leur dévouement, également intéressés au maintien du repos, dont nous jouissons ici, nous avons fixé notre attention toute particulière sur les moyens à adopter pour ne pas prolonger au-delà du besoin, les fatigues et les veilles, que réparent difficilement le repos qu'il est permis de prendre, lorsque les occupations du commerce ou d'autres devoirs absorbent presque tous les instans du jour.

En conséquence et voulant user des pouvoirs dont nous sommes revêtus par le Roi, il nous a paru bien doux de trouver à concilier les mesures indispensables à la sûreté d'une place de guerre, et d'usage dans des circonstances aussi graves, avec celles que nous permettent la confiance que nous avons dans les



pères de famille de toutes les classes et la conduite tenue jusqu'ici par les autorités civiles de la province d'Anvers.

D'après quoi, nous avons résolu d'arrêter comme nous arrêtons les dispositions suivantes :

1. Les mesures à concerter entre le général commandant la 4<sup>e</sup> division militaire du royaume et l'autorité civile et locale de la province et de la ville d'Anvers seront portées devant une commission extraordinaire.

2. Sont nommés membres de cette commission, M. le lieutenant général baron Chassé, M. le gouverneur de la province et M. le bourgmestre d'Anvers. Le chef d'état-major dudit grand commandement est nommé secrétaire de la commission.

3. Les objets à traiter par cette commission seront proposés par M. le lieutenant-général baron Chassé, chef du 4<sup>e</sup> grand commandement, lequel dans les occurrences exigeant toute célérité, pourra sous sa responsabilité, prendre sur lui l'exécution des mesures indispensables.

4. Il n'est porté par les présentes aucun changement aux dispositions réservées à l'autorité supérieure militaire par les lois et réglemens.

5. La publication du présent arrêté sera portée à la connaissance du public et des membres de la commission ci-dessus nommée, par M. le gouverneur de la province d'Anvers.

Fait à Anvers, le 30 août 1830.

Était signé : GUILLAUME PRINCE D'ORANGE,  
FRÉDÉRIC PRINCE DES PAYS BAS

Pour copie conforme ,

Le gouverneur de la province d'Anvers, VAN DER FOSSE.

## N<sup>o</sup> 2.

### PROCLAMATION.

BRAVES CAMARADES ,

Vous avez par votre fermeté rétabli l'ordre et le calme dans votre ville. Vous avez bien mérité de la patrie. Mais tandis que vous étiez sous les armes pour la défense de vos foyers et des

libertés publiques, nous devons songer à faire connaître la vérité au Roi. Une députation composée de cinq citoyens, *comte Félix de Mérode, Palmaert père, Frédéric de Sécus, Gendebien, baron Joseph d'Hoogvorst*, et nommée par vos principaux chefs, est partie pour La Haye; elle exposera au Roi vos vœux et vos besoins. Tout nous donne l'espoir qu'elle sera honorablement accueillie et que pleine et entière justice sera rendue. Elle présentera au Roi une adresse énergique. En attendant son retour, continuez, citoyens, à veiller à la sûreté de la ville. Est-il besoin, après tout ce que vous avez fait, que je vous recommande de rester à vos postes et sous les armes?

Du quartier-général, en l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, le 30 Août 1830.

*Le commandant en chef de la garde bourgeoise,*

BARON VANDERLINDEN-D'HOOGVORST.

N<sup>o</sup> 3.

## ORDRE DU JOUR.

*Le commandant de la garde bourgeoise à ses concitoyens.*

MES CHERS CONCITOYENS,

Frappé d'admiration pour le dévouement, l'ordre et le zèle que vous n'avez cessé de montrer depuis le commencement de nos troubles, je sens vivement le besoin de vous exprimer combien je suis fier d'avoir été appelé à vous commander.

La cessation des désordres réprimés avec tant de prudence et de fermeté, après 48 heures d'une patience admirable, et l'organisation définitive de la garde bourgeoise, vont diminuer la fatigue et les veilles que vous supportez depuis plusieurs jours. Persévérez dans votre honorable conduite, et rappelez-vous, mes chers concitoyens, que vous remplissez le plus saints des devoirs, celui du maintien des libertés publiques et de la conservation de vos foyers.

Bruxelles, 30 août 1830

*Le commandant en chef,*

BARON VANDERLINDEN-D'HOOGVORST

N<sup>o</sup> 4.

## ORDRE DU JOUR.

30 août.

MESSIEURS les commandans des sections sont invités à envoyer demain, avec le rapport, le nombre des postes occupés par leurs hommes, et l'endroit où ces postes sont placés, ainsi que le nombre d'hommes à chaque poste.

M<sup>rs</sup> les officiers qui auraient des demandes à former concernant les démissions ou nominations, sont invités à s'adresser à leur commandant de section.

M<sup>rs</sup> les chefs de postes enverront, avant 8 heures, au poste central de leur section, le rapport de ce qui sera arrivé pendant les 24 heures. Le chef du poste central, après les avoir réunis les enverra à l'état-major général.

M<sup>rs</sup> les officiers supérieurs et les aides-de-camp se rendront tous les jours, à 9 heures, au rapport à l'état-major général.

Les commandans des sections veilleront :

1<sup>o</sup> à ce qu'au lieu d'une cocarde, les Gardes bourgeoises portent le n<sup>o</sup> de leur section sur un fond blanc, les couleurs *de la ville* continueront à être portées à la boutonnière.

2<sup>o</sup> A ce que les drapeaux ne portent d'autre inscription que le n<sup>o</sup> de leur section.

## ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Marques distinctives.

*Une Écharpe au trois couleurs avec franges.*

MM. le baron *Em. d'Hoogvorst*, commandant en chef ;  
le baron *Vandersmassen*, commandant en second.

*Écharpe, idem, sans franges*

Le chev. *Hotton*, col. com. la garde à cheval ; le chev. *Pletneckx*, lieut.-col. de la garde à pied *Van der Steen*, commandant de l'artillerie.

## MAJORS :

MM. le comte *Vandermeeren*, attaché aux 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> sect. *Fleury-Duray*, aux 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> sect. *Jean Palmaert*, aux 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> sect. le chev. *Moyard*, aux 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> sect. *Van Gammeren*, attaché à la grand-garde de l'état major.

## AIDÉS-DE-CAMP :

*Une Écharpe au bras aux trois couleurs avec franges.*

MM. *Max. Delfosse*, attaché au quartier-général; *Charlier d'Odomont*; *Isidore Plaisant*; *Joseph Nicolay*; *Éd. Stevens*, attaché aux 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> sect. *Opdenbosch*, aux 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> sect. *Pr. de Brabander*, aux 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> sect. *Vleminckx*, aux 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> sect.; *Adolphe Hauman*, attaché au col. com. la caval. — Baron Felner.

## COMMANDANS DES SECTIONS .

*Echarpe au trois couleurs en sautoir*

MM. *Van Gelder-Parys*; *Basse*; *Louis Falise*; *Blaes*; *Hagemans*; *Prosper Anoul*; *Proft*; *Michiels*.

*Les capitaines des compagnies porteront l'Écharpe au bras droit avec rosette.*

*Les lieutenants et sous-lieutenants, l'Écharpe unie au bras gauche.*

*Les adjudants, l'Écharpe unie au bras droit.*

Le commandant en chef a pris l'arrêté suivant :

Il est nommé un conseil attaché à l'état-major de la Garde bourgeoise.

Ce conseil est composé de :

MM. *Roupe*, ancien maire de Bruxelles; *Sylvain Van de Weyer*, avocat.; *Ph. Lesbroussart*, professeur.; *Éd. Van der Linden*, avocat.; *Teichman*, ingénieur en chef.

*Écharpe aux trois couleurs sans franges.*

Les Écharpes seront distribuées au quartier-général

Bruxelles, le 30 août 1830  
BARON VANDERLINDEN-D'HOOGVORST

## CHAPITRE VI

JOURNÉE DU MARDI 31 AOUT 1830.

Les princes à Vilvorde avec l'armée. — Négociations et pourparlers avec eux — Réponse menaçante. — Réponse soumise — Première journée des barricades.

UNE nuit calme fut suivie d'une journée semblable ; mais ce calme même avait quelque chose de menaçant et d'hostile ; on se préparait à tout ; on lisait les dégoûtans et injurieux journaux hollandais plus que l'on ne l'avait jamais fait ; on s'aigrissait mutuellement ; on ne parlait que de l'armée de Vilvorde , à moins de 2 lieues de Bruxelles où étaient dès-lors rassemblés 6,000 hommes et 20 pièces de canon ; mais on ne supposait, on ne pouvait supposer aucune démonstration, aucune tentative avant le retour de la députation de La Haye ; il en fut autrement ! Mais dans l'intervalle la confiance était si réciproque, qu'un grand nombre de soldats natifs de Bruxelles et campés aux Palais, se promenaient tranquillement en ville le 30 et 31 août, désarmés et visitaient leurs familles.

Dans la matinée M. *Cruykenbourg*, aide-de-camp du prince d'Orange, arriva et invita le commandant des bourgeois à se rendre sans retard à Laeken, près de S. A. R.

M. d'Hoogvorst se détermina sur le champ à partir ; mais il jugea à propos de se faire accompagner de MM. *Vandersmissen*, *Hotton*, comte *Vanderburch*, *Rouppé* et *Van de Weyer* ; c'est ce qu'on appela la pre-

mière députation du 31 août. Elle était surtout chargée d'exprimer aux Princes le désir que LL. AA. RR. entrassent en ville sous la seule escorte de nos députés, pour se convaincre du bon esprit de la garde et de toute la bourgeoisie.

Après trois heures d'absence la députation revint avec une réponse bien peu satisfaisante et même menaçante ; elle avait été mal reçue ; les princes irrités contre les couleurs brabançonnnes qui décoraient tous les députés avaient presque voulu les arracher et parlaient d'arrestation ! M. Rouppe fit alors cette belle réponse : *Vous devriez plutôt nous remercier ; vous êtes donc bien mal informés ! nous n'avons pris ces couleurs que comme signe de ralliement et pour éviter qu'on n'arborât partout le drapeau tricolore français ! Au surplus, nous faisons notre devoir et nous savons que vous êtes ici les maîtres... on n'insista plus sur ce point, mais il était clair que le coup était porté.*

Les députés de retour vers trois heures sentirent qu'une immense responsabilité pesait sur eux ; ils n'avaient aucun secours à espérer, ni du gouverneur, ni de la régence, seules autorités protectrices de la ville, et qui, dans ce moment décisif, se tenaient en dehors de tout et ne donnaient pas signe de vie !

Ils arrêtèrent donc qu'ils rendraient compte de leur demande et de son résultat au peuple de Bruxelles, ainsi que de la dernière tentative désespérée qu'ils avaient arrêté de faire encore le même jour auprès des Princes, et en conséquence ils firent afficher, vers six heures du soir, la proclamation suivante. (*V. ci-après.*)

Elle fut lue en outre aux flambeaux, au balcon de l'hôtel-de-ville, au milieu d'une multitude avide et inquiète.

La sensation qu'elle produisit est inexprimable. Il faut avoir été à Bruxelles dans cette soirée pour s'en faire une juste idée; l'explosion parisienne de juillet n'a peut-être rien offert de comparable. On se regarda quelques instans, puis de longues clameurs éclatèrent de toutes parts; le peuple quitta la Grand'-Place en fuyant et se répandit dans toute la ville avec la rapidité de l'éclair, criant partout : *Les Hollandais nous ouvrent leurs bras, mais c'est pour nous étouffer ! les troupes vont entrer ; aux armes ! déparons les rues, faisons des barricades, aux armes !* Ce fut une étincelle électrique; hommes, femmes, enfans, tous se mirent à l'œuvre; on dépara avec un enthousiasme difficile à concevoir; rien ne pouvait arrêter l'élan; toutes les boutiques furent fermées avec fracas dans un instant, tous les postes de la garde étaient en armes et au grand complet, 8,000 bourgeois étaient rassemblés dans les sections; si un seul coup de canon, que l'on croyait entendre à chaque instant, eût été tiré, tout le monde se serait battu sans nul doute, et le carnage eût été affreux.

De sept à neuf heures du soir l'aspect de Bruxelles est indescriptible; avant minuit au-delà de cinquante barricades plus ou moins solides mais toutes capables de résistance et d'empêcher tout passage à l'artillerie et à la cavalerie étaient établies dans les principales rues, de Lacken, de Louvain, rue Neuve, du Pont-Neuf, etc.; on abattit dès-lors les arbres des boulevarts en grand nombre et on les plaça en travers des portes de la ville;

on renversa des voitures, des charriots, des diligences que l'on remplit de pierres; on barra tous les principaux passages; on remplit de pavés les étages, les greniers, etc. Les tonneaux, les débris semblaient tomber du ciel; on vit vingt femmes se réunir pour transporter une poutre.

Les députés avaient déjà pu juger de l'effet de leur rapport; ils se hâtèrent donc de donner suite à leur promesse, et vers sept heures une autre députation partit pour le quartier-général des princes; c'est ce qu'on appela la 2<sup>m</sup> députation du 31 août.

Elle se composait de M<sup>rs</sup> de Sécus père, *Hotton, Vandermissem, duc d'Areberg, prince de Ligne, Michiels, comte Duval, Max. Delfosse et Teichman.*

Elle eut audience sur-le-champ et fut d'abord accueillie avec froideur; elle représenta avec énergie les dangers de Bruxelles, de la Belgique, du royaume entier; et ne cacha point que les Bruxellois ne voulaient pas de conditions imposées; M. de Sécus et le prince de Ligne ajoutèrent les protestations les plus vives, les plus patriotiques. On alla jusqu'à dire aux princes qu'on les rendait responsables du sang qui allait couler, et qu'il faudrait passer sur les cadavres des députés si l'on voulait entrer à Bruxelles par la force. Mais on a tant varié et contesté sur ces détails, que nous n'osons ici retracer les paroles qu'on leur a prêtées dans les journaux et ailleurs. Toujours est-il que le prince d'Orange en fut ébranlé, et qu'il céda!... Après une discussion très-orageuse, et après avoir conféré un instant avec son frère, il revint déclarer d'une voix émue, qu'il entrerait, le lendemain à Bruxelles, seul avec son état-major et à la tête de la garde bourgeoise armée.



Il était de la plus grande urgence de faire connaître cette décision au peuple de Bruxelles qui attendait le retour de la deuxième députation dans un état d'anxiété et même de rage. Mais il était minuit quand les députés arrivèrent à la porte de la ville où ils durent mettre pied à terre à cause des barricades ; ils se frayèrent un chemin avec peine et parurent même surpris du bouleversement extraordinaire qui s'était opéré pendant leurs quatre heures d'absence. Ils ne purent guère prévenir le peuple de la bonne nouvelle dont ils étaient porteurs ; le commandant fit cependant tirer des fusées sur la Grand'-Place, mais ce ne fut que le lendemain matin, que l'on put lire aux coins des rues, les deux pièces suivantes (*V. ci-après, date du 1<sup>er</sup> septembre*), qui avaient été imprimées et affichées pendant la nuit, et qui calmèrent l'effervescence montée alors au point qu'on s'écriait : « Mourons tous, plutôt que de » souffrir l'entrée des troupes ; nos députés ne reviennent pas ! c'est qu'on les a arrêtés à Vilvorde ; courons » les délivrer ! à Vilvorde ! à Vilvorde ! »

Que faisaient pendant ce temps le gouverneur et la régence réunis en permanence ? Ils délibéraient froidement de s'adresser aux ambassadeurs d'Espagne et d'Autriche pour ramener les Princes à des sentimens plus concilians et empêcher l'entrée des troupes. Mais une voix s'écria : « Laissons-là l'intervention des étrangers, » n'employons que des Belges ; n'avons-nous pas parmi » nous assez d'hommes honorables ? Ne dépopularisons » pas notre cause ». On apprit en même temps l'envoi des deux députations par la garde bourgeoise réunie aux notables, et la proposition n'eut pas de suite ; ces auto-

rités dès-lors complètement débordées donnaient à peine signe vie. La régence fit cependant afficher ce jour là trois arrêtés relatifs au salaire des ouvriers du canal et des boulevarts, mais qui n'eurent aucune suite ni exécution.

Tel était l'état singulier de Bruxelles, le 31 août au soir. On ne publia dans ce jour, digne d'être rapportée, que la pièce suivante.

PIECE PUBLIÉE LE 31 AOUT,

### PROCLAMATION.

Concitoyens, le Commandant en chef de la Garde bourgeoise ayant été invité à se rendre au quartier-général de LL. AA. RR., s'y est transporté, accompagné de MM. le baron Vandersmissen, le chev. Hotton, le comte Van der Burch, Rouppe et S. Van de Weyer, et là, après avoir exprimé aux Princes le désir de les voir seuls dans nos murs, il a acquis la certitude que les troupes n'entreront point avant qu'il n'ait été répondu aux propositions ci-dessous. Cependant, LL. AA. RR. ont attaché à leur entrée dans Bruxelles, des conditions auxquelles le commandant en chef et les autres membres du conseil qui l'accompagnaient, ne se sont pas cru autorisés à accéder sans avoir consulté préalablement le vœu général, par la voie d'une publication qu'ont demandée les Princes eux mêmes. En conséquence, le Commandant se croit obligé, en acquit de ce qu'il doit à ses concitoyens, de publier la pièce suivante, revêtue des signatures des deux princes.

« Vous pouvez dire à la brave Bourgeoisie de Bruxelles, que  
 » les princes sont à la porte de cette résidence royale et ouvrent  
 » leurs bras à tous ceux qui veulent venir à eux. Ils sont dispo-  
 » sés à entrer dans la ville, entourés de cette même Bourgeoisie  
 » et suivis de la force militaire destinée à la soulager dans le  
 » pénible service de surveillance que cette Bourgeoisie a rem-

» pli jusqu'à ce moment, dès que des couleurs et des drapeaux  
 » qui ne sont pas légaux, auront été déposés, et que les insignes  
 » qu'une multitude égarée avait fait disparaître pourront être  
 » replacés. »

(*Signé*) GUILLAUME, prince d'Orange  
 FRÉDÉRIC, prince des Pays Bas.

Il a été arrêté qu'un certain nombre de membres de la Garde bourgeoise seraient députés auprès des princes, à l'effet d'obtenir des changemens aux conditions qui précèdent, et que les sections seraient ensuite invitées à se rendre au quartier-général, par députation de 25 hommes, à l'heure qui leur sera indiquée.

Bruxelles, le 31 août 1830.

*Le com en chef de la Garde Bourgeoise,*  
 BARON VANDERLINDEN-D'HOOGVORST

## CHAPITRE VII.

JOURNÉE DU MERCREDI 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1830

Entrée du Prince d'Orange à Bruxelles, — Nomination d'une commission consultative — Retour de la députation bruxelloise envoyée à la Haye. — Arrivée à Bruxelles des premiers auxiliaires belges.

APRÈS une nuit d'agitation et d'orages, mais exempte du moindre désordre, les deux pièces ci-après, affichées pendant la nuit, ramenèrent momentanément au moins la tranquillité et l'espérance. (*V. ci-après nos 1 et 2.*)

La garde bourgeoise avait été sur pied toute la nuit; dès dix heures du matin elle se réunissait dans les sections et ensuite sur la Grand-Place; elle avait toutes ses couleurs, tous ses étendards; mais un très-grand nombre de bourgeois, confians et crédules à l'excès et jusqu'au dernier moment, croyaient de bonne foi que

l'on allait reprendre la cocarde orange à la première vue du prince.

Cependant une sorte de gêne et de soupçon agitait toujours les esprits et leur laissait de la défiance contre les troupes dont les avant-postes étaient à Marly. Dans la matinée le pont de Laeken fut tourné ; toutes les constructions en bois servant aux travaux du canal mis à sec, et de communications entre les deux rives furent détruites, les digues rompues et le canal rempli d'eau.

A dix heures, M l'aide-de-camp de *Cruykenboarg*, arriva encore pour préparer les logemens de l'état-major du prince ; un autre aide-de-camp porteur de messages du prince d'Orange, se rendit chez le duc d'Areberg et chez le prince de Ligne, annonçant l'entrée du Prince pour midi. Ils repartirent peu après ; leur présence, leurs cocardes offusquaient, indisposaient.

Vers onze heures on remarqua que les troupes, bivouaquées depuis le 26 août sur la plaine des Palais, la quittaient en grande partie et se retiraient dans les cours intérieures des deux Palais.

La Garde bourgeoise réunie sur la Grand-Place se mit en marche vers onze heures par ordre de sections, drapeaux en tête et dans la meilleure tenue ; le tems était superbe, le spectacle des plus imposans ; la marche était sérieuse, silencieuse, très-lente à cause de barricades.

Elle se rangea en bataille sur trois rangs depuis l'église du Finistère jusqu'à non loin du pont de Laeken ; on varie sur le nombre des bourgeois armés qui étaient préseus ; les calculs les plus modérés le portent à 4,200 hommes environ. L'escadron à cheval s'avança jusqu'au pont de Laeken.

A peine était-on rangé en bataille dans un ordre qui aurait fait honneur à de vieilles troupes, que l'on aperçut sur l'autre rive le Prince d'Orange accompagné de six généraux ou aides-de-camp et de deux domestiques en livrée, tous à cheval.

En arrivant le Prince avait cet air ouvert et riant qu'on lui connaît; il prit la main du commandant en chef qui était à pied, ainsi que ses aides-de-camp, etc., et lui adressa quelques mots de confiance et d'affection, de même qu'aux bourgeois qui l'entouraient, on croit avoir distingué alors qu'il dit: « Merci, braves bourgeois » de Bruxelles, c'est à vous que la ville doit sa tranquillité, je vous remercie; vous voyez que j'ai bien confiance en vous, je viens me remettre à votre garde....; » mais pourquoi donc tant de fusils, tant d'appareils! » avez-vous cru que je venais détruire Bruxelles...? » On prétend qu'alors une voix osa répondre: « Nous » ne sommes pas des enfans, nous avons une longue et » triste expérience, nous savons ce que nous faisons...! »

Parvenu sur le front de la ligne, le Prince parut surpris de ce grand nombre de drapeaux aux couleurs belges qui flottaient dans les airs; chaque section en avait autant que de postes; ceux des huit postes centraux étaient riches et remarquables; il sembla aussi étonné de ce que tous les officiers fussent déjà décorés de leurs écharpes, ceintures ou brasselets tricolores, conformément à l'ordre du 30 août (*V. ci-dessus, p. 67 et 68*) et de ce que tous les gardes, tous les spectateurs, tout le monde enfin jusqu'aux femmes et enfans portassent les mêmes couleurs. Il paraissait chercher une cocarde orange....! Il n'en

vit pas une seule ! Il comptait sur un moment d'enthousiasme excité par sa présence pour faire crier *vive le roi* et reprendre la couleur de sa maison... tout échoua ! de faibles acclamations se faisaient entendre , à peine pouvait-on les distinguer ; ce n'étaient que des cris confus.

Mais à la porte de la ville la scène changea et prit un caractère plus grave.

On soutient qu'à la vue des premières barricades où l'on n'avait pratiqué qu'un passage si étroit qu'un cheval pouvait à peine s'y glisser, le Prince pâlit et que son émotion fut visible ; il est constant qu'il fut dès-lors plus sérieux et moins communicatif ; l'aspect de la ville, ces mêmes drapeaux qui se multipliaient à tous les carrefours d'après les conventions de la vieille, ce silence d'une population immense, éternelle leçon des princes et des rois, tout se réunissait pour faire une impression ineffaçable sur le cœur du héros de Waterloo !

Arrivé sur la place d'Anvers, après avoir franchi la porte et deux barricades, la foule plus nombreuse se pressa autour de lui et fit entendre ces cris : *Vive le prince, vive la liberté*. — Oui, répondit-il, *Vive la liberté*, mais aussi *vive le roi*. Il éleva alors la voix, en agitant son chapeau... Mais ses mots furent à peine répétés, et des chut nombreux durent parvenir jusqu'à lui ! Il tenta ce moyen plusieurs fois sur son passage, et toujours avec le même insuccès ; après la place de la Monnaie il ne l'essaya même plus.... Alors, pour peu qu'il ait eu quelque connaissance des hommes, il dut être convaincu que tout était perdu !

Il paraît que le projet était d'engager le prince à faire son entrée à pied, mais qu'il s'y refusa avec fermeté, avant même d'atteindre la porte de la ville, et qu'il déclara qu'il irait directement à son palais. Les chefs de la garde, dit-on, insistèrent et lui jurèrent qu'on devrait leur passer sur le corps à tous, avant qu'on pût parvenir jusqu'à lui.

Le cortège marchait dans l'ordre suivant : la compagnie des volontaires des villages de Molenbeek, Saint-Josse-ten-Noode, etc., formant environ cent hommes, tambours en tête. Le prince à cheval, seul, entouré de la foule qui le pressait sans cesse; quelques pas derrière lui, son état-major mêlé à la garde bourgeoise à cheval, plus loin un autre peloton de faubouriens armés de piques et en blouses bleues; enfin les huit sections s'avancant en bon ordre.

Le prince marchait lentement, parlait beaucoup et prenait quelquefois la main de ceux qu'il reconnaissait près de lui; il montrait toujours sa bonté, sa grâce, son affabilité ordinaires; mais quel changement il devait remarquer partout! Il est hors de doute que les chut, et d'autres cris plus hardis encore, devaient souvent blesser ses oreilles.

L'aspect général du cortège offrait quelque chose d'affligeant pour l'observateur attentif. On aurait pu croire que l'on conduisait le prince captif au lieu de le recevoir en triomphe! Vingt-trois jours plus tard, ce fut à peu près ainsi en effet, que l'on vit mener par la ville, les officiers supérieurs faits prisonniers. On déplorait de voir complètement détruite cette immense popularité dont le prince d'Orange jouissait à Bruxelles, depuis seize

années, et à laquelle on avait porté, dès 1828, une première atteinte en le nommant président du conseil des ministres et du conseil d'État !

Différens incidens parurent en outre se combiner pour aggraver la position du prince dans cette marche pénible.

Il n'y avait dans tout le cortège que vingt-cinq hommes armés de piques. Nous venons de voir qu'ils étaient placés immédiatement derrière lui ; c'était un lugubre présage.

Le prince montait un cheval ardent et peu docile qui blessa grièvement quelques personnes.

Un homme armé marcha continuellement à ses côtés, lui parlait hardiment, et semblait quelquefois le menacer de sa baïonnette que le prince écartait de la main ; il parla plusieurs fois à cet homme, et plus tard, crut encore le retrouver près du Palais de justice entre les quatre barricades. Il a paru frappé de cette circonstance.

Le prince mit près d'une heure et demie pour aller de la porte de Laeken au Marché-aux-Herbes ; arrivé là, la foule fut si grande qu'il y eut un instant de confusion ; le cortège fut en désordre autour de lui ; il n'y avait point eu de programme arrêté, et il était évident qu'il répugnait à se rendre à l'Hôtel-de-Ville ; il fit signe de marcher tout droit en avant et cria : *Chez moi, chez moi.* Mais le peloton d'avant-garde ayant pris à droite, force lui fut de le suivre. Il n'est pas exact de dire que l'on ait pris son cheval par la bride. On assure que, pour le déterminer d'abord, des officiers de l'état-major de la garde bourgeoise lui répétèrent encore dans ce moment



les promesses qu'ils lui avaient faites à la porte de la ville.

Arrivé sur la Grand'-Place, il vit la régence réunie sur le perron de l'Hôtel-de-Ville; il en parut charmé; il semblait craindre dès-lors que s'il y montait on ne l'y retint de gré ou de force.

Le bourgmestre lui adressa quelques mots qui parurent lui faire plaisir. Il répondit à peu près :

« Croyez-vous donc, Messieurs, que je vienne assiéger »  
 » votre ville? ... Au contraire, j'arrive en pacificateur.  
 » Les troupes ne doivent combattre que les ennemis... ,  
 » et non les sujets du roi... Elles n'entreront point ici.  
 » Je suis Belge avant tout... J'ai versé mon sang pour les  
 » Belges. Je suis déjà commandant-général de la garde  
 » communale, et dès ce moment, je me nomme colonel-  
 » général de la garde bourgeoise. Le roi aime ses sujets  
 » et ne veut pas voir couler le sang des Belges; vous  
 » avez un bon roi qui vous chérit; Messieurs, criez avec  
 » moi *vive le roi!* » Il existe trop d'incertitude sur les  
 autres mots qui furent proférés de part et d'autre, pour  
 que nous osions les rapporter; toujours est-il certain  
 qu'un assez grand nombre de voix parties de la foule  
 environnante qui avait pu comprendre le prince, répé-  
 tèrent avec lui ce dernier cri, mais ce fut pour la  
 dernière fois!

Quand on réfléchit à la situation des esprits dans ce jour d'agitation, quand on pense que, du milieu d'un peuple exalté et armé qui venait de briser tous les insignes de la royauté et de fouler aux pieds la cocarde orange, et qui faisait souvent entendre des cris sinistres, un coup

malheureux pouvait partir ! on ne peut s'empêcher d'admirer le noble courage du prince d'Orange, se dévouant ainsi pour son père, pour son roi ! Quel que soit l'avenir, ce sera une des belles pages de son histoire !

Il paraissait cependant pressé de partir ; toute cette scène n'avait duré que peu de minutes ; il descendit de cheval, en monta un autre moins rétif, d'un de ses aides-de-camp, parce qu'il craignait, disait-il, de blesser encore quelqu'un, et marcha au petit pas vers la rue *Marché aux Charbons* ; c'était le chemin le plus long ; sans doute qu'il lui parut alors le moins encombré. La foule était toujours très-serrée autour de lui et peu de cavaliers pouvaient marcher sur ses pas. La régence le suivait aussi mais de plus loin, pressée par le peuple. Il tourna lentement l'Hôtel-de-Ville, passa devant l'Amigo, et parvenu rue de la Violette, après avoir franchi deux faibles barricades, il mit son cheval au galop. Mais une autre barricade lui barra le chemin, quelques enfans élargirent le passage et il gagna la rue de l'Hôpital toujours au galop ; vers le bout de cette rue la barricade était forte, il perdit là une minute et parvint, précédé d'un domestique et suivi de M. de Céva seul, sur la place du Palais de Justice alors absolument déserte et qui était cernée, au pied de la lettre, par quatre barricades ; le poste même du Palais était peu garni, tous les bourgeois étant alors sur la Grand'-Place.

Le prince porta ses regards vers les rues d'Or et de l'Empereur, et voyant qu'il lui était impossible de passer, il se dirigea sur la rue de Ruysbroek ; la barricade l'arrêta tout court ; le pied de derrière, du côté hors mon-

toir, de son cheval s'était engagé et enfoncé dans un égout où était fixé le piquet qui soutenait cette barricade; un jeune homme du voisinage, décoré des gallons de sergent-major sur un habit bourgeois, le sieur D...r, reconnaît le prince et s'empresse de vouloir arracher quelques pieux de la barricade pour lui frayer passage; mais plusieurs hommes en sarreaux qui étaient de l'autre côté, s'y opposent en jurant et veulent même le frapper à coups de bâtons ou de pieux au-dessus de la barricade; un coup l'atteint au front, déchire son chapeau et le blesse; mais il persiste; M. de Ceva arrive, quelques autres personnes l'aident, enfin la trouée se fait; alors la Garde bourgeoise à cheval accourait à toute bride; elle le suivait avec peine de même que son état-major, à cause des barricades; il parvint enfin à son palais, sans autres obstacles et sans qu'aucune tentative ait été dirigée contre sa personne; tout ce qu'on a dit à cet égard semble controuvé, et il est même douteux qu'il ait pu reconnaître près du Palais de Justice l'homme armé qu'il avait vu à ses côtés à son entrée en ville.

Le prince d'Orange devait être fatigué à l'excès; il travailla cependant tout le reste de la journée, et donna des audiences très-nombreuses. Il reçut entre autres M. de la Moussaie, envoyé de France, la régence, l'état-major de la garde, etc., etc.

Peu d'heures après son arrivée fut affichée la proclamation suivante. (*V. ci-après n° 3.*)

Dans la soirée, la régence donna un nouveau signe de vie et fit publier et afficher l'avis suivant. (*V. ci-après n° 4.*)

Ces deux pièces parurent satisfaisantes ; on était content, on espérait tout du travail confié à cette commission dont le choix obtenait l'assentiment général. On vit renaître alors le calme et même la joie ; mais tout cela n'était que momentané ; vingt-quatre heures après, on était retombé dans le désordre, et tout l'effet de l'arrivée du prince était anéanti ; un incident bien imprévu en était cause.

C'était le retour de la députation bruxelloise, partie pour La Haye le 29 août, et la teneur du rapport qu'elle rendit public le lendemain !

Cette députation arriva à Bruxelles dans la soirée de ce jour 1<sup>er</sup> septembre ; deux de ses membres eurent audience du prince vers dix heures du soir. C'est sous la date du lendemain 2 septembre qu'il faut placer les résultats.

Le même jour, 1<sup>er</sup> septembre, arrivèrent les premiers auxiliaires des Bruxellois ; c'étaient les Wavriens, au nombre de cent environ ; ce fut un événement, une impulsion qui eut les plus graves conséquences. Ils étaient mal armés, la plupart de fourches, de haches, etc. Ils annoncèrent que les bourgs et villages voisins allaient suivre leur exemple. Ils furent accueillis avec acclamations sur la Grand-Place ; on les fêta, on les embrassa ; on donna à leur dévouement les plus grands éloges, comme la plus large publicité. Aucune autorité ne s'inquiéta de cette arrivée, ne parut s'en apercevoir et n'alla pas même leur demander ce qu'ils venaient faire ni qui les avait appelés !

PIÈCES PUBLIÉES LE 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1830.

## N° 1.

## PROCLAMATION.

S. A. R. le prince d'Orange viendra aujourd'hui avec son état-major *seulement et sans troupes* ; il demande que la Garde bourgeoise aille au-devant lui.

Les députés se sont engagés à la garantie de sa personne et à la liberté qu'il aura d'entrer en ville avec la Garde bourgeoise, ou de se retirer, s'il le juge convenable.

## N° 2.

## ORDRE DU JOUR.

MM. les Chefs de Section sont invités à se rendre aujourd'hui à 10 heures précises, avec toute leur Section *en armes, et dans la meilleure tenue*, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où ils se rangeront en bataille sur deux rangs, pour aller à la rencontre de S. A. R. le Prince d'Orange.

On laissera une faible garde à chaque poste,  
*Le Major de service, Le C<sup>te</sup>. A. Van der Meere.*

## N° 3.

## PROCLAMATION.

DE S. A. R. LE PRINCE D'ORANGE, AU NOM DU ROI

HABITANS DE BRUXELLES,

Je me suis rendu avec confiance au milieu de vous. Ma sécurité est complète, garantie qu'elle est par votre loyauté.

C'est à vos soins que l'on doit le rétablissement de l'ordre ; je me plais à le reconnaître et à vous en remercier, au nom du Roi.

Joignez-vous à moi pour consolider la tranquillité; alors aucune troupe n'entrera en ville, et de concert avec vos autorités, je prendrai les mesures nécessaires pour ramener le calme et la confiance.

Une commission composée de MM. le Duc d'*Ursel*, président; *Van der Fosse*, Gouverneur de la province; *De Wellens*, Bourgmestre de Bruxelles; *Em. Van derlinden-d'Hoogvorst*, commandant de la Garde bourgeoise; le Général d'*Aubremé*; *Kockaert*, membre de la Régence; le Duc d'*Arenberg*, (qui a bien voulu, à ma prière, coopérer à cette tâche); *Stevens*, membre de la Régence, secrét., est chargée de me proposer ces mesures.

Elle se réunira demain 2 septembre, à 9 heures du matin, à mon palais.

Bruxelles, 1<sup>er</sup> septembre 1830.

GUILLAUME, Prince d'Orange.

N° 4.

AVIS.

LE BOURGMESTRE ET LES ÉCHEVINS,

Témoins du zèle infatigable déployé depuis plusieurs jours par la Garde bourgeoise de cette ville, pour rétablir l'ordre et la tranquillité publique, les Magistrats de Bruxelles s'empres- sent d'adresser à leurs concitoyens armés dans un but si louable, leurs remerciemens et l'expression de leur vive reconnaissance.

Ils ont l'intime conviction que ce service, quelque pénible qu'il soit, sera continué avec le même empressement pour consolider le repos des bons et paisibles habitans.

Fait en séance permanente du Conseil de Régence, à l'Hôtel-de-Ville, le mercredi soir 1<sup>er</sup> septembre 1830

Par ordonnance: L. DE WELLENS

Le secrétaire P. CUYLEN.

---

---

## CHAPITRE VIII.

JOURNÉE DU JEUDI 2 SEPTEMBRE 1830.

Rapport des députés bruxellois envoyés à La Haye. — Dîner du Prince. — L'opinion populaire déborde tout. — Progression incroyable de l'effervescence. — Le rapport des députés de Bruxelles est méprisé et brûlé. — Nuit d'alarmes

Tout était tranquille; mais la Garde bourgeoise conservait son attitude et maintenait l'ordre, en attendant, avec toute la population les résultats des graves délibérations qui se préparaient.

Cependant on ne pouvait se dissimuler que la fermentation croissait, grandissait insensiblement sans qu'on pût en donner une bonne raison; on approuvait la mesure prise par le Prince de nommer une commission consultative, mais on la croyait incomplète; la Garde bourgeoise se plaignait amèrement de ne pas y être représentée; le Prince accueillit son vœu et nomma deux nouveaux membres; c'était une concession nouvelle et bien remarquable; en conséquence les deux pièces suivantes furent publiées et affichées dans la journée. (*V. ci-après n° 1 et 2.*)

Les députés eux-mêmes, après une absence de quatre jours, durent s'apercevoir de la progression immense de l'effervescence populaire; d'heure en heure on exigeait, on osait davantage; ils ne reconnaissaient plus les Bruxellois; dès-lors tout était débordé.

Il existait cependant des esprits sages, modérés qui considéraient autrement la face des choses; ils pensaient que l'on avait fait tout ce que l'on pouvait faire, que le roi n'était pas le maître seul de faire droit sur tous les griefs, qu'en convoquant sur le champ les États-Généraux, il avait prouvé sa bonne foi et sa bonne volonté, qu'il fallait donc attendre, etc.; mais ils n'étaient pas écoutés, et leurs efforts, leurs discours, pour arrêter les progrès du mal, étaient inutiles ou paralysés.

Les députés firent publier, répandre et afficher dans l'après-dîner, la pièce importante qui suit et qu'ils intitulèrent modestement, *Rapport.* ( *V. ci-après n° 3.* )

Ce rapport si impatiemment attendu fut loin de contenter les esprits et les remua au contraire plus que jamais. Les membres de la commission consultative crurent même devoir y relever une expression qui dénaturait leur mission, et un peu plus tard firent afficher la proclamation suivante. ( *V. ci-après n° 4.* )

Cette proclamation ne fit qu'échauffer les têtes; on voyait dans tout cela, d'abord que les hautes autorités ne s'entendaient pas, ensuite que le rapport n'offrait aucun résultat, pas même des promesses positives; une grande agitation se manifesta parmi tous les habitans qui craignirent la renaissance des scènes qu'ils avaient eu tant de peine à comprimer, et de voir anéantir tout l'effet de leurs démarches auprès du roi pour obtenir l'établissement tant désiré d'un meilleur ordre de choses! Jusqu'au moment de ces deux publications l'attitude calme et paisible de la ville avait dû donner au Prince la mesure de la fermeté, comme de la loyauté belge, et



S. A. R. semblait aussi l'avoir bien appréciée. Vers deux heures après dîner, on l'avait vue se promener presque seule au Parc et dans les environs, faire des visites, aller au-devant des patrouilles bourgeoises, prendre la main aux gardes, et même embrasser leurs chefs et leur dire qu'il dormirait en sûreté puisqu'il était parmi les Belges, et que c'était pour cela qu'il avait fait retirer les troupes dans les cours intérieures des Palais. Restes touchans d'une familiarité qu'il conservait encore quand sa popularité n'existait plus!

Le Prince devait voir cependant que sa démarche loyale de la veille avait rapproché les esprits; vingt-quatre heures auparavant des préparatifs de défense, des armes, des barricades! Aujourd'hui, on a vu le Prince, il a parlé, on connaît ses mesures, ses promesses; on était calme, confiant, amical et presque rassuré; mais le rapport de la députation renversa tout en un clin-d'œil.

Le Prince réunit à dîner dans son palais les principales autorités et notabilités de la ville, les membres de la députation, de la commission et quelques membres des États-Généraux présens à Bruxelles, M. Vangobbelscroy ministre de l'instruction, etc. Ce dîner fut court et sérieux, on y parla fort peu de politique; mais il paraît certain cependant que quelqu'un ayant dit un mot des couleurs belges, S. A. R. reprit avec énergie; « Messieurs, soyez convaincus que je ne vois pas ces couleurs; si je les voyais, ceux qui les portent ne seraient pas dans mon Palais. » La 2<sup>me</sup> séance de la commission fut ajournée au lendemain matin.

L'on assure aussi, mais nous ne pouvons l'affirmer,

ni dire par qui la parole fut lâchée , que ce jour-là fut proféré presque bas, chez le Prince, le mot de *séparation* entre le Nord et le Midi, que l'on avait commencé à murmurer dès le 29 août ; alors plus de griefs à redresser, ce grand moyen comprenait tout ! S. A. R. sans doute était bien loin de s'attendre à cette pensée ! vingt-quatre heures après, cela se disait hautement et partout, s'exprimait d'une manière impérative ; mais de graves événemens s'étaient passés dans la nuit.

Vers le soir des groupes nombreux et tumultueux parurent au centre de la ville et surtout à la Grand'-Place. On proférait des cris de mécontentement, on se récriait sur l'astuce des prétendues promesses, sur l'insignifiance du rapport de la députation ; enfin ce rapport et la proclamation de la commission (n<sup>os</sup> 3 et 4) furent arrachés, lacérés et brûlés en grand nombre au bout des baïonnettes, on en jeta les débris avec colère vers l'Hôtel de-Ville.

La Garde bourgeoise et les habitans notables que l'on vit toujours se dévouer dans ces jours de danger, et qui restent souvent trop inconnus, avaient peine à contenir les groupes exaltés auxquels il ne s'agissait pas de résister, mais qu'il fallait calmer et rien de plus. La foule grossissait et se renouvelait sans cesse ; on s'écriait . « Les troupes se renforcent derrière le Palais du Prince, » allons les attaquer, les chasser ; on nous trompe, on nous vend ; les affiches de ce soir le prouvent assez, etc. » M. d'Hoogvorst, commandant, accompagné de M. Van de Weyer, descendirent vers minuit sur la Grand'-Place, parcoururent et haranguèrent tous les groupes et réussirent à les apaiser, mais imparfaitement ; il ne tint qu'a

un fil que , dès cette soirée , des malheurs incalculables n'eussent accablé Bruxelles. *M. Van de Weyer* reconnut un des provocateurs pour allemand à son accent ; il parvint avec peine à l'écartier et à paralyser ses excitations. Toute la nuit fut orageuse , des plus agitées ; mais aucun désordre , aucune voie de fait. Il n'y avait là que de l'effervescence , de la défiance , une grande et ferme détermination ; rien de plus.

—  
PIÈCES PUBLIÉES LE 2 SEPTEMBRE 1830

## N° 1.

## PROCLAMATION.

HABITANS DE BRUXELLES ,

La députation chargée de présenter au Roi l'expression du vœu général des Belges , est de retour dans nos murs. Elle apporte des nouvelles satisfaisantes et qui sont de nature à ramener le calme dans les esprits. On les imprime en ce moment et elles vous seront communiquées sans retard. La commission réunie en ce moment au palais de S. A. R. le Prince d'Orange , s'occupe activement des mesures nécessaires pour parvenir à ce résultat si désiré. A la demande que j'en ai faite à S. A. R., MM. *Roupe* et *Van de Weyer*, membres du conseil de l'état-major , ont été adjoints à cette commission.

2 septembre 1830, à midi

BARON VANDERLINDEN-D'HOOGVORST.

## N° 2.

## PROCLAMATION.

La commission nommée hier par le Prince d'Orange , au nom du roi , ayant proposé à S. A. R. que deux membres , pris dans

la bourgeoisie armée, lui fussent adjoints, S. A. R., usant des pouvoirs qui lui sont confiés par Sa Majesté, à nommé Membres de la Commission susdite, MM. *Roupe* et *Van de Weyer*.

La commission ainsi formée, se réunira de nouveau aujourd'hui 2 septembre, à six heures et demie, au palais de S. A. R. Bruxelles, le 2 septembre 1830

*Le Président de la commission, le Duc d'URSEL.*

*Le Secrétaire, P. J. STEVENS.*

### N° 3.

## RAPPORT.

MESSIEURS ,

Arrivés à La Haye, lundi 30 août à une heure, nous avons demandé une audience à S. M. Une demi-heure s'était à peine écoulée, que déjà nous avons reçu réponse favorable. Le mardi à midi, nous nous sommes rendus au palais; S. M. nous a reçus, avec bienveillance, nous a demandé nos pouvoirs et n'a pas décliné le titre en vertu duquel nous nous présentions.

Après avoir entendu la lecture de notre mission écrite S. M. nous a dit qu'elle était charmée d'avoir pu devancer nos vœux, en convoquant les États-Généraux pour le 13 septembre; moyen légal et sûr de connaître et de satisfaire les vœux de toutes les parties du royaume, de faire droit aux doléances, et d'établir les moyens d'y satisfaire.

Après quelques considérations générales, nous sommes entrés dans l'exposé, puis dans la discussion des divers points dont votre réunion du 28 nous avait chargés verbalement de faire communication à S. M. (*V. ci-dessus, p. 54 et 58.*)

Discussion s'est établie sur les théories de la responsabilité ministérielle et du contre-seing. Le Roi a dit que la loi fondamentale n'avait pas consacré nos théories; qu'elles pouvaient être justes et même utiles, mais qu'elles ne pouvaient être éta-

bles que par un changement à la loi fondamentale de commun accord avec les États-Généraux convoqués en nombre double. Qu'une session extraordinaire s'ouvrant au 13 septembre, il pourrait y avoir lieu, soit à sa demande, soit sur l'invitation de la 2<sup>e</sup> chambre, à une proposition sur ce point, comme sur tous les autres exposés par nous et jugés utiles ou avantageux au pays.

Sur la demande de renvoi de quelques ministres et particulièrement de M. Van Maanen, S. M. n'a pas dit un mot en leur faveur; elle n'a ni témoigné de l'humeur, ni articulé de contradiction sur les plaintes que nous lui avons énumérées longuement à leur charge. Elle a fait observer que la loi fondamentale lui donne le libre choix de ses ministres; que du reste elle ne pouvait prendre aucune détermination aussi longtemps qu'elle y paraîtrait contrainte; qu'elle tenait trop à l'honneur de conserver sa dignité royale, pour paraître céder, comme celui à qui on demande quelque chose *le pistolet sur la gorge*. Elle nous a laissé visiblement entrevoir, ainsi qu'aux députés liégeois, qu'elle pourrait prendre notre demande en considération. ( Cette question est actuellement soumise à la commission organique créée par le Prince d'Orange : nous avons l'heureuse conviction qu'avant la fin de la journée, elle aura pris une résolution qui satisfera nos vœux. )

Au sujet de la Haute-Cour, S. M. a dit que ce n'était qu'après mûre délibération que le lieu de son établissement avait été choisi; que du reste elle s'occupera de cette réclamation et avisera au moyen de concilier tous les intérêts.

Sur nos demandes au sujet de l'inégale répartition des emplois, des grands établissements et administrations publiques, S. M. a paru affligée, et sans contester la vérité des faits, elle a dit qu'il était bien difficile de diviser l'administration; qu'il était bien plus difficile encore de contenter tout le monde; qu'au reste elle s'occuperait de cet objet aussitôt que le bon ordre serait rétabli. Qu'il convenait, avant tout, que les Princes, ses fils, rentrassent dans Bruxelles à la tête de leurs troupes et fis-

sent ainsi cesser l'état apparent d'obsession à laquelle elle ne pouvait céder, sans donner un exemple pernicieux pour toutes les autres villes du royaume.

Après de longues considérations sur les inconvéniens et même les désastres probables d'une entrée de vive force par les troupes, et les avantages d'une convention et d'une proclamation pour cette entrée, en maintenant l'occupation partielle des postes de la ville par la garde bourgeoise, S. M. nous a invités à voir le ministre de l'intérieur et à nous présenter aux Princes, lors de notre retour à Bruxelles. En terminant, S. M. a exprimé le désir que tout se calmât au plus vite et nous a dit avec une vive émotion et répété plusieurs fois combien elle avait horreur de l'effusion du sang.

Après deux heures d'audience, nous avons quitté S. M., et nous sommes allés chez le ministre de l'intérieur qui, devant se rendre chez le Roi, nous a donné rendez-vous à huit heures du soir.

Les mêmes discussions se sont établies sur les divers objets, soumis par nous à S. M.; tout s'est fait avec une franchise et un abandon qui a donné les plus grandes espérances. M. de Lacoste nous a prouvé qu'il a le cœur belge et qu'il est animé des meilleures intentions.

Sur l'invitation de plusieurs membres de l'état-major de la garde bourgeoise réunis hier soir, et conformément aux désirs exprimés par S. M., MM. Joseph d'Hoogvorst et Gendebien se sont rendus chez le Prince d'Orange; ils lui ont donné communication des résultats de leur mission à La Haye et de l'état des choses à Bruxelles, qu'il lui ont dépeint tel qu'il est, sans rien dissimuler. Il les a assurés qu'il espérait de la réunion de la commission (laquelle a eu lieu ce matin) les résultats les plus satisfaisants et les plus propres à prouver son désir et sa résolution inébranlable de satisfaire aux vœux du pays. Il les a chargés de vous dire qu'il se constituait l'intermédiaire entre S. M. et les habitans du midi, et qu'il appuierait nos demandes, de manière à obtenir le succès le plus prompt et le plus complet.

Nous avons appris positivement ce matin, que la commis-

sion réunie au palais du Prince, s'occupe avec activité de l'objet de sa mission, et que dans la journée il vous sera transmis sur plusieurs points de vos réclamations des résolutions très-satisfaisantes.

Bruxelles, le 2 septembre 1830.

(Signés)

MM. JOS. D'HOOGVORST.

ALEX. GENDEBIEN

LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE.

BARON FRÉDÉRIC DE SÉCUS, fils.

PALMAERT, père

N<sup>o</sup> 4.

## PROCLAMATION.

HABITANS DE BRUXELLES,

Le rapport de vos députés vous donne la certitude que vos désirs et vos vœux sont connus du Monarque; ils ont été manifestés au Prince d'Orange, et vous avez l'espoir fondé qu'ils seront accueillis par Sa Majesté. Dans cet état de choses, pleins de confiance dans les paroles royales et dans l'appui que S. A. R. vous a promis, vous en attendrez les résultats avec tranquillité. Le maintien du calme et de l'ordre exige cependant la continuation du service dont la brave bourgeoisie a bien voulu se charger. A cet effet, il a paru désirable que la Garde bourgeoise fut régularisée et prit un caractère de stabilité. Le Commandant baron d'Hoogvorst est chargé de ce travail, de concert avec son État-Major, ce qui doit vous donner la certitude que les troupes n'entreront pas en ville.

La Commission qui est chargée *non de prendre des résolutions* mais de proposer des mesures utiles au pays, se fera un religieux devoir de continuer ainsi à soumettre à S. A. R. tout ce qui peut ramener le calme et la confiance.

(Publié sans date, le 2 septembre au soir.)

*Le Président de la Commission,*

Le Duc d'URSEL.

*Le Secrétaire, P. J. STEVENS.*

Vu et approuvé,

GUILLAUME, Prince d'Orange.

---



---

## CHAPITRE IX.

JOURNÉE DU VENDREDI 3 SEPTEMBRE 1830.

**Proclamation des membres des États-Généraux présens à Bruxelles, sur la séparation. — Leur résolution de ne pas se rendre à La Haye — Départ du prince d'Orange et de toutes les troupes. — Dissolution de la commission consultative par lui nommée l'avant-veille.**

Le prince reçut une foule de monde dans la matinée, entre autres la députation de Liège; la commission consultative était réunie, et à neuf heures du matin, il ne songeait point sans doute à quitter Bruxelles ce jour-là, pas plus que quand il se détermina à entrer dans cette ville l'avant-veille.

Mais les événemens de la nuit et la progression toujours croissante de l'effervescence, changeaient d'heure en heure la face des choses et la position des hommes.

On prononçait partout le mot de *séparation*; les membres des États-Généraux présens à Bruxelles, conféraient avec le Prince qui avait pu apprendre d'eux-mêmes, leur détermination de ne point se rendre à La Haye le 13, et de faire publier sur-le-champ la proclamation insérée ci-après, n° 1. C'était un pas immense. Le Prince avait dû en être frappé, ainsi que de l'unanimité d'opinion qui se manifesta dans la commission consultative sur l'affirmative de la question de séparation; il reçut son travail dans la matinée.

Les rapports les plus alarmans se succédaient de minute en minute. Enfin, vers onze heures du matin, l'e



chefs de la garde bourgeoise vinrent lui déclarer avec fermeté : « Que la veille encore, ils avaient répondu » de sa sûreté sur leur tête ; qu'ils ne pouvaient plus offrir la même assurance ; qu'ils se croyaient donc obligés par devoir, de donner à Son Altesse Royale le conseil de quitter Bruxelles sur-le-champ, avec toutes les troupes. » M. *Moyard* parla le premier ; la scène fut vive, mais touchante.

Le Prince hésitait, mais il était entouré d'hommes sages, modérés et éclairés ; il écouta leur avis ; on lui fit adroitement sentir qu'il avait le plus beau des prétextes pour justifier un départ aussi brusque, aussi inattendu, qu'il devait se charger de porter lui-même à son père l'expression du vœu pour la séparation, vœu qui venait d'éclater subitement depuis son arrivée, et qui, certes, n'avait pas été prévu lors de son départ de La Haye. Il céda à la nécessité, mais avec dignité ; il dit qu'il partirait à trois heures, que les troupes le suivraient dans la soirée et qu'il se chargeait de mettre sous les yeux du roi le vœu émis pour la séparation ; il déclara en même temps dissoute la commission consultative dont le mandat devenait dès-lors sans objet.

Par suite de ces décisions importantes, les trois pièces suivantes furent affichées dans le courant de la journée. ( *V. ci-après n° 2, 3 et 4.* )

Le prince partit à cheval, vers trois heures, suivi de son état-major ; les chefs de la garde bourgeoise à cheval l'accompagnèrent jusqu'à Vilvorde où il trouva son frère ; ils s'embrassèrent ! il n'y resta qu'une heure et continua sa route pour La Haye sans s'arrêter ; M. Van-

gobbelschroy l'accompagnait. Toutes les troupes suivirent immédiatement et défilèrent par les boulevarts jusqu'à la porte de Laeken. Ainsi les deux palais, comme tout le reste de la ville, restèrent dès-lors exclusivement confiés à la garde bourgeoise.

Après avoir retracé les faits qu'on vient de lire, et qui font du 3 septembre un jour marquant dans l'histoire de notre patrie, nous ne pouvons dissimuler qu'on varie beaucoup sur leurs détails; les journaux du temps, les relations sont loin d'être d'accord à cet égard, et chacun a rendu compte, à sa manière, des pourparlers, des conversations, des instances qui ont amené la double résolution du prince; 1° Son départ si précipité, si en dehors de toute prévoyance humaine; 2° Sa mission près du roi. On a avancé, témérairement sans doute, qu'il n'était pas de cet avis!... On a dit que, dans les conférences, il avait plus d'une fois témoigné sa défiance, sa crainte de ce que ce mouvement ne tendit à nous réunir à la France! qu'il fit même la maladresse ou plutôt la faute de parler le premier de la possibilité d'un changement de dynastie, lorsque personne n'y songeait; qu'alors il lui fut répondu à l'unanimité, par tous les membres des États-Généraux, comme par tous les chefs de la bourgeoisie et autres notables réunis, *qu'ils voulaient rester Belges, mais Belges libres, égaux en droits avec les Hollandais*; que là-dessus le prince leur demanda s'ils en feraient le serment, que tous s'écrièrent *nous le jurons*, et que c'est à cette scène que l'on doit surtout la rédaction de la pièce ci-après, n° 2, sur laquelle on s'étonna d'ailleurs de voir les signatures des généraux, aides-de-camp, apposées en témoignage;

qu'enfin, il fut aussi question dans toutes ces délibérations, du traité de Londres, et qu'on tombât d'accord qu'il ne serait point violé par un acte de séparation dont il resterait seulement à déterminer la forme ; qu'on avait au surplus de grands exemples sous les yeux ; qu'on pouvait citer l'Angleterre et l'Irlande ; la Suède et la Norwège ; l'Autriche et la Hongrie ; la Russie et la Pologne, etc.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute qu'après le départ du prince et des troupes, la tranquillité régna à Bruxelles, et que les troubles et l'agitation disparurent jusqu'au 19 suivant, jour qui peut être indiqué comme l'époque d'un grand changement dans l'ordre des faits et dans la tournure que prirent alors nos affaires et nos intérêts. On était confiant, rassuré ; on attendait une réponse du Prince à sa mission près de son père ; on disait qu'il l'avait promise sans délai ; on savait que les États-Généraux allaient s'assembler ; on espérait tout ! Ce fut une sorte de temps d'arrêt dans le désordre ; on fut bientôt cruellement désabusé ! les événemens marchèrent ; ils entraînent les hommes et les choses ; on va s'en convaincre, nous essayerons d'en retracer, suivant votre plan, l'image la plus vraie et la plus impartiale.

—  
PIÈCES PUBLIÉES LE 3 SEPTEMBRE.

N<sup>o</sup> 1.

## PROCLAMATION.

**NOS CHERS COMPATRIOTES !**

Nous soussignés, députés aux États-Généraux, actuellement à Bruxelles, avons été appelés chez S. A. R. le prince d'Orange ;

nous avons eu l'honneur de lui exposer consciencieusement l'état des choses et des esprits.

Nous nous sommes cru autorisés à représenter au prince royal que le désir le plus ardent de la Belgique était la séparation complète entre les provinces méridionales et les provinces septentrionales, sans autre point de contact que la dynastie régnante.

Nous avons représenté à S. A. R. qu'au milieu de l'entraînement des esprits, la dynastie des Nassau n'a pas cessé un instant d'être le vœu unanime des Belges ; que les difficultés de sa situation, l'impossibilité de concilier des opinions, des mœurs, des intérêts inconciliables, venant à cesser, la maison d'Orange, libre de s'associer désormais à nos vœux, pouvait compter sur l'attachement et la fidélité de tous.

Nos représentations ont été favorablement accueillies, aussi bien que celles de plusieurs commissions spéciales, et déjà le prince royal est allé en personne porter l'expression de nos désirs à son auguste père.

Persuadés, nos chers Compatriotes, que nous avons été les interprètes de vos sentimens, que nous avons agi en bons et loyaux Belges, nous vous informons de notre démarche. C'est ici, dans votre capitale, que nous attendons avec confiance le résultat de vos efforts et des nôtres.

Bruxelles, le 3 septembre 1830.

*Était signé* Comte de Celles, baron de Sécus, Barthélemy, De Langhe,  
C. De Brouckère, comte Cornet de Grez

*Adhésion (Signé)* Huysman d'Annecroix. Pour copie conforme. C. De Brouckère.

## N<sup>o</sup> 2.

### PROCLAMATION.

**HABITANS DE BRUXELLES,**

Son Altesse Royale, Monseigneur le Prince d'Orange vient de nous offrir de se rendre de suite à La Haye, afin de présenter lui-même nos demandes à Sa Majesté ; il les appuiera de toute



**B.<sup>er</sup> Em. d'Hoogvorst**

*Commandant de la garde sarbaine*

son influence , et il a tout lieu d'espérer qu'elles nous seront accordées.

Aussitôt après son départ , les troupes sortiront de Bruxelles.

La Garde bourgeoise s'engage sur l'honneur à ne pas souffrir de changement de dynastie et à protéger la ville et spécialement les palais.

Bruxelles , ce 3 septembre 1830

*Signés* : Falise, commandant de la 3<sup>e</sup> sect. ; le chevalier Pletinckx-Janssens , lieutenant-colonel de la Garde bourgeoise ; Sylvain Van de Weyer , membre du Conseil de l'État-Major ; le chev. Vandersteen , commandant l'artillerie de la Garde bourgeoise ; le chev. Hotton , colonel, commandant la Garde bourgeoise à cheval ; Vandormal , lieutenant de la Garde à cheval ; Jolly , adjudant major de la 3<sup>e</sup> section ; Brinck , commandant en second de la 3<sup>e</sup> section ; le comte Vander Meeren , major de la Garde bourgeoise ; Vanderlinden d'Hoogvorst , commandant-général de la Garde bourgeoise ; Cattoir , 1<sup>er</sup> commandant de la 2<sup>e</sup> section ; Palmaert , fils , major des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> sections ; Fleury-Duray , major ; Hagemans , capitaine de la 5<sup>e</sup> section ; Moyard , major de la Garde ; Van Gelder-Parys , commandant la 1<sup>re</sup> section ; Rouppe , attaché à l'État-Major ; Blaes , commandant la 4<sup>e</sup> section ; Proft , commandant la 7<sup>e</sup> section ; Michiels , commandant la 8<sup>e</sup> section ; Van Haelen-Heberlé , lieutenant de la Garde à cheval ; J. L. Vandelft , lieutenant de la Garde à cheval.

*Ont signé comme présens :*

Aberson , général-major , le comte de Cruyquenbourg , colonel aide-de-camp de S. A. R. le Prince d'Orange ; le baron H. de Rousin , col. attaché à l'État-Major de S. A. R. le Prince d'Orange ; le comte Dumonceau , lieutenant-colonel , aide-de-camp de S. A. R. le Prince d'Orange ;

le lieutenant-colonel de Xehennemont , adjudant du Roi ;  
le comte Alexandre Vander Burch , chambellan du Roi ;  
le comte G. J. de Hogendorp ; le comte C. J. W. de Hogen-  
dorp.

*Conforme à la vérité ,*

( Signé ) GUILLAUME , Prince d'Orange.

*Nous soussignés , membres de l'État-Major déclarons nous unir aux vœux et aux sentimens exprimés par ceux de nos Concitoyens dont les signatures précèdent.*

*Signés : Baron Vandersmissen , command. en second la Garde ; chev. de Nieupoort ; Ph. Lesbroussart , membre du Conseil de la Garde ; J. Nicolay , aide-de-camp du commandant en chef ; Isidore Plaisant idem ; Bosch , idem ; Max. Delfosse idem ; Opdenbosch , aide-de-camp de section ; J. F. Vlemminckx , idem.*

### N° 3.

Nous PRINCE D'ORANGE , déclarons que la *COMMISSION* nommée par Nous , au nom du Roi , par la proclamation du premier septembre , est dissoute. 3 septembre 1830.

GUILLAUME , Prince d'Orange.

### N° 4.

## PROCLAMATION.

CITOYENS DE BRUXELLES ,

Conformément à l'arrangement conclu entre S. A. R. le Prince d'Orange et les chefs de la Garde bourgeoise , le détachement militaire stationné aux palais , vient de quitter nos murs.

Tout vrai Belge reconnaîtra le devoir de respecter , à l'égard de ces militaires , l'engagement sacré qui a été contracté aujourd'hui , et dont l'exécution est garantie par l'honneur national.

Le Prince a déclaré qu'il allait porter à son auguste Père l'expression du vœu unanimement manifesté pour la séparation des deux parties du Royaume, sous les rapports législatifs, administratifs et financiers.

La députation liégeoise qui s'est présentée au quartier-général de la Garde bourgeoise, a déclaré que les habitans de Liège mettront, dès ce moment, à la disposition de leurs frères de Bruxelles, tous les secours qui seraient jugés nécessaires en hommes, fusils, munitions et même en artillerie.

Tel est l'état actuel de nos affaires. Concitoyens, soyons calmes, car nous sommes forts : et restons unis pour conserver et accroître notre force.

Bruxelles, le 3 septembre 1830.

*Pour le commandant en chef de la Garde bourgeoise,*

BARON VANDERSMISSEN, commandant en second.

## CHAPITRE X.

JOURNÉE DU SAMEDI 4 SEPTEMBRE 1830.

Situation de Bruxelles après le départ du prince et des troupes — Adhésion de la régence de Bruxelles au vœu émis pour la séparation. — Arrivée du premier détachement liégeois. — Premiers mouvemens dans plusieurs autres villes de la Belgique. — Nouvelles de Londres et de Paris.

BRUXELLES entièrement abandonné à lui-même, exigeait un redoublement d'activité et de dévouement dans le service de la garde bourgeoise ; aussi ne resta-t-elle point en arrière et remplit-elle dignement sa mission ; mais on doit ajouter qu'elle n'eut jamais à prévenir, ni à réprimer des délits privés ; il ne s'en commettait plus ! Depuis le grand mouvement du 26 août, il n'y avait plus de vols, plus de rixes particulières, jadis si fréquentes, ce-



pendant il n'y avait plus de police non plus, ou du moins elle restait inaperçue. Le commissaire de police Barbier fut chargé par la régence, par *interim*, des fonctions de M. de Knyff, et tentait de les remplir; mais tout était absorbé par les intérêts publics; le reste était si secondaire qu'on y pensait à peine; au surplus la garde bourgeoise était partout, pourvoyait à tout, et l'un des aides-de-camp de son chef, M. l'avocat *Plaisant*, chargé du maintien de la sûreté intérieure, y veillait avec un zèle non interrompu qui fut couronné d'un entier succès. Les ordres du jour émanés du quartier-général se succédaient rapidement et complétaient l'organisation définitive de la Garde bourgeoise comme si elle eût dû être stable et éternelle! Nous ferons connaître quelques-uns de ces ordres du jour organiques des postes, des compagnies, etc.; et nous insérons ci-après, sous les nos 1, 2 et 3, trois actes émanés de ses chefs ce jour-là; le 2<sup>m</sup> est surtout remarquable; M. Meeüs reçut dans les vingt-quatre heures les dix souscriptions mentionnées, et fut le 27 bien mal payé de son dévouement! on était loin de prévoir alors que, dès le 20 de ce mois, tout cela devait disparaître et s'écrouler!

La Régence dès-lors entraînée suivit ce jour-là le torrent général, adhéra au vœu pour la séparation et fit en conséquence publier la pièce suivante (*V. ci-après no 4.*)

Le mouvement devenait alors plus complet, plus prononcé dans la plupart des villes de la Belgique; on y apprenait, on y commentait les événemens de Bruxelles; les esprits s'agitaient et se préparaient par une sorte d'exemple et d'émulation; presque partout, même dans

les places de guerre, les autorités étaient forcées, non seulement de souffrir la réunion et l'organisation des Gardes bourgeoises, mais même de les provoquer elles-mêmes pour contenir l'effervescence populaire dirigée en résultat contre le système et certaines mesures du gouvernement hollandais. A Mons, une Garde bourgeoise se forme et envoie une députation assurer les Bruxellois de son secours; à Bruges, patrie de *de Potter*, on crie : *Vive notre compatriote, vivent les Bruxellois*, et le sang coule dans une première émeute où la troupe fait feu sur le peuple sans une absolue nécessité; mais il y eut aussi des excès, des pillages! la maison de *M. Sandelin*, président du tribunal et membre des États-Généraux, fut dévastée et incendiée, comme elle l'avait été 16 ans auparavant quand elle était occupée par son propriétaire, *M. Marlier*, prétendu partisan de Napoléon! A Verviers on pille, on dévaste; à peine respecte-t-on les manufactures, le sang coule!... Il en est de même à Louvain où le commandant *Gaillard* se rendit odieux et dut fuir pour avoir fait tirer en traître sur les habitans qui chassent et désarment dès-lors la garnison et promettent de venir au secours de Bruxelles; Namur s'agite; à Anvers même, les bourgeois doivent tirer sur la populace et 8 à 10 hommes sont tués ou blessés; mais rien n'est comparable au zèle et au patriotisme des Liégeois; au premier récit de ce qui se passe à Bruxelles, ils se réunissent, s'organisent, se procurent des armes, des fusils, des canons, et sans rien promettre aux Bruxellois, ils font plus! ils partent, ils arrivent, en divers détachemens, prennent des routes de traverse pour éviter la garnison de Louvain, se recrutent en route, surtout à Jodoigne, et parviennent dès

le 4 à Bruxelles, avec 2 pièces de canons attelées, sur l'une desquelles on vit le fameux *Charlier*, dit *jambe de bois*, à califourchon; ils étaient en tout au nombre de 300 environ, commandés par *M<sup>r</sup> Rogier* et *de Bors*; ils amenaient avec eux des caisses d'armes et de fusils; ils furent accueillis avec enthousiasme; ils furent fêtés et embrassés. Un ordre de l'état-major bourgeois leur indiqua la caserne S<sup>te</sup> Élisabeth pour poste central; ils s'y établissent; partagent le poste d'honneur de l'Hôtel-de-Ville avec les Bruxellois, et soumis militairement à leurs chefs, observent et maintiennent la plus sévère discipline; dans vingt jours nous parlerons de leur bravoure!

Le drapeau Liégeois était rouge et jaune; il était surmonté d'une hache à deux tranchants et portait ces mots : *Vaincre ou mourir pour Bruxelles*; l'uniforme était une blouse bleue avec ceinture, et une casquette avec les lettres L. G. ; il fut le type de celui de presque toutes les Gardes bourgeoises dont des détachemens se rendirent successivement à Bruxelles dans la suite.

L'arrivée des Liégeois à Bruxelles est un fait marquant. Ils eurent une grande influence sur tous les événemens, et ils la méritèrent par leur désintéressement, leur patriotisme, leur courage. On les a comparés bien à tort aux Marseillais arrivés à Paris, en 1792! Les Liégeois ont toujours été au poste de l'honneur! les discours prononcés par leurs chefs dans les banquets qui leur furent offerts, et que les journaux ont répétés, ont fait connaître leur énergie et leur éloquence autant que la pureté de leurs vues et de leur conduite.

Mais une remarque essentielle, presque inexplicable,

c'est qu'ils se réunirent, s'organisèrent, s'armèrent à Liège et en partirent, sans que le gouverneur, la régence, les généraux s'en aperçurent ou voulurent s'en apercevoir ; qu'ils traversèrent ainsi armés plus de vingt lieues de pays près de forteresses occupées par de fortes garnisons sans rencontrer un seul obstacle, un seul soldat ; enfin qu'ils arrivèrent à Bruxelles, s'y logèrent, y furent admis et bien venus, sans que, ni le gouverneur, ni la régence, s'en inquiétassent en aucune manière ! On livre ce fait étonnant aux méditations des contemporains ! il prouve surtout que dès-lors le mouvement était irrésistible.

Le même jour arriva aussi un détachement du village de Jemappes avec quatre canons de si petit calibre qu'on eut l'air de s'en moquer. Du 23 au 26 les Hollandais ne s'en moquèrent pas !

L'impulsion était donnée. Chaque jour sans exception vit de nouveaux auxiliaires entrer dans Bruxelles ; leur nombre fut bientôt si considérable, qu'il fallut les loger chez les bourgeois ; nous verrons qu'au moment de la bataille des quatre grands jours il s'élevait à 3000 environ. Ce chiffre même ne tarda pas à être quadruplé.

Les journaux de Londres et de Paris arrivés ce jour-là, rendirent compte de l'impression faite dans ces deux villes par les nouvelles des événemens de Bruxelles, du 25 et du 26 août ; elle était bien loin d'être défavorable aux Bruxellois ; on exprimait déjà des vœux pour eux ; on y lisait aussi l'accueil fait à M. de Potter à Paris, les détails intéressans du banquet qui fut offert aux bannis par les Parisiens, le 31 août, et pendant lequel le baiser

fraternel fut donné à *de Potter* par *La Fayette* et *Bowring* ; enfin ils nous apprenaient que la députation anglaise envoyée près du peuple français pour le féliciter des événemens de juillet, avait aussi été complimenter M. de Potter sur les événemens de Bruxelles du mois d'août. Toutes ces nouvelles redoublèrent l'enthousiasme des Bruxellois. Elles tendaient à faire écarter toute idée d'intervention étrangère dans nos différends intérieurs ; on attendit avec plus de confiance que jamais des nouvelles de La Haye, et la réponse à la mission du prince d'Orange ; le commerce supporta la crise avec calme, et chacun chercha à soulager la misère des classes inférieures qui faisait des progrès alarmans ; c'étaient les deux funestes mais infaillibles résultats d'une commotion due à l'imprévoyance humaine !

M. *van Halen* fit publier le même jour la lettre que nous insérons ci-après, sous le n° 5, et M. *Bayet* de Liège, celle sous le n° 6.

PIÈCES PUBLIÉES LE 4 SEPTEMBRE.

N° 1.

PROCLAMATION

Vu l'augmentation de responsabilité qui pèse sur la Garde bourgeoise par le départ de la garnison, M. le Commandant en chef invite tous les bons citoyens qui ne sont pas encore inscrits sur les contrôles de la Garde, de vouloir bien remplir ce devoir.

Bruxelles, le 4 septembre 1830.

*Le Commandant en chef de la Garde bourgeoise,*

Baron VANDERLINDEN D'HOOGVORST

## N° 2.

## AVIS.

L'établissement d'une caisse destinée à pourvoir au service et aux besoins de la Garde bourgeoise ayant été jugé nécessaire, les citoyens qui voudraient concourir à cette œuvre patriotique, sont invités à déposer leur offrande chez M. Ferdinand Meeûs, près de la porte de Schaerbeek, lequel est autorisé à la recevoir.

*Souscription du 4 septembre.*

Comte de Celles, fl. 472-50.	De Brouckere, fl. 250.
Le Hon, 250.	De Langhe, 250.
Gendebien, 150.	De Bousies, 75.
Duc d'Arenberg, 1000.	Félix de Mérode, 472-50.
Henri de Mérode, 472-50.	Comte de Lalang, 200.

Bruxelles, le 4 septembre 1830.

*Pour le Commandant en chef de la Garde bourgeoise,*  
Baron VANDERSMISSEN, *Commandant en second.*

## N° 3.

Le vicomte de Nieupoort, aide-de-camp du commandant en chef, ancien capitaine au 7<sup>e</sup> bataillon belge, désirant, autant qu'il est en son pouvoir, se rendre utile à la brave Garde bourgeoise de Bruxelles, prévient qu'à dater d'aujourd'hui, il se rendra tous les jours de 6 à 8 heures du matin à la Place St-Michel; d'une à deux heures de relevée au Petit-Sablon, et de 5 à 7 heures du soir, au boulevard, derrière le Palais de S. A. R. le prince d'Orange, pour enseigner *le maniement d'armes*; mais il prévient qu'il ne veut y commander que des hommes de bonne volonté, et qu'un chacun peut se retirer au moment des repos intermédiaires.

Bruxelles, le 4 septembre 1830.

*Le Commandant en second,* baron VANDERSMISSEN.

## N° 4.

## PROCLAMATION.

Le conseil de régence de la ville de Bruxelles , s'empresse de porter à la connaissance de ses concitoyens l'adresse qu'il vient d'envoyer à Sa Majesté , par courrier extraordinaire.

## ADRESSE

à *S. M. le Roi des Pays-Bas , Prince d'Orange-Nassau , Grand-Duc de Luxembourg , etc., etc., etc.*

SIRE,

« Le conseil de régence de la ville de Bruxelles , réuni en assemblée permanente , ayant reconnu les causes des mouvemens extraordinaires qui agitent cette ville et la Belgique , s'est convaincu qu'ils prennent leur source dans le désir de voir établir une séparation entre les provinces du Midi et du Nord ».

« Il adhère complètement aux vœux des Belges qui viennent de vous être transmis , Sire , par Son Altesse Royale Monseigneur le Prince d'Orange ».

« Il supplie Votre Majesté de les exaucer et d'être intimément convaincue que le maintien de la dynastie des Nassau n'a pas cessé un instant d'être son vœu et celui de la généralité des habitans de cette résidence ».

Bruxelles, le 4 septembre 1830

*Les Bourgmestre et Échevins*, L. DE WELLENS

Par ordonnance : P. CUYLEN, Sec.

## N° 5.

*Aux Rédacteurs du COURRIER DES PAYS-BAS.*

Bruxelles , 4 septembre 1830

Je crois avoir rendu un service bien faible mais fort honorable à votre belle cause , en me trouvant parmi les trente pre-

miers habitans qui ont demandé des armes pour former votre BRAVE GARDE BOURGEOISE , dans le moment critique de la matinée du 26 août.

Mais cette conduite ayant été représentée d'une manière défavorable par la légation du roi Ferdinand VII, qui réside en cette ville , je crois avoir droit de me plaindre des bruits infâmans que l'on s'est plu à répandre en me représentant comme ayant figuré à la tête des bandes désorganisatrices auxquelles on doit les scènes de désordre et d'incendie de la première nuit.

Ma vie politique est heureusement connue depuis assez longtemps sur le sol hospitalier de la Belgique , pour que j'aie pu me dispenser de répondre autrement que par le mépris ; mais , Messieurs, les *rappports* de ces agens sur le compte des Espagnols qui souffrent d'un trop long exil, vont au loin. Mes parens et mes amis de Madrid , dont j'ambitionne trop l'estime , ne me permettent pas de laisser sans démenti d'aussi calomnieuses imputations.

N'ayant et ne voulant jamais avoir avec une telle espèce d'agens d'autres rapports que ceux que pourrait dicter l'honneur , j'ose, messieurs, vous prier de rendre publiques ces lignes par la voie de votre courageux journal.

J'ai l'honneur , etc.

JUAN VAN HALEN

## N° 6.

*Aux Rédacteurs du COURRIER DES PAYS-BAS.*

MESSIEURS,

Interprète de mes concitoyens près des braves BRUXELLOIS , je ne chercherai pas à exprimer tous les sentimens de sympathie , de reconnaissance et de fraternité qu'a fait naître au fond de nos cœurs leur accueil vraiment patriotique ; mais je leur dirai qu'aujourd'hui du danger , les LIÉGEOIS viendront combattre sous leur bannière pour la défense des droits que réclame la Belgique , et qu'ils n'épargneront pas un sang qu'ils ont toujours été prêts à verser pour la liberté.

Bruxelles, 4 septembre 1830.

AD. BAYET.



---

## CHAPITRE XI.

JOURNÉES DES 5, 6, 7, ET 8 SEPTEMBRE 1830.

DU DIMANCHE AU MERCREDI.

Séjour de l'armée à Vilvorde. — Elle s'y renforce. — Mauvais effet de ce voisinage. — Marche continue des troupes vers les Provinces-Méridionales. — Ton menaçant et insultant des journaux hollandais — Exaspération qu'il cause. — Arrivée des premiers déserteurs belges à Bruxelles. — Adresse anonyme aux soldats belges. — Retour du prince d'Orange à La Haye. — Incertitudes sur le résultat de sa mission relative à la séparation. — Proclamation du roi. — Démission de Van Maanen — Arrivée successive des membres méridionaux des deux chambres des États-Généraux à Bruxelles. — Leur adhésion à la proclamation de leurs collègues en date du 3, sur la séparation. — Ils changent d'avis et se décident à être le 13 à La Haye. — La députation de Namur n'est pas reçue par le roi — Dangers que court M. de Stassart l'un de ses membres. — Adresses nombreuses de toutes les villes au roi, en faveur de la séparation. — Les troubles deviennent partout plus graves et plus intenses

LES troupes qui avaient quitté Bruxelles le 3, n'avaient pas été plus loin que Vilvorde, où elles firent leur jonction avec celles du prince Frédéric qui y avait toujours son quartier-général; dès-lors il y eut là un corps d'armée qui se renforçait journellement; tous les journaux hollandais étaient remplis de détails sur le départ, l'enthousiasme, la marche des nombreux corps qui se portaient sur Anvers; la Hollande se dégarnissait de troupes. La garde communale mobilisée au fur et à mesure y faisait le service.

Dans ces circonstances, la désertion des Belges devenait infaillible quand on les rapprochait ainsi de leur

patrie; aussi ne se fit-elle pas attendre : ce fut le 5 septembre que l'on vit arriver à Bruxelles les premiers déserteurs belges en uniforme. Ils appartenaient aux diverses armes. On les réunit à la caserne du *Petit-Château*. M. le comte de Nieupoort fut chargé de les organiser; on alloua des fonds; leur nombre augmenta bientôt jusqu'à plusieurs centaines, et dès-lors on parla beaucoup dans le public de la formation d'un régiment d'*Aremberg*, infanterie, et d'un régiment de *Ligne*, cavalerie; mais rien de cela ne se réalisa.

Cette désertion qui devint bientôt si générale et finit par désorganiser l'armée hollandaise, était amenée par la nature même des choses et des événemens; elle ne fut pas provoquée; cependant on assura alors que la pièce suivante avait été répandue dans quelques garnisons. (*V. ci-après, pièce n° 1.*) Elle n'était pas signée.

Le ton des journaux hollandais, à l'époque qui nous occupe, était sans exception aussi lâche que violent; c'était dégoûtant. Les titres de *scélérats, ingrats, ivroignes, rebelles, imbécilles, factieux, brigands, assassins, traîtres!* dont il fallait faire tomber les têtes, y étaient chaque jour prodigués aux Belges, et 600 rodomonds de Rotterdam voulaient venir mettre à la raison leurs frères du midi, et surtout les *Bruxellois* révoltés! Nos journaux ne répétaient ces diatribes qu'avec trop de complaisance, certains qu'ils étaient qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de monter les têtes. En voici un échantillon. (*V. ci-après, pièce n° 2.*)

La réunion des ces fermens fit faire des progrès rapides et immenses à l'esprit public, et réveilla à

Bruxelles le mécontentement et l'irritation à un degré encore inconnu jusqu'alors. Il y avait des alertes continuelles; à chaque instant la Garde bourgeoise courait aux armes; on disait que l'ennemi campé à moins de deux lieues, était aux portes de la ville, et on était déterminé à le repousser; on voyait, à ne pas s'y tromper, dans le ton des journaux, l'expression des intentions et des vues du gouvernement qui fit une lourde faute en tolérant ces hostilités de plume. En moins de quatre jours tout le bon effet produit par la mission du Prince, par le départ des troupes et par l'espoir de la séparation, fut détruit et pour cette fois sans retour!

Dès le 6 l'effervescence fut excitée par le rapport ci-après de M. le comte *Vandermeeren* (pièce n° 3.); et pour en neutraliser l'effet, on s'empressa de faire publier le même jour la pièce suivante (n° 4) dans laquelle le mot à double sens, *disloquées*, fut remarqué et ridiculisé.

Cependant on tint parole; les troupes quittèrent les positions de Vilvorde et se replièrent. Le Prince *Frédéric* porta son quartier général à Anvers où il arriva de sa personne le 8 au soir.

Les chasseurs restèrent à Vilvorde avec les dragons n° 4, leurs vedettes s'étendaient sur la chaussée.

Les grenadiers à Malines, les lanciers sur Lierre, et la 15<sup>e</sup> division sur Duffel. L'artillerie et les fusées à la congrève entre Malines et Conticht, à Walhem.

Le même jour 6 septembre, vers deux heures, il y eut grande revue de la Garde bourgeoise autour du Parc. 3000 hommes y furent sous les armes. Malheureusement

la pluie tombait par torrens Voici l'ordre du jour publié sur cette revue (*pièce n° 5.*)

Vers la même heure à peu près, régnait dans toute la ville la plus grande agitation. M. le Commandant en chef des bourgeois ayant appris que des troupes interceptaient la route de Louvain par Cortenberg et Tervueren, avait envoyé le même soir M. le major *Vandermeeren* au quartier-général du Prince *Frédéric* à Vilvorde. Là S. A. R. convint de faire retirer les troupes de ces deux points et de laisser le pavillon de Tervueren gardé uniquement par les bourgeois. Mais le 6, à sept heures du matin, lorsque le détachement bourgeois se porta à Tervueren pour relever la garde descendante, il trouva celle-ci cernée par la cavalerie. Le commandant envoya aussitôt un courrier à Bruxelles pour prévenir de cette disposition. Un exprès fut dépêché de nouveau au Prince *Frédéric*, et l'ordre aux troupes d'évacuer le palais de Tervueren, fut enfin donné par le Prince à *M. Pletinckx*.

Mais dans la soirée du 5 et avant que toutes ces diverses négociations fussent terminées, le bruit s'était répandu que la Garde bourgeoise envoyée à Tervueren était cernée; que les Liégeois, en route pour Bruxelles, n'avaient pu passer, que leurs canons étaient retenus, etc. On augmentait, on exagérait; le cri *aux armes* retentit partout; des gardes bourgeoises, les Liégeois déjà arrivés à Bruxelles, des ouvriers, armés la plupart de bâtons, se dirigèrent, au nombre d'environ 400, sur Tervueren par la porte de Namur. Dans l'impossibilité de calmer les esprits et de leur faire connaître le véritable état des

choses, MM. le *Commandant en chef* et *Van de Weyer* crurent devoir se mettre à la tête du mouvement pour y maintenir l'ordre; tout le monde était exalté et plein d'ardeur; on arriva ainsi à Auderghem et l'on se mit en bataille sur la hauteur, il était nuit : *M. Van de Weyer* harangua ces braves gens et leur fit comprendre qu'il fallait avant tout attendre la réponse du Prince Frédéric. On ne l'écoutait guère, lorsque tout-à-coup arriva de Bruxelles *M. Pletinckx*, porteur de l'ordre aux troupes d'évacuer Tervueren. Aussitôt on se calma et on rentra en ville. On apprit en même temps que les troupes quittaient les positions de Vilvorde. (*V. ci-après les pièces nos 3, 4 et 5.*)

Le même jour la Régence, plus faible, plus déconsidérée que jamais, tenta un effort pour les taxes municipales. Elle invoqua encore à son secours la Garde bourgeoise et fit publier l'arrêté suivant qui n'eut ni suite, ni résultat. (*V. ci-après pièce n° 6.*) Il en fut de même de la résolution des États-Députés ci-après (*pièce n° 7.*) Ce fut leur dernier signe de vie.

On apprit alors le retour du Prince d'Orange à La Haye; on sut qu'il avait été bien accueilli par le roi qui avait approuvé la modération des troupes à Bruxelles le 25 et 26 août, de même que toute la conduite de son fils. On lut à cet égard dans toutes les feuilles publiques des détails attendrissans ! On vit qu'un conseil extraordinaire avait été convoqué sur le champ et que l'idée de la séparation avait été reçue en Hollande *sans trop de défaveur* ! il y eut même de bonnes gens qui crurent de bonne foi que les Hollandais eux-mêmes ne demandaient pas mieux ! Mais en attendant on restait dans l'incerti-

tude la plus complète, la plus cruelle; la proclamation du roi du 5 était loin d'être claire! C'étaient des lenteurs, des siècles! et les esprits s'exaltaient, et les événemens marchaient! Suivons les rapidement.

Voici d'abord la proclamation du roi, résultat immédiat du retour du Prince d'Orange à La Haye (*V. ci-après*, pièce n° 8.)

Elle fut connue à Bruxelles le 7 au matin; il y avait loin de là à une accession au vœu de séparation porté par le prince d'Orange et auquel on s'attendait; aussi à peine l'eut-on lue qu'on remarqua son vague, son néant, quand il était impossible d'être assez clair, et qu'une foule de citoyens notables, craignant tout de l'indignation du peuple, se rendirent à l'Hôtel-de-Ville; là réunis à l'état-major de la garde bourgeoise, ils invitèrent avec fermeté les membres des États-Généraux présens, à faire, sans le moindre délai, une démarche quelconque auprès du prince *Frédéric* à Vilvorde, pour l'informer de l'état des choses, sans prétendre leur donner aucun autre mandat, sans penser même à l'infailible inutilité d'une démonstration quelconque dans les circonstances où l'on se trouvait.

MM. *de Brouckere*, *de Gerlache*, *de Langhe*, *Lehon*, *Huysman d'Anncroix*, *Surlet de Chokier*, baron *Joseph Vanderlinden d'Hoogvorst* et le comte *d'Aerschot* partirent le 7, à deux heures pour Vilvorde.

Ils furent immédiatement reçus par le Prince et eurent avec lui une conférence prolongée, dans laquelle plusieurs membres de la députation s'exprimèrent avec énergie sur la nécessité de calmer les esprits par des me-

sures promptes, loyales et décisives. La séparation complète de la Hollande d'avec la Belgique fut demandée avec force, et l'on fit sentir au Prince que le gouvernement serait responsable, aux yeux de l'Europe et de l'univers, de l'état de désordre, de malaise et d'irritation dans lequel l'entêtement du cabinet placerait la Belgique.

Le prince parut écouter ces représentations avec la plus grande attention. Il ne dissimula point dans sa réponse qu'il croyait à la gravité des circonstances; mais il parla des sermens de la royauté, de l'obligation de respecter la loi fondamentale, et il n'a pas caché que, dans son opinion particulière, la séparation des deux parties du royaume rencontrait plus d'un obstacle légal.

Il demanda que la députation lui remit par écrit les observations qu'elle avait cru devoir venir lui soumettre; on y obtempéra sur-le-champ; le Prince promit de les transmettre à l'instant à La Haye, et la députation revint à Bruxelles, à minuit, sans autre résultat de sa démarche. En effet que pouvait faire de plus le Prince!

Nous ajoutons à ces détails officiels, rapportés par tous les journaux, que le soir du 7, la proclamation royale, que personne n'avait osé faire afficher malgré les ordres reçus, fut lue à haute voix dans tous les corps de garde, et que les journaux qui l'avaient imprimée furent lacérés et jetés partout avec mépris. Sur la Grand-Place on les brûlait au bout des baïonnettes, en lançant les débris vers la Maison-de-Ville; c'était devenu l'habitude. M. le Gouverneur, M. le Commandant en chef l'avaient reçue dès le matin; Ils auraient sans doute voulu

la cacher à tous ! Ils avaient raison ; ils prévoyaient les conséquences.

Le 6 septembre on apprit à Bruxelles la démission de *Van Maanen* honorablement acceptée par arrêté du 3. Elle fit peu d'impression ;... il était trop tard ! S'il y avait séparation, Van Maanen n'était plus un grief ! D'ailleurs elle était accompagnée du mot *honorable*, et cela en détruisit tout l'effet. On n'en fut pas dupe et l'on pressentit dès-lors, qu'il redeviendrait bientôt ministre ; cela se réalisa un mois après, jour pour jour. MM. *Asser* et *Van Pallandt* n'ont été que des *intérimaires* ! On eût dit enfin que c'était un parti pris de détruire à l'instant d'une main, tout le bien que faisait l'autre !

Les membres méridionaux des États-Généraux arrivaient successivement à Bruxelles ; les deux avis suivans avaient été publiés le 6 et 7 septembre. (*V. ci-après, pièces nos 9 et 10.*) Ils y furent bientôt au nombre de vingt-deux ou vingt-quatre, tant de la première que de la deuxième chambre.

Il n'y a nul doute qu'ils conférèrent entre eux ; tout le monde s'attendait, d'après leur proclamation du 3 septembre à laquelle tous les arrivans adhéraient successivement, et leur détermination formellement exprimée au prince d'Orange le même jour, de ne point se rendre à La Haye pour le 13, à les voir rester à Bruxelles ; il en fut autrement ! Et, dès le 8 septembre, ils étaient unanimement résolus à être à La Haye le 13, et même à voyager ensemble et à se tenir réunis et groupés, autant que possible, pendant toute la session extraordinaire.

Quels qu'aient été les motifs de cette détermination



subite et imprévue, contraire aux dispositions manifestées le 3, qui fut universellement blâmée avec murmures et faillit même occasionner des émeutes, nous ne pouvons nous en occuper ; mais il est certain qu'elle fut peut-être l'événement le plus majeur de l'époque, et que s'il est un jour prouvé que ses résultats ont été ou favorables ou funestes, ses auteurs doivent en subir le blâme ou en accepter l'éloge. Au surplus, tous tinrent parole, sauf deux, malades ou absents, et cent cinq membres, sur cent dix, composèrent la deuxième chambre !

Un grand mobile sans doute dut les entraîner ; car ils avaient sous les yeux l'exemple tout récent de leur collègue *de Stassart*. Il était membre de la députation bourgeoise de Namur envoyée au pied du trône, à l'instar des députations de Bruxelles et de Liège, pour faire des remontrances ! Elle ne put parvenir jusqu'au roi ; ce fut la première refusée ! On en donna pour motifs le trop grand nombre de députations du Midi et du Nord qui venaient émettre des vœux en sens contraires sur la séparation, etc. ; mais il avait couru de grands dangers avec ses co-députés de Namur. Ces messieurs faisaient route par le bateau à vapeur. Au débarquement à Rotterdam, ils trouvèrent une grande foule rassemblée sur le quai. Des clameurs étaient poussées de toutes parts contre les Belges. Des cris à *bas Stassart...*, *où est-il, où est-il !* se firent entendre. M. de Stassart, pour éviter qu'une méprise funeste ne coûtât la vie à quelqu'un de ses collègues, s'écria sans hésiter : *C'est moi !* Ces paroles inattendues parurent frapper d'étonnement et de stupeur, du moins pour quelques instans, cette multitude forcenée.

Des citoyens bien intentionnés et les agens de police s'avancèrent pour faciliter les moyens de monter en voiture et, après une demi-heure d'angoisses, on partit pour La Haye au grand trot, poursuivi par cette masse tumultueuse jusqu'aux portes de la ville. La Haye, où les têtes étaient fort exaltées depuis quelques jours, surtout contre les députations, et où plusieurs Belges avaient éprouvé de mauvais traitemens, offrait de nouveaux dangers à M. de Stassart, et ses collègues l'engagèrent à partir. Il crut devoir adresser auparavant la lettre suivante à M. le baron de Mèy de Streefkerk, ministre secrétaire d'état :

« M. le baron, je venais avec la confiance que m'inspirerent ma conduite, mes loyales intentions et mon dévouement à la patrie, remplir auprès de S. M. une mission honorable; mais de sinistres rapports, qui me sont parvenus de divers côtés sur la disposition des esprits, et une scène assez vive à mon passage par Rotterdam, me font craindre d'être ici un prétexte à des désordres fâcheux et qui seraient vraisemblablement suivis de troubles nouveaux en Belgique. Je crois donc, dans l'intérêt public, plus que pour ma propre sûreté, devoir abandonner à mes collègues seuls (et d'après leur avis) le soin de présenter respectueusement au roi l'adresse de Namur. J'ai l'honneur de renouveler à V. Exc. l'hommage de ma haute considération et de mon bien sincère attachement.

*La Haye, le 3 septembre 1830.*

*Signé le baron DE STASSART*

Après le départ de M. de Stassart qui arriva à Bruxelles dès le 4, ses collègues de Namur tentèrent vai-

nement de parvenir jusqu'au roi, et pourtant, lui qui était alors loin de tout danger, réuni aux autres représentans des Belges, il consentit à les accompagner à La Haye ! Il y a là au moins du courage !

Voici le rapport intéressant de la députation de Namur. (*V. ci-après, pièce n° 11.*)

Pendant les quatre jours dont nous esquissons le tableau, le mouvement général contre le système hollandais (nous ménageons les termes), faisait des progrès gigantesques dans toute la Belgique. La presque totalité des villes et des forteresses suivait l'exemple de Bruxelles et de Liège, quoique dominées par la force militaire, organisaient partout leurs gardes bourgeoises, nommaient des députations pour porter leurs adresses à La Haye, et après l'affront arrivé à celle de Namur, se bornèrent à *envoyer* leurs adresses au roi. Toutes ces adresses étaient rédigées dans le même sens et sur le même ton à peu près; celle de Bruxelles que l'on a lue sous la date du 28 août (*V. ci-dessus, page 57*), en était le type, sauf qu'on y avait ajouté le mot de *séparation* et d'*adhésion* au vœu émis à cet égard. Elles étaient plus ou moins hardies, mais toutes fermes et énergiques. On ne pouvait plus s'y tromper; tous les journaux méridionaux en remplissaient leurs colonnes et racontaient en même temps les diverses scènes d'agitation, de tumulte et même de combats et de carnage dont presque toutes les villes de la Belgique furent tour-à-tour le théâtre, et qui se renouvelèrent plusieurs fois pendant ce court espace de temps. Mons, Liège, Namur, Louvain, Charleroy, Tournay, Verviers, Ath, Bruges,

ou bourgs virent les habitans, d'abord aux prises entre eux comme à Braxelles, ou avec les soldats comme à Bruxelles! Dans cette ville le peuple voulait se défendre, et plus sérieusement que jamais; on se barricadait de plus en plus; on s'y était constitué place de guerre; la proclamation ci-après en est la meilleure preuve. (V. pièce n° 12.)

Cependant à cette époque si voisine des combats, la grande majorité de la bourgeoisie bruxelloise ne pensait point à combattre. C'était toujours la tranquillité publique et la défense des propriétés particulières que l'on mettait en avant. Ce que l'on appelait *la populace* le savait, le sentait et le prouva de reste le 19 et 20 du même mois. Son instinct la guidait au moins autant que ceux qui, plus habiles ou plus profonds, voulaient, depuis le 25 août, faire d'une simple émeute populaire, une révolution stable et la diriger vers le triomphe de la plus belle des causes, celle de la liberté de tout un peuple généreux, mais gémissant sous quinze années d'oppression et de tyrannie. Les étrangers, les Français surtout, firent observer avec raison, que deux traits principaux caractérisèrent tous les événemens que nous allons avoir à raconter; incertitude dans les motifs, mollesse dans la direction, mais vigueur et opiniâtreté dans l'exécution; ils firent honneur au peuple belge d'une part dans la couronne de chêne que l'Europe entière venait de décerner en juillet, au peuple de Paris.

Dans les provinces on se levait en masse, toujours au nom des Bruxellois et pour les secourir; l'affluence des auxiliaires et des défenseurs devint dès-lors si grande,

qu'on craignit l'encombrement et qu'on se vit forcé de publier l'ordre du jour suivant, (*V. pièce n° 13.*)

A cette époque la garde bourgeoise dominait tout, veillait à tout et organisait complètement le service de la ville. Les deux pièces ci-après n°<sup>s</sup> 14 et 15, en sont la preuve.

Nous sommes forcés de renvoyer aux journaux du temps pour les détails des événemens secondaires qui se multipliaient alors presque partout, dans le sens de la révolution belge. Ils nécessiteraient seuls un volume, et nous ne pourrions raconter une foule de traits de courage, de dévouement et d'héroïsme, sans risquer d'en omettre encore davantage. Mais, toujours est-il de la plus grande évidence, que le mouvement insurrectionnel contre le nom Hollandais se généralisait et devenait de plus en plus intense et redoutable ! Il allait être irrésistible ! C'est ce qu'on n'a jamais pu parvenir à faire comprendre à La Haye.

PIÈCES PUBLIÉES OU CONNUES A BRUXELLES DU 5 AU 8 SEPTEMBRE 1830-

N° 1.

SOLDATS BELGES,

Non, vous n'imiterez pas la poignée de misérables qui, dans Paris, s'est couverte d'infâmie en tirant sur les citoyens.

Non, vous ne serez pas assassins de vos frères.

Vous éviterez les remords auxquels sont livrés ceux qui se sont souillés de ce crime.

Vous éviterez les actes de désespoir qui ont porté plusieurs de ces malheureux aveuglés à se délivrer d'une vie devenue désormais insupportable et odieuse à leurs yeux.

Vous évitez le malheur affreux qui décida le 53<sup>e</sup> régiment à fraterniser avec les citoyens : UN FILS VENAIT DE TUER SON PÈRE !!!

Consultez votre conscience et examinez si en jurant d'être

fidèles, jamais vous avez entendu combattre d'autres ennemis que les ennemis de votre pays, les ennemis de la tranquillité, de l'ordre et de nos libertés! Sommes-nous ces ennemis? N'avons-nous pas aussi nous jurés d'être fidèles, par l'organe de nos représentans? N'avait-on pas aussi d'autre part, fait le même serment? Qui l'a violé? est-ce nous? Décidez.

Rappelez-vous que vous êtes des soldats chargés de défendre la patrie et non des bourreaux pour assassiner vos concitoyens; le dogme de l'obéissance passive ne s'applique qu'à vos devoirs purement militaires. Si l'on vous prescrit d'emporter une place, montez tous sur la brèche; mais si l'on vous ordonne de violer les lois, d'attenter aux droits des citoyens, brisez vos épées; elles n'ont soif que du sang ennemi! Malheur! malheur et honte à celui qui répand le sang belge!

## N° 2.

(EXTRAIT DE *l'Handelsblad d'AMSTERDAM*, du 4 septembre.)

*Les Bruxellois ont, dit-on, déclaré vouloir agir en tous temps d'après la loi fondamentale; qui leur a donné le droit d'avoir une volonté? Si l'on avait fusillé le prince de Ligne et autres grands coquins de cette espèce, on eût mis promptement fin à leur mutinerie. Ils n'osaient assurément pas ouvrir la bouche contre Napoléon; c'est avec une verge de fer qu'il faut gouverner ces gens qui ne connaissent, ni ne savent apprécier les bienfaits des lumières, de l'instruction et de la liberté de conscience. Et cependant ils ont obtenu la démission du sieur Van Maanen! le vœu des fidèles Hollandais devra-t-il donc être étouffé sous les clameurs des Bruxellois révoltés?*

## N° 3.

## RAPPORT.

J'ai l'honneur de porter à la connaissance de M. le Commandant en chef de la garde bourgeoise que, conformément à ses

ordies, je me suis rendu à Tervueren, avec un corps de quatre-vingt-dix sept hommes, pour occuper le pavillon royal de S. A. R. le prince héréditaire et veiller à sa sûreté.

Je me mis en route vers les huit heures du matin le 5 septembre. Avant d'arriver à Auderghem, je reçus un renfort de la septième et huitième section, ce qui porta mes forces à cent vingt hommes.

Je reçus à Auderghem un ordre du quartier-général qui m'enjoignait de veiller à l'embranchement de la route de Wavre, lorsque j'aurais rempli ma mission à Tervueren. Je continuai à porter ma troupe en avant, jusqu'à l'extrémité de la forêt, où je fus arrêté par un de nos gardes à cheval qui, de poste depuis la veille au pavillon royal, vint m'annoncer que des troupes composées de cuirassiers et de lanciers occupaient Tervueren et empêchaient l'entrée de ma troupe.

Après avoir fait faire halte à mon détachement, je me portai de ma personne en avant, accompagné de mon adjudant M. Boremans, que j'envoyai prier le commandant des forces que j'avais en présence de venir me trouver, pour connaître ses intentions et lui expliquer les miennes.

Un major des lanciers s'avança et m'assura qu'il n'avait que des intentions pacifiques; mais qu'il avait ordre d'empêcher toute force quelconque d'avancer. Je lui fis observer que mes ordres portant l'occupation du palais de Tervueren, je ne pouvais me retirer. Je le prévins donc que j'allais occuper toute la lisière du bois avec ma troupe, mais que j'espérais pouvoir me rendre personnellement au palais, voulant écrire sans délai à S. A. R. le prince Frédéric. Le major des lanciers ayant acquiescé à ma demande, je me rendis chez M. Decous, d'où j'envoyai un de mes gardes à cheval au camp du prince.

Je déclarai au major que j'attendais la réponse à la tête de mes troupes. Aussitôt que je fus de retour près d'elles, je pris toutes les mesures de défense, en cas que la cavalerie voulût m'attaquer. La route fut barricadée comme par enchantement; mes volontaires se portèrent en tirailleurs avec la plus grande rapidité, et je n'ai que des éloges à donner aux chefs ainsi qu'aux

simples gardes. Une pluie abondante ne cessa de tomber toute la matinée.

Vers une heure, une ordonnance me pria de me rendre au centre des deux troupes pour m'aboucher avec le général commandant des forces que j'avais en présence. Je m'y portai sur-le-champ après une conférence peu importante, nous nous séparâmes.

Un escadron de cuirassiers couvrait la campagne, vis-à-vis le château de Tervueren. Un piquet de lanciers était entre les cuirassiers et la route. Sur la chaussée derrière les premières maisons du village, était en bataille un escadron de lanciers. Je vis la ligne qui m'était opposée s'étendre sur la gauche de la route dans la campagne, et se rapprocher de ma ligne. Je crus reconnaître dans ce mouvement l'intention de couper ma retraite par la route de Wavre sur Auderghem, J'ordonnai aussitôt à ma troupe de se porter par pelotons de six à huit hommes, sur le travers du bois jusqu'au bas de la première montagne qui masquait mon détachement, enjoignant au capitaine Nique d'occuper le village d'Auderghem, pour protéger ma retraite en cas de besoin. Je laissai des sentinelles à toutes les extrémités du bois, ainsi que mes vedettes à cheval. Je fis parcourir par mon adjudant la lisière du bois pour laisser croire que ma troupe, se tenait encore derrière les broussailles, et je restai de ma personne derrière mes barricades. Je vis le général hollandais parcourir avec tout son état-major, son corps d'armée, et je trouvai assez plaisant d'occuper pendant plus de quatre heures consécutives, par un temps abominable, avec une force de cent vingt hommes, plus de six cent hommes de cavalerie de troupes réglées.

A trois heures moins un quart M. l'aide-de-camp Artan envoyé du quartier-général du prince Frédéric vint m'annoncer que les troupes allaient se mettre en retraite pour reprendre leur cantonnement primitif, et m'abandonnaient le village de Tervueren, d'où j'envoyai immédiatement un piquet de vingt hommes pour la garde du pavillon. Ma mission étant ainsi remplie, je repris la route de Bruxelles.

Bruxelles, le 6 septembre 1830.



Voici la copie de ma lettre au prince Frédéric :

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de faire part à V. A. R. que, conformément à mes ordres, je me suis rendu ici pour occuper le château de Tervueren, dont le gouverneur avait sollicité, près de notre commandant en chef, une garde de sûreté, S. A. R. le prince héréditaire ayant mis spécialement tous les palais sous notre garde.

J'ai lieu, Monseigneur, d'être étonné qu'une force militaire occupe un poste mis sous ma garde; la promesse formelle de S. A. R. le prince d'Orange étant, que les troupes sous le commandement de V. A. R. ne quitteraient pas le camp de Vilvorde.

D'après les renseignemens qui me parviennent, j'apprends que les communications sont déjà coupées sur plusieurs routes. Des ordres sont, dit-on, donnés pour intercepter des armes que nous attendons et qui doivent compléter l'armement de nos gardes, dont votre illustre frère est le colonel-général.

J'aurai l'honneur de faire observer à V. A. R. que j'ai besoin qu'elle daigne me faire connaître ses intentions pour croire à ce qu'on me dit, et diriger ma conduite d'après sa réponse.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, un des fidèles serviteurs attachés à la dynastie des Nassau.

Tervueren, le 5 septembre 1830.

Le major commandant,

COMTE A. VANDERMEEREN.

N° 4.

## PROCLAMATION.

S. A. R. le Prince Frédéric des pays-Bas a donné l'assurance à MM. le baron Joseph Vanderlinden d'Hoogvorst et Gendebien qui lui avaient été députés, que les troupes cantonnées à Tervueren et à Cortenberg, ont reçu l'ordre, les unes de quitter Tervueren de suite, et les autres d'abandonner Cortenberg de-

main matin. Il a donné de nouveau l'assurance qu'aucune troupe n'entrerait ni à Louvain, ni à Bruxelles. Il a annoncé de plus que les troupes du camp de Vilvorde seraient très-incessamment disloquées et distribuées dans des cantonnemens en arrière de cette ville.

Bruxelles, le 6 septembre 1830

*Pour le commandant en chef de la garde bourgeoise,*  
**FR LESBROUSSART**, membre du conseil de la garde.

N° 5.

ORDRE DU JOUR.

MES BRAVES CONCITOYENS,

Les expressions me manquent pour vous témoigner dignement toute ma satisfaction ; le zèle de nos camarades à voler au secours de nos frères à Tervueren et l'excellente tenue de la revue d'hier, ont prouvé que Bruxelles savait aussi improviser des soldats quand la défense de la patrie l'exigeait.

La vive émotion de plusieurs membres distingués des États-Généraux présens à cette fête, et l'énergie qu'ils n'ont cessé de montrer pour la conservation de nos libertés, vous sont garans que vous recevrez bientôt le prix de votre beau dévouement.

Continuons nos efforts, conservons, mes chers concitoyens, ce calme et cette dignité qui conviennent à notre belle position. Je me trouve tous les jours plus fier de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à votre tête : nul sacrifice ne me coûtera pour justifier votre choix.

Bruxelles, le 7 septembre 1830

*Le commandant en chef de la garde bourgeoise,*  
**BARON VANDERLINDEN D'HOOGVORST.**

N° 6.

RÉGENCE DE LA VILLE DE BRUXELLES.

Les bourgmestre et échevins, vu l'urgente nécessité de pourvoir aux besoins de tous les services de la ville ; notamment à

ceux des hospices et secours , qui exigent impérieusement le prompt rétablissement de la perception des taxes municipales ; ont résolu :

A partir de la publication de la présente , les bureaux des taxes municipales seront rétablis aux portes de la ville.

La mouture municipale est définitivement supprimée.

L'accise de l'abattage pour le gouvernement, ainsi que la taxe municipale sur les bestiaux et sur la viande cesseront d'être perçues.

A l'exception des modifications ci-dessus , la perception des taxes municipales continuera d'avoir lieu , conformément aux lois et réglemens existans , sous la protection de la Garde bourgeoise chargée par MM. ses chefs de prêter aide et assistance aux employés.

Fait en séance du Conseil de Régence réuni en assemblée permanente, le 6 septembre 1830

DELVAUX DE SAIVE.

Par ordonnance, Le secrétaire, P. CUYLEN.

Vu par le commandant en chef de la Garde bourgeoise , avec invitation aux chefs des portes de la ville , de se conformer à la résolution ci-dessus.

Bruxelles , 6 septembre 1830.

Le commandant en chef, BARON VANDERLINDEN D'HOOGVORST.

Consigne. Les chefs des postes aux portes de la ville sont invités à prêter main-forte aux employés de l'octroi pour tout ce qui est relatif à la perception des taxes.

Le Major de service , chev. J. MOYARD.

## N° 7.

### LES ÉTATS DÉPUTÉS DU BRABANT SUD,

Prenant en considération que , depuis les derniers événemens survenus dans la province , on ne peut prendre assez de précautions pour maintenir la tranquillité dans les communes du plat pays , et y protéger les fabriques et toutes les propriétés publiques et particulières ;

*Ont résolu*

D'inviter les administrations municipales de toutes les communes du plat pays à organiser sur le champ des patrouilles de nuit, aussi nombreuses que possible, pour veiller au maintien de la tranquillité et de l'ordre public.

MM. les commissaires de district sont chargés de l'exécution, etc.

Fait à Bruxelles, en séance du collège des États-Députés, le 6 septembre 1830.

*Signé* : C. VANDERFOSSE

## N° 8.

Nous Guillaume, par la grâce de Dieu, roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, etc., etc., etc.

A tous ceux qui les présentes verront ou entendront, salut !

La providence divine qui a daigné accorder à ce royaume quinze années de paix avec l'Europe entière, d'ordre intérieur et de prospérité croissante, vient de frapper deux provinces de calamités sans nombre, et le repos de plusieurs provinces limitrophes a été troublé ou menacé.

A la première nouvelle de ces désastres, nous nous sommes hâtés de convoquer extraordinairement les États-Généraux qui, aux termes de la loi fondamentale, représentent tout le peuple belge, afin d'aviser, de concert avec leurs Nobles Pussances, aux mesures que réclament l'état de la nation, et les circonstances présentes.

En même temps nos fils bien aimés, le prince d'Orange et le prince Frédéric des Pays-Bas ont été chargés par nous de se rendre dans ces provinces, tant pour protéger, par les forces<sup>d</sup> mises à leur disposition les personnes et les propriétés, que pour s'assurer de l'état réel des choses et pour nous proposer les mesures les plus propres à calmer les esprits.

Cette mission, remplie avec une humanité et une générosité de sentimens que la nation appréciera, nous a confirmé l'assu

rance que là même où elle se montre la plus agitée, elle conserve et proclame l'attachement à notre dynastie et à l'indépendance nationale, et quelque affligeantes que soient pour notre cœur les circonstances parvenues à notre connaissance, nous n'abandonnons pas l'espoir qu'avec l'aide de la puissance divine dont nous invoquons le secours, dans cette occasion grave et douloureuse, et la coopération de tous les gens de bien et des bons citoyens dans les différentes parties du royaume, nous parviendrons à ramener l'ordre et à rétablir l'action des pouvoirs légaux et le règne des lois.

Nous comptons, à cet effet, sur le concours des États-Généraux. Nous les inviterons à examiner si les maux dont gémit la patrie, tiennent à quelques vices dans les institutions nationales, et s'il y aurait lieu de modifier celles-ci, et principalement si les relations établies par les traités et la loi fondamentale entre les deux grandes divisions du royaume, devraient, dans l'intérêt commun, changer de forme et de nature.

Nous désirons que ces importantes questions soient examinées avec soin et une entière liberté, et aucun sacrifice ne coûtera à notre cœur, lorsqu'il s'agira de remplir les vœux et d'assurer le bonheur d'un peuple, dont la félicité a fait de notre part l'objet des soins les plus constans et les plus assidus.

Mais disposés à concourir avec franchise et loyauté, et par des mesures larges et décisives, au salut de la patrie, nous ne sommes pas moins résolus à maintenir, avec constance, les droits légitimes de toutes les parties du royaume, sans distinction, et à ne procéder que par les voies régulières et conformes aux sermens que nous avons prêtés et reçus.

Belges ! habitans des diverses contrées de ce beau pays plus d'une fois arraché par la faveur céleste et l'union des citoyens aux calamités auxquelles il était livré, attendez, avec calme et confiance, la solution des graves questions que les circonstances ont soulevées. Secondez les efforts de l'autorité pour maintenir l'ordre intérieur et l'action des lois où ils n'ont pas été troublés, et pour les rétablir là où ils ont souffert quelque atteinte,

Prêtez force à la loi afin qu'à son tour la loi protège vos propriétés et votre sûreté personnelle. Que les distinctions d'opinions s'effacent devant les dangers croissans de l'anarchie qui, dans plusieurs localités, se présente sous les formes les plus hideuses, et qui, si elle n'est prévenue ou repoussée par les moyens que la loi fondamentale met à la disposition du gouvernement, joints à ceux que fournit le zèle des citoyens, portera d'irréparables coups au bien-être individuel et à la prospérité nationale. Que les bons citoyens séparent partout leur cause des agitateurs, et que leurs généreux efforts pour le rétablissement de la tranquillité publique, là où elle est encore à chaque instant menacée, mettent enfin un terme à des maux si grands, et permettent d'en effacer, s'il se peut, jusqu'aux traces.

Les présentes seront partout publiées et affichées dans les formes ordinaires et insérées au *Journal officiel*.

Fait à La Haye, le 5 septembre de l'an 1830, et de notre règne le dix-septième.

Signé, GUILLAUME.

Par le roi,

Signé, DE MEY DE STREEFKERK.

## N° 9.

Les soussignés, membres de la seconde chambre des États-Généraux, présents à Bruxelles, reconnaissent unanimement qu'il est nécessaire et urgent que les députés des provinces du Midi soient réunis en cette ville, en nombre aussi complet que possible et sans délai, pour y attendre la réponse du gouvernement à la proposition dont S. A. R. le Prince d'Orange s'est rendu l'organe à La Haye et pour être prêts à en délibérer immédiatement, s'il y a lieu.

Ils prient en conséquence leurs collègues, députés comme eux de province du Midi, de se rendre sans aucun retard à Bruxelles, où leur présence commune ne peut que contribuer d'ail-

leurs au rétablissement de la confiance générale et au maintien de l'ordre public.

Bruxelles, le 6 septembre 1830

*C. Le Hon, C. de Brouckere, le Baron de Stassart, le baron de Sécus, G. Dumont, de Bousies, de Le Vieilleuse, Pascal d'Onyn, H. J. A Vanden Hove, P. J. Trentesaux, le comte de Celles, le comte Cornet de Grez, Huysman d'Anecroix, F. de Langhe, Pyke, Vanvelsen, Fallon, de Terbeck, Serruys, Veranneman, Copieters, Goelens, Barthélemy, Gerlache et Surlet de Chokier.*

### N° 10.

Les soussignés, membres de la première chambre espèrent que leurs honorables collègues des provinces méridionales sentiront l'utilité de se trouver à Bruxelles, pour prendre connaissance de la réponse qui sera faite aux propositions que S. A. R. Mgr. le Prince d'Orange a bien voulu se charger de porter à La Haye. — Bruxelles, le 7 septembre 1830.

*Marquis de Trazegnies, comte d'Aerschot,*  
Pour copie conforme, DE BROUCKERE.

### N° 11.

*Rapport de la commission de la ville de Namur, qui fut chargée de présenter l'adresse à S. M.*

MESSIEURS,

Arrivés à La Haye, pour remplir la mission dont vous nous avez honoré, nous nous empressâmes de solliciter, par l'intermédiaire de S. Exc. le ministre secrétaire-d'état, une audience particulière de S. M.

Nous espérons qu'elle ne nous serait point refusée; Bruxelles et Liège semblaient nous en avoir préparé la voie.

Mais notre espoir fut déçu, et nous devons exprimer le regret de n'avoir pu déposer au pied du trône, les vœux de nos compatriotes.

Les motifs du refus que nous avons éprouvé, nous furent d'abord exposés par M. de Mey de Streefkerk, ministre secrétaire-d'état.

S. M. obsédée par des démarches faites en sens contraire des nôtres, par les provinces septentrionales, avait résolu, pour y mettre fin, de refuser toute espèce de demande d'audience spéciale et extraordinaire.

Du reste, S. Exc. nous a reçus avec la plus grande cordialité, nous avons eu avec elle une longue conférence, et nous croyons pouvoir affirmer que notre pays n'en serait pas réduit aujourd'hui à de dures extrémités, si le trône n'avait été entouré que de pareils conseillers.

Nous fîmes de nouveaux efforts pour parvenir à l'accomplissement de notre mandat; ils furent impuissans, et S. Exc. le ministre de l'intérieur, en confirmant ce qui avait été dit par le ministre secrétaire d'état, nous déclara derechef qu'il était impossible à S. M. de nous accorder l'audience demandée.

Résolus de quitter La Haye, nous avons fixé notre départ au samedi, 4 de ce mois.

Mais le vendredi, vers dix heures du soir, nous reçûmes, du ministre de l'intérieur, un message par lequel, en nous priant de différer notre départ, il exprimait le désir de nous recevoir le lendemain.

Nous nous rendîmes à son invitation: il nous annonça alors que M. van Maanen avait cessé de faire partie du conseil, et nous chargea de vous dire que le gouvernement entrerait désormais avec franchise dans l'examen des demandes que nous devions présenter à S. M.

Là s'est bornée notre mission; elle n'a pu être remplie dans son objet principal; cependant nous sommes persuadés, messieurs, que vous nous tiendrez compte des efforts que nous avons faits pour parvenir jusqu'au monarque.



Vous examinerez maintenant si votre réclamation doit être envoyée à S. M., et si, dans l'état des choses, il ne conviendrait pas d'y apporter les modifications nécessitées par les circonstances, ou plutôt de la réduire à un seul point, savoir, la séparation des deux parties du royaume, séparation demandée par plusieurs villes de la Belgique et appuyée par tous les membres de la seconde chambre des États-Généraux, actuellement à Bruxelles.

Pour nous, messieurs, députés vers S. M., nous n'avons pas cru pouvoir remettre à un tiers la demande que vous vouliez voir parvenir directement de nous au trône.

Il est une circonstance que nous ne pouvons passer sous silence ; nous devons vous la faire connaître, parce qu'elle explique le motif qui a empêché l'honorable M. de Stassart de remplir la mission dont vous l'aviez chargé conjointement avec nous.

Avant le départ de votre députation, les journaux de la Belgique avaient mentionné les noms des personnes qui la composaient ; ils ignoraient l'exaspération que les événemens de Bruxelles avaient produite dans les provinces septentrionales,

D'un autre côté, la personne des députés leur paraissait inviolable et sacrée ; cependant leur sûreté fut gravement compromise à Rotterdam.

Ces journaux avaient devancé notre arrivée en cette ville ; de nombreux rassemblemens s'étaient formés sur le port ; une foule immense poussant de sinistres vociférations demandait qu'on lui désignât M. de Stassart.

Le danger était imminent lorsque le courageux député, bravant le péril qui menaçait ses jours, et pour éviter à ses collègues de tomber victimes d'une émeute populaire dirigée contre lui, déclara à la foule qui l'entourait qu'il était celui que poursuivait leur aveugle fureur.

Il aurait péri sous leurs coups si des mesures promptes n'avaient été prises par la police de Rotterdam et par un grand nombre de personnes bien intentionnées, envers lesquelles nous

serions injustes si nous ne leur rendions pas le témoignage de notre reconnaissance.

Ainsi soustrait à une mort qui paraissait certaine, M. de Starsart n'en poursuit pas moins jusqu'à La Haye, le voyage qu'il avait entrepris avec nous ; il persistait à vouloir y accomplir sa mission ; mais l'exaspération des esprits se manifestait dans cette dernière ville à un aussi haut degré qu'à Rotterdam. L'effervescence était d'autant plus à craindre, qu'avant notre arrivée, de graves voies de fait avaient été commises, en sorte que par des motifs puisés dans l'intérêt de notre propre conservation, ainsi que de sa sûreté personnelle, et pour éviter qu'il ne fût un prétexte à des désordres fâcheux, nous le déterminâmes à rentrer en Belgique.

Il y consentit, quoiqu'à regret, en adressant avant son départ une lettre à M. le ministre secrétaire-d'état.

Tel est, MM., le rapport exact que nous vous soumettons ; nous formons un vœu, c'est qu'il puisse vous convaincre que nous avons employé tout le zèle dont nous étions capables pour justifier votre confiance.

Fait à Namur, le 7 septembre 1830.

Suivent les signatures.

## N° 12.

### PROCLAMATION.

Il vient d'être nommé par l'état-major et le conseil de la Garde bourgeoise, une *commission de défense*, seule chargée de la direction des travaux militaires.

Il est donc interdit de couper les arbres des boulevards et autres promenades sans l'autorisation de la commission susdite, dont les membres continueront à présider à la construction des barricades sur le point où elles seraient jugées nécessaires.

Bruxelles, le 8 septembre 1830.

*Le commandant en chef,*

BARON VANDERLINDEN D'HOOGHVORST.

## N° 13.

Le commandant de la Garde bourgeoise de Bruxelles remercie, au nom de ses concitoyens, la plupart des villes et campagnes des provinces méridionales du royaume pour les secours en hommes qu'elles sont venues offrir, et leur témoigne toute sa reconnaissance pour cet acte de patriotisme et de loyauté. Il engage ses compatriotes à suspendre momentanément leur marche et à se tenir prêts à voler au secours de leurs frères de Bruxelles si l'intérêt de la patrie l'exige.

Bruxelles, 8 septembre 1830.

BARON VANDERLINDEN D'HOOGVORST.

## N° 14.

## AVIS.

Quelques malveillans excitent les bons ouvriers de cette ville à se rassembler et à se porter à des excès. Nous croyons devoir annoncer que toute tentative de cette nature sera prévenue.

D'un autre côté, rien ne sera négligé pour assurer immédiatement du travail aux ouvriers désœuvrés et pour faire disparaître le malaise qui est la conséquence nécessaire des événemens qui viennent de se passer.

Au quartier-général de l'Hôtel-de-Ville, le 8 septembre 1830.

*Le commandant en chef,*

BARON VANDERLINDEN D'HOOGVORST.

## N° 15.

## ORDRE DU JOUR DU 8 SEPTEMBRE.

*Régularisation du service de la place.*

A dater du 8 septembre 1830, à six heures du soir, le service de tous les postes de la ville est réparti entre les différentes sections et se fera de la manière suivante :

1<sup>re</sup> section. — Porte de Halle, 25 hommes ; Palais, 30 ; Archives, 12 ; total 67 hommes.

2<sup>e</sup> section. — Palais, 60 hommes ; Poste aux lettres, 10 ; total 70 hommes.

3<sup>e</sup> section. — Palais, 30 hommes ; porte d'Anderlecht, 20 ; porte de Ninove, 20 ; piquet du Marché, 12 ; Caserne des Pompiers, 20 ; total 102 hommes.

4<sup>e</sup> section. — Porte Guillaume, 40 hommes ; porte de Flandre, 40 ; Palais, 30 : total 110 hommes.

5<sup>e</sup> section. — Grand théâtre, 45 hommes ; Palais, 30 ; Ter-  
vueren, 25 : total 100 hommes.

6<sup>e</sup> section. — Porte de Louvain, 30 hommes ; porte de Schaerbeek, 50 ; caserne des Annonciades, 20 ; caserne Ste-Élisabeth, 40 ; total 140 hommes.

7<sup>e</sup> section. — Porte de Namur, 20 hommes ; poste de la Place-Royale, 30 ; États-Généraux, 15 ; Banque, 30 ; Prison, 30 ; total 125 hommes.

8<sup>e</sup> section. — Palais, 30 hommes ; grand'-garde de l'Hôtel-de-Ville, 20 ; Amigo, 40 ; Palais de Justice, 40 ; Gouvernement, 20 ; total 150 hommes.

Les postes énoncés ci-dessus sont les seuls légalement reconnus : les citoyens qui occupent les autres sont invités à s'entendre avec leurs chefs de section pour concourir à ce service général, seul jugé nécessaire pour la sûreté publique.

Les sections qui concourent à la garde des palais, enverront tour-à-tour un capitaine pour commander en chef ce poste important. Les autres officiers seront choisis parmi les lieutenans et sous-lieutenans qui seront tenus de se conformer aux ordres du capitaine à qui le poste sera confié.

La première section fournira aujourd'hui le capitaine de garde qui commandera le poste du palais, et les jours suivans l'adjudant-major de place désignera la section qui devra le fournir.

Les citoyens sont invités à se faire inscrire sur les contrôles de la Garde bourgeoise, chez les commandans de leurs sections.

Leur patriotisme doit leur faire un devoir de concourir au service actif qu'exigent les hauts intérêts mis en question dans la circonstance actuelle.

On invite également tous les particuliers qui ont des fusils de calibre à en faire la déclaration à leurs commandans de section. Cette mesure ne tend pas à les en priver, ni même à les empêcher de les garder à domicile; mais elle est urgente pour pouvoir régulariser l'armement général de la bourgeoisie.

Jusqu'à ce jour il s'est glissé beaucoup de négligence dans le service de la place; maintenant que ce service se trouvera beaucoup allégé par les mesures qui ont été prises à l'état-major-général, le Commandant en chef de la Garde bourgeoise espère que chacun se trouvera suffisamment éclairé par son patriotisme pour apprécier toute la responsabilité dont est chargé chaque citoyen qui concourt au service public. Les chefs de section et plus particulièrement les chefs de poste sont chargés de signaler dans leurs rapports ceux qui refusent de participer par le service personnel à la cause commune.

Aucun homme désigné pour le service général ne pourra s'absenter de son poste sans une permission formelle du chef préposé pour le commander.

Les rapports des postes devront être adressés tous les jours à neuf heures, à l'adjudant-major de place de service à l'Hôtel-de-Ville.

Tous les soirs, à six heures, les commandans de poste enverront une ordonnance pour prendre le mot d'ordre au quartier-général.

Il est encore recommandé aux commandans de section d'envoyer tous les jours à midi, le rapport de la section par un adjudant sous-officier. Cet adjudant se fera accompagner d'un fourrier porteur du livre d'ordre, afin de faire copier sur le registre de l'état-major-général les ordres du jour.

*Le commandant en second, baron VANDERSMISSEN.*

## CHAPITRE XII.

JOURNÉES DES 9, 10, 11, ET 12 SEPTEMBRE 1830.

DU JEUDI AU DIMANCHE.

**Articles des journaux hollandais.** — Convocation des sections de la Garde bourgeoise. — Commission de sûreté. — Elle refuse, son mandat qu'elle prétend dévaturé par la régence. — Départ pour Paris des réfugiés français en Belgique — Le 11 la régence rapporte et modifie sa décision de l'avant veille sur la nature et l'étendue du mandat qu'elle entendait conférer à la commission de sûreté. — Démission et protestation de quatre de ses membres. — Départ du gouverneur et de plusieurs autres autorités. — Les membres méridionaux des deux chambres des États - Généraux quittent Bruxelles pour se réunir à Anvers et se rendre de là ensemble à La Haye. — Tranquillité factice de Bruxelles — Tendance générale de l'opinion — Ouverture du Théâtre.

DEPUIS quinze jours il n'y avait plus à Bruxelles d'autres autorités anciennes que le Gouverneur et la Régence; mais on a dû s'apercevoir, par ce qu'on vient de lire, que leur pouvoir déclinait d'heure en heure, qu'il devenait nul et méprisé, qu'enfin leur présence, leur existence même seraient bientôt plus nuisibles qu'utiles et qu'ils étaient au moment d'être entraînés et remplacés. C'était évident; sans doute qu'ils ne se le dissimulèrent pas à eux-mêmes et qu'ils songèrent aux moyens de conjurer l'orage! Mais alors déjà toute force humaine eût été insuffisante; l'impulsion était irrésistible: on répondait à tout en montrant ses armes.

Les choses étaient dans cet état quand parurent dans les feuilles les deux articles suivans, extraits des journaux hollandais; le premier était tiré de la feuille officielle

du gouvernement et semblait être une déclaration authentique; le second était le langage d'un journal ministériel autorisé et approuvé ( *V. ci-après, pièces nos 1 et 2.* )

En outre d'autres journaux hollandais, fidèles à leurs anciennes bouffonneries aussi stupides que grossières, annoncèrent de prétendus drames qui devaient être représentés à *Abdere* et où *MM. d'Hoogvorst* et *Van de Weyer* rempliraient les rôles de chefs de voleurs et d'incendiaires, *MM. de Stassart* et de *Celles* ceux de *Mandrin* et de *Cartouche*, où l'on verrait le prince de *Ligne* écrasé sous un charriot de *faro* et d'*alembic* et *MM. de Brouckere* jouant trois rôles, *l'Aristocrate*, *le Jésuite* et *l'Athée réunis en une seule personne*. Enfin on y disait que nos députés ne représentant plus que des rebelles, n'avaient plus même le droit de siéger à la chambre.

On trouva ce ton si clair et si déterminé que l'on n'hésita plus un instant; on sentit que l'on était perdu si l'on reculait d'un pas, qu'il fallait des mesures plus fortes, plus décisives, qu'il était temps enfin de placer des chefs en tête du mouvement de Bruxelles qui entraînait évidemment toute la Belgique à sa suite. Que ces chefs devaient donc être placés à Bruxelles, mais qu'avant tout il fallait, ou effacer, ou au moins paralyser les autorités établies.

Il n'entre point dans notre sujet de dire par quelle filière d'idées et de nuances il fallut passer pour en venir là, quelle mesure de gradation fut suivie, quel fut le degré de progression et d'entraînement, et encore bien moins de hasarder des conjectures sur les noms des hommes qui agirent. Nous racontons des faits et rien de plus.

Dès le 8 septembre, et quand on fut bien affermi dans la résolution fondamentale ci-dessus, on songea aux mesures d'exécution, et l'on ne put jeter les yeux à cet égard que sur la Garde bourgeoise, unique dépositaire de la force publique depuis le 25 août et qui représentait d'ailleurs l'opinion et la volonté de toute la population bruxelloise.

Mais il paraît qu'il n'y avait pas de plan arrêté, qu'on voulait se régler un peu d'après les événemens, les circonstances; la pensée d'un *gouvernement provisoire* fermentait sans doute dès-lors dans plusieurs têtes; mais le mot ne fut pas prononcé; on lâcha plusieurs fois celui de *Comité de salut public*; nous allons voir qu'on finit par en adopter un autre. Voici au surplus la marche suivie.

Dans la matinée du 8 l'état-major de la Garde bourgeoise invita MM. les membres méridionaux des deux chambres des États-Généraux présens à Bruxelles, de se rendre à l'hôtel-de-ville pour se concerter sur les mesures à prendre dans les circonstances critiques où se trouvaient presque toutes les provinces méridionales du royaume. Tous s'y trouvèrent ainsi que plusieurs notables, et après une discussion vive et animée il fut décidé à l'unanimité qu'il était urgent, indispensable de créer sur le champ une *Commission de sûreté publique* chargée spécialement des objets suivans :

- 1° Veiller au maintien de la dynastie ;
  - 2° Assurer le maintien du principe de la séparation du nord et du midi ;
  - 3° Veiller aux intérêts commerciaux et industriels.
- Ces points établis, il fut résolu que cette *commission*



serait nommée de concert avec la Garde bourgeoise , le gouverneur et la régence. Cette déférence pour un reste d'autorité qu'il s'agissait en même temps de renverser , est bien remarquable et peint parfaitement l'époque ; on confondait au surplus entièrement ces deux pouvoirs, *le gouverneur et la régence* , si séparés , si disparates dans leur nature et leur essence.

Une députation fut aussitôt envoyée au gouverneur et à la régence qui semblaient être réunis et qui répondirent collectivement que, loin de s'opposer à la formation d'une pareille commission , ils l'appelaient au contraire de tous leurs vœux et mettaient à sa disposition tous les moyens qui étaient en leur pouvoir ; que cependant le *règlement* empêchait qu'ils se rendissent à l'assemblée comme on les y invitait, etc. , avec un remarquable de faiblesse et d'impuissance ! A quoi bon cette commission si les magistrats tutélaires du peuple étaient à leur poste et remplissaient leurs fonctions et leurs devoirs ! et de quel droit surtout pouvaient-ils donner par leur assentiment, l'être à une autre autorité , égale ou même supérieure à la leur, et cela tout en invoquant le *règlement* ? comprendra qui pourra !

Pendant les douze jours de l'existence de la *Commission de sûreté* de Bruxelles , il n'a jamais été bien déterminé si ses attributions, sa juridiction s'étendaient au-delà des portes de la ville ; cela fut à dessein sans doute laissé dans le vague ; mais on peut conjecturer que l'intervention du gouverneur ne fut invoquée que pour donner une couleur de pouvoir sur toute la province. On ne pouvait pour le moment aller plus loin , malgré le vif désir qu'on laissait entrevoir.

Dès qu'on fut certain de la faiblesse des autorités, on se hâta de convoquer au quartier-général, à l'Hôtel-de-Ville, pour le même jour 8 septembre, à six heures du soir, les huit sections bourgeoises de la ville, qui devraient se faire représenter chacune par son commandant, un officier, un sous-officier et un garde, ces trois derniers à élire sur le champ dans chaque section, pour procéder de concert à l'élection de la *Commission de sûreté publique*. Il paraît que ce fut sur la proposition de M. le comte *Vanderburgh*, major de la garde bourgeoise, qu'il fut décidé que les membres de la commission de sûreté seraient élus par le libre suffrage des sections.

Cette convocation si prompte et si inusitée étonna un peu les bourgeois; ils n'en comprenaient pas bien l'objet. Les commandans des sections les appelèrent à la hâte aux postes centraux par des affiches placardées aux coins des rues; à cinq heures on fit partout les élections et à six, les 32 députés des sections se rendirent à l'Hôtel-de-Ville où, réunis aux membres des États-Généraux, à l'état-major de la garde et à plusieurs notables, ils formaient un total d'environ 60 personnes.

La séance s'ouvrit vers sept heures du soir; *M. d'Hoogvorst* présidait entouré de son conseil; *M. Vleminckx* faisait les fonctions de secrétaire. Chaque chef de section vint successivement déclarer les noms de ses sectionnaires.

Cette opération terminée, *M. Van de Weyer* exposa les motifs de la convocation et proposa à la réunion de choisir seize candidats, dans les notables de cette ville, parmi lesquels la régence en choisirait huit, pour constituer la *Commission de sûreté*.

Il s'éleva une discussion pour savoir s'il fallait procéder, séance tenante, à cette élection, ou la remettre au lendemain matin.

Une grande majorité décida qu'il y avait urgence et en conséquence, les membres furent priés de se concerter entr'eux pour faire, dans ces circonstances difficiles, les choix les plus convenables à la chose publique.

La séance fut un instant suspendue. Après une heure d'attente, elle fut reprise, et les bulletins successivement portés dans une urne. MM. Anoul, chef de la sixième section et Michiels, de la huitième étaient scrutateurs.

D'après le résultat du scrutin, furent nommés candidats à la commission de sûreté publique.

MM.

- 1 Gendebien, *avocat.*
- 2 Rouppe, *ancien maire de Bruxelles.*
- 3 Comte Félix de Mérode.
- 4 Baron Joseph Vanderlinden d'Hoogvorst.
- 5 Marquis de Chasteler.
- 6 Frédéric de Sécus.
- 7 Duc d'Ursel.
- 8 Prince de Ligne.
- 9 Ferdinand Meeûs, *banquier.*
- 10 Comte Vilain XIV.
- 11 S. Van de Weyer, *avocat.*
- 12 Ph. Lesbroussart, *professeur à l'Athénée.*
- 13 Duc d'Arenberg.
- 14 P. E. Claes, *avocat.*
- 15 Fortamps, aîné, *négociant.*
- 16 Spinnael, *avocat.*

Cette liste fut sur le champ envoyée à la régence avec

demande instante de faire les choix sans délai et la séance fut levée à onze heures.

La régence était encore assemblée ; elle rémit au lendemain à faire connaître ses choix ; mais dès-lors il ne fut plus question du gouverneur !

Le 9 au matin le conseil de régence assemblé s'occupait de l'importante mission qu'il avait acceptée ; il ne nous appartient pas de pénétrer le secret des délibérations ; mais on sut dans le public et les journaux en furent les échos , que la discussion fut longue et animée , que l'on fit valoir avec force : 1<sup>o</sup> tous les argumens qui établissaient la complète incompétence du conseil pour déléguer de tels pouvoirs , la nullité radicale de tout ce qu'il allait décréter en conséquence, etc. ; 2<sup>o</sup> tous les motifs qui , en supposant une telle capacité dans le conseil , devaient encore lui défendre de prendre cette mesure vu l'existence des autorités constituées, etc. , mais que la majorité , dominée par l'influence immense des événemens , arrêta d'abord le principe et procéda ensuite au choix des huit membres de la *Commission de sûreté* parmi les seize candidats qu'on lui avait présentés la veille ; ce furent :

MM.

Rouppé , *ancien maire de Bruxelles.*

Duc d'Ursel.

Gendebien , *avocat.*

Prince de Ligne.

Frédéric de Sécus.

S. Van de Weyer , *avocat.*

Comte Félix de Mérode.

Ferdinand Meeds , *banquier.*

Cependant il paraît que, dans la lettre d'envoi, la régence modifia les termes du mandat qu'elle donnait à la *Commission de sûreté*; qu'elle changea le 2<sup>m</sup>e § dans ce sens, qu'au lieu de *veiller au maintien du principe de la séparation*, la commission n'aurait plus qu'à *maintenir le vœu pour la séparation*, et qu'au 3<sup>m</sup>e §, elle ajouta les mots : *le tout dans l'ordre légal*.

Ces modifications excitèrent un vif mécontentement; les membres nommés se réunirent et décidèrent de refuser un mandat aussi complètement dénaturé; on assure que, dès le 9, des représentations très-vives furent faites au conseil de régence assemblé, qui cependant tint ferme ce jour-là et le lendemain 10, et objecta : « Qu'il s'étonne de ces menaces de non-acceptation, tandis qu'il circulait une proclamation imprimée et placardée partout, et même insérée dans le journal *le Belge* du jour, portant en tête *Commission de sûreté de Bruxelles*, et adressée aux Gardes bourgeoises extérieures, en les engageant à s'organiser sur le champ, à former des caisses dont l'excédent de recette serait transmis à la caisse centrale à Bruxelles, etc.; que le conseil devait donc croire que la *Commission de sûreté*, loin de refuser, était entrée en fonctions ». Mais il lui fut répondu qu'on désavouait cette proclamation et qu'on persistait dans le refus. Il paraît même que, pendant les nuits du 9 au 10 et du 10 au 11, des menaces sourdes parvinrent au conseil de régence qu'il était question de le rendre responsable de toutes les conséquences de ses œuvres et que même on alla jusqu'à lui faire entendre que s'il faisait ainsi le difficile, on finirait par se passer de lui et qu'on n'en serait que plus *légal* et plus fort.

Le 10 au matin, cinq des huit membres de la commission se réunirent à l'Hôtel-de-Ville (Le prince de Ligne, le duc d'Ursel et M. de Sécus étaient absents). Là, après longue délibération et après avoir mûrement pesé de nouveau tous les termes du procès-verbal de la réunion des sections du 8, et de la lettre de la régence qui les constituait, ils maintinrent leur résolution de refuser, et écrivirent les deux lettres suivantes. (*V. ci-après, pièces nos 3 et 4.*)

Le conseil de régence dut alors se trouver dans un grand embarras; il délibéra le 10 et remit au lendemain à prendre une résolution définitive.

Le même jour, 10 septembre, partirent de Bruxelles la plupart des vieillards français exilés de leur patrie depuis près de quinze ans, et qui avaient trouvé l'hospitalité en Belgique. Ils nous quittèrent au milieu de nos troubles pour revoir leurs foyers, où un grand mouvement opéré récemment dans leur pays, leur avait permis d'aller mourir! ils nous laissèrent leurs vœux et leurs souvenirs! Sieyes, Merlin, Barrère et dix-huit autres Français dont plusieurs noms sont fameux, quittèrent Bruxelles où ils s'étaient réunis presque à la fois et dans un seul jour!

Le 11, le conseil de régence prit enfin un grand parti; vaincu par la force des choses, débordé de toutes parts, il céda! On ne voit pas que le gouverneur intervint dans cette mesure décisive; mais le conseil rapporta son arrêté de l'avant-veille, sur la nature du mandat donné à la Commission de sûreté: les modifications par lui faites aux termes primitifs de ce mandat disparurent, et par

suite, les deux pièces suivantes furent publiées et affichées dans la journée. (*V. ci-après, n° 5 et 6*)

Des bruits circulèrent sur les circonstances qui avaient amené ce résultat; on parla de protestations de plusieurs membres du conseil contre cette décision; on ajouta que quatre d'entre eux se retirèrent dès-lors, parce que l'assemblée n'était composée que de quatorze membres, et ne pouvait délibérer, d'après son règlement, qu'au nombre de quinze; on alla même jusqu'à les nommer et y comprendre le bourgmestre. Nous avons dans le temps tenu note de ces bruits que nous rapportons ici, sans garantir leur vérité. Mais toujours est-il trop certain qu'après cette journée, l'autorité de la régence fut plus nulle que jamais, et même réduite à zéro. Quant au gouverneur, il vit dès-lors que sa place n'était plus à Bruxelles; il partit le 14, et ce qui l'y détermina sans doute, fut l'affront qu'il reçut le 13, et qui fut rapporté en ces termes par un journal. (*V. ci-après, n° 7.*)

Le bourgmestre et plusieurs autres membres des autorités administratives et judiciaires s'éloignèrent aussi de Bruxelles à la même époque; la cour supérieure ne siégeait pas; mais la chambre des vacations du tribunal de première instance, civile et correctionnelle, ne cessa pas un seul jour de rendre la justice; il en fut de même du tribunal de commerce.

Nos députés partirent pour la plupart de Bruxelles, le 9 et le 10; ils se donnèrent rendez-vous à Anvers pour le 11, et partirent en effet ce jour-là d'Anvers pour La Haye, par le bateau à vapeur, au nombre de vingt-sept ou vingt-huit. MM. Demoor, Reyphins et Sandelin étaient

déjà à La Haye. Nous avons vu que leur détermination de s'y rendre pour le 13, prise ou du moins annoncée subitement le 8, cinq jours après l'annonce d'une détermination contraire, fut bien diversement jugée et appréciée. Les uns y voyaient excès de courtoisie coloré d'un scrupule de légalité ; d'autres, un élan presque chevaleresque, avec mépris de tous dangers ; un petit nombre, un acte réfléchi de patriotisme et de dévouement conciliant leurs sermens à la dynastie avec leur fidélité à la cause de la séparation et de leur patrie qu'ils voulaient défendre et soutenir ; d'autres enfin, un acte de faiblesse, presque de trahison, dans l'état des choses, et dont ils devaient subir toutes les conséquences ! L'avenir a déjà paru depuis lors !... plus tard il prononcera définitivement et en dernier ressort..., lui seul peut le faire !

Bruxelles alors était tranquille, très-tranquille ; pas le moindre désordre, pas une contravention ; pas un procès-verbal à dresser ! et pourtant le peuple était armé en partie, mécontent, irrité ! Des étrangers nombreux affluaient dans ses murs pour le défendre, et, certes, ils n'avaient pas toujours été pris dans l'élite de la population ! Malgré cela la confiance renaissait ; les transactions se faisaient ; les boutiques, les marchés étaient ouverts ; la ville reprenait son aspect ordinaire, si plein de vie, d'activité et de richesse. Le Théâtre enfin fut r'ouvert le 12 et rempli de spectateurs ; on y donnait les *Inconsolables* ; on y chanta des airs et des couplets patriotiques ; on était content, heureux en apparence ; on se trouvait dans une sorte de temps d'arrêt ; on revoyait avec plaisir



des étrangers et des émigrés qui rentraient ; Bruxelles semblait alors avoir oublié le passé, négliger le présent et ne pas s'inquiéter de l'avenir !

Mais il était aisé de voir que tout cela n'était au fond que temporaire et factice ; la foudre grondait au loin ; on était sur un volcan ; l'explosion devait se faire , bien peu de jours , bien peu d'heures plus tard !

A la veille de l'ouverture des États-Généraux extraordinaires , lorsque tout commandait la patience et le calme , un journal hollandais (le *Nederlandsche gedachten* du 11 septembre) s'écriait : « Plus de pourparlers , » plus de négociations qu'appuyées avec le canon ! guerre » aux rebelles , etc. ! » et nos journaux de répéter !

Le même jour , la pièce suivante fut répandue avec profusion à Bruxelles , affichée partout et insérée dans les feuilles publiques. (*V. ci-après*, n° 8.) Elle ne portait aucune signature.

D'un autre côté , la ville prenait partout un aspect guerrier. Les barricades du 31 août , loin d'être détruites avaient été renforcées ; leur nombre avait été augmenté et excéda bientôt cent ; il y avait en outre des tranchées , des arbres des boulevards abattus , etc. ; on distribuait partout des cartouches , des armes , des fusils , qui arrivaient sans cesse de Liège et d'ailleurs ; les canons étaient réparés , en bon état , et formaient dès-lors une batterie de six pièces , bien approvisionnée et bien servie. On savait que l'armée ennemie était à deux lieues , nombreuse et redoutable , surtout en cavalerie et nous n'avions pas un cheval à lui opposer ! Tout devenait incertitude et conjectures ; des bruits d'intervention armée

circulaient ; des forces prussiennes marchaient vers le Rhin , disait-on. On lut dans les journaux la lettre de M. de Potter où il dit que si le roi sonne ses trompettes, les Belges sonneront leurs tocsins ! On se répéta que les membres septentrionaux des Etats-Généraux allaient circonvénir leurs collègues du Midi ; qu'on temporiserait pour laisser le temps aux Belges de s'affaiblir par le fléau de la guerre civile ; on ajoutait que si Gand se taisait, c'était qu'il avait reçu deux millions de florins pour ne pas parler ; que le commerce d'Anvers avait été *forcé* de s'opposer à la séparation ; que Malines était comprimé , mais que, sauf les forteresses, le drapeau brabançon planait sur toute la Belgique ; on dévorait les journaux ; on accueillait de préférence tout ce qui pouvait tendre à l'exaltation ; c'était une disposition universelle.

La pièce suivante affichée le 9, prouve que, dès-lors, les soldats belges quittaient toujours les rangs ennemis et se rendaient de toutes parts à Bruxelles, où était déjà établi un centre d'organisation. ( *V. n° 9.* )

Celle sous le n° 10 démontre quel était alors le degré d'autorité de la garde bourgeoise et le degré de mépris où était tombée celle de la régence à qui on ne laissait que les soins secondaires. ( *V. les n°s 11, 12 et 13.* )

—

PIÈCES PUBLIÉES OU CONNUES A BRUXELLES DU 9 AU 12 SEPTEMBRE 1830.

### N° 1.

( Extrait du *Staats-Courant*, journal officiel, du 7 septembre.)

Le roi ayant appris avec indignation la continuation de la mutinerie et de la résistance à l'autorité légale dans quelques

endroits, (*in enkele plaatsen*) du Brabant méridional et de Liège, s'est cru obligé, en attendant le résultat des délibérations des États-Généraux, de donner les ordres les plus forts, dans les cantons où la tranquillité n'a pas encore été troublée et dans les places fortes du royaume, pour préserver la population honnête et les forteresses contre toute insurrection. Dans cette vue, les officiers supérieurs de l'armée et les commandans des places fortes ont reçu la plus énergique recommandation de n'épargner ni soins, ni mesures qui pourraient tendre au maintien du repos ; et, s'il le faut, de repousser la force par la force et à main armée.

En outre, les gouverneurs des provinces ont été munis d'instructions qui ont pour but d'empêcher que des mutins, animés d'intentions perverses, ne répandent des germes de discorde et de défiance et ne minent sourdement le bonheur des paisibles et braves habitans.

Tous les habitans bien pensans, dans quelque partie du royaume qu'ils se trouvent, qui se rallient autour de la loi et de l'ordre, peuvent donc être assurés que leurs propriétés seront protégées, leurs droits défendus, et que leurs intérêts ne seront pas abandonnés à la violence ou à la perversité. La confiance dans la *meilleure* partie du peuple néerlandais qui forme partout la grande majorité fortifie cette assurance.

## N° 2.

(Extrait de l'*Arnemsche-Courant*, du 7 septembre.)

Les révoltés demandent la séparation des deux parties du royaume. Ils refusent même de crier avec le prince d'Orange, *vive le roi*, si ce vœu n'est pas satisfait. *Qui* donc demande cette séparation ? Les représentans de *toute* la Belgique ? Non ! Ce sont à peine quelques bourgeois révoltés de Bruxelles et de Liège, avec sept membres des États-Généraux, parmi lesquels se trouve le méprisable de Celles.

Ce vœu exprimé de la sorte et manifesté d'une manière si sé-

ditieuse à l'héritier de la couronne , ce vœu contraire à une décision des hautes puissances , conservatrice du repos de l'Europe , consacrée par le sang versé à Waterloo , ce vœu sera-t-il écouté le moins du monde par le descendant de Guillaume I<sup>er</sup> et de Guillaume II qui ont eu de rudes bordées à soutenir ? Ce vœu pourra-t-il l'emporter contre l'esprit de toutes les provinces hollandaises , qui ont en réserve du sang pur pour la bonne cause ? Contre l'excellent esprit de toute la Flandre , et le silence du Hainaut ? Ce ne peut être là l'objet d'une demande auprès de père Guillaume. *Aux armes ! A bas les rebelles ! Sang de rebelles n'est pas sang de frères !* Voilà le langage qui retentit dans tous les cœurs des habitans de la Hollande , la Gueldre , la Frise , Groningue , Utrecht , du Brabant septentrional et de la majorité des Flamands.

Le vœu des rebelles sera-t-il néanmoins exaucé , parce que des traîtres tels qu'un d'Hoogvorst , un de Celles , un de Sécus et un de Brouckere , avec la populace excitée par eux , ont l'impudence de traiter indignement le héros des *Quatre-Bras* et de *Waterloo* ? Qui nous garantit que , si aujourd'hui une ville ou deux villes s'obstinent à manifester des désirs insolens , d'autres villes ne viendront pas demain faire des vœux aussi indignes et impudens , et les manifester par le *pillage* , le *meurtre* et l'*incendie*. Où tout cela conduit-il la société ? etc.

### N° 3.

*A MM. les membres de la régence.*

MESSIEURS ,

Les sections ayant été réunies par suite de votre lettre du 8 septembre ont nommé seize candidats dont le mandat était déterminé , et par la lettre de M. le commandant en chef et par votre réponse. Par votre délibération du 9 de ce mois , les termes de ce mandat sont dénaturés. En conséquence , nous croyons , Messieurs , que nous ne pouvons , sans manquer à ce que nous

devons à nos concitoyens, accepter la mission qui nous avait été déléguée.

Nous vous prions d'accepter l'expression de nos regrets et de nos sentimens distingués.

Bruxelles, le 10 septembre 1830

A. GENDEBIEN, FERD MEEUS; comte FÉLIX DE MÉRODE,  
SYLVAIN VAN DE WEYER, ROUPPE

#### N° 4.

*A M. le commandant de la garde bourgeoise de Bruxelles.*

MONSIEUR LE COMMANDANT,

Nous avons l'honneur de vous faire parvenir copie de notre lettre à MM. les membres du conseil de régence, par laquelle nous déclarons que nous ne pouvons accepter la mission qui nous avait été déléguée. Vous apprécierez, Monsieur le commandant, les raisons qui nous ont fait prendre cette détermination.

Nous vous prions d'agréer l'expression de nos sentimens distingués.

Bruxelles, le 10 septembre 1830

A. GENDEBIEN, FERD MEEUS, comte FÉLIX DE MÉRODE;  
SYLVAIN VAN DE WEYER, ROUPPE.

#### N° 5.

### PROCLAMATION.

Habitans de Bruxelles, une commission de sûreté publique vient d'être installée. Nous portons à votre connaissance la pièce officielle qui la constitue.

« Le conseil de régence réuni en assemblée permanente, en nommant la commission de sûreté publique, avait cru devoir s'attacher aux termes mêmes dont il s'était servi dans la proclamation où il manifestait le vœu de la séparation du nord et du midi. Cependant, d'après les observations qui lui

ont été faites, il pense que, tout en maintenant pour la régence le vœu qu'elle a exprimé, il ne peut cependant pas changer les termes du mandat primitif.

En conséquence, et eu égard aux circonstances, le conseil prend la résolution ci-jointe, savoir :

De concourir à la formation d'une commission de sûreté publique pour la ville de Bruxelles, chargée :

- a. D'assurer le maintien de la dynastie ;
- b. De maintenir le principe de la séparation du nord et du midi ;
- c. De prendre enfin les mesures nécessaires dans l'intérêt du commerce, de l'industrie et de l'ordre public.

Pour arriver à l'établissement et à l'entrée en fonctions de cette commission, le conseil donne son suffrage aux huit personnes dont les noms suivent savoir . MM. Rouppe, le duc d'Ursel, Gendebien, le prince de Ligne, Frédéric de Sécus, Van de Weyer, le comte Félix de Mérode et Ferdinand Meeus

Fait en séance du conseil, à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, le 12 septembre 1830.

DELVAUX DE SAIVE.

Par ordonnance . P. CUYLEN, *Secrétaire.*

Habitans de Bruxelles, vous aurez de la confiance dans les hommes choisis par les représentans de vos sections ; soyez persuadés que rien ne sera négligé par eux pour maintenir l'ordre public et assurer vos libertés.

*Le commandant en chef de la garde bourgeoise,*  
Baron VANDERLINDEN D'HOOGVORST

Par ordonnance : *le secrétaire,* J. NICOLAY.

## N° 6.

### PROCLAMATION.

*La Commission de sûreté publique aux habitans de Bruxelles.*

**HABITANS DE BRUXELLES !**

La commission de sûreté, choisie, par les sections, et nommée par la régence, est installée.

Elle vous engage à attendre avec calme le résultat de l'ouverture des états-généraux, persuadés que vous devez être, que les députés des provinces méridionales soutiendront en loyaux mandataires, les vœux de ces provinces.

Elle engage les étrangers à rentrer dans leur domicile. Aide, protection et sûreté leur sont assurés. Elle les prévient, en conséquence, qu'ils auront à se faire inscrire, avant le 20 du mois, au bureau établi à cette fin à l'Hôtel-de-Ville. Cette mesure, toute de protection, n'a point pour objet de les soumettre à un service public.

Elle vient d'acquiescer la certitude, qu'à partir de lundi prochain, les ouvriers sans occupation seront admis à travailler au boulevard entre la porte de Halle et celle d'Anderlecht.

Elle invite cependant les chefs d'ateliers à conserver du travail à leurs ouvriers.

Elle a invité la régence, dans l'intérêt du commerce, à faire achever au plus tôt les travaux du canal, et à annoncer l'époque de son ouverture, afin de rétablir les communications commerciales.

Elle prendra toutes les mesures nécessaires, en s'assurant du commun accord des autres villes, pour le maintien de la dynastie et de la tranquillité publique, et pour faire converger les opinions et les efforts des citoyens vers un même but patriotique, en sorte qu'ils ne soient détournés de cet intérêt légitime par aucune influence étrangère.

Fait à Bruxelles, le 11 septembre 1830

Comte FÉLIX DE MÉRODE, A GENDEBIEN,  
ROUPPE, F. MEEUS, SYLVAIN VAN DE WEYER.

## N<sup>o</sup> 7.

Un courrier est arrivé ce matin 13 de La Haye en cette ville; on le prétendait porteur de dépêches pour M. le gouverneur *Vanderfösse*. L'état-major de la ville ayant présumé que ces dépêches pouvaient contenir les instructions qui, d'après le *Staats-Courant*, ont été adressées à tous les gouverneurs des

provinces pour s'opposer aux *perturbateurs*, a envoyé ce matin MM. Gendebien et Van de Weyer en députation auprès de M. Vanderfosse pour s'informer du contenu de ces dépêches : ce fonctionnaire a affirmé sur l'honneur qu'aucun courrier ou aucune dépêche ne lui était parvenue.

*Courrier des Pays-Bas*

## N° 8.

### BRAVES CONCITOYENS ,

La proclamation du gouvernement vous est connue ; il semble se refuser à nos vœux légitimes ; au lieu de contribuer avec nous au maintien de l'ordre et à la consolidation de la dynastie régnante, il ne recule pas devant la possibilité d'une guerre civile et ébranle lui-même ce que nous voulions raffermir. Eh bien ! que son obstination porte sa peine. Braves concitoyens, l'avenir de la Belgique dépend désormais de nos efforts et de notre courage. La proposition de la séparation des provinces du Nord et de celles du Midi avec le maintien de l'intégrité nationale, voilà l'étendard sous lequel il faut que tous nous venions nous ranger : là est le salut de la patrie, là est la garantie suprême de nos droits trop long-temps méconnus, de nos libertés trop long-temps foulées aux pieds. Mais pour atteindre notre but, pour voir réaliser nos espérances les plus vives, il faut du patriotisme, du dévouement. L'Europe à les yeux sur nous, braves concitoyens ! Jusqu'ici elle a admiré l'élan énergique de quelques-unes de nos villes ; que cet élan se propage, qu'il s'exalte ! *Belgique ! Liberté !* voilà notre cri ; il est celui de tout homme qui sent battre dans son sein un cœur de citoyen. Indépendance, séparation d'intérêts incompatibles, union pour une commune défense, tel est le vœu émis par tout ce que nos provinces renferment d'hommes honorables, de députés consciencieux, de régences éclairées !

L'heure avance, braves concitoyens, où notre sort sera décidé ; si nous ne prenons la ferme résolution de triompher ; quels que



soient les obstacles , cette heure sera suprême ; ce sera un tocsin de mort dont le dernier retentissement sera pour nous tous un signal de servitude Si , au contraire , nous demeurons résolus , unis , confians surtout dans la justice de notre noble cause , c'est à nous que la Belgique devra sa délivrance et son avenir .

Mais , aux résolutions fortes , il faut au besoin faire succéder l'action prompte , énéigique. Bruxelles est le théâtre où se décident en ce moment nos destinées ; c'est là qu'il faut porter secours au besoin ; secourir Bruxelles , c'est secourir vos foyers et vos familles. Si Bruxelles succombe sous les coups de la Hollande , vous succomberez avec lui. Braves concitoyens , accourez donc vers vos frères au moment du danger ; que le premier coup de feu tiré contre eux soit pour vous le signal de marcher sur Bruxelles. On compte sur vous ; vous ne trahirez pas l'espoir d'une généreuse cité qui , la première , arbora le drapeau tricolore biabançon , à l'ombre duquel se fonderont et se consolideront nos libertés.

## N° 9

Le commandant de la troupe casernée au Petit-Château , prévient tout fournisseur quelconque , tels que boucher , boulanger , marchand de charbons et autres que , puisqu'il est payé journellement soixante centimes pour la nourriture de chaque homme , ils ne peuvent accorder aucun crédit. Par conséquent , en contrevenant audit avertissement , ils en seront pour leurs frais.

Bruxelles , 9 septembre 1830.

CH DE NIEUPORT,

## N° 10.

### ORDRE DU JOUR.

L'état-major et le conseil de la garde bourgeoise , instruits que des inquiétudes se manifestaient relativement aux difficultés qu'aurait momentanément éprouvées l'échange des billets au

porteur de la banque de Bruxelles, ont cru de leur devoir de vérifier les faits. Il résulte des informations positives qu'ils ont recueillies, que ces difficultés proviennent uniquement, soit de quelques mesures de précaution que la direction de la banque ne pouvait se dispenser de prendre dans les circonstances actuelles, soit de l'affluence des porteurs de billets qu'un instant d'alarme avait dirigés durant quelques jours vers la banque.

L'état-major et le conseil ont acquis la certitude complète que les détenteurs de billets n'ont aucune raison, aucun prétexte de s'inquiéter; déjà les principaux négocians viennent de s'engager entr'eux et dans l'intérêt du commerce en général, à accepter ces billets en paiement; enfin il vient d'être enjoint à tout receveur des deniers publics et taxes de les recevoir aussi en paiement des taxes et contributions de toute espèce.

Au quartier général de l'Hôtel-de-Ville, le 10 septembre 1830.

*Le commandant en chef de la garde bourgeoise,*  
Baron VANDERLINDEN D'HOOGVORST  
Par ordonnance

*Le secrétaire* NICOLAY.

## N° 11.

### RÉGENCE DE LA VILLE DE BRUXELLES. — *Avis pour les ouvriers.*

Le bourgmestre et les échevins préviennent les ouvriers actuellement sans occupation, que lundi prochain, 13 du mois de septembre courant, commenceront les travaux du boulevard entre la porte de Halle et celle d'Anderlecht.

Les ouvriers de Bruxelles seront seuls admis à ces travaux; ils devront prouver qu'ils sont de Bruxelles par un certificat du commissaire de police ou du maître des pauvres.

Le salaire des ouvriers, âgés de plus de 18 ans, sera provisoirement de 50 cents par jour, et de 25 cents pour ceux de 14 à 18 ans.

Fait en séance du Conseil de régence, le 11 septembre 1830

L. DE WELLENS.

Par ordonnance. *Le secrétaire*, P. CUYLEN.

## N° 12.

Bruxelles, 11 septembre.

Le commandant en chef de la garde bourgeoise, apprend avec peine que des bourgeois se font remplacer dans le service de la garde, par des individus qui n'offient pas toutes les garanties désirables. Il croit devoir prévenir ses concitoyens que, chargé de l'organisation de la garde, il ne saurait permettre qu'un pareil principe puisse prévaloir, et engage la brave bourgeoisie à continuer personnellement un service qui doit assurer le maintien du bon ordre et les libertés publiques.

*Le commandant en chef*, baron VANDERLINDEN D'HOOGVORST.

Par ordonnance, *le secrétaire*, J. NICOLAY.

## N° 13.

RÉGENCE DE LA VILLE DE BRUXELLES.

Attendu que la tranquillité publique est rétablie au point que les établissemens publics et notamment le théâtre peuvent être ouverts de nouveau.

Ont résolu :

La cloche de retraite, jusqu'aujourd'hui sonnée à dix heures du soir, ne le sera plus qu'à onze, le tout jusqu'à ultérieure disposition.

J. VAN GAMMEREN, échevin.

Par ordonnance *le secrétaire*, P. CUYLEN.

---

## CHAPITRE XIII.

JOURNÉES DES 13 AU 18 SEPTEMBRE 1830 — DE LUNDI A SAMEDI.

Ouverture des États-Généraux à La Haye. — Discours du roi. — Mauvais effet qu'il produit. — Protestation de la ville d'Anvers contre la séparation — Chants patriotiques — Trois des huit membres de la commission de sûreté font connaître leur refus d'accepter. — Mariage de la princesse Marianne — Adresses des Belges aux membres méridionaux des États Généraux, motivées sur le discours du trône — Leur envoi à La Haye par deux députés. — Société populaire belge à Bruxelles — Son transfèrement de la salle *des Beaux-Arts*, rue de Bavière, à celle de Saint-Georges. — Elle prend le nom de *Réunion centrale*. — Ses séances. — Son influence. — Lenteur de la marche des États Généraux. — Les députés méridionaux sont circonvenus et peu libres à La Haye — Retour de M. de Stassart — Sa lettre — Brochures de Libry — Retour des deux envoyés porteurs des adresses belges aux membres méridionaux des États-Généraux. — Leur rapport alarmant. — Presages sinistres.

LE 13 était le jour fixé pour l'ouverture des États-Généraux extraordinaires ; il était attendu avec impatience, avec anxiété plutôt qu'avec confiance, par Bruxelles, par la Belgique, par le Royaume, par l'Europe entière.

Le roi fit l'ouverture en personne avec tout le cérémonial accoutumé, accompagné du prince d'Orange; le prince Frédéric était resté à la tête de l'armée. Il y avait cent et un députés présents de la deuxième chambre. Ils étaient tous décorés de la cocarde orange. Voici le discours du trône. (*V. ci-après, pièce n° 1.*)

Les journaux rapportèrent les détails, et entre autres la conduite indécente de M. *Byleveld*, et sa retraite de l'assemblée motivée *sur ce qu'il ne voulait pas comprendre le français!* On fit remarquer avec raison, qu'il n'y avait pas de plus forte preuve de l'antipathie vivace

des deux peuples, point de meilleur argument en faveur de la séparation.

On avait en général prévu ce discours; on l'aurait presque rédigé d'avance; on devinait, on sentait qu'il ne serait, qu'il ne pouvait être qu'une paraphrase de la proclamation du 5 et de l'article du *Staats-Courant*, du 7. Il ne fut donc, ni au-dessus, ni au-dessous de l'attente publique, et on sourit quand on lut le mode adopté par le roi pour *tâter* tout ce qui concernait la séparation. La rédaction seule des deux questions entraînait des lenteurs nécessaires quand on aurait dû avoir des ailes pour ne pas se laisser devancer par les événemens! Peut-être, disait-on cependant, le roi ne peut-il pas faire autrement, mais au moins aurait-il pu aller plus vite et s'expliquer plus ouvertement.

Aussi ce discours connu à Bruxelles le 14 au soir, et distribué sur-le-champ en feuilles volantes, y fit-il la plus pénible sensation! On désespéra enfin de rien obtenir puisque c'était là l'unique réponse à tant de vœux, de prières et d'instances. On n'osa pas l'afficher; on murmura tout haut et plus que jamais; et partout, dans les villes comme dans les campagnes, l'impression et les résultats furent les mêmes; on dut s'attendre à tout; le premier et le dernier mot qu'on se disait était toujours *aux armes!* Nous allons voir quelle mesure sut alors prendre courageusement la garde bourgeoise pour conjurer l'orage; ce fut à la vérité, un dernier et vain effort tenté en désespoir de cause! mais il n'en est pas moins au-dessus de tout éloge.

Dès ce moment l'on peut dire que le pays se souleva tout entier. Les secours pour Bruxelles, en hommes

armés, en argent, en vivres affluèrent plus que jamais dans cette ville. Les Wavriens amenèrent deux autres canons venant de Liège. On sentait par une sorte d'instinct que tout était perdu si Bruxelles succombait, que tout résisterait et serait sauvé si Bruxelles triomphait. Les détachemens, les corps mêmes de troupes étaient hués, bafoués quand ils faisaient une marche d'une forteresse à une autre; ils prenaient toujours alors toutes les précautions militaires.

On connut en même temps la teneur de l'adresse de la ville d'Anvers contre la séparation; la voici : (*V. ci-après*, n° 2.)

La poésie, la musique, la gravure s'unirent pour exciter le peuple à la liberté; on chantait partout des hymnes, des cantiques patriotiques, au théâtre, aux cafés, etc. Nous faisons un choix et insérons ici les quatre pièces suivantes, (n° 3, 4, 5 et 6.)

La lithographie allégorique dont parle la pièce n° 7, était bien conçue et révèle le talent de l'artiste.

La garde bourgeoise faisait de grands sacrifices pour rester compacte et unie; on ne prévoyait pas le terme de son service; il fallait cependant venir au secours des ouvriers sans travail, et des indigens; la pièce suivante fut publiée. (*V. ci-après*, n° 8.)

La Commission de sûreté était installée; ses pouvoirs étaient un peu vagues et indéterminés; on publia bientôt la pièce ci-après, n° 9, dans le but de les faire mieux connaître; on y voit qu'on s'y abstenait encore du mot *gouvernement provisoire*, mais qu'il n'y avait plus qu'un pas à faire. Huit jours après il fut franchi. Un de

ses premiers actes fut d'écrire à M *Schuermans*, procureur du roi, et à d'autres fonctionnaires encore, pour les inviter à suspendre l'exercice de leurs fonctions; M. *Schuermans* se le tint pour dit et disparut.

Mais elle dut voir avec regret que trois de ses membres les plus distingués, s'excusaient de répondre à la confiance de leurs concitoyens et ne croyaient pas pouvoir accepter leur mandat; M. *de Sécus* fils, par suite d'une absence forcée, le prince *de Ligne* parce qu'un serment le liait à l'empereur d'Autriche, ( sa lettre fut publiée ), et le duc d'*Ursel*, par un motif quelconque resté inconnu, puisqu'il ne répondit pas même à la dépêche qui lui notifiait son honorable mission. La Commission de sûreté informa la régence de ces faits en la priant de procéder aux remplacemens par mi les huit candidats restans. Le comte *Vilain XIV* fut choisi pour remplacer M. *de Sécus*; il n'eut pas même le temps d'accepter, pas plus que la régence n'eut celui de s'occuper des deux autres choix! Les événemens marchent souvent plus vite que les hommes.

Le 14 fut célébré à La Haye le mariage de la princesse *Marianne* avec le prince *Albert* de Prusse; on avait annoncé l'absence de toute solennité; cependant les journaux hollandais parlèrent longuement des programmes, des fêtes, des dîners, du gala, des 10,000 fl. aux pauvres, des cent et un coups de canon et de toutes les pompes calvinistes de la cérémonie sacrée, à laquelle assistèrent la presque totalité des membres des deux chambres; c'eût été peut-être le cas de supprimer ces fêtes ou au moins

d'en taire les détails ! Jamais hyménée royal ne fut contracté sous de plus funestes auspices, sous de plus sinistres présages ! Puissent-ils ne point se réaliser dans l'avenir des deux jeunes époux qui quittèrent La Haye pour Berlin, le 23 septembre au matin, au moment même où le canon hollandais commençait à foudroyer Bruxelles ! Le prince Frédéric qui n'avait point quitté son camp d'Anvers, le 13, pour l'ouverture des États-Généraux, était présent à la noce dès le matin du 14 ! Il était de retour à Anvers le 16 !...

Mais le mécontentement général plus prononcé que jamais, qu'avait causé le discours du trône, ne se borna pas à des murmures

Dans la soirée du 14, l'état-major général de la Garde bourgeoise convoqua les huit sections à l'Hôtel-de-Ville, pour le lendemain dix heures du matin ; elle devaient encore s'y faire représenter par quatre membres : le commandant, un capitaine, un sous-officier et un garde, comme lors de la première convocation du 8 septembre, où il s'était agi de l'élection de seize candidats pour la *Commission de Sûreté*. Ici l'objet de la convocation ne fut pas indiqué.

Le 15, à neuf heures du matin, les huit sections firent leurs choix, et leurs trente-deux représentans nommés, comme la première fois, par deux degrés d'élection, se rendirent sur-le-champ à l'Hôtel-de-Ville. Là, réunis à tout l'état-major de la Garde bourgeoise, à la *Commission de Sûreté* et à plusieurs habitans notables, ils ouvrirent, à onze heures et demie, une séance présidée par M. d'*Hoogvorst*, pour délibérer sur une adresse à pré-



senter aux députés des provinces méridionales des Pays-Bas, dans laquelle on leur exposerait franchement la situation du pays et les sentimens pénibles qu'avait fait naître le discours du trône.

Après la vérification des pouvoirs des députés sectionnaires, l'assemblée fut rendue publique, et un grand nombre de personnes furent admises dans la salle.

M. de Mérode, sur l'invitation de M. le président, donna lecture d'un projet d'adresse, sur lequel la discussion fut ouverte. Le principe de la démarche voté d'acclamation n'avait pas même été mis en question.

Cette séance du matin, à laquelle tous les députés sectionnaires prirent une part active et prolongée, continua pendant plusieurs heures; elle fut orageuse, par suite des propositions, étrangères à l'objet mis en discussion, faites par diverses personnes; il paraît que M. Van de Weyer et autres membres de la *Commission de Sûreté* parvinrent à ramener l'ordre et s'opposèrent à ce que de semblables propositions fussent de nouveau présentées.

Elle ne fut levée qu'à trois heures, sans autre résultat définitif que la décision qu'un comité de rédaction, formé de huit sectionnaires députés et de plusieurs membres de la *Commission de Sûreté* et de l'état-major s'occuperait sur-le-champ de la rédaction d'un autre projet, qu'il présenterait à l'assemblée à une séance du soir.

Cette dernière fut ouverte à six heures et demie; l'assemblée était très-nombreuse, la foule du public encombrait la salle

La réunion fut calme, M. *Van de Weyer*, organe du président, exprima de nouveau la ferme résolution de n'admettre aucune proposition étrangère et tumultueuse, et donna lecture d'un projet d'adresse qui reproduisait le premier modifié en plusieurs points, de commun accord, par le comité de rédaction et les huit députés sectionnaires; ce projet fut adopté à l'unanimité, et signé successivement par tous les membres de l'assemblée délibérante, au nombre de près de quatre-vingt; en outre, les bourgeois présens furent aussi admis à signer, par forme d'adhésion, s'ils le désiraient, et cent nouvelles signatures furent apposées. Voici le texte de cette adresse. (*V. ci-après*, n° 10.)

Le président déclara alors que rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance était levée et l'assemblée dissoute; il était onze heures du soir.

Des groupes nombreux et impatients s'étaient formés dans l'intervalle sur la Grand'-Place; ils devenaient si inquiétans que MM. *d'Hoogvorst* et *Van de Weyer* durent aller les haranguer et leur communiquer la décision de l'assemblée; on applaudit alors unanimement, et un quart-d'heure après cette courte allocution, le calme régnait partout.

Plusieurs bourgeois briguèrent l'honneur de porter sur le champ cette adresse à La Haye à leurs frais. La Commission de sûreté, d'accord avec l'état-major de la garde, en chargea MM. *Nicolay* et *Vleminckx* qui partirent encore dans la nuit du 15 au 16 en se dévouant à toutes les chances d'une mission dont l'importance égalait le danger. L'on conviendra toujours en effet que,

dans cette adresse , notre situation d'alors était dépeinte avec autant de vérité que d'éloquence.

Outre l'adresse ci-dessus , votée à l'Hôtel-de-Ville , la pièce suivante délibérée et rédigée par une assemblée de notables citoyens de diverses villes , alors présens et réunis à Bruxelles ( *V. ci-après, pièce n° 11.* ), fut , dans la journée , soumise à l'adhésion d'un grand nombre de personnes ; revêtue de plus de quatre mille signatures , elle fut remise également aux deux envoyés qui étaient en même temps chargés de communiquer à nos députés belges les adhésions de *Mons , Namur , Charleroy , Alost , St - Trond , Jodoigne , Thuin , Wavre , Jumet , Wargnies , Quaregnon , Nimy , Maisières , Seneffe , Fayt*, etc. ; toutes ces adhésions au principe de la séparation avaient primitivement été envoyées à l'état-major de la Garde bourgeoise de Bruxelles ; elles étaient des pièces à l'appui des vœux émis dans cette journée du 15 , par la population entière de la capitale de la Belgique.

Dès le 15 septembre une société populaire s'était formée à Bruxelles et s'était réunie à la salle des Beaux-Arts, rue de Bavière. C'était une innovation dans nos provinces , mais que les événemens devaient nécessairement amener à l'instar de ce qui se passait à la même époque en France où l'on attachait la plus haute importance à cette institution.

Les citoyens qui la fondèrent à Bruxelles lui donnèrent d'abord le nom de *Réunion centrale*, et déclarèrent que son but spécial était de favoriser l'émission libre et la discussion calme de tout principe patriotique, ainsi

que la proposition et l'exécution énergique de toute motion jugée utile au triomphe des intérêts moraux et matériels de la Belgique.

Le lendemain 16, la réunion s'installa à la salle de St.-George. Des hommes craintifs, susceptibles, et peu familiarisés encore avec toutes les conséquences d'un gouvernement constitutionnel représentatif, parurent surpris de la dignité, de la modération, de la sagesse qui présidèrent à toutes les délibérations de cette assemblée ; ils semblaient ne pas s'y attendre, et dès-lors conçurent l'espoir fondé qu'elle justifierait par ses actes leurs favorables prévisions. Nous verrons bientôt qu'ils ne furent pas trompés ; la *Réunion centrale* n'a mérité que des éloges et même, dans les jours d'orages et de malheurs qui suivirent de si près sa création, elle a rendu les plus grands services à Bruxelles qu'elle a défendu et fait défendre, et à la patrie qu'elle a concouru puissamment à sauver ; des impulsions vigoureuses et efficaces sont sorties de son sein ; elle a eu un patriotisme d'action et plus d'une fois son influence s'est fait sentir sur les événemens et sur les hommes. Nous reviendrons sur cette institution naissante, et plus tard, quand un demi calme reparut, nous verrons qu'elle se consolida de plus en plus et que le nombre de ses membres s'accrut au point qu'un local plus vaste étant devenu indispensable, elle s'installa au Petit-Théâtre et eut même un journal consacré à rendre compte de ses séances qui offrirent bientôt un surcroît d'intérêt.

Les États-Généraux marchèrent avec une lenteur désespérante. Le 13, ouverture et position des deux

grandes questions; le 14 deux séances, vérification de pouvoirs et *M. Van Toulon* nommé président, le 15; nomination de la commission de l'adresse en réponse au discours du trône, renvoi aux sections du message royal du 13, contenant les deux questions, et propositions de *Donker-Curtius* et *Sytzama* sur deux commissions d'enquêtes, à nommer l'une et l'autre dans le sein de la 2<sup>me</sup> chambre pour examiner les causes du mouvement belge et préparer des mesures propres à faire tout rentrer dans l'ordre légal! propositions ridicules dans les circonstances et que l'on fit cependant difficulté d'écouter, *par défaut de forme*, n'ayant pas été déposées en temps sur le bureau! le 16 et le 17 point de séance, les sections s'occupent de l'adresse; le 18, nomination de la commission des pétitions, et discussion sur les propositions de *Donker* et de *Sytzama* et sur l'adresse, le tout en comité secret; le 19 dimanche point de séance!

D'un autre côté on apprenait à chaque heure par les nouvelles de La Haye que nos députés y étaient dans un état de gêne, de mépris et presque de captivité; que les représentans des deux grandes parties du royaume y formaient comme deux camps séparés, que la froideur y était évidente et inexplicable, tandis que tout le monde y aurait dû se tendre la main; qu'aucun Hollandais ne regardait plus même un Belge quelles que fussent leurs anciennes relations d'amitié! qu'enfin l'effervescence y était si grande que, non seulement nos députés trouvaient à peine à se loger, mais que plusieurs d'entre eux, on citait *M. de Gerlache*, avaient été insultés dans les rues par la populace ameutée par des employés hollandais aux ministères et que la police avait dû disperser par la force;

qu'ils étaient à la lettre confinés chez eux sans oser en sortir, et qu'ils commençaient eux-mêmes à craindre qu'ôtages et prisonniers à La Haye, ils n'y eussent été attirés dans un but perfide, dans un guet-apens parlementaire pour consacrer, par leur présence impuissante et un faux semblant de légalité, l'asservissement de leur patrie. L'un d'eux écrivait sous la date du 17 : *Le ciel s'obscurcit, de noirs nuages s'approchent; le parti hollandais domine aux États-Généraux; Belges apprêtez-vous au combat ou à l'esclavage.*

Au milieu de l'agitation extrême des esprits causée par toutes ces nouvelles, M. le baron de Stassart s'échappa de La Haye et arriva heureusement à Bruxelles; son retour étonna, on y vit au premier moment un acte de faiblesse ou de crainte; mais il l'expliqua et le justifia par la lettre suivante qu'il fit insérer dans les journaux. (*V. n° 12.*)

Depuis le 11 le Collège des bourgmestre et échevins avait disparu ou du moins ne donnait plus signe d'existence; on fit la remarque dans les journaux qu'on ne voyait plus que M. l'échevin Hennessy, et qu'à Liège et ailleurs les magistrats administratifs n'abandonnaient pas ainsi leur poste au jour du danger; mais on ne tenait pas compte des dissemblances de position. A l'époque où nous sommes parvenus, Bruxelles n'avait plus d'autres autorités que la Commission de sûreté et l'État-Major de la Garde bourgeoise, et ce furent alors pour cette ville deux autorités tutélaires! La commission fit publier le 16 la pièce suivante (*V. n° 13.*)

Le 17 on apprit à Bruxelles les détails du second ban-

quet offert à Paris à M. de Potter et aux bannis belges; on lut aussi dans les journaux la fameuse lettre de Francfort, annonçant faussement la révolution de Pétersbourg où 20,000 hommes auraient été tués dans une émeute militaire.

Le même jour furent distribuées, par ordre de l'état-major, 1200 piques environ aux sections bourgeoises, c'était 150 par section; ces piques disparurent au bout de peu de jours, on ne sut pas bien ce qu'elles devinrent.

L'arrêté du roi qui nomme *M. Van Pallandt Van Keppel* ministre provisoire de la justice, en remplacement de *Van Maanen*, porte aussi la date du 17.

Du 16 au 18 des mains occultes répandirent avec profusion à Bruxelles deux brochures anonymes intitulées, l'une : *La ville rebelle*, l'autre : *Appel aux habitans de Bruxelles*; on y reconnut aisément la plume du galérien Libry; tous les faits, depuis le 25 août, y étaient tronqués, tous les argumens faux et menteurs; ces productions sont trop dégoûtantes pour qu'on puisse s'y arrêter; qu'il suffise de savoir qu'il y parle *des têtes infâmes qui doivent tomber sur l'échafaud quand le moment sera venu; qu'il en indique cinquante environ dont les noms de trente-sept sont déjà connus; qu'il proclame parmi ces brigands, ces incendiaires, etc., neuf français, un juif anglais et le reste belges, dont certains comtes, certains barons dont le bourreau attend les têtes, etc.* Ces productions firent sourire de pitié et de mépris; cependant on y vit l'esprit hollandais, l'organe des Hollandais, l'aveu et peut-être les projets du gouvernement; la haine s'accrut!

Mais ce qui acheva de combler la mesure fut le retour

de *MM. Nicolay et Vleminckx* qui s'étaient chargés de porter à La Haye les adresses belges aux membres méridionaux des États-Généraux ; ils arrivèrent à Bruxelles dans la soirée du 18 et rendirent compte sur le champ de leur mission à la Commission de sûreté et à l'État-Major général de la Garde bourgeoise réunis à l'Hôtel-de-Ville.

Il en résultait :

« Qu'arrivés à La Haye sans obstacle , le 16 dans la  
 » nuit, ils avaient eu le 17 dans la matinée une entre-  
 » vue avec cinq de nos députés ; que là ils s'étaient con-  
 » vaincus qu'il y avait impossibilité absolue de s'acquit-  
 » ter de leur mission devant tous les députés méridio-  
 » naux réunis ; qu'ils avaient remis les pièces dont ils  
 » étaient porteurs à l'un de ces cinq députés, lequel s'était  
 » chargé de les communiquer à tous ses collègues du midi  
 » qui, leur avait-on assuré, les prendraient en mûre con-  
 » sidération.

« Que les cinq députés qu'ils avaient pu voir les avaient  
 » engagés à quitter La Haye sur le champ, leur vie, ou tout  
 » au moins leur liberté, pouvant être compromise, si ja-  
 » mais la populace de La Haye ou la police apprenait  
 » leurs qualités et l'objet de leur mission ; qu'ils étaient  
 » donc partis de La Haye le 17, vers dix heures du matin,  
 » et n'avaient trouvé aucune entrave dans leur voyage.

» Qu'ils pouvaient affirmer, d'après tout ce qu'ils  
 » avaient vu et entendu, que tous les moyens de conci-  
 » liation présentés par les Belges, n'avaient pas de chance  
 » d'être adoptés à La Haye ; que nos députés y étaient  
 » dans un état évident de gêne et d'obsession et placés  
 » dans une situation telle qu'ils ne pouvaient plus agir,



» ni même parler avec la liberté nécessaire ; que la majorité hollandaise manifestait hautement l'intention de ne pas délibérer sur nos affaires, en présence de ce qu'ils appelaient la *rébellion belge* ; qu'il fallait préalablement, selon les Hollandais, que tout rentrât chez nous *dans l'ordre accoutumé* ; que les moyens qu'il proposaient à cet effet étaient une *amnistie* pour le commun des révoltés, avec la punition exemplaire de tous ceux qu'ils jugeraient convenable de faire passer pour leurs chefs dont les têtes devaient seules tomber ; qu'après, ils aviseraient à ce qui resterait à faire pour rétablir le règne de leurs lois et de leur domination, *d'une manière permanente et durable* ; que nos députés et surtout les signataires de la fameuse proclamation du 3 septembre sur la séparation, ne prolongeraient donc pas sans doute leur séjour à La Haye, etc., etc.»

MM. *Nicolay* et *Vleminckx* reçurent de leurs concitoyens les remerciemens que méritaient leur courage et leur dévouement ; ils avaient bravé de grands dangers pour épargner à leur patrie de grands malheurs ; ils ne réussirent pas ! Le destin avait prononcé !

Il paraît qu'on délibéra un instant de rendre leur rapport public ; mais on craignit de trop irriter le peuple, et l'on s'abstint de toute communication officielle.

Cette précaution fut inutile ; la substance du rapport de nos envoyés ne perça que trop rapidement et trop complètement dans Bruxelles ! La nuit ne fut pas tranquille ; des groupes nombreux se formèrent sur la Grand-Place et ailleurs ; on proférait des malédictions, des menaces ; on commençait à dire hautement que le danger était imminent, et que les autorités et même les

bourgeois ne faisaient rien pour y parer, pour se défendre; qu'il fallait des mesures bien plus décisives, bien plus fortes; qu'on ne haïssait pas assez les Hollandais, que les tièdes et les modérés devaient céder leurs armes aux dévoués, aux éprouvés; des propos plus clairs encore se répétaient sourdement! Les patrouilles bourgeoises parvinrent cependant à imposer aux masses, mais tout présageait des événemens prochains et sinistres.

PIECES PUBLIÉES OU CONNUES A BRUXELLES DU 13 AU 18 SEPTEMBRE 1830.

## N<sup>o</sup> 1.

### DISCOURS DU TRONE.

NOBLES ET PUISSANS SEIGNEURS,

La réunion extraordinaire de vos nobles puissances, qui s'ouvre aujourd'hui, est devenue urgente par le cours d'événemens déplorables.

En paix et en bon accord avec tous les peuples de cette partie du monde, les Pays-Bas ont vu récemment se terminer heureusement la guerre dans leurs possessions d'outre-mer. Tout y prospérait en repos par l'ordre, le commerce et l'industrie. Je m'occupais sans relâche du soin d'alléger les charges du peuple et d'introduire peu-à-peu dans l'administration intérieure, les améliorations que l'expérience avait indiquées; quand tout-à-coup Bruxelles, et d'après cet exemple, bientôt aussi dans quelques autres endroits du royaume éclata une insurrection, (*op-roer*), caractérisée par des scènes d'incendie et de pillage, dont le tableau serait trop douloureux pour cette assemblée, pour mon cœur, pour l'opinion nationale et pour l'humanité.

En attendant le concours de vos nobles puissances, dont la convocation a été ma première pensée, on a pris immédiatement toutes les mesures qui dépendaient de moi, pour arrêter les

progrès du mal, pour protéger les bien-pensans contre les mal-intentionnés et pour détourner de nôtre patrie le fléau de la guerre civile.

Remonter à la nature et à la source de ce qui s'est passé, en pénétrer avec VV. NN. PP. le but et les conséquences, est dans l'intérêt de la patrie actuellement moins nécessaire que de rechercher les moyens par lesquels le repos et l'ordre, l'autorité et la loi soient non-seulement temporairement rétablis, mais puissent être dorénavant garantis d'une manière beaucoup plus solide.

Dans l'intervalle, NN. et PP. SS., par la lutte des opinions, par l'agitation des passions et par la discordance des vues et des projets, c'est une tâche d'une haute difficulté de concilier mes désirs pour le bonheur de mes sujets avec les devoirs que j'ai contractés et jurés envers tous.

C'est pourquoi j'invoque votre sagesse, votre modération, votre fermeté, pour concerter, avec la sanction de l'opinion des représentans de la nation et de commun accord avec eux, ce qu'il convient de faire dans ces douloureuses circonstances pour le bien-être de la Néerlande.

De plusieurs côtés on pense que le salut de l'état serait obtenu par une révision de la loi fondamentale et même par une séparation de contrées unies par des traités et par cette même loi.

Mais une telle demande ne peut être mise en délibération que selon la voie tracée par cet acte dont toutes les dispositions ont été solennellement jurées par nous.

Cette importante demande sera l'objet principal de vos délibérations.

Je désire connaître sur ce point l'opinion et les vues de votre assemblée qui les donnera avec cette franchise et ce calme que requiert si particulièrement la grande importance de l'affaire. De mon côté, désirant par dessus tout le bonheur des Néerlandais dont la Providence divine a confié les intérêts à mes soins, je suis tout prêt à coopérer, avec votre assemblée, aux mesures qui peuvent conduire au but.

Cette session extraordinaire a pour objet ultérieur de donner connaissance à VV. NN. PP. que les intérêts du royaume, au

milieu des circonstances actuelles, demandent impérieusement la réunion de la milice nationale au-delà du temps fixé pour l'époque ordinaire des exercices.

Les crédits actuels peuvent provisoirement suffire aux dépenses de cette réunion prolongée de la milice ainsi qu'aux autres dépenses qui résulteront nécessairement de la révolte (*oproer.*) Cependant la régularisation ultérieure de ces dépenses devra faire l'objet de vos délibérations dans la prochaine session ordinaire.

NN. et PP. SS., je compte sur votre fidélité et sur votre patriotisme.

Me rappelant l'orage des révolutions qui a aussi grondé sur ma tête, j'oublierai aussi peu le courage, l'amour et la fidélité qui ont renversé le despotisme (*geweld*), fondé l'existence nationale et mis le sceptre dans ma main, que la valeur qui, sur le champ de bataille, a affermi le trône et assuré l'indépendance de la patrie.

Tout préparé à aller au-devant des vœux équitables, je ne céderai jamais à l'esprit de parti et je ne consentirai jamais à des mesures qui sacrifieraient le bien-être et les intérêts de la patrie aux passions et à la violence.

Le vœu de mon cœur est de concilier autant que possible tous les intérêts.

---

*N. B.* Après le discours, le président Corver-Hooft communiqua à la chambre la pièce suivante :

NOBLES ET PUISSANS SEIGNEURS,

Parsuite de ce que nous vous avons fait connaître en ouvrant votre session extraordinaire, et antérieurement à tous les Néerlandais par notre proclamation du 5 courant, nous souhaitons que vos nobles puissances prennent immédiatement en considération réglée et attentive les deux points suivans :

1° Si l'expérience a indiqué la nécessité de modifier nos institutions nationales.

2° Si, dans ce cas, il convient dans l'intérêt du bien général de changer ce qui est établi par des traités et par la loi fondamentale entre les deux grandes divisions du royaume.

Il nous sera agréable de recevoir, aussi vite que peut le permettre la nature des choses, la communication libre et franche des sentimens des représentans du peuple néerlandais sur ces questions importantes, afin de concerter avec VV. NN. PP., d'après les circonstances (*naar bevind*), les mesures qui pourraient mener à l'accomplissement de leurs intentions.

Et nous prions, NN. et PP. SS., que Dieu vous tienne en sa digne garde.

La Haye, 13 septembre 1830.

Signé. GUILLAUME.

## N° 2.

*A. S. M. le Roi des Pays-Bas.*

« Sire, ce n'est point sans éprouver un sentiment pénible que nous avons connu la demande qui a été faite à votre majesté, tendant à obtenir la séparation des intérêts des provinces méridionales et septentrionales. La crainte que notre silence ne puisse être interprété comme une adhésion nous impose le devoir d'exposer à votre majesté que ce vœu n'est nullement partagé par nous. L'expérience de quinze années nous a prouvé de la manière la plus évidente que c'est à l'échange mutuel et libre des produits que l'on doit la prospérité réciproque. Les avantages que la navigation a retirés des colonies, les débouchés que ces mêmes colonies offrent chaque jour de plus en plus à notre industrie, sont une preuve irréfragable que toute séparation serait funeste non seulement à cette province, mais au commerce et à l'industrie de la Belgique entière. Intimement convaincus de cette grande vérité nous osons la faire connaître à votre majesté avec le respect et la confiance qu'inspirent un roi qui veut le bonheur de son peuple et qui ne travaillera jamais qu'à sa prospérité bien entendue. »

*Les signatures sont trop nombreuses pour pouvoir être insérées.*

Anvers 13 septembre 1830

## N° 3.

**LA BRABANÇONNE.**

AIR des Lanciers polonais.

Dignes enfans de la Belgique ,  
 Qu'un beau délire a soulevés,  
 A votre élan patriotique  
 De grands succès sont reserves.  
 Restons armés, que rien ne change !  
 Gardons la même volonté,  
 Et nous verrons fleurir l'Orange  
 Sur l'arbre de la Liberté.

Aux cris de mort et de pillage,  
 Des méchants s'étaient rassemblés;  
 Mais votre énergique courage  
 Loin de vous les a refoulés.  
 Maintenant purs de cette fange  
 Qui flétrissait votre Cite,  
 Amis, il faut greffer l'Orange  
 Sur l'arbre de la Liberté.

Et toi, dans qui ton peuple espère,  
 Nassau, consacre enfin nos droits;  
 Des Belges en restant le pere,  
 Tu seras l'exemple des rois.  
 Abjure un ministère étrange,  
 Rejette un nom trop deteste,  
 Et tu verras mûrir l'Orange  
 Sur l'arbre de la Liberté.

Mais malheur, si de l'arbitraire  
 Protegeant les affreux projets,  
 Sur nous du canon sanguinaire  
 Tu venais pointer les boulets !  
 Alors tout est fini, tout change,  
 Plus de pacte, plus de traité,  
 Et tu verrais tomber l'Orange  
 De l'arbre de la Liberté

JENNEVAL.

**LA BRUXELLOISE,**

( AOUT 1830 )

Ain de la Marseillaise.

Drapeau brillant de la Belgique,  
 Étendard rouge-jaune noir,  
 Offre-nous ton aspect magique,  
 Et nous renattons à l'espoir *(bis)*  
*Rouge-jaune est feu du courage,*  
 Le noir, c'est mort aux ennemis.. ..  
 Hommes libres, soyons unis;  
 Honte éternelle à l'esclavage !  
 Courage, citoyens ! parlez et montrez-vous ;  
 Bientôt *(bis)* la *Liberté* reviendra parmi nous.

Belges, délivrez la patrie  
 Du joug d'un ministre oppresseur ;  
 Faites sur sa tête ennemie  
 Diriger un arrêt vengeur. *(bis)*  
 Du nom sacré de la *Justice*  
 Il se joue en nous accablant ;  
 On parle, on écrit en tremblant  
 Que lui-même tremble et frémissse !  
 Courage, citoyens ! parlez et montrez-vous,  
 Bientôt *(bis)* la *Liberté* reviendra parmi nous.

O Roi dont de pareils ministres  
 Osent fasciner les regards !  
 Entends-tu les clameurs sinistres  
 Qui s'élèvent de toutes parts ?.. *(bis)*  
 Dissipe l'orage qui gronde,  
 Rends la presse à la liberté ;  
 Que ta royale autorité  
 Sur l'amour du peuple se fonde !  
 Courage, citoyens ! parlez, unissez-vous ;  
 Bientôt *(bis)* la *Liberté* renaitra parmi nous.

## N° 5.

**LA MARSEILLAISE**

## DIS BELGES

Allons , enfans de la Belgique ,  
 Le jour de gloire est arrivé ;  
 Contre nous d'un joug tyrannique  
 L'étendard sanglant est levé. ( bis )  
 Entendez-vous près de Vilvorde  
 Les cris de ces nombreux soldats ?  
 N'osant compter sur les combats ,  
 Ils voudraient semer la discorde.

Aux armes , citoyens ! formez vos bataillons ;  
 Marchons (bis), qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Soldats belges , que la Patrie  
 Réclame comme ses enfans ,  
 Venez , votre troupe aguerrie  
 Portera l'ordre dans nos rangs  
 Abandonnez des mercenaires.  
 Qui voudraient diriger vos coups  
 Contre des Belges , contre nous ,  
 Vos parens , vos amis , vos frères.

Aux armes ! etc.

Et quoi ! des cohortes bataves  
 Feraient la loi dans nos foyers ;  
 Nous pourrions rester leurs esclaves ,  
 Nous de tout temps braves guerriers !  
 Belges , pour vous , ah ! quel outrage !  
 Quel ardeur il doit exciter !  
 Voulez-vous qu'on puisse douter  
 De vos vœux , de votre courage ?

Aux armes ! etc.

En avant , braves de Bruxelles !  
 Les Belges pour vous secourir ,  
 Comme vous à l'honneur fidèles ,  
 Ont juré de vaincre ou mourir.



RÉVOLUTION DE LA BELGIQUE,  
 Sous vos drapeaux à la victoire  
 Nous volerons avec transport,  
 Nous y trouverons tous la mort,  
 Ou bien nous trouverons la gloire  
 Aux armes ! etc.

Amour sacré de la Patrie,  
 Conduis, soutiens nos bras vengeurs ;  
 Liberté, liberté chérie,  
 Combats avec tes défenseurs.  
 Sous nos couleurs que la victoire  
 Accoure à tes mâles accens !  
 Que les Bataves expirans  
 Voient ton triomphe et notre gloire !  
 Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons ;  
 Marchons (bis), qu'un sang impur abreuve nos sillons !

## N° 6

## LA LIBERTÉ BELGE.

AIR *Amis, la matinee est belle* (de la Muette de Portici)

Généreux fils de la Belgique,  
 Plein d'amour pour la liberté,  
 L'éclat de ta valeur civique  
 Vivra dans la postérité  
 Unissant courage et prudence,  
 Sois prêt au combat  
 Ton triomphe ou la mort s'avance,  
 Attends l'arme au bras ;  
 La liberté ne t'échappera pas.

Du pillage et de l'incendie  
 Ta main reprima les excès,  
 Qui sans crainte exposa sa vie  
 Au sang pour d'autres succès,  
 Unissant courage, etc.

La Patrie à ton cœur est chère,  
 Tu feras respecter ses droits :

Belge, tu ne crains pas la guerre;  
 Mais tu veux le règne des lois  
 Unissant courage, etc.

L'ormeau se croise en palissade  
 Devant l'asile paternel,  
 Mais la plus forte barricade  
 Est dans ton courage immortel;  
 Unissant courage, etc

Oppose le calme à l'orage,  
 Mais veille encor sur tes foyers,  
 La honte est près de l'esclavage,  
 Et l'honneur est sous les lauriers :  
 Unissant courage, etc.

Peuple, l'Europe te contemple;  
 Songe à ces droits que tu defends,  
 Et la Liberté dans son temple  
 Ouvre les bras à ses enfants.  
 Unissant courage et prudence,  
 Sois prêt au combat  
 Ton triomphe ou la mort s'avance,  
 Attends l'arme au bras;  
 La liberté ne t'échappera pas.

## N° 7.

## AVIS.

Le sieur Delfosse, lithographe à Bruxelles, s'est empressé de payer son tribut à la cause sacrée de la patrie, en venant offrir au commandant de la Garde bourgeoise une lithographie allégorique qu'il lui a dédiée; cette lithographie se vendra au profit des pauvres.

Le commandant a, en conséquence, autorisé ledit sieur Delfosse, à se présenter chez tous les habitans de cette ville.

Il espère que son offre généreuse ne rester pas sans fruit et que chacun s'empressera d'encourager son patriotisme.

Bruxelles, le 13 septembre 1830.

*Le commandant en chef de la Garde bourgeoise,*  
 Baron VANDERLINDEN D'HOOGVORST.

## N° 8.

## AVIS INTERESSANT.

L'état-major et le conseil de la Garde bourgeoise, ayant résolu qu'un collecte serait faite à domicile, pour subvenir aux besoins du service de la Garde bourgeoise et des ouvriers sans-travail, les habitans de Bruxelles sont prévenus que les personnes dont les noms suivent ont bien voulu se charger de ce soin.

*Pour la première section* : MM. Van der Elst, rue aux Laines, Hanset, comte d'Andelot, de Page, avocat.

*Pour la 2<sup>e</sup> section* : MM. le curé de la Chapelle, Joseph Claus, négociant ; Devis, fabricant ; Jambels, rue du Poinçon.

*Pour la 3<sup>e</sup> section* : MM. Vauthier - Morel, Limbourg, d'Honner, Goffin-Matthieu.

*Pour la 4<sup>e</sup> section* : MM. Palmaert, père ; De Vleeschou-dere, Fortamps, Michiels-de-Heyn.

*Pour la 5<sup>e</sup> section* : MM. Lauwers, curé du Finistère, De Selliers de Moranville, Robyns, Allard, avocat.

*Pour la 6<sup>e</sup> section* : MM. Meeûs, directeur du jardin botanique ; Demeurs, Navez, Glibert.

*Pour la 7<sup>e</sup> section* : MM. Piron, Stadleer, rue Ducale, De Munck, Lemmens, Chapuis.

*Pour la 8<sup>e</sup> section* : MM. Michiels, Criquillon, Delmer, Verhulst, Vanderpeiren, Bovie.

L'état-major et le conseil sont convaincus que les habitans répondront à cet appel, ces dons patriotiques devant éminemment contribuer à maintenir la tranquillité publique et à faire respecter les propriétés.

Les personnes absentes de la ville ou qui pourraient s'absenter, sont priées de laisser leurs dons à leur domicile où les citoyens délégués pour la collecte se présenteront.

Au quartier-général de l'hôtel-de ville, le 14 septembre 1836.

*Le commandant en chef de la Garde bourgeoise,*  
Baron VANDERLINDEN D'HOOGVORST.

## N° 9.

## PROCLAMATION.

L'état-major général de la Garde bourgeoise informe les habitans que, depuis la création et l'entrée en fonctions de la commission de sûreté publique, les devoirs en quelque sorte illimités que les circonstances et le besoin urgent de maintenir l'ordre et de protéger les propriétés, avaient placés entre les mains de l'état-major, se trouvent aujourd'hui réduits à un simple pouvoir d'exécution, et que le pouvoir régulateur et administratif réside actuellement entre les mains de la commission de sûreté.

Bruxelles, ce 14 septembre 1830

*Le commandant en chef de la Garde bourgeoise,*  
Baron VANDERLINDEN D'HOOGVORST

Par ordonnance : *le Secrétaire,* NICOLAY.

## N° 10.

*Adresse à nos députés aux États-Généraux.*

MESSIEURS,

Le discours de la couronne aux États-Généraux, loin de satisfaire et de rassurer les habitans de Bruxelles, a excité au plus haut degré l'effervescence et le mécontentement populaire. Ce discours que l'on attendait avec anxiété, semble prouver que le gouvernement continue à ne pas comprendre sa situation vis-à-vis de nos provinces, et la nécessité d'y ramener enfin, par un système de franchise et de loyauté évidentes, le calme et l'espérance.

« L'État, y est-il dit, florissait dans un heureux repos, par l'ordre, le commerce, l'industrie. Le gouvernement s'occupait d'alléger les charges du peuple et d'introduire successivement dans l'administration intérieure les améliorations que l'expé-

rience avait indiquées. Tout-à-coup une émeute éclate à Bruxelles, et cet exemple est imité dans quelques autres localités ; l'incendie et le pillage signalèrent ces désordres, trop affligeans pour mon cœur, la nation et l'humanité, pour que j'en offre à cette assemblée le triste tableau. »

» Les mesures qui dépendaient du gouvernement ont été prises sans délai pour arrêter les progrès du mal, protéger les citoyens contre les malveillans et détourner du royaume le fléau de la guerre civile. »

Oui sans doute, messieurs, mais qui peut revendiquer le mérite de ces mesures dont le gouvernement semble s'attribuer l'honneur à lui-même ? n'appartient-il pas aux citoyens qu'une administration toujours pleine de défiance contre les hommes indépendans et libres avait privés de la force des armes, tandis qu'elle les livrait à une garde sans consistance qui disparut au premier signal du danger ?

Est-ce ainsi qu'il convenait de reconnaître les services éminens rendus par la garde de Bruxelles dont le zèle plein d'activité et de dévouement a préservé de l'incendie et du pillage les maisons de tant de fonctionnaires publics et les palais des princes et du roi lui-même ?

Une partie de la garnison de Bruxelles, désarmée en quelques instans, mettait l'autre à la discrétion du peuple irrité, lorsque les fidèles bourgeois vinrent prêter aux soldats paralysés dans leurs mouvemens un appui protecteur, vérité que le prince d'Orange s'est plu à reconnaître.

Vous avez jugés aussi, messieurs, ces faits honorables auxquels succéda un vif élan de patriotisme. Le bonheur relatif dont jouissaient les Belges, et qu'ils obtenaient à la sueur de leurs fronts, était diminué par les griefs de toute nature, dont l'existence obstinément maintenue par le gouvernement, était depuis long-temps l'objet des plaintes universelles. Un drapeau, cher aux souvenirs des Belges, dans tous les temps jaloux de leurs droits, est arboré en signe de ralliement. Ce drapeau national, choisi pour faire disparaître tout étendard contraire à la dynastie

tie régnante, contribue à calmer l'effervescence de la multitude. Il ramène l'ordre gravement troublé, mais il fait naître aussi dans tous les cœurs un vif désir d'affranchissement. Et comment de généreux citoyens, armés pour l'existence sociale compromise par l'incurie d'un ministère anti-belge, n'eussent-ils point songé à se délivrer des vexations et des iniquités sans nombre qu'ils subissent depuis dix-sept ans avec une patience que rien n'égale? En vain trois cent mille pétitionnaires ont signalé les motifs du mécontentement général. Le pouvoir était sourd à leurs humbles demandes.

Cependant, la capitale des provinces du Midi se trouve en possession d'une force que des circonstances imprévues ont mise dans ses mains. D'autres cités, émues d'un sentiment qui vit dans toutes les âmes, suivent l'impulsion qui résulte, non d'une connivence coupable, mais d'un élan spontané et légitime. Les régences de presque toutes les autres villes prennent part au mouvement patriotique. Les premiers d'entre vous, messieurs, réunis à Bruxelles, appuient ce mouvement par une proclamation où, loin de blâmer leurs compatriotes, ils déclarent, d'après l'exemple qui leur avait été donné par la commission nommée par le prince d'Orange, s'associer franchement à leurs efforts et manifestent énergiquement à S. A. R. les vœux des Belges pour une séparation du Nord et du Midi du royaume, qui seule semble le terme nécessaire d'injustices et de préférences odieuses.

Tels sont, messieurs, les événemens qui ont précédé la résolution que vous avez prise de tenter encore les chances d'une réunion avec vos collègues des provinces du Nord, réunion de puis tant d'années funeste aux habitans des provinces du Midi. Il ne nous appartient point de juger une détermination, un parti mûrement examiné sans doute par votre sagesse; cependant, au milieu des dangers imminens qui menacent et la ville de Bruxelles, et notre patrie tout entière, nous ne devons point vous taire la vérité. La proclamation du roi, votre absence, le discours prononcé par S. M. aux états-généraux nous présentent un sombre avenir. Partout des troupes occupent nos forteresses,

ou cernent nos villes avec une attitude qui respire la guerre, et semblent vouloir en appeler à la violence plutôt qu'au bon droit.

Tandis que vous soumettant à toutes les exigences d'une étroite légalité vous employez l'arme du raisonnement pour soutenir notre cause, les bataillons grossissent autour de nous. Le discours du trône vous invite même à les maintenir en permanence. Sommes-nous donc les ennemis d'un arrangement à l'amiable? Sommes-nous des sujets rebelles qu'il faut impitoyablement courber sous le joug? Vous connaissez nos intentions constitutionnelles et justes; vivre avec la Hollande sur un pied d'égalité lorsque nous supportons une partie si considérable du fardeau de sa dette est l'unique prétention de ces révoltés audacieux qu'on entoure d'un appareil foudroyant. Un tel système de compression militaire ne peut, messieurs, qu'attirer sur nous les plus affieuses calamités. Tandis que vous suivrez pas à pas toutes les formalités exigées par la loi fondamentale pour la solution de la grande question que vous devrez décider plus tard réunis à des députés convoqués en nombre double, notre commerce et notre industrie périclitent de langueur dans une douloureuse incertitude.

Des villes considérables inquiétées par le voisinage de troupes nombreuses dont elles ignorent les projets, sont dans un état continuel d'alarme, et verront croître rapidement la misère et le désespoir des classes ouvrières.

Lorsque votre présence autour du trône lui assure toute sécurité, souffrirez-vous que vos concitoyens, amis comme vous des droits de leur patrie, encouragés par vous-mêmes à défendre ces droits, soient exposés à des mesures guerrières, aussi intempestives qu'inutiles? Ce n'est point sans doute pour nous abandonner et nous perdre que vous avez consenti à suivre, dans leur long circuit et malgré l'urgence des événements, toutes les voies constitutionnelles les plus lentes et par conséquent les plus pénibles dans notre situation; que cette condescendance de votre part vaille du moins au pays, dont vous êtes les mandataires, le repos et la confiance dont il a un pressant besoin.

Ce but réparateur ne peut être atteint qu'autant que vous obteniez immédiatement du trône une mesure rassurante et décisive qui fasse renaître de suite le calme dans les esprits et la confiance indispensable au commerce et à l'industrie; que les démonstrations hostiles dont nous sommes menacés cessent, que les troupes venues du Nord et qui nous environnent se retirent dans leurs garnisons. La tranquillité se rétablira et les apparences de guerre civile que le gouvernement craint de voir éclater se dissiperont d'elles-mêmes.

Tels sont les vœux que nous désirons voir porter au pied du trône. Si vous ne pouviez obtenir ces garanties indispensables dans la crise actuelle, nous osons croire, MM., que vous refuseriez hautement de légaliser, par votre présence à La Haye, les vues et les actes hostiles qui consommeraient la ruine de notre patrie.

Bruxelles, 15 septembre 1830

### N<sup>o</sup> 11.

» Les soussignés, habitans de Bruxelles, Liège, Louvain, Luxembourg, Namur, Neufchâteau, Alost, St-Trond, Roulers, Tirlemont, Jodoigne, Dinant, Thielt, etc.

« Vu le discours du trône et considérant le danger d'heure en heure plus imminent d'une guerre civile, la détresse et l'irritation toujours croissante des classes commerçantes et ouvrières.

» Supplient leurs députés d'employer tous leurs efforts, pour faire consacrer sans délai, dans l'adresse en réponse au discours du trône, ou par tout autre acte, le principe de la séparation du Nord et du Midi, et de réclamer en même temps l'éloignement immédiat des troupes hollandaises stationnées dans les provinces belges.

» Si leurs efforts n'atteignent pas ce but, seul capable de maintenir la paix dans nos provinces, les soussignés invitent instamment leurs députés à revenir parmi eux comme un grand nombre d'entre eux en avaient d'abord exprimé l'intention.»

Bruxelles, le 15 septembre 1830.



## N° 12.

*Le baron de Stassart, député de Namur, à ses concitoyens.*

Chers concitoyens, les députés réunis à Bruxelles ayant fini par prendre la résolution d'aller à La Haye, je n'ai pas hésité le moins du monde à m'y rendre, quelle que fût d'ailleurs mon opinion personnelle. Je me flattais ou plutôt je cherchais à me flatter que le gouvernement, éclairé sur la véritable situation de nos affaires, adopterait la seule mesure convenable, et qu'il nous présenterait un projet de loi que les Belges appelaient de leurs vœux, un projet de loi que commandait impérieusement une politique prévoyante; mais vain espoir! l'on se borne à des questions vagues, compliquées, et dont il est impossible de se promettre un résultat satisfaisant. Dans cet état de choses, ne pouvant espérer aucune utilité de ma présence aux Etats-Généraux, j'ai cru devoir revenir à Bruxelles pour y donner des soins à la santé de ma femme que j'avais laissée très-souffrante.... Je m'empresserai de retourner au poste *lorsqu'un projet de loi clair, précis et positif pour provoquer la séparation des deux parties du royaume sera mis en discussion.* Jusques-là je ne vois pas ce que peuvent faire des députés vraiment Belges.

Je regarde comme un devoir, chers concitoyens, de vous communiquer les motifs qui m'ont fait quitter La Haye, le 15 de ce mois, après avoir assisté à la séance royale et aux deux séances qui l'ont suivie.

Je saisis cette occasion pour vous renouveler l'assurance de mon entier dévouement.

Bruxelles, le 17 septembre 1830.

Le baron DE STASSART.

## N° 13.

La Commission de sûreté chargée, aux termes de son mandat, de maintenir le principe de la séparation du Nord et du Midi,

invite tous les citoyens qui ont, sur cette question nationale, des vues utiles et patriotiques, à lui communiquer leurs mémoires où nos intérêts politiques, commerciaux et industriels seraient examinés avec impartialité.

Bruxelles, 16 septembre 1830.

*S. Van de Weyer, A. Gendebien, Rouppe,  
Félix de Mérode, Ferd. Meeus.*

## CHAPITRE XIV.

JOURNÉE DU DIMANCHE 19 SEPTEMBRE 1830.

Arrêté intempestif de la Commission de sûreté. — Nuit d'orages. — Excitations. — Tumultes. — Tentative contre l'Hôtel-de-Ville

LA matinée fut tranquille; mais les nouvelles de La Haye et de Vilvorde où l'on savait qu'il y avait de grands mouvemens de troupes, entretenaient une fermentation continuelle et menaçante. La garde bourgeoise distribuée en nombreuses patrouilles, voyait sa tâche devenir à chaque instant plus pénible; elle était moins écoutée d'heure en heure. Les visages et les costumes des 25 et 26 août reparaissaient; elle entendait autour d'elle proférer des accusations sourdes d'inaction, de modération et même de trahison. On avait prévu que le défaut de travail ameuterait les ouvriers qui voudraient sortir à tout prix de cet état de gêne; mais rien n'annonçait que le peuple eut conçu des projets hostiles contre la bourgeoisie. On entendait cependant depuis plusieurs jours, des bouches qui, comparant le peuple de Bruxelles à un do-

gue enchaîné, disaient tout haut. *Allons ! il faudra encore une fois lâcher Picard.*

Il est hors de tout doute qu'il y eut dans cette journée, comme dans toutes les autres semblables, des excitateurs, des meneurs, pour nous servir du terme consacré, car jamais le peuple ne marche seul ; mais toujours est-il vrai de dire que la force des choses l'entraînait maintenant vers les excès, à part même toute intervention des hommes.

Il avait vu que la secousse du mois d'août avait avancé la classe moyenne qui, presque prise au dépourvu, s'était portée conciliatrice, et il avait accepté cette sorte d'arbitrage avec une confiance qu'on n'avait pas assez remarquée peut-être ; *il laissait faire les habiles.*

Mais il lui paraissait aussi que la bourgeoisie oubliait ou négligeait son rôle ; on croyait qu'il fallait faire un nouveau pacte avec le roi ; le vœu de la séparation avait été émis ; il fallait donc agir avec promptitude et fermeté, et au lieu de cela, on voyait la garde bourgeoise, dans des circonstances si graves, se rabaisser au rôle presque mesquin de surveiller la tranquillité publique que personne ne songeait à troubler !

Toutefois, c'est un fait que le peuple avait inspiré de la terreur à la bourgeoisie ; un journaliste venait de traiter de *pillarde* la populace de Bruxelles, et on pouvait s'apercevoir que cette opinion dominait les bourgeois même de la ville, qui flétrissaient par cet injuste soupçon ceux qui, peu d'heures après, allaient verser leur sang pour eux et devenir leurs libérateurs, en dépit d'eux-mêmes.

Mais près d'un mois s'était écoulé et rien n'avancait ;

nos députés oubliant leur généreuse résolution de ne pas quitter Bruxelles, s'étaient laissés entraîner à La Haye, où le roi et ses conseillers savaient mettre le temps à profit; les paroles du prince d'Orange oubliées, un discours hypocrite, des cris de guerre en Hollande, une armée en Belgique, des menaces continuelles de punir une poignée de factieux, les affronts faits à MM. de Stassart et de Gerlache, tout annonçait qu'un coup terrible allait être frappé!

Le peuple bruxellois sentit par une sorte d'instinct le danger imminent qui le menaçait; il voyait les vengeances, les réactions hollandaises avec toutes leurs conséquences; la force était à deux lieues; on allait la faire agir, c'était évident, et aucun préparatif de défense! Il prétendait que la garde bourgeoise qui avait trop à perdre ne se battrait pas ou peu; que c'était donc à lui à défendre Bruxelles, et que pour cela il lui fallait des armes à tout prix! Il se ressouvenait enfin comment il s'en était procuré le 25 août, et comment on les lui avait enlevées bientôt après. Dès ce moment tous ses murmures, tous ses efforts tendirent vers ce but unique: *Des armes!*

La Commission de sûreté et l'état-major général comprenaient cependant leur position; ils donnèrent des ordres pour renouveler et renforcer les barricades, surtout celles des portes de la ville. Ce fait prouvé à l'évidence que les autorités n'étaient pas non plus sans crainte d'une attaque extérieure.

Les choses en étaient là quand une circonstance peu importante par elle-même vint hâter l'explosion du mécontentement populaire.

Bruxelles se gardait ; les communes de la banlieue étaient aussi sous les armes ; mais sans communications établies , sans un centre d'ordre et de commandement ; personne ne se hasardait encore à sortir des limites locales ; on ignorait complètement ce qui se passait à une demi-lieue , ou bien on ne le connaissait que par des bruits , des rapports douteux et contradictoires. Il n'y avait de certain que l'imminence du péril.

Dans la nuit du 18 au 19 , plusieurs jeunes gens dévoués et courageux , parmi lesquels on comptait les Liégeois qui ont attaché leur nom à ce fait , se réunirent en volontaires , résolurent d'aller reconnaître eux-mêmes les positions et les mouvemens des troupes qui , disait-on , poussaient leurs vedettes jusques près des portes de la ville , et à cet effet , se divisèrent en deux troupes , dont l'une se porta en éclaireurs sur la route de Vilvorde , la seconde sur celle de Tervueren. C'était la première fois que les Belges se hasardaient à se porter ainsi à la rencontre de l'ennemi.

Les éclaireurs qui s'étaient dirigés vers Vilvorde ayant entendu venir la diligence de Hollande partie de Bruxelles quelque temps après eux , engagèrent le conducteur à ne pas les dépasser et à suivre au pas leur petit détachement , jusqu'à ce qu'il eût achevé sa reconnaissance. Cette précaution était prise pour que la diligence ne pût arriver à Vilvorde et avertir les soldats de cette ville de la marche du détachement , avant qu'il n'eût achevé ses opérations. Mais le conducteur qui craignait sans doute de se trouver plus avant au milieu de quelqu'es-carmouche , préféra revenir sur ses pas et rentrer à Bruxelles , avec sa voiture et ses voyageurs.

Les éclaireurs qui se rendirent à Tervueren n'y trouvèrent pas les cavaliers qu'on leur avait dit s'y être rendus au nombre de trente, des postes avancés de Vilvorde; mais ils crurent pouvoir désarmer les maréchaussées qui habitaient encore le village, et ils amenèrent leurs chevaux à Bruxelles.

Ces deux expéditions, qui se firent à la vérité, sans ordre de l'état-major, mais par des gens de bonne volonté qui n'avaient d'autre intention que de contribuer à la sûreté de la ville, furent blâmées fortement de ceux qui tiennent avec raison aux lois de la discipline militaire. Mais on crut à l'Hôtel-de-Ville qu'il y avait plus de sérieux dans ces faits dont peut-être les détails n'étaient pas parvenus aux chefs dans toute leur exactitude. Disons plus; la Commission de sûreté eut peur; il y avait 15,000 hommes à Anvers avec le prince Frédéric et 10,000 à Maastricht et à Tongres; elle se voyait engagée dans une lutte inégale qu'elle avait tout fait pour empêcher; elle voyait finir la révolution de paroles et commencer la révolution d'action !

Une proclamation fut affichée dans l'après-dînée pour désavouer les deux expéditions de Vilvorde et de Tervueren, et quelques phrases de cette pièce furent malheureusement choisies avec assez peu de précaution. (*V. ci-après.*)

Cette proclamation faite évidemment pour arrêter la fougue du peuple et l'empêcher de se livrer à des hostilités dont les suites deviendraient irréparables, produisit un effet diamétralement contraire; on crut y voir la preuve de ménagemens hors de saison, d'une inaction et d'une

modération intempestives cachant des arrières pensées, et les premiers groupes qui se réunirent dans la soirée, eurent pour cri de ralliement : *Nous sommes trahis ; nous sommes vendus , mais heureusement nous ne sommes pas encore livrés.*

Il faut convenir, en effet, que les rédacteurs de cette pièce, ou connaissaient bien peu l'esprit public, ou ne montraient guères de prévoyance. Ils faisaient un crime d'aller chercher les ennemis et de provoquer une agression militaire que personne ne voulait exciter, et moins de trente-six heures après, de telles provocations étaient devenues un devoir et un honneur, et la population marchait au dehors en les répétant à grands cris !

Vers dix heures du soir, les rassemblemens étant devenus plus nombreux, surtout à la Grand'-Place, la proclamation qui avait été partout arrachée et lacérée, fut brûlée en plus de vingt endroits, au bout des bayonnettes et les lambeaux jetés contre l'Hôtel-de-Ville. C'était devenu l'usage.

Dès-lors la junte, connue sous le nom de *Commission de sûreté*, perdit toute influence, toute confiance; ses ordres furent méconnus et l'on put prévoir sans peine que sa chute était décidée et prochaine. Des plaintes furent adressées le soir même à la *Réunion centrale*, où les vrais et énergiques patriotes réunis aux Liégeois étaient concentrés; rien n'y fut résolu, mais il était aisé de voir que le volcan tremblait, et que l'on comprenait enfin que, si la classe moyenne sait *diriger* elle ne peut *faire* une révolution; qu'il fallait donc armer le peuple à tout prix; l'on avait aussi connaissance à la Réunion centrale

d'une certaine lettre écrite au prince Frédéric, lettre dont le style bas et rampant avait provoqué l'indignation.

Dans tout cela cependant on n'a jamais fait assez la part de la position ; une révolution qui renverse ne réédifie pas à l'instant ; il y a toujours nécessairement temps d'arrêt, et c'est le moment le plus dangereux. D'après la tournure que prenaient alors les affaires, la bourgeoisie de Bruxelles, menacée à la fois par le roi et par la populace, se voyait dans la situation la plus critique. On était effrayé, on regrettait même la tranquillité de l'ancien ordre de choses ; mais il n'est pas vrai, comme on l'a avancé, que, ce jour là même, une pétition contre la séparation ait été discutée et signée à la bourse.

Vers onze heures du soir les clameurs des groupes devinrent affligeantes ; elles ne discontinuaient pas un instant, on les entendait dans toute la ville au milieu du silence de la nuit ; c'étaient la plupart des sons confus au milieu desquels on distinguait seulement, *des armes ! des armes ! en avant !*

Vers la même heure, un rassemblement considérable se mit à parcourir plusieurs rues précédé de tambours et des Gardes bourgeoises de Liège ; mais il n'y eut pas le moindre désordre. On fraternisait avec les postes et avec les nombreuses patrouilles bourgeoises que l'on rencontrait ; on leur recommandait du courage, et de préparer leurs armes ; on répétait à grands cris, partout et uniquement : *des armes ! en avant !*

Mais vers minuit, les rassemblements de la Grand-Place prirent un caractère plus hostile et plus déter-



miné. On avait vingt fois tenté de forcer l'entrée de l'Hôtel-de-Ville, où l'état-major et la commission de sûreté étaient en permanence; la Garde bourgeoise avait toujours réussi à repousser les assaillans sans employer la force; mais alors enfin un groupe nombreux, dont faisait partie la troupe liégeoise, parvint dans les salles, tambour battant, en demandant des armes. Son aspect était menaçant; plusieurs membres des autorités se retirèrent !... on parla, les altercations furent très-vives entre les citoyens qui réclamaient des fusils et la commission de sûreté; enfin on distribua à la foule quelques fusils, on en promit davantage pour le lendemain, et pour cette fois encore on parvint à contenir le peuple qui se retira sans rien briser ni dévaster, mais en murmurant plus que jamais.

Ce fut surtout à *M. Rogier*, commandant des Liégeois, que l'on dut cet heureux résultat; chacun écoutait sa voix et rentrait aussitôt dans l'ordre; il se porta au milieu de la Grand'-Place où il harangua la multitude avec l'énergie du patriotisme; il l'invita au bon ordre; il promit de lui délivrer quarante fusils qui appartenaient à son corps; il demanda que la population de Bruxelles par sa bonne conduite, prouvât qu'elle voulait la liberté, non le pillage, non l'incendie, et que l'on punit sur-le-champ militairement celui qui ferait de ses armes un coupable usage ou menacerait la tranquillité publique.

La voix de *M. Rogier* fut à chaque instant couverte par des cris d'enthousiasme: il conduisit dans le plus grand ordre, à la caserne de Sainte-Élisabeth, un groupe

très-nombreux qui exigea de le suivre; les cris de *vive la liberté!* interrompaient seuls la tranquillité qui régnait dans cette colonne.

Lorsqu'elle fut arrivée à la caserne, sur l'ordre de M. Rogier, on lui en ouvrit l'entrée, et les armes disponibles furent distribuées après qu'on eut pris les noms, qualités et domicile des citoyens auxquels on les confiait.

Toute cette troupe partit et forma une patrouille nombreuse qui parcourut la ville en poussant des cris de *vive la liberté!* et en chantant en chœur des refrains patriotiques, avec des clameurs plus que bruyantes jusque vers quatre heures du matin.

Pendant ce temps une foule de bruits circulaient parmi la multitude restée réunie sur la Grand'-Place et qui, mécontente de son demi succès dans sa tentative sur l'Hôtel-de-Ville, vociférait toujours le cri : *des armes! des armes!* on y disait que le tocsin serait sonné à cinq heures, qu'il fallait se former en corps réglé sur la place St-Michel pour de là revenir en force enlever les armes de l'Hôtel-de-Ville, etc. ; mais, dans tous ces groupes, on entendait protester qu'on ne voulait pas se servir de ces armes contre les bourgeois, et même plusieurs fois des colonnes populaires passèrent dans cette nuit devant des corps de garde, en criant : *vive la Garde bourgeoise!*

Ces rassemblemens nombreux ne se composaient plus, comme ceux des jours précédens, de jeunes garçons, de misérables en guénilles et de filles de joie, mais d'ouvriers robustes et résolus, d'hommes faits qui demandaient du travail et du pain, d'anciens militaires qui,

surtout, demandaient des armes ; le langage de ces groupes était plus mâle, plus énergique. On se plaignait beaucoup de la misère, des souffrances, mais on s'indignait de la honte qui allait rejaillir sur Bruxelles; des témoins oculaires rapportent à peu près ainsi, les propos qu'ils entendirent alors sur la Grand'-Place. — Nos femmes et nos enfans n'ont pas de pain. — (C'est vrai, c'est vrai.) — Les riches ne songent qu'à garder leur argent sans s'inquiéter de nous. — (Nous le savons bien.) — Ils s'arrangeront avec les Hollandais pour avoir de bonnes places et nous en serons les dupes. — (Il faudra voir.) — C'est à nous à défendre la patrie. — (*bravo.*) — De chasser les étrangers qui nous mangent. — (*Bravo.*) — De ne pas souffrir que le nom de Bruxelles soit flétri. — (Jamais, jamais.) — Mourons tous plutôt, etc. (Tonnerre d'acclamations.)

Ce fut dans ce moment d'effervescence extrême, vers une heure du matin, que, près de la Grand'-Place, une patrouille bourgeoise insultée et poussée à bout (on dit même qu'un coup de fusil ou de pistolet avait été lâché sur elle) fit feu sur les groupes. Quatre hommes tombèrent grièvement blessés, l'un d'eux mourut sur-le-champ; le sang bruxellois coula et les Hollandais n'étaient pas encore arrivés! mais cet événement déplorable où il y eut au moins imprudence et légèreté, n'eut pas de suite, ne produisit aucun effet, et on a toujours varié sur ses causes comme sur ses détails; au surplus, ce fut la deuxième et dernière fois que les bourgeois manquèrent à la résolution par eux prise, dès le 26 août, de ne tirer *en aucun cas* sur le peuple.

Cependant , à la suite de cette décharge , les groupes plus irrités encore quittèrent en partie la Grand'-Place et se répandirent dans diverses directions. Ils désarmèrent quelques faibles postes de la Garde bourgeoise qui ne résistèrent pas à la vérité , mais ils ne firent aucun mal aux citoyens. Ceux-ci au contraire parvinrent à les calmer , en fraternisant avec eux et en rejetant sur un mal-entendu le malheur qui venait d'arriver sur la Grand'-Place ; ils en tirèrent un bon nombre des cabarets d'où , après les avoir régelés , ils parvinrent à leur faire regagner leurs demeures , en leur faisant sentir la nécessité de l'union dans un tel moment , et le peuple protesta de nouveau qu'il voulait des armes uniquement pour défendre sa liberté au prix de son sang , mais non pour s'en servir contre la bourgeoisie , ni pour piller. Honneur à ces braves bourgeois qui rendirent alors , non sans danger , un grand service à la ville , et dont les noms sont presque inconnus !

A quatre heures du matin , on entendait encore partout les clameurs incessantes et retentissantes de la multitude exaspérée qui n'avait pas encore été aussi compacte , aussi nombreuse , aussi déterminée ; son point central de réunion était alors la place de S<sup>t</sup>-Michel , comme l'impulsion en avait été donnée dès minuit , sur la Grand'-Place ; on disait qu'ils étaient plus de 10,000 ; que l'on joigne à ce chiffre 2,000 bourgeois armés parcourant la ville , et l'on pourra se faire une idée de l'aspect de Bruxelles pendant cette nuit d'agitation et d'orages ; vers le jour , il y eut du calme , mais on prévoyait facilement que rien n'était terminé , et que le soleil du lendemain éclairerait de nouveaux événemens.

M. le commandant en chef de la garde et plusieurs des officiers supérieurs parcoururent les postes pendant le reste de la nuit; les députés des huit sections furent convoqués pour la troisième fois à l'Hôtel-de-Ville, pour le lendemain à huit heures du matin. Le mot d'ordre était *Egmont.—Exemple.*

PIÈCE UNIQUE PUBLIÉE A BRUXELLES LE 19 SEPTEMBRE 1830.

N° 1.

La Commission de sûreté, Commandant en chef, Commandant en second et Membres du Conseil de la garde, informés qu'une troupe d'hommes armés, sortis de Bruxelles sans aucune autorisation des chefs, et même malgré les injonctions faites par un officier supérieur, s'est rendue à Tervueren où elle s'est emparée de quelques chevaux appartenant à la maréchaussée;

Que de plus un autre parti, également sans mission de l'autorité établie, s'est permis d'arrêter, aux environs du pont de Laeken, la diligence d'Amsterdam, ce qui a forcé le conducteur de rétrograder, au détriment du commerce et des intérêts privés;

Considérant que de pareils actes sont non-seulement destructifs de toute discipline, mais qu'ils constituent une violation expresse du droit des gens comme des engagements contractés; qu'en outre ils sont de nature à exposer sans nécessité les habitants de cette ville aux conséquences funestes d'une agression militaire *que ceux-ci ne cherchent pas à provoquer.*

Manifestent leur improbation formelle de l'acte désordonné qui vient d'avoir lieu; ordonnent que les chevaux enlevés seront renvoyés sans délai, et sous escorte, au détachement de maréchaussées stationné à Tervueren, et qu'il sera écrit au prince Frédéric pour désavouer cette infraction et en annoncer la réparation.

Ordonnant en outre qu'un Conseil de discipline sera institué sur le champ, à l'effet d'appliquer aux individus qui, à l'avenir, se rendraient coupables de pareils délits et de tous actes d'insubordination dangereuse, la rigueur des lois militaires.

Bruxelles, 19 septembre 1830.

Suivent toutes les signatures.

## CHAPITRE XV.

JOURNÉE DU LUNDI 20 SEPTEMBRE 1830.

Désarmement et désorganisation de la garde bourgeoise par la populace. — L'Hôtel-de-Ville est enfin forcé — Dissolution et retraite de la Commission de sûreté. — Dispersion de toutes les autorités, et disparition de tous les fonctionnaires. — Premier gouvernement provisoire. — Complete anarchie populaire

Dès six heures du matin, l'immense multitude d'ouvriers et gens du peuple qui avait passé la dernière partie de la nuit sur la place Saint-Michel en chantant des refrains patriotiques et en poussant de continuelles clameurs, s'était grandement renforcée; on remarqua au jour qu'environ la sixième partie de cette troupe était armée de fusils; la veille ils n'en avaient pas un seul. Alors certainement leur volonté eût été irrésistible; ils avaient la force et dictaient la loi, sans la moindre contradiction, à toute la ville; on devait craindre des excès, des pillages. Jamais Bruxelles n'avait couru un si grand danger; on se trompa; le peuple n'exerça d'autre acte de souveraineté que de s'emparer de trois bouteilles de liqueurs dans deux boutiques.

Vers sept heures du matin, cette troupe s'ébranla et

se mit en marche pour la Grand'-Place où ils ne trouvèrent personne ; ils ajournèrent leur attaque , et une voix ayant crié qu'il fallait aller chercher les Liégeois , on se porta à la caserne Sainte-Élisabeth.

Il y eut là de nouveaux pourparlers ; les Liégeois refusèrent de se joindre à la populace et M. Rogier employa encore toute son éloquence , toute son influence pour rappeler à l'ordre et à l'union.

Mais cette fois il ne réussit pas ; la foule s'écria « qu'elle » saurait bien avoir des fusils par force pour se défendre, » puisqu'on lui en refusait de bon gré ; qu'elle savait où » il y en avait et qu'elle était déterminée à s'armer à tout » prix. »

Différens groupes se formèrent aussitôt ; ils marchaient en bon ordre , semblaient écouter des chefs et avaient chacun à leur tête quelques-uns d'entre eux déjà armés. Ils parurent se concerter , combiner leurs marches et leurs mesures et prirent diverses directions.

Le poste de l'Amigo fut le premier désarmé ; on y enleva tous les fusils au nombre de cinquante ; les bourgeois , que d'ailleurs on n'insultait ni ne provoquait , sentirent que toute résistance était impossible et cédèrent avec modération et sagesse. Il était alors neuf heures du matin.

Ce premier succès enhardit le peuple ; on sut partout , à l'instant , que le poste de l'Amigo était désarmé ; alors les groupes réunis ou séparés se portèrent successivement à tous , ou au moins à la très-grande majorité des postes bourgeois et y firent la même opération ; on a calculé que plus de quinze cents fusils changèrent ainsi

de mains en moins de deux heures, dans cette matinée.

Cependant il y a ici une remarque singulière à faire ; c'est que le peuple répugnait à l'idée de désarmer les bourgeois ; la preuve en est que dans plusieurs corps de garde, il compta les hommes et les fusils et ne prenait que l'excédent ; nous citons entre autres les postes des trois Palais, de la Grand'-Garde Place Royale, de la rue de la Régence, de la Prison, du Sablon, du Tribunal, du Palais de justice, etc. On trouva dans l'un d'eux trente-six fusils et trente-cinq hommes, on prit un fusil ; dans un autre cinq hommes et huit fusils, on prit trois fusils et ainsi de suite.

Dès-lors cependant, la garde bourgeoise ainsi désarmée partiellement, fut totalement désorganisée, et cela ne pouvait être autrement ; dès qu'elle était dominée par le peuple sa mission était finie ; les bourgeois se retirèrent chez eux et abandonnèrent sur-le-champ tous les postes ; qu'y auraient-ils fait ! Un très-petit nombre osèrent emporter leurs armes avec eux, et les fusils laissés dans les postes ne tardèrent pas à être enlevés jusqu'au dernier par les groupes populaires dont les visites aux corps de garde se répétaient d'heure en heure.

L'acharnement pour se procurer des fusils était si grand que l'on fouillait avec le plus grand soin et à diverses reprises, tous les lieux et même les cachettes où l'on pouvait imaginer qu'il s'en trouvait ; c'est ainsi que les greffes de première instance et d'appel furent forcés et visités plus de dix fois et toujours par des groupes différents ; il s'y trouvait une trentaine de fusils de chasse, dont quelques-uns de prix, y déposés comme pièces de conviction pour délits de chasse ; ils furent tous enlevés.



Nous avons vu que plusieurs caisses d'armes étaient successivement arrivées à Bruxelles de Liège et d'ailleurs ; on les avait, pour la plupart, gardées à l'Hôtel-de-Ville ; mais, dans la matinée du 20, 5 caisses d'armes de guerre, arrivées de Liège à Bruxelles par la voiture de M<sup>me</sup> Lemaire, avaient été déposées sous les galeries du Palais de justice qui est voisin, dans la crainte qu'elles ne fussent pillées si on les transportait à l'Hôtel-de-Ville.

On ne l'ignorait pas : aussi le groupe nombreux qui se présenta à ce poste et qui avait été précédé d'un quart d'heure par un détachement liégeois, exigea-t-il la remise de ces caisses. M. *Ernest Grégoire*, qui y organisait dans ce moment les élémens du premier corps franc, avec MM. *Rodenback* et *Niellon*, se jeta au milieu du peuple pour y rétablir l'ordre ; après quelques pourparlers on le choisit pour commandant tout d'une voix ; un seul homme qui paraissait un des meneurs et qui avait déjà manifesté l'intention de piller, s'y opposa en jurant, en disant que c'était encore un *Monsieur*, et porta même à M. Grégoire un coup de pointe de sabre qui le blessa à la cuisse ; celui-ci le désarma lui-même et le fit chasser des rangs ; ce fut alors que M. *Pletinck*, lieutenant-colonel de la Garde bourgeoise, voyant M. *Grégoire* à la tête de cette masse de peuple armé, vint le prier de ne point la diriger vers le haut de la ville dans la crainte du pillage des palais ; M. Grégoire le promit et tint parole.

Toutes les représentations que l'on fit au peuple furent inutiles ; il n'écouta rien ; les caisses furent enfoncées, et tous les fusils qu'elles renfermaient, au nombre de plus de cent cinquante environ furent pris et partagés.

On peut se peindre l'agitation de la ville pendant tou-

tes ces expéditions, ces courses d'hommes armés, ces coups de fusils tirés en l'air ! les boutiques et magasins fermés, la crainte du pillage se joignant à celle d'une attaque extérieure, l'incertitude sur celui de ces malheurs qui serait le plus redoutable !

Vers huit heures du matin, les députés des huit sections convoqués à l'Hôtel-de-Ville, s'y réunirent. Mais ils y furent peu nombreux ; il manquait aussi plusieurs membres de l'état-major et de la Commission de sûreté ; cependant il paraît qu'on délibérât, qu'on voulut prendre des mesures ; mais les événemens marchaient et entraînaient tout dans leur cours ; on apprenait de minute en minute les effets de la résolution prise par le peuple de se procurer des armes à tout prix, même en enlevant celles de la garde bourgeoise ; toute opposition devenait impossible.

Que faisaient pendant cet intervalle les nombreux bourgeois du parti modéré ? Les uns se résignaient d'avance au cours des choses, quel qu'il fût ; les autres invoquaient assez hautement l'arrivée des forces royales. Deux pétitions furent, dit-on, adressées au prince Frédéric et portées à Anvers par des hommes connus comme appartenant à l'opposition, même catholique. La première, couverte de beaucoup de signatures, demandait amnistie pour la ville, et assurait qu'elle était prête à se soumettre ; la seconde, revêtue de dix noms seulement, promettait qu'au premier aspect des troupes du prince on arborerait la cocarde orange. La plupart des riches se détachaient du peuple, non par désaffection mais par timidité.

Vers dix heures du matin, les groupes alors en partie armés, se réunirent sur la Grand'-Place où parurent en un clin d'œil plus de 1500 hommes. Le cri unique était : *Liberté! des armes!* On voulut pour parler, on ferma les portes; mais tout fut inutile; en un instant les portes furent enfoncées, l'Hôtel-de-Ville fut forcé; on y chercha partout des armes; on fouilla tous les recoins et on y trouva en effet des caisses de réserve et autres; toutes les armes qui y étaient furent enlevées et distribuées. On en porta le nombre à quatre ou cinq cent. Les uns disaient qu'elles y avaient été oubliées, d'autres qu'elles y étaient cachées.

Le peuple était mécontent des difficultés qu'il avait éprouvées depuis deux jours pour s'en emparer; il méconnut toutes les voix qui s'efforçaient de le rappeler à l'ordre, même celles de MM. *Borremans, Pletinckx*, et de ses chefs les plus connus et les plus populaires; il manifesta l'intention, non de piller, mais de dévaster l'Hôtel-de-Ville, ce centre tutélaire d'autorité d'où, depuis près de quatre siècles, étaient tant de fois partis les ordres et les mesures qui lui donnaient toujours du travail et du pain dans les crises publiques! Mais le mot de *trahison* circulait dès-lors dans beaucoup de bouches; on accusait hautement les autorités sans distinction, et même des chefs de la garde, de conniver avec les Hollandais, de les appeler même. Le peuple murmurait! Il est déplorable de dire qu'il céda, en partie du moins, à ce sentiment d'animosité. Il commit des dégâts, brisa des vitres, des meubles, des portes, endommagea des tableaux, déchira ou dispersa des pa-

piers qu'il jeta par les fenêtres, ainsi que deux caisses remplies de cocardes oranges oubliées dans un coin; cette circonstance l'irrita encore davantage, mais à tort cependant; il fut démontré plus tard que ces cocardes étaient là depuis plus de dix ans; ce fut avec peine qu'on parvint à préserver les registres de l'état civil.

Pendant plusieurs jours, l'Hôtel-de-Ville offrit le plus triste spectacle; il était comme abandonné à lui-même; les portes enfoncées permettaient à tout le monde d'aller s'y promener comme dans un lieu public; ce ne fut que pendant la bataille, le 24, au bruit du canon et quand les boulets pleuvaient jusqu'aux environs, que l'ordre y reparut et que l'autorité s'y réinstalla.

Cet envahissement armé de l'Hôtel-de-Ville parut un événement si grave et si dangereux aux membres de la Commission de sûreté, de l'état-major et des sections de la garde bourgeoise, ainsi qu'à plusieurs notables citoyens réunis à eux depuis le matin, et qui tous en avaient été témoins oculaires et presque victimes, que la prudence leur parut commander la retraite; plusieurs d'entre-eux quittèrent même la ville sur-le-champ; quand on le sut, ils furent grandement blâmés; on dit qu'ils s'étaient sans doute exagéré leurs dangers; on se demandait quels reproches ils avaient à se faire, s'ils n'avaient pas réuni tous leurs efforts pour empêcher l'anarchie? On ajoutait que ce n'était point de leur faute s'ils avaient été vains, et qu'après tout, la proclamation de la veille n'était point un motif pour quitter un poste où leur présence était plus que jamais nécessaire, etc.

Quoi qu'il en soit, dès ce moment toutes les autorités

disparurent ; la Commission de sûreté, dissoute par le fait, suivit l'exemple du gouverneur et de la régence ; il n'y avait plus à Bruxelles, ni magistrats, ni fonctionnaires. M. d'Hoogvorst restait presque seul. L'état major de la garde bourgeoise et la garde elle-même désorganisée et dominée existèrent à peine ce jour-là qui fut à Bruxelles le triomphe le plus complet de l'anarchie populaire.

On assura alors, et les journaux le répétèrent, que les membres de la Commission de sûreté se proposaient de réunir le même jour 20, tous les notables de Bruxelles, à l'effet de les consulter sur les mesures à prendre dans les graves circonstances où l'on se trouvait, mais que les événemens ayant rapidement changé l'état des choses, la commission, avant d'être dissoute, n'avait pu donner suite à cette idée.

Cependant il se rencontra quelques hommes de tête, plus fortement trempés et qui firent face à la tempête ; M. d'Hoogvorst, commandant en chef de la garde, ne céda qu'à la force et prit le jour même des mesures pour réunir, dès le lendemain, la garde bourgeoise armée qu'il voulait passer en revue sur la Grand'-Place ; on aurait cru cette tentative impossible, cependant elle fut couronnée d'un plein succès, comme nous allons le voir, et fit le plus grand bien, en imposant à la multitude, en lui démontrant qu'elle n'était pas maîtresse de tout oser, enfin en détournant son exaltation contre l'ennemi du dehors.

Après la prise de l'Hôtel-de-Ville, le peuple se réunit en tumulte sur la Grand'-Place et se rangea en bataille

sous les ordres de *M. Ernest Grégoire* qu'il reconnaissait seul pour chef ; MM. *Colette de Liège*, *Lambinon* de Dinant et *Gillain* de Namur commandaient sous lui.

Toute cette foule se mit en marche sur trois rangs et en bon ordre pour se rendre à la place de la Monnaie ; on peut en porter le nombre à 1500 hommes dont la moitié armés. La pluie tombait par torrens.

Pendant ce trajet on rencontra plusieurs patrouilles de Bourgeois, commandées par MM. *Nique* et *Laman*, le peuple voulait les désarmer ; mais pour éviter quelque malheur, *M. Grégoire* demanda aux chefs un petit nombre d'armes pour ses gens non encore armés ; on les lui remit de bon gré, ce qui satisfit le peuple à qui son commandant fit crier alors à divers reprises, *vive la garde bourgeoise !*

Arrivés à l'état-major de la 5<sup>me</sup> section derrière le spectacle, *M. Grégoire* trouvant le corps-de-garde fermé, somma les Bourgeois d'ouvrir ; ceux-ci ne répondirent pas et s'échappèrent par une issue dérobée ; alors le peuple voulut enfoncer la porte ; *M. Grégoire* leur défendit d'entrer ; il brisa lui-même la porte et leur distribua avec le plus grand ordre un assez grand nombre de lances qui se trouvaient dans ce corps-de-garde. De nombreux spectateurs remarquèrent avec quelle facilité le commandant maniait cette masse indisciplinée et s'en faisait écouter et obéir, à tel point que pas le moindre excès ne fut commis par elle.

*M. Anoul*, commandant de la 6<sup>me</sup> section, était couru à son poste central (maison de Knyff), aussitôt après les scènes de l'Hôtel-de-Ville ; ce poste était du très-petit

nombre de ceux qui avaient su conserver leurs armes, et d'autres secondaires de la même section étaient dans le même cas. M Anoul, secondé par les officiers, réunit les bourgeois, leur représente les dangers immenses que court la ville et l'urgence de faire à l'instant une patrouille nombreuse ; il est écouté ; les bourgeois bien armés, bien résolus, se réunissent au nombre de 120 au moins ; le commandant se met à leur tête, en ne laissant que quatre hommes au poste, et se rend directement à la Monnaie. Il y arrive avant la troupe nombreuse partie de la Grand'-Place, qui vint bientôt se ranger en bataille, le dos tourné au théâtre ; la sienne était en face, le dos tourné à l'Hôtel de la Monnaie ; il y est joint par d'autres détachemens de bourgeois armés des diverses sections qui portent cette troupe à plus de 500 hommes, commandés alors par *MM. d'Hoogvorst et Palmaert*.

Le spectacle était singulier ; les deux troupes armées avaient un air hostile ; on craignit un instant de grands malheurs ; la partie du peuple non encore armée et qui cependant était dans les rangs, criait : *Des armes !* et parlait de se jeter sur celles des bourgeois ; mais on parla, les chefs du peuple parvinrent à calmer les plus acharnés. M. d'Hoogvorst remit à M. Grégoire quelques fusils qu'il fit chercher à son hôtel très-voisin, et après une demi-heure d'hésitation, le peuple, tambour battant et drapeau en tête, précédé du peloton d'avant-garde qui croisait la baïonnette comme dans une attaque, se mit en marche en bon ordre pour la caserne St<sup>e</sup>-Élisabeth. On put les y contenir jusques vers quatre heures du soir et ils y furent organisés.

Cette annonce inusitée , détournée et presque mystérieuse , dépourvue de tout caractère officiel, parut n'avoir été lancée que pour sonder l'opinion publique. On ignora et même on ignore encore quels en sont les auteurs ; on parla de la *réunion centrale* de St-George, etc. mais en général on s'en inquiéta peu , et tel était alors l'état de trouble et d'anarchie, que les citoyens de Bruxelles qui, trois jours auparavant, auraient reculé devant la pensée d'un gouvernement autre que celui du roi, l'adoptèrent avec joie ce jour-là et attendirent impatiemment l'établissement, alors seulement annoncé, d'un centre d'autorité et d'action.

Mais les choses en étaient alors venues au point que rien n'était stable et que les événemens entraînaient d'heure en heure les hommes et leurs oeuvres. S'il fut sérieusement question dès-lors de ces sept membres pour former le gouvernement provisoire, et s'ils furent invités par plusieurs à prendre en mains l'autorité anéantie et perdue, toujours est-il vrai que *ce premier gouvernement provisoire* ne donna passigne de vie et ne put même être institué ; on en trouve la preuve dans une lettre de M. le comte *F. de Mérode* du 15 octobre 1830, insérée dans les journaux du 17 suivant.

Le peuple complètement armé faisait des patrouilles tumultueuses et bruyantes, mais avec ordre ; on remarquait que les bourgeois désarmés le matin commençaient à s'y joindre et paraissaient dans les rangs où on leur remettait des fusils ; on en tira un bon augure. D'ailleurs on avait laissé en général les armes aux gardes bourgeois qui consentaient à se joindre aux attroupemens.



Une patrouille bourgeoise les suivit de loin, visita les postes de la ville, et tranquillisa par sa seule présence, un grand nombre d'habitans. Ce fut la dernière fois, dans cette crise au moins, qu'on vit la bourgeoisie armée parcourir les rues de Bruxelles.

Mais MM. les officiers de la garde sentirent, qu'au milieu de cette désorganisation totale du corps des bourgeois armés, leur mission, *comme tels*, était terminée; un grand nombre d'entre eux se réunirent, rédigèrent par écrit les motifs de leur conduite, renvoyèrent leurs insignes et décorations et rentrèrent dans les rangs comme simples gardes bourgeois; ils montèrent la garde la même nuit comme factionnaires et, dès le lendemain, reparurent à la revue dans leurs grades respectifs sur l'invitation de leur commandant en chef; leur conduite mesurée, dévouée et rationnelle est au-dessus de tout éloge!

La classe inférieure du peuple était donc enfin souveraine absolue à Bruxelles; elle n'avait ni frein, ni rivale; rien ne lui résistait plus! et cependant il n'y eut ce jour-là que du bruit, beaucoup de bruit, et des armes changées de mains; mais pas le moindre désordre, pas la moindre atteinte aux propriétés; la pensée même n'en vint à personne! Il est bon de prendre note de ce fait; il caractérise l'époque, excuse les choses et justifie les hommes.

Mais au milieu de cette effervescence générale, un pas immense fut fait; les mots décisifs de *gouvernement provisoire* furent enfin prononcés pour la première fois! et dans la matinée on lut, affichées sur tous les murs de Bruxelles, le peu de lignes suivantes. ( *V. ci-après.* )

Vers quatre heures la troupe nombreuse qui, comme nous l'avons vu, était entrée le matin à la caserne S<sup>te</sup>-Elisabeth, en sortit en bon ordre, tambours en tête, au nombre de 600 hommes armés environ ; elle parcourut jusqu'à la nuit les principales rues de la ville et chacun de ceux qui la formaient rentra alors chez soi ; en vain les chefs avaient voulu les faire loger à la caserne pour que les armes y fussent conservées ; M. *Crabbé* qui était venu se joindre aux autres officiers, leur fit même, dans ce but, apporter des vivres à ses propres frais ; mais tout fut inutile et il ne revint le lendemain que ceux qui avaient réellement l'intention de se battre pour la défense de la ville ; les autres avaient vendu leurs armes et ne participèrent point à la solde qui fut comptée aux premiers ; le trésorier de la ville délivra à cette fin une somme de 500 florins.

Cet armement du peuple est un fait d'autant plus important dans l'histoire de notre révolution, que ce sont surtout ces mêmes hommes qui, dans l'après dîner du 23, et dans les 3 autres journées, se sont fait tuer pour la défense de Bruxelles.

On assura que les auxiliaires Liégeois firent partie de cette troupe et on ne put découvrir d'autre but à une telle démonstration que de promener partout un drapeau aux couleurs liégeoises, *jaune et rouge*, que l'on avait placé au centre de la colonne et que l'on y tenait continuellement déployé, pour que l'on put y lire plus facilement ces mots en caractères apparens :

## GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

*de Potter ,  
Gendebien ,  
d'Outremont de Liège.*

Cette manière de proclamer *trois noms* au lieu de *sept* prouva que rien n'était encore fixe , et qu'il y avait discord parmi ceux qui conféraient le pouvoir. Nous verrons comment on parvint bientôt à rallier les opinions et les esprits sur cet objet dont l'importance planait de loin au-dessus de toutes les autres.

---

PIÈCE UNIQUE AFFICHÉE A BRUXELLES LE 20 SEPTEMBRE 1830.

Un gouvernement provisoire s'organise ; on dit qu'il sera composé de la manière suivante :

MESSIEURS :

*Raukem de Liège , des États-Gén. ,  
Félix De Mérode ,  
Gendebien ,  
Van de Weyer ,  
De Potter ,  
D'Outremont de Liège ,  
De Stassart , des États-Gén.*

---

## CHAPITRE XVI.

JOURNÉE DU MARDI 21 SEPTEMBRE 1830.

Deuxième gouvernement provisoire. — L'état de trouble continue. — Proclamation du Prince Frédéric à Anvers. — Revue de la Garde bourgeoise sur la Grand'-Place. — Création des corps francs. — Premier toc-sin. — Seconde journée des barricades. — Première sortie des Bruxellois. — Attaque des avant-postes ennemis à une lieue de la ville. — Premier signal de la guerre civile.

LA nuit fut plus calme qu'on n'aurait pu s'y attendre. Les postes bourgeois se regarnissaient peu-à-peu, et le commandant en chef s'occupa sans relâche des mesures propres à réorganiser la garde et à la réunir dans le jour pour en passer la revue.

On arrêta plusieurs personnes dans la matinée, entre autres, un individu bien mis qui criait dans les groupes : *qu'il fallait chasser les Liégeois qui n'étaient venus à Bruxelles que pour mettre le trouble et le désordre partout*; on le regarda comme un espion hollandais, de même qu'un maréchaussée déguisé qui, près de la porte de Laeken, se défendit contre 8 hommes.

On s'était plaint, dès la veille, à la *Réunion centrale*, qu'il y avait des cendres mêlées avec la poudre dans les cartouches et qu'une partie des fusils distribués n'avaient pas de lumières. Le peuple était inquiet, méfiant, menaçant. On alla jusqu'à accuser *M. Vandersmissen*,

commandant en second de la garde , de connivence avec les Hollandais ; il donna dès le 20 sa démission.

Dans la matinée on lut dans les journaux ; « que la » Commission de sûreté étant dissoute par le fait, et les » autorités n'existant plus, *la Réunion centrale* venait de » décider qu'elle serait remplacée par un *gouvernement » provisoire*, composé de trois membres, lequel était » nommé. »

On se rappella les trois noms inscrits sur le drapeau liégeois promené la veille dans la ville avec pompe et appareil.

Enfin on vit placardée sur les murs une affiche de grande dimension, où n'étaient écrits, mais en très gros caractères, que les seuls mots du drapeau placés dans le même ordre, savoir : *gouvernement provisoire • De Potter, d'Outremont de Liège, Gendebien.*

Dès-lors plus de doute ; il y avait union et concert ; un gouvernement était établi ; c'est ce que nous nommons ! 2<sup>m</sup> *gouvernement provisoire.*

Mais remarquons bien qu'il ne fut pas plus stable, pas plus constitué que le premier ; il n'a pas donné signe d'existence ; il a été écrasé par les événements.

Dans la nuit les nouvelles de Bruxelles du 19 et du 20 parvinrent au prince Frédéric à Anvers ; on doit croire qu'elles furent tronquées, défigurées ; mais toujours sera-t-il déplorablement vrai qu'il fut cruellement trompé par les apparences ! Il crut que l'anarchie populaire divisait, affaiblissait les Bruxellois, tandis qu'elle avait décuplé leurs moyens, leurs forces, leurs ressources ; qu'on allait lui ouvrir les portes et le recevoir à bras

ouverts comme un sauveur ! Il est même permis de supposer qu'aveuglé par cette idée fixe, il ne consulta pas La Haye pour prendre dès-lors, de son chef, l'affreuse résolution de tenter l'essai de la force contre Bruxelles, résolution dont les malheurs et les suites sont encore incalculables !

Tout concourt à confirmer cette conjecture ; la conduite du Prince, à dater de cette nuit, ne fut plus la même ; les mouvemens de troupes qui se concentraient sur Vilvorde et dont les avant postes s'approchèrent insensiblement de Bruxelles, comme pour sonder le terrain, la marche en avant des batteries, jusqu'alors placées au-dessus de Malines, et une foule d'autres indices indiquaient assez qu'une décision soudaine venait d'être prise ; enfin la proclamation (*V. ci-après, n° 1.*), signée à Anvers le 21, à une heure du matin, ne laisse presque aucun doute sur le *motu proprio* du Prince, motivé sur les troubles nouveaux de Bruxelles.

C'était même dans son caractère ; ceux qui le connaissent en seront convaincus comme nous, et quand le 24 ou 25 ; il arriva enfin des ordres de La Haye, il était trop tard ! on était engagé, enfourné ! et le 27, lorsqu'on évacua, c'était encore un *motu proprio* ! on n'avait point reçu un tel ordre de La Haye, c'était impossible ! il fallait plus de vingt-quatre heures pour correspondre ; mais n'anticipons point sur les événemens.

En effet, dans le moment même où les Etats-Généraux examinaient la question de *séparation* qui leur était soumise et qu'ils décidèrent affirmativement huit jours plus tard, quel ordre, quelle impulsion pouvait

porter ce malheureux prince à attaquer Bruxelles à force ouverte ?

C'est qu'il pensait ne pas y trouver de résistance sérieuse, et par ce coup de main hardi et décisif, applanir bien des difficultés, faciliter les opérations des États-Généraux, et dompter l'effervescence belge; enfin se faire la réputation d'un jeune militaire de cœur, de tête et d'exécution.

Voilà la seule solution raisonnable et même possible, dans l'hypothèse à peu près démontrée selon nous, qu'il n'avait pas reçu de La Haye l'ordre d'attaquer le 23.

Cependant tout le monde, il s'en faut, n'a pas été de notre avis et n'a pas excusé, comme nous, le père aux dépens du fils, et ceux qui l'ont fait ont encore cherché, deux autres mobiles à sa conduite.

On a dit d'abord qu'il avait des partisans en ville, qu'on l'y appelait avec son armée, qu'on l'assurait qu'on ne résisterait pas ou fort peu.

Ce bruit a couru; il est encore impossible de savoir s'il était fondé; nous ne pouvons le croire! le supposer seulement nous paraît déjà une atroce calomnie. Cependant la proclamation disait que les troupes allaient entrer, à la demande des meilleurs citoyens!

On a ajouté que le prince, irrité des attaques faites contre ses avant-postes par les Bruxellois et leurs auxiliaires, le 21 et le 22, s'était brusquement déterminé, par ce seul motif, à sévir, à punir le 23!

On s'est trompé, et cette supposition n'est pas soutenable; ses avant-postes s'étaient avancés de plusieurs lieues, dès la matinée du 21, malgré toutes ses promesses, avaient

ainsi donné le signal des hostilités et forcé par là les Bruxellois à les prévenir pour n'être pas eux-mêmes surpris ; son plan était arrêté avant qu'ils songeassent à faire des sorties contre ses troupes , et ils n'eussent pas bougé de leurs murs , pas plus que depuis trois semaines , sans les mouvemens militaires autour d'eux , et si les grand'-gardes ennemies ne se fussent montrées à Schaerbeek , à une demi-lieue de la ville. Personne ne peut en douter et n'en a douté.

Au surplus , ces circonstances peuvent sans nul doute l'avoir confirmé dans sa résolution du 21 en l'aigrissant de plus en plus ; peut-être même qu'alors seulement la batterie d'obusiers reçut l'ordre de rejoindre...

L'on sait cependant que depuis , le prince Frédéric , pour justifier son attaque sur Bruxelles , a invoqué ces hostilités des 21 et 22 , commises contre ses troupes , et même l'on a remarqué que le roi hollandais , dans son discours d'ouverture des États-Généraux , le 18 octobre , a encore rappelé cette circonstance en terme d'excuse ou de défense ; nous croyons avoir démontré qu'ils doivent chercher ailleurs une justification , si toutefois il en existe une pour eux dans les possibilités humaines !

La proclamation du Prince ne fut connue à Bruxelles que par son insertion dans la *Gazette des Pays-Bas* , distribuée tard dans la soirée du 22 ; elle ne fut point affichée ; qui l'aurait fait d'ailleurs ? il est même douteux que des exemplaires en placards en soient parvenus aux autorités , c'est-à-dire , aux chefs de la Garde bourgeoise , toutes les communications étant interceptées ; elle fut donc peu connue avant le 23 , fit alors quelques dupes ,



mais en petit nombre, entre autres, au spectacle du 22 soir, ouvert ce jour-là pour la dernière fois et où plusieurs habitués l'approuvèrent hautement en disant qu'enfin tout allait être fini le lendemain; elle ne produisit donc en définitif d'autre effet que de faire ouvrir les yeux aux incertains et de confirmer la résolution de se défendre à outrance et jusqu'à la mort. On n'eut pas le temps d'ailleurs de la méditer; la menace fut trop tôt réalisée. L'éclair ne précéda la foudre que de peu d'heures.

Mais enfin il n'y avait plus de doute; le roi ou son fils en appelaient au dieu des batailles. Il traitait sa capitale de rebelle, son peuple de factieux; il offrait dans sa clémence l'amnistie ordinaire, c'est-à-dire, la punition de tous ceux qu'il voudrait trouver coupables; il ordonnait que les portes fussent ouvertes le lendemain à son armée; *les bons citoyens de la ville* le lui avaient fait demander; elle entrera donc demain, sinon elle usera de violence contre une poignée de factieux, etc.; telle est en effet la substance ou résumé de la proclamation du *Prince Frédéric!*

Vers dix heures du matin eut lieu sur la Grand'-Place la revue de la Garde bourgeoise convoquée et rassemblée par les soins et les ordres de son commandant en chef. On s'étonna avec raison, qu'après les événemens de la veille, cette garde pût offrir un semblable coup-d'œil; tous les officiers décorés de leurs insignes étaient à la tête des compagnies. On calcula qu'il y eut là environ 3,500 hommes armés, dont 300 tout au plus l'étaient de piques seulement. On vit dans les rangs deux corps de

volontaires bruxellois qui, la veille, s'étaient procuré des armes aux dépens des bourgeois. Le premier, fort d'environ 600 hommes, commandé par M<sup>r</sup> *E. Grégoire*; le second, d'à-peu-près 200 hommes, sous les ordres de M. *Borremans*; ils y avaient été convoqués par le commandant en chef qui passa la revue, accompagné de tout son état-major, et qui ayant ensuite réuni les commandans des sections et des volontaires, leur fit part « qu'il restait à » la tête de la Garde bourgeoise comme chef civil et pour » le maintien du bon ordre intérieur, mais que le peuple témoignant, depuis deux jours, la volonté déterminée de se défendre contre toute attaque extérieure, » et ce danger paraissant imminent d'heure en heure, » il était nécessaire de nommer un commandant en chef » des forces actives, pour repousser toute agression et » même pour aller à la rencontre de l'ennemi; qu'ils » pouvaient donc dire à leurs sections respectives, que » tous ceux qui voudraient faire partie des forces mobiles pouvaient s'annoncer; qu'ils recevraient à l'instant des instructions, des ordres et des armes, s'ils en » étaient dépourvus; qu'il les engageait par suite à conduire, après la revue, leurs troupes aux lieux de rassemblement qu'il leur indiqua, à procéder sur-le-champ à cette opération et à en lui transmettre le résultat. »

Les 8 chefs sectionnaires, joints aux commandans des volontaires, élurent sur-le-champ M. *Vandermeeren* pour commandant en chef des forces mobiles, et M. *Plé-tinckx* pour commandant en second, ensuite les sections obéirent, à l'invitation de M<sup>r</sup> *d'Hoogvorst*, et un

grand nombre de bourgeois s'inscrivirent comme volontaires; on en porta le nombre à plus de 1,200; les deux sections rassemblées sur la place S<sup>t</sup> Michel en fournirent seules 332. Vers midi, le recensement était terminé partout; ceux de la 6<sup>m<sup>e</sup></sup> section se rendirent à S<sup>te</sup> Élisabeth pour se joindre aux volontaires de M<sup>r</sup> E. Grégoire.

L'avis suivant fut publié dans la matinée à la suite de cette résolution (*V. ci-après, n<sup>o</sup> 2.*), mais on n'eut guère le temps d'incorporer à ces volontaires le nombreux renfort que leur offrait la Garde bourgeoise; on fut à la lettre dominé par les heures.

Vers une heure et demie, l'alarme se répand dans tout Bruxelles avec la rapidité de l'éclair; on fuit, on court, on se heurte, les portes se ferment, on prend les armes, et quand on demande la cause de tant d'agitation et de terreur, on n'entend que ces seuls mots : *ils sont là, défendons-nous.*

En effet, dès le matin de ce jour, mardi 21 septembre, les avant-postes hollandais s'étaient partout approchés de la ville; on avait signalé un piquet de cavalerie à Schaerbeek; on savait qu'il y avait des troupes cantonnées à Dieghem et à Ever, à une lieue de Bruxelles; les rapports avaient été exagérés, le bruit général était que l'attaque allait avoir lieu; personne ne le contredisait et tout le peuple en armes était d'accord qu'il fallait se défendre; depuis la veille, disait-on, les Bruxellois venaient enfin de se réveiller; à peine tenaient ils des fusils que l'ennemi, c'est-à-dire, les troupes de leur roi, paraissait à leurs portes.

Au milieu de ce mouvement universel, on entendit enfin pour la première fois le son lugubre du tocsin de S<sup>te</sup> Gudule, répété bientôt par toutes les paroisses, et même au loin par les églises des villages voisins. La générale battit dans toutes les rues.

Bruxelles offrit alors pour la seconde fois, pendant trois ou quatre heures, le tableau effrayant d'une ville ouverte qui, sans troupes, sans général, se dispose à se défendre contre une armée, par le seul courage de ses habitans et par des moyens extra-militaires, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Ce fut une répétition de la scène du 31 août soir ; l'élan fut même plus vif, plus général ; il est impossible de se faire une idée du tableau de Bruxelles dans ce moment suprême ; c'est toujours le peuple qui agit, c'est lui qui descend dans l'arène, c'est son sang qui va couler ! la bourgeoisie stationnaire ou simplement conservatrice doit nécessairement disparaître ou se confondre avec lui. On ne peut rendre l'expression de tous ces visages, de tous ces cris, de tous ces citoyens courant en sens divers et tous pourtant pour le même but ; on acheva de dépaver les rues ; on entendait sans cesse rouler les paniers de pierres sur les étages et les greniers ; tout le monde, femmes, enfans, vieillards courut renforcer les barricades et en construire de nouvelles qui se multiplièrent de toutes parts comme par enchantement et semblaient sortir de terre. On n'en comptait guères plus de cent depuis le 31 août ; du 21 au 23 septembre le nombre en était porté à plus de 550. On a calculé qu'à Paris, dans les journées de juillet, il y en eut 4200 environ et qu'on

y remua 3,400,000 pavés. La proportion a été gardée à Bruxelles dont l'aspect changea encore de face dans cette journée pour devenir de plus en plus guerrier et menaçant. Les barricades des portes de la ville, surtout celles de la porte de Schaerbeek si renforcées dès le dimanche matin, comme nous l'avons dit, furent encore doublées et garnies de défenseurs; deux pièces de canon y furent dès-lors placées aux acclamations du peuple, enfin aux yeux des Français, c'était Paris au 27 juillet, sa population tumultueuse, ses combattans improvisés!

Cependant l'heure du combat n'avait pas encore sonné; mais les plus ardents d'entre nous, les Liégeois et une foule de bourgeois et d'auxiliaires, qui venaient, une heure auparavant, de se déclarer *volontaires*, ne travaillèrent point aux barricades; ils coururent aux armes, sortirent de la ville et, sans autres guides que leurs informations de route et les bruits ou rumeurs populaires, ils se précipitèrent à la recherche de l'ennemi qu'on annonçait dans les trois directions où il s'était montré, savoir: sur la route de Flandre où étaient les hussards, sur celle de Louvain et surtout vers les villages où conduit la chaussée de Schaerbeek.

On vit alors sur ces trois points un spectacle singulier; des hommes armés de fusils, sans vivres ni bagage, la plupart vêtus de blouses bleues, couraient à une bataille comme d'ordinaire on va à une partie de chasse ou de plaisir, et le danger qu'on allait affronter, son sang qu'on allait verser, était les choses auxquelles on songeait le moins. L'animosité contre le nom hollandais était dès-

lors si forte, le mépris pour leur courage proverbial si prononcé, qu'on n'hésitait pas un instant à marcher en avant sans ordre, sans mesures arrêtées, et qu'on aurait ri au nez, et même fait pis, à quiconque aurait osé représenter qu'on n'était pas préparé à attaquer ainsi en plaine, et en tirailleurs, des troupes réglées soutenues de cavalerie et d'artillerie. On n'écoutait rien, et pendant les journées des 21 et 22 septembre, plus de 1800 hommes sortirent par les trois portes ci-dessus indiquées, en groupes de cinq, dix et rarement au-dessus de ce chiffre, sauf la troupe des volontaires de M<sup>r</sup> *E. Grégoire*, à laquelle se joignirent quelques Liégeois sous le commandement de M. *Rogier*, ce qui forma un corps d'environ 250 hommes qui sortirent par la porte de Schaerbeek à la première alarme et se dirigèrent vers Dieghem. Mais les chefs ne réussirent que, pendant peu de tems, à conserver un peu d'ordre de marche; l'exemple de quelques bourgeois, dont l'ardeur se ralentissait à mesure qu'ils approchaient de l'ennemi et que M. *Grégoire* fit désarmer parce qu'ils revenaient sur leurs pas, apporta un peu d'hésitation et de désordre dans les rangs; un très-grand nombre de volontaires marchait même isolément.

Cependant tout était entraîné, les tièdes mêmes se trouvaient en avant, tant l'idée d'une attaque avait exaspéré les esprits; les sections entières auraient marché, si alors il avait pu être question d'organiser une défense réglée.

Nos tirailleurs les plus diligens s'étaient avancés en très-petit nombre entre Schaerbeek et Dieghem, peu après la fusillade s'engagea hors de portée.

Il est difficile de rendre un compte exact et détaillé

de ces escarmouches continuelles aux portes de Bruxelles pendant ces 2 jours. Les rapports ont trop varié et, vu le défaut d'ensemble, cela ne pouvait être autrement; mais toujours est-il vrai que l'ennemi, surpris de l'audace de notre poignée de braves, n'osa plus se montrer, dès le 21 soir, qu'en gros détachemens; le prince Frédéric dut être un peu détrompé, s'il avait compté sur un défaut de résistance.

Les traits de courage, et même de témérité, sont trop nombreux pour qu'on puisse même essayer de les retracer ici; il y aurait d'ailleurs trop de noms à offrir à la reconnaissance des Belges; le brave *Colette* de Liège, officier du corps de M. *Grégoire*, s'étant avancé en tirailleur, fut entouré et chargé par 20 dragons. Il se défendit, blessa l'officier M. *Kenessé*, belge, reçut 22 coups de sabre et 2 coups de feu, fut fait prisonnier et conduit en prison à Anvers où il ne fut pansé qu'au bout de 8 jours; on peut regarder comme un miracle qu'il n'ait pas succombé.

On s'aperçut dès lors que les grenadiers et chasseurs, troupes d'élite et exercées, étaient adroits et visaient fort juste; nos gens très souvent se jetaient à plat ventre dans les tiges des pommes de terre, lâchaient leur coup de fusil à l'improviste, se traînaient lestement à quelques pas de là pour éviter les balles qui ne manquaient jamais d'atteindre la place d'où était parti leur coup de feu, et rechargeaient étant couchés. Pas un arbre, une haie, un buisson n'était négligé; les balles sifflaient de toutes parts dans les pelotons hollandais en partant à la fois de 25 comme de 400 pas; ils en étaient étourdis et montraient de l'hésitation et de la colère; un de leurs

officiers s'écria que les balles des Bourgeois sortaient de terre.

Il y avait aussi de nombreux spectateurs du combat ; des paysans étaient accourus, ainsi qu'une foule d'enfans et de pauvres de Bruxelles. Un mouvement de cavalerie les entoura, les dispersa et en prit une centaine parmi lesquels il n'y avait pas 20 hommes armés. Ce sont ces prisonniers qui furent conduits à Anvers avec tant d'emphase, une escorte formidable et à qui on fit l'honneur du vaisseau-ponton où il paraît qu'ils ne furent pas toujours traités avec les égards dus à leur malheur et à leur position. Les prisonniers hollandais du 23 et jours suivans n'eurent jamais les mêmes plaintes à faire. Nous verrons qu'il y eut pour leur échange de longs pourparlers, et que nos compatriotes ne purent même être mis en liberté avec les parlementaires arrêtés le lendemain 22, que le 18 octobre par ordre du prince d'Orange et sur parole.

Au surplus cet événement rendit les tirailleurs et spectateurs plus circonspects et ils ne se laissèrent plus prendre.

Vers le soir les postes ennemis gardèrent leurs positions et 2 à 300 tirailleurs déterminés, disséminés sur une ligne de près d'une lieue, eurent la gloire d'en imposer à un nombre quadruple de forces réglées de toutes armes, les seules qui se firent voir ce jour là. Ils revinrent en ville, en laissant quelques vedettes avancées.

Mais il aurait fallu des chefs, et à l'exception de M. d'Hoogvorst, il n'en existait pas. On s'était persuadé, à tort ou à raison, que le gouvernement provisoire dé-



signé ci-dessus allait s'installer . point du tout ; les personnes choisies pour le composer reculèrent devant une responsabilité effrayante. Dans la soirée l'on apprit positivement que le peuple était abandonné à lui-même et qu'il n'avait ni guides, ni frein. Ce fut un coup de foudre pour les plus exaltés des patriotes. Abandonnés d'abord par leurs députés, puis par la commission de sûreté publique, enfin par les élus de leur choix, ne voyant personne qui voulût se mettre en avant pour les diriger, ils tombèrent dans une sorte de stupeur. Plus ils avaient eu d'espérance le moment d'avant, plus ils se laissaient aller au désespoir. Les uns s'indignaient, les autres s'effrayaient ; les plus défiants soupçonnèrent qu'il était arrivé des nouvelles sinistres qui avaient rappelé aux chefs sur lesquels on comptait, qu'il y allait de leur tête.

Loin de nous cependant l'intention de jeter le moindre blâme sur cette hésitation que montraient des hommes mariés, des pères de famille, à saisir une autorité qui d'ailleurs ne leur était pas légalement offerte. Aucun de ces messieurs n'avait des antécédens qui l'autorisassent à penser que sans lui c'en était fait de la patrie. Bien peu avaient même la science de l'administration et l'habitude des affaires publiques. Simples particuliers, qu'un vœu tumultueux appelait en avant, il y avait peut-être de la vertu en eux à vouloir rester confondus dans la foule ; mais, dans les commotions politiques, le public ne tient pas compte aux hommes de leurs motifs, pas même de leurs vertus.

Quoi qu'il en soit, de sombres nouvelles ne tardèrent pas à transpirer parmi ceux qui avaient des relations

avec le haut commerce ; on sut, à l'entrée de la nuit, que le prince Frédéric avait annoncé officiellement son entrée à Bruxelles pour le 23 ; la 9<sup>e</sup> et la 10<sup>e</sup> divisions, toutes hollandaises, avaient grossi son corps d'armée : un matériel de cent pièces de canon, disait-on, s'était acheminé vers Malines ; l'on donnait comme positive l'acquisition récente de grils à rougir les boulets ; l'escarmouche de l'après-midi avait fait apercevoir des lanciers, des cheveu-légers, des chasseurs et des grenadiers de la garde. L'on ne pouvait plus se dissimuler que le péril ne fût grand ; enfin rien n'était plus menaçant que la proclamation publiée par le prince dans la gazette des Pays-Bas. (*V. ci-après, n° 1, p. 234.*)

Si l'inquiétude se glissait dans les esprits les plus fermes, après la lecture d'une pièce dont le ton était si positif, l'aspect des postes, pendant la nuit du 21 au 22, n'était pas plus rassurant ; à peine dix à douze bourgeois armés se rendirent-ils à chaque corps-de-garde, fatiguée qu'était la population de la revue du matin et de l'alarme de l'après-midi. Nous allons voir que de fausses alertes mirent, il est vrai, toute la ville sur pied vers une heure du matin, que le tocsin sonna, que le tambour battit, mais tout ce bruit, sans motif, ne servait qu'à décourager davantage les personnes sensées qui prévoyaient, qu'en harassant ainsi les gens de bonne volonté, sans cause et sans résultat, on les ferait rester chez eux au moment du vrai danger, ce qui ne manqua pas d'arriver le 23 au matin.

On vit jusqu'à la nuit, à la tête des tirailleurs, MM. Ernest Grégoire, Gillain et plusieurs autres ; nous citerons

encore M<sup>r</sup>. *Pellabon*, capitaine de la 3<sup>m</sup>e compagnie de la 7<sup>m</sup>e section, qui réunit 25 braves de bonne volonté dans sa seule compagnie, se mit à leur tête, se procura des armes et des munitions aux Annonciades, et se porta le 21 à Dighem, où il protégea une de nos pièces, et le 21 à Zellick où, embusqué dans un bois, il imposa jusqu'au soir à tout le régiment des hussards qui n'osa même tenter de forcer sa petite troupe.

Que l'on ne joue pas sur les mots ; que l'on se reporte à notre position au 21 septembre et, abstraction faite de toute idée d'antipathie ou d'union nationale, l'on sera toujours forcé de convenir que la fusillade de Dighem fut le premier signal de la *guerre civile* !

—

PIÈCES PUBLIÉES A ANVERS ET À BRUXELLES LE 21 SEPTEMBRE 1830.

## N<sup>o</sup> 1.

### PROCLAMATION.

Nous FRÉDÉRIC, prince des Pays-Bas, etc.

AUX HABITANS DE BRUXELLES.

Bruxellois, le roi notre auguste père s'occupe de concert avec les représentans de la nation et de la seule manière qui soit compatible avec leurs sermens, d'examiner attentivement les vœux émis parmi vous.

Cependant l'ordre est sans cesse troublé dans vos murs ; tandis qu'avec un zèle et une activité dignes des plus grands éloges, vous veillez à la défense des propriétés publiques et particulières, un petit nombre de factieux, cachés parmi vous, excite la

population au pillage , le peuple à la révolte , l'armée au dés-honneur ; les intentions royales sont dénaturées , les autorités sans force , la liberté opprimée.

Conformément aux ordres du roi , nous venons apporter à cet état de choses qui ruine votre cité et éloigne de plus en plus, pour cette résidence royale, la possibilité d'être le séjour du monarque et de l'héritier du trône , le seul remède véritable et efficace , le rétablissement de l'ordre légal.

Les légions nationales vont entrer dans vos murs , au nom des lois , et à la demande des meilleurs citoyens , pour les soulager tous d'un service pénible et leur prêter aide et protection.

Ces officiers , ces soldats , unis sous les drapeaux de l'honneur et de la patrie , sont vos concitoyens , vos amis , vos frères. Ils ne vous apportent point de réactions , ni de vengeances , mais l'ordre et le repos. Un généreux oubli s'étendra sur les fautes et les démarches irrégulières que les circonstances ont produites.

Les auteurs principaux d'actes trop criminels pour espérer d'échapper à la sévérité des lois, des étrangers qui, abusant de l'hospitalité, sont venus organiser parmi vous le désordre, seront seul est justement frappés ; leur cause n'a rien de commun avec la vôtre.

En conséquence nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit , en vertu des pouvoirs à nous confiés ;

Art. 1<sup>er</sup>. Les troupes nationales rentreront dans Bruxelles.

2. Tout obstacle à leur marche sera enlevé par les soins de l'autorité municipale , de la garde urbaine , de la commission de sûreté et de tous les bons habitans.

3. Les postes de la garde urbaine seront successivement remis aux troupes nationales.

Nous statuerons ultérieurement sur le mode de service de ladite garde.

4 Les individus armés , étrangers à la ville , se retireront sans armes dans leurs foyers. Toute troupe armée appartenant à

d'autres communes qui se rendrait à Bruxelles, sera invitée à se retirer et au besoin dissipée par la force.

5. Les couleurs adoptées, comme marques distinctives par une partie de la garde urbaine, seront déposées.

Nous nous réservons de déterminer les signes de ralliement qu'elle sera autorisée à porter.

6. L'administration municipale, la commission de sûreté, le conseil et les chefs de la garde urbaine, veilleront à l'exécution des dispositions qui précèdent en ce qui les concerne, ainsi qu'au maintien de l'ordre jusqu'à ce que les troupes aient effectué leur entrée.

7. Les membres de ces corps sont déclarés personnellement responsables, à dater de la notification des présentes, de toute résistance qui pourrait être apportée à la force publique, comme aussi de l'emploi illégal des deniers publics ou municipaux, armes et munitions.

8. La garnison sera, le plus tôt possible, casernée ou campée de manière à ne point être à charge aux habitans; elle observera la plus exacte discipline. Toute résistance sera repoussée par la force des armes et les individus coupables de cette résistance qui tomberont entre les mains de la force publique, seront remis au juge compétent pour être poursuivis criminellement.

Fait à notre quartier-général d'Anvers, le 21 septembre 1830.

FÉDÉRIC, prince des Pays Bas

## N° 2.

On invite tout citoyen, ancien militaire et porteur d'un congé ou démission, et qui avait des grades, de se présenter à l'état major, hôtel-de-ville, afin d'obtenir des commandemens.

Bruxelles 21 septembre 1830.

Pour le commandant,

Baron FELLNER, aide-de-camp.

---



---

## CHAPITRE XVII.

JOURNÉE DU MERCREDI 22 SEPTEMBRE, 1830.

**Second tocsin.** — Fausse alerte de nuit. — Les Bruxellois sortent en plus grand nombre — Les avant-postes ennemis sont repoussés sur tous les points et se replient sur Vilvorde et Assche. — Rentrée triomphante des Bruxellois et des Liégeois — La proclamation du prince Frédéric est méconnue et méprisée. — La gazette des Pays-Bas qui l'insère est brûlée. — Violation du droit des gens dans la personne de MM Ducpétiaux et Everard. — Nouvelles de Namur, Mons, Liège, Louvain, etc. — Etats-Généraux. — Adresse au roi.

Après la rentrée de nos tirailleurs et le placement des vedettes, les travaux des barricades cessèrent le 21 à la chute du jour ; on avait pris toutes les précautions nécessaires pour éviter une surprise nocturne, on s'était retiré, et toute la nuit du mardi au mercredi fut du plus grand calme jusque vers une heure du matin.

Mais alors un de nos postes avancés crut reconnaître l'ennemi en marche au-dessus de Dieghem ; il donna et répandit l'alarme ; aussitôt le tocsin sonna de nouveau à toutes les églises, on entendit battre partout la générale, et la ville fut sur pied en un instant ; nos tirailleurs coururent à toutes les portes ; des fortes patrouilles circulèrent en même temps, des reconnaissances furent poussées à l'extérieur, on continua à dépaver les rues et à se munir de pierres dans les maisons, on travailla aux barricades avec une nouvelle ardeur ; il n'y avait plus là de garde bourgeoise propre-

ment dite , mais aussi ne pouvait-on plus faire de distinction entre le peuple et les bourgeois ; la haine et le danger les avaient confondus et unis.

Vers 3 heures du matin le tocsin cessa ; on reconnut que c'était une fausse alerte et que l'ennemi s'était éloigné si toutefois il était bien certain qu'il se fut avancé ; tout rentra dans l'ordre et le calme , mais un très-grand nombre de nos défenseurs ne déposèrent pas les armes.

On s'était aperçu la veille et l'on fut convaincu ce jour là que l'ennemi dissimulait soigneusement le nombre et la nature de ses forces et ne mettait aux premiers rangs que des soldats hollandais. On en fut satisfait ; cela dispensait de verser du sang belge et démontrait que l'ennemi en était dès-lors réduit à se défier de la meilleure partie de son armée.

Toute la journée du mercredi 22 se passa à l'intérieur de Bruxelles tranquillement et sans le moindre desordre ; on paraissait en général ne pas pouvoir croire à la possibilité des scènes du lendemain , ni à une attaque sérieuse , et ces préparatifs , ces barricades , on les faisait bien plutôt pour intimider l'ennemi que pour lui opposer des obstacles réels. Les pauvres travaillaient avec ardeur ; quelques riches affectaient de mettre la main à l'oeuvre pour se rendre populaires , d'autres haussaient les épaules , et fort peu étaient de bonne foi et y mettaient un véritable zèle.

Il n'y avait d'autre mouvement que celui des volontaires auxiliaires qui commençaient à arriver de toutes parts en plus grand nombre et qui , réunis aux Bruxellois ou isolés , se portaient en armes

au devant de l'ennemi avec plus d'ardeur que jamais.

La compagnie franche de M. Rodenback, partie le 20 au soir pour Louvain, en revint le 22 à 10 heures du matin avec un renfort de 150 Louvanistes et 2 pièces de canon; ils avaient couru des dangers à leur retour près de Cortenberg; ils avaient trouvé la route barrée par deux escadrons de dragons soutenus d'artillerie; mais ces troupes se retirèrent à leur approche sans juger à propos d'en venir aux mains. Les Louvanistes furent casernés avec les Liégeois à S<sup>te</sup> Elisabeth et aux Annonciades et coururent au feu sur le champ; leur dévouement à la cause de Bruxelles était d'autant plus louable qu'ils n'ignoraient pas que leur ville était aussi au moment d'être attaquée, comme nous le verrons bientôt et dès le lendemain.

Nos volontaires, enhardis par l'inaction de l'ennemi, sortaient de la ville en plus grand nombre; on a dit que ce jour là ils avaient été environ 900 sur tous les développemens de la ligne de bataille, y compris les Liégeois au nombre de 200 environ, mais sans garder plus d'ordre; la mousquetterie se fit entendre dès 8 heures du matin et ne discontinua pas jusqu'à 6 heures du soir dans les deux directions de Dieghem et de Zellick; le bruit de l'artillerie ne tarda pas à s'y joindre; on se battait à une demi lieue ou trois quarts de lieue de Bruxelles.

Mais les sections ne paraissaient plus disposées à soutenir les volontaires comme la veille, soit qu'elles ne voulussent combattre que pour la défense de la ville, soit que l'absence de tout gouvernement les eût découragées. Ainsi 8 à 9 cents hommes étaient en réalité la



seule force disponible, la seule sur laquelle on pût compter dans tous les cas. Ils eurent leurs deux champs de bataille, les troupes se montrant encore des deux côtés opposés de la ville, sur la route de Flandre, et près de celle de Louvain. Sur la première, on tirailla quelque temps contre un bataillon de la 5<sup>e</sup> division, soutenu par quatre cents hussards du 6<sup>e</sup> régiment; mais deux pièces de canon sorties de la ville décidèrent bientôt les soldats à la retraite. Du côté de Dieghem la fusillade se prolongea davantage, et les bourgeois se flattaient déjà du succès, quand l'ennemi démasqua une batterie de huit pièces, dont deux obusiers. La décharge de cette artillerie enleva six hommes, non pas aux combattans, mais aux spectateurs du combat qui avaient l'imprudence de suivre de trop près les tirailleurs. Les troupes s'approchèrent ensuite jusqu'à une demi-lieue de Bruxelles, sans que le petit nombre de volontaires qui se trouvait là pût les arrêter, car elles formaient toute une armée. Il y avait dix bataillons de ligne, quatre de la garde, douze escadrons de cavalerie, et une artillerie nombreuse. Un corps aussi considérable eût facilement réussi à couper et à détruire les imprudens tirailleurs qui venaient le braver. Mais, quoique la cavalerie les enveloppât, elle parut vouloir leur laisser la retraite libre afin qu'ils reportassent à Bruxelles la nouvelle de l'approche de tant d'ennemis

On a peine à concevoir ici l'erreur ou l'aveuglement du prince Frédéric; déterminé depuis deux jours à emporter Bruxelles de vive force, s'il le fallait, il l'annonce clairement par sa proclamation du 21; il fait

ensuite le même jour reconnaître les alentours de la ville et sonder le terrain par de forts détachemens de toutes armes dont l'attitude hostile irrite les Bruxellois qui viennent les attaquer. Loin d'être corrigé par cette leçon, loin de voir qu'au lieu d'en imposer, il exaspère les esprits et double l'énergie et les forces du peuple, il recommence le même manège le lendemain 22, et fait les mêmes démonstrations avec plus de moyens et de troupes ! et tout aboutit au même résultat ! et le soir il n'avait encore pour sa part que la retraite et l'humiliation d'avoir aguerri les forces bruxelloises et décuplé les moyens de défense de la ville pour le lendemain ! Il fut donc trompé ou il se trompa ! mais il dut bientôt comprendre enfin que les princes ne se trompent jamais impunément !

Ceux de nos tirailleurs qui sortaient par la porte de Schaerbeck eurent affaire avec les dragons et à plusieurs compagnies de grenadiers et de chasseurs qui avaient de l'artillerie et qui s'avançaient jusques vers le village même de Scharebeck, soutenues par toute une armée comme nous venons de le dire ; on a même aperçu des dragons voltiger sur la route de Louvain près du cimetière et du bois de Linthout, à la vue des boulevards

Les escarmouches eurent lieu comme la veille, mais il y avait plus de monde des deux côtés et elles furent plus sanglantes ; plusieurs des nôtres adroits chasseurs et armés de fusils de chasse à 2 coups firent quelque mal aux dragons ; il est impossible de pouvoir fixer le nombre de tués ou blessés ; on a trop varié sur ce point dans tous les rapports ; mais on peut évaluer la perte des Hol-

landais dans cette seconde journée, à une douzaine d'hommes et quelques chevaux. Celle des Bruxellois et de leurs auxiliaires fut moindre encore.

Deux pièces de notre artillerie étaient déjà sorties de la ville la veille; le 22, elles prirent position sur les boulevards près la porte de Schaerbeck prêtes à foudroyer l'ennemi s'il approchait.

Sur la route de Flandre, les escarmouches ne furent pas moins vives; la fusillade fut continuelle toute la journée dans la direction du moulin de Ganshooren vers Zellick; les hussards y étaient avec de l'artillerie; trois de nos pièces traînées par des chevaux de paysans qui secondaient les nôtres avec courage, sortirent la porte de Flandre vers midi; mais quand elles arrivèrent sur les hauteurs occupées par les nôtres, les hussards avaient rétrogradé et se trouvaient hors de portée; il eût été trop imprudent de les poursuivre; cette artillerie rentra en ville vers le soir, avec un grand nombre de nos détachemens, aux acclamations de la foule qui apllanissait les barricades devant elle, et les relevait ensuite sur le champ. Ce retour de nos volontaires Bruxellois, Liégeois, Flamands, Wallons, etc. avec leur artillerie ressemblait à une sorte de triomphe.

Nos factionnaires avancés virent distinctement que, vers le soir, l'ennemi conservait toutes ses positions, sans s'avancer. Si par là le prince Frédéric voulut nous tendre un piège et nous endormir sur ses projets homicides du lendemain, il fut encore bien déçu dans ses idées invariablement empreintes d'erreurs et d'illusions!

La gazette des Pays-Bas du 23, qui, comme nous

l'avons dit, contenait sa proclamation du 21, fut distribuée tard, le mercredi 22. Cette proclamation, nous le répétons, n'était pas généralement connue à Bruxelles l'époque du 23; cependant, dans plusieurs lieux publics et dans des corps de garde où la feuille fut lue, on s'irrita de plus belle contre cette ouverture à la fois caressante et menaçante; on la méprisa, on la foula aux pieds; la gazette fut brûlée dans les rues!

Il paraît même qu'à l'Hôtel-de-Ville, cette pièce fit l'objet d'une délibération entre ceux des chefs de la Garde bourgeoise qui s'y trouvaient encore et quelques officiers des sections, mais qu'on se sépara sans rien décider.

Ce fut alors que M. *Ed. Ducpetiaux*, malgré les observations des chefs des forces actives, MM. *Plétinckx*, *Grégoire* et *Nique*, résolut de se rendre au quartier-général du Prince Frédéric pour lui peindre l'état des choses, désavouer au nom de la bourgeoisie armée, l'invitation d'entrer à Bruxelles (si tant était qu'elle eût pu être faite au Prince par quelques personnes isolées, sans caractère et sans mission) et demander enfin que les restrictions à l'amnistie, annoncées dans la proclamation, disparaussent entièrement si le Prince voulait réellement entrer dans la ville sans résistance.

Il partit le 22, vers six heures du soir, pour le quartier-général, accompagné de M. *Everard*, et ce fut peut-être un grand malheur que les hollandais, violant toutes les lois comme tous les procédés militaires, les aient arrêtés aux avant-postes sans leur permettre d'approcher du Prince et les aient conduits prisonniers à Anvers

où ils languirent plus d'un mois dans les fers. Le Prince Frédéric aura beau dire ! cela ressembla trop à une vengeance personnelle et l'histoire ne ratifiera pas !

La physionomie de la ville , après ces deux escarmouches , était singulièrement mobile et diverse Les personnes d'un rang un peu élevé , même les plus libérales , ayant reconnu , par les récits des tirailleurs revenus de Dighem , l'approche d'un corps d'armée nombreux et muni d'artillerie , se demandaient où étaient les forces des patriotes , le gouvernement provisoire , les armes , les munitions ! et ne voyant que des hommes épars , avec peu de chefs et sans matériel , elles croyaient toute résistance impossible. Le peuple , au contraire , ajoutant foi aux récits les plus merveilleux des combattans , se fiant à ses barricades et à sa valeur , regardait une attaque comme peu probable et ne doutait point du triomphe si l'on se hasardait à vouloir forcer ses retranchemens. Ainsi tandis que les uns , calculant d'après les idées ordinaires , croyaient prédire à coup sûr la défaite des citoyens , les autres , guidés par un instinct vague , espéraient encore la victoire. Mais quelle que fût la dissidence des opinions , personne ne supposait que la lutte pût être longue , douteuse , sanglante ; chacun paraissait persuadé que ceux qu'il jugeait les plus forts n'auraient qu'à se montrer pour vaincre.

Cependant l'ardeur du peuple s'éclipsa le 22 au soir en voyant les ceintures , les brassards , et même les rubans tricolores diminuer à vue d'œil et disparaître presque entièrement ; il faut aussi attribuer à cette circonstance que les listes d'adhésions au gouvernement provi-

soire, distribuées dans tous les corps de garde, les lieux publics et ailleurs, ne furent, cette nuit, couvertes que d'un bien petit nombre de signatures.

La plupart des habitans passèrent la nuit aussi tranquillement que de coutume. Mais ils n'en fut pas de même de ceux qui s'étaient mis en avant pour soutenir la cause des Belges. N'ayant pas l'expérience des révolutions, jugeant l'avenir d'après les probabilités matérielles, ils partageaient l'opinion générale parmi les hautes classes et désespéraient de soutenir, avec si peu de moyens, l'attaque d'une armée; car ils n'étaient pas encore assez exaltés pour fermer les yeux sur l'état réel des choses. Aussi plusieurs d'entre eux, se voyant menacés dans la proclamation du prince Frédéric, s'éloignèrent-ils, se tenant toutefois à portée de rentrer si le peuple combattait. Les apparences justifiaient cette conduite; car si la résistance était impossible, comme on pouvait le présumer, pourquoi des patriotes dévoués à la Belgique ne se seraient-ils pas réservés pour de meilleurs jours? L'horrible perspective de l'échafaud peut quelquefois être bravée, mais c'est quand il y a au moins quelque chance de succès.

On avait prononcé le mot de capitulation, et la démarche de MM. *Ducpétiaux* et *Everard* ne pouvait avoir pour but que d'obtenir une transaction plus honorable qui permit aux chefs du mouvement populaire de se retirer sans danger.

On ne peut toutefois garantir que telles fussent précisément les conditions qu'ils comptaient demander: ils n'avaient ni instructions, ni autorisation, et ils n'au-

raient même pu en recevoir de personne dans un moment d'anarchie. Peut-être ne voulaient-ils que tâcher d'obtenir le plus qu'il serait possible, sans être bien arrêtés eux-mêmes sur ce qu'ils demanderaient au nom de la bourgeoisie.

Quoi qu'il en soit, ils partirent pour le quartier-général comme nous l'avons vu; mais là on leur ordonna d'exhiber leurs pouvoirs, et comme ils n'en avaient point, ils furent, non pas renvoyés, comme semblait l'exiger la justice, mais arrêtés, garottés, et dirigés sur la citadelle d'Anvers, victimes de leur généreuse et aveugle confiance !

Quant à M. le baron d'Hoogvorst, seul homme qui eut encore une apparence de pouvoir civil, sa conduite, dans ce moment de crise, fut digne d'un Belge des anciens temps. Pressé par le peuple, dans la journée de la veille, de conduire la Garde bourgeoise au-devant de l'ennemi, il avait répondu : « Je ne suis point militaire, et je vous conduirais mal : mais j'attendrai les soldats à l'Hôtel-de-Ville et, s'ils y entrent, ce sera là mon tombeau. » Il tint parole autant que l'événement le permit, et jamais il ne montra ni hésitation, ni faiblesse, lorsque, parmi les hommes sages et éclairés, les plus hardis n'envisageaient qu'en tremblant les suites d'une attaque; mais le digne chef des bourgeois sut conserver jusqu'au bout son courage tranquille et stoïque. L'hôtel-de-Ville était toujours à l'abandon; il ne s'y présentait que M. *Engelspack*, dit *La Rivière*, patriote courageux qui fit alors ses preuves, et quelques agens subalternes du gouvernement déchu qui, le sourire sur les lèvres et

le regard déjà menaçant, épiaient le moment de la chute des patriotes; d'autorités! elles avaient disparu! citoyens, peuple, volontaires, tous dormaient! et lorsque le lendemain matin on entendit le tocsin et le bruit du canon, personne ne bougea d'abord; chacun se disait que c'était encore une fausse alarme comme celle de la nuit précédente. Il y avait 14 hommes au Palais du roi, 8 aux États-Généraux, une douzaine dans chaque poste de la ville et 14,000 ennemis que l'on savait voisins de nous, pouvaient à chaque instant se montrer. Nous allons voir comment toutes ces apparences furent trompées et comment la tournure des événemens et des choses déjoua tous les calculs, toutes les prévisions humaines.

D'un autre côté, les nouvelles que l'on recevait de toutes les villes de la Belgique entretenaient l'espérance et doublerent le courage; les feuilles publiques, les correspondances privées, et surtout l'arrivée incessante des volontaires prouvaient de reste que le mouvement était général dans tout le pays, que chaque cité se débattait dans ses fers et les brisait successivement, qu'enfin, et ce fait dominait tout, les Bruxellois pouvaient compter d'être secourus.

Louvain, Mons, Namur, étaient en pleine insurrection; la force militaire qui tentait encore ses derniers efforts pour y maintenir un joug relâché, les mises en état de siège et toutes les dernières mesures d'une autorité expirante, tout devait disparaître et céder devant l'irrésistible volonté des populations irritées et unies; le sang coulait souvent encore dans des rixes entre les soldats et les citoyens! Les pavés de Namur, de



Mons, de Nivelles, de Louvain, de Gand de Bruges en furent rougis plus d'une fois, bien inutilement, et sans qu'on sache même à qui il faut imputer directement ce déplorable résultat de tant de fautes et d'erreurs ! Mais les Hollandais commençaient à ouvrir les yeux ; ils parlaient déjà de se retirer dans les citadelles des places fortes ! Ils durent bientôt songer à rendre les citadelles elles-mêmes ! les événemens de Bruxelles du 23 au 26 ne tardèrent pas à les y forcer, et nous verrons que des généraux mêmes, à Mons, à Tournay etc., furent faits prisonniers.

Mais Liège l'emportait surtout par son énergie et son patriotisme. Le sang y avait aussi coulé ; la ville avait déjà forcé la garnison à se retirer dans les deux forts qui la dominent, savoir : la chartreuse et la citadelle ; exposés à des attaques extérieures de la part des garnisons de Tongres et de Maestricht, ses volontaires tenaient déjà la campagne, faisaient des expéditions à plusieurs lieues, telle que celle d'Oreye, sur la route de Bruxelles, et, dans plusieurs affaires disputées et sanglantes, avaient toujours repoussé les ennemis. On avait plusieurs fois affiché à Bruxelles des relations intitulées : *Nouvelle victoire des braves Liégeois*.

Précisément le 22 au soir on apprit par estafette à Bruxelles que les Liégeois, irrités de ce qu'un factionnaire hollandais avait tué en traître un de leurs bourgeois nommé *Vitrin*, avaient donné l'assaut à la Chartreuse et s'en étaient emparés ; cette nouvelle, dont on lut bientôt les détails dans tous les journaux, exalta encore les têtes, et l'on cria de nouveau partout, *vivent les Liégeois !*

Et pendant ce temps, au moment même des massacres et des malheurs de Bruxelles, que faisait-on à La Haye ?

Les États-Généraux y délibéraient lentement et posément, en comité secret, sur l'adresse en réponse au discours du trône; ils y consacèrent les journées des 20, 21 et 22 et accouchèrent enfin de la pièce suivante. (*V. ci-après.*)

Cette adresse, dans les circonstances d'alors, fut qualifiée de *Pitoyable!* c'était bien le mot tout au moins.

Les 23 et 24 on délibéra, toujours en comité secret, sur les propositions de MM. *Donker-Curtius* et *Sytzama* relatives à la commission mi-partie et à l'enquête; elles furent toutes deux rejetées. Le 25, 26 et 27, pas de signe de vie, ou ce qui revient au même, assemblées des sections; le 28 et 29 discussions sur les deux grandes questions du message royal du 13, résolues toutes deux affirmativement et bien tardivement! enfin le 2 octobre *clôture de la session extraordinaire!*

---

*Adresse des États-Généraux au roi, du 22 septembre.*

Sire, convoqués en session extraordinaire, les membres des États-Généraux se sont empressés de se rendre dans cette résidence. Ils ne peuvent que déplorer les événemens qui ont motivé cette convocation. L'émeute qui a éclaté à Bruxelles et dans d'autres localités, au sein de la paix et de la prospérité publiques, les scènes de pillage et d'incendie qui l'ont signalée et accompagnée, doivent faire naître dans l'âme de tout vrai Belge un profond sentiment de douleur et d'indignation.

« Pénétrés de ces sentimens, et sans vouloir pour le moment approfondir les causes et la tendance de ce qui s'est passé, con-

vaincus d'ailleurs du désir ardent de V. M., de concilier les intérêts de tous ses sujets et d'assurer leur bonheur, les Etats-Généraux concourront avec calme et fermeté aux mesures qu'elle daignera leur proposer et que réclame le salut de la patrie.

« Si, après un mûr examen, ils peuvent se convaincre que le salut de l'état demande une révision de la loi fondamentale ou même une séparation des provinces, unies par des traités et par cette même loi, ils ne refuseront pas leur coopération pour atteindre ce but par les moyens constitutionnels, les seuls moralement possibles à V. M. comme à nous mêmes, et ils ne feront point difficulté de faire connaître à V. M. avec franchise leur opinion à cet égard.

« Les Etats-Généraux ont reçu avec respect la communication que V. M. leur a faite de tenir la milice nationale réunie ; mais ils forment des vœux pour que cette mesure, qui est dans les attributions de la prérogative royale, soit reconnue bientôt superflue par suite du rétablissement du calme.

« Ils reçoivent avec confiance l'assurance que les moyens de pourvoir aux dépenses nécessaires se trouveront pour le moment dans les crédits déjà ouverts et que la régularisation pourra en être différée jusqu'à la session prochaine.

« En offrant de nouveau à V. M. l'hommage solennel de leur fidélité et de leur attachement, ainsi que des sentimens d'amour de la patrie dont ils sont animés, ils n'oublieront jamais, témoins eux-mêmes des tempêtes révolutionnaires qui, plus d'une fois, ont agité l'Europe et les Pays-Bas, comment l'existence politique, et l'indépendance de la nation belge, délivrées du joug étranger, ont été placées sous le sceptre de V. M. et affermies, par sa valeur sur le champ de bataille, et aussi combien sont intimement liés les intérêts des Pays-Bas et de la dynastie d'Orange.

« Oui, sire, ils osent, au nom de la nation, déclarer solennellement qu'aucun sacrifice ne leur coûtera pour consolider le trône et la dynastie et rétablir l'ordre et le calme, maintenir les lois, protéger l'existence constitutionnelle de l'état et réprimer toutes les attaques dirigées contre l'ordre légal.

« Prêts à concourir à ce but avec constance et courage , ils rendent hommage à la déclaration solennelle de V. M. qu'elle est disposée à satisfaire à tous les vœux raisonnables, sans jamais céder à l'esprit de faction , ni consentir à des mesures qui sacrifieraient les intérêts de la nation aux passions ou à la violence ; mais aussi , sire , ils sont profondément pénétrés de l'obligation qui leur est imposée de veiller plus que jamais contre cette exaltation des passions et contre la violation du pouvoir, qui n'ont d'autre résultat que de saper la véritable liberté qui fleurit sous l'égide des lois.

« Préserver la nation , que nous sommes rappelés à représenter , des maux qui l'affligent , veiller aussi au maintien de la vraie liberté et tâcher de concilier tous les intérêts , tel est le but que , d'accord avec le vœu de V. M., les États-Généraux des Pays-Bas doivent constamment se proposer. »

La commission nommée pour présenter cette adresse au roi , fit le rapport suivant , dans les deux langues , par l'organe de M. Corver-Hooft , dans la séance du 23. Cette date est remarquable.

« N. et P. S. , votre commission nommée pour présenter au roi l'adresse des Etats-Généraux en réponse au discours royal a l'honneur de vous faire son rapport. Elle s'est réunie à la commission de la première chambre ; de là elle s'est rendue hier en cortège au palais du roi , où elle a été reçue avec le cérémonial d'usage. M. le président de la première chambre a donné lecture de l'adresse au roi qui a daigné répondre en substance .

« Qu'il recevait avec satisfaction , l'expression des sentimens des Etats-Généraux ; qu'ils étaient conformes à ce qu'il attendait de cette assemblée ; qu'il espérait beaucoup du parfait accord qui régnait entre la représentation nationale et le roi ; que l'assurance qu'on lui donnait en ce moment aurait inmanquablement un fort bon résultat , celui de rassurer la confiance publique , d'encourager les bien intentionnés et de comprimer les

malveillans , enfin qu'il se flattait que, fort de notre concours , il verrait bientôt renaître partout le calme et la paix , et que la prospérité nationale, naguères si malheureusement compromise, serait maintenue !

---

Maintenant qu'on ne perde point de vue que la plupart des lignes qui suivent ont été tracées au roulement du canon et sous le sifflement des balles , de la mitraille, des obus et des boulets!

---

## CHAPITRE XVIII.

JOURNÉE DU JEUDI 23 SEPTEMBRE 1830.

Bataille de Bruxelles , 1<sup>er</sup> jour. — Combats de Louvain,

D'APRÈS les événemens dont on vient de lire le précis, la proclamation du prince *Frédéric* et l'état des choses et des hommes , l'on devait s'attendre à tout ; cependant le très-grand nombre était bien loin d'être préparé et décidé.

La nuit avait été parfaitement tranquille, bien différente en cela de la précédente ! les postes, tous très-faibles, établis aux trois portes du haut de la ville, étaient commandés par M. *E. Grégoire*, et confiés aux officiers des volontaires bruxellois, armés depuis trois jours.

Dès 4 heures du matin, quelques paysans et plusieurs vedettes avancées accoururent aux portes de Schæerbeck et de Flandre, et annonçèrent que les troupes s'avançaient en force et en colonnes serrées.

# PLAN DES POSITIONS OCCUPÉES DANS LE HAUT DE LA VILLE DE BRUXELLES,

les 23, 24, 25 et 26 Septembre 1830.



## Explication des signes

- La couleur orange désigne les troupes du Prince, et les postes qu'elles occupaient.
- Le bleu marque la ligne de défense dans laquelle se maintinrent les bourgeois.
- Le rouge indique les maisons brûlées pendant le combat.
- Le vert désigne entre les jardins et le parc, distingués par les arbres qui n'y a marqué(s) les édifices saisis par le peuple.
- Compagnie d'infanterie de 120 à 170 hommes.
- Peloton de Carabiniers de 40 à 48 chevaux.
- Escadron de Lanciers.
- Escadron de Dragons-Légers.
- Canonniers.
- Tirailleurs de l'armée.
- Tirailleurs des bourgeois.
- Canons (on reconnaît à qui appartenait chaque pièce par la couleur des canonniers)
- Barricades les plus avancées.
- Caissons.
- Canon de la jambe de bois.
- Amas de briques et de pierres dans la rue Royale.

Les bourgeois ayant combattu sans ordre, on n'a pu représenter que l'espace qu'ils occupaient sans indication du nombre de ceux qui se trouvaient sur chaque point.

Quant à l'armée, elle est presque constamment tenue dans les dispositions ici indiquées, excepté la cavalerie qui n'a été d'aucun usage après le premier jour.

Le manque d'espace n'a permis que d'indiquer deux fausses attaques faites dans le bas de la ville par deux détachemens de mille hommes qui furent repoussés avec perte.

Coupe prise du bassin du parc à l'hôtel de Belle Vue.

Il faut rendre ici hommage à la vérité et dire que, depuis deux jours, on était si habitué à cette nouvelle et à de fausses alertes que presque personne n'y ajouta foi dans le premier moment, pas même les postes des portes qui restèrent dégarnis. Le tocsin ne se fit point entendre.

Mais Frédéric devait tenir parole, et, à 6 heures du matin, l'on ne put plus douter d'une attaque sérieuse et imminente.

La garde bourgeoise avait disparu, et même la majeure partie de son état-major; il fallait chercher dans d'autres élémens, dans les Liégeois, les paysans, les volontaires, la populace, parmi les pauvres enfin, les défenseurs de Bruxelles! on comptait dans leurs rangs bien peu de riches, de nobles, ou de bourgeois aisés et encore, parmi ces trois classes, prit-on alors des partis différens.

On avait déjà pu les pressentir la veille, dans une première réunion formée à l'Hôtel-de-Ville, vers 6 heures du soir, où s'étaient trouvés 1° MM. *E. d'Hoogvorst* commandant en chef de la garde bourgeoise; 2° *Plévinckx* devenu dès-lors commandant en chef des forces mobiles par l'absence de M. Vandermeere; 3° *J. Palmaert* fils, major; 4° *E. Grégoire*; 5° *Roussel* de Louvain; 6° *Nique*; et 7° — 8° les deux MM. *Bayet*, et où les avis s'étaient partagés sur la question de savoir s'il fallait ou non tenter la défense de Bruxelles.

Les uns croyaient cette défense illusoire, impraticable, impossible; ils ne voulaient point répandre le sang inutilement, ils pensaient qu'il valait mieux se retirer, céder pour le moment à la loi de la force et de la néces-

sité , ne pas attirer sur Bruxelles les derniers malheurs et peut être la destruction , sans espoir ni chance de succès , attendre les événemens au loin et essayer de faire soulever les campagnes , de harceler l'armée envahissante , etc.

Ceux-là quittèrent Bruxelles dans la nuit , et surtout le matin au moment de l'approche des troupes ; ils s'éloignèrent beaucoup ; plusieurs d'entre eux , imitant l'exemple précédemment donné par les membres de la Commission de sûreté , passèrent même les frontières méridionales , et ne reparurent qu'aux cris de victoire ; un grand nombre de familles riches les suivirent ; on était heurté dans les rues par le transport des malles et des paquets.

Ces émigrans formaient le plus grand nombre ; loin de nous la pensée de deverser le blâme sur leur conduite , ou leurs intentions ; cela serait d'ailleurs impossible puisque l'on comptait parmi eux M. le comte *Félix de Mérode* , parti dès le 20 , et qui depuis l'a déclaré lui-même avec autant de franchise que de publicité et de noblesse.

Les autres , et ils étaient en bien petit nombre , n'écoutant que leur courage , leur patriotisme et leur haine pour le nom hollandais , sans réfléchir aux chances de succès , sans s'inquiéter des suites , des conséquences , avaient résolu de se défendre jusqu'à la mort , et d'obtenir , à tout prix , l'entraînement des masses.

On comptait parmi eux les Liégeois , les chefs des volontaires Bruxellois existant seulement depuis le 20 , quelques officiers de la garde bourgeoise et M. *d'Hoogvoorst* enfin , commandant en chef de cette garde , qui resta



un moment presque seul, mais qui n'abandonna jamais le poste du péril, de l'honneur et du devoir.

Ceux-là tinrent parole aussi; ils coururent aux armes quand ils virent approcher l'ennemi; ils firent d'abord renforcer les barricades et les postes des portes de la ville, volèrent au secours de notre artillerie (6 pièces) concentrées, depuis la veille au soir, dans la caserne des Annonciades, excitèrent, par tous les moyens humainement possibles, le peuple entier à la défense, à l'enthousiasme, à dépaver encore les rues; ils étaient partout au milieu de cette nuit pluvieuse, ils se multipliaient pour ainsi dire et parvenaient souvent à se faire écouter, quelquefois à se faire obéir; citons parmi eux le brave et malheureux baron *Fellner!*

Pendant lors de la réunion du 22 à 6 heures du soir dont nous venons de parler, il fut décidé *qu'on se défendrait*; MM. *Roussel* et *Grégoire* déclarèrent qu'ils le tenteraient seuls, s'il le fallait et malgré tous et contre tous! Ils entraînèrent toutes les opinions et tous les courages.

Mais bientôt les bruits et les nouvelles s'accumulèrent avec les heures; on grossissait à l'excès l'armée du Prince, on la disait en marche etc., et une seconde réunion eut lieu à minuit; elle n'était plus composée comme la première! MM. *Roussel* et *Grégoire* étaient alors aux avant-postes, et la plupart de ceux qui avaient délibéré avec eux à 6 heures du soir, étaient partis. Là il fut décidé, à l'unanimité *qu'on ne se défendrait pas*. Nos données ne sont pas assez certaines pour que nous puissions hasarder d'inscrire ici les noms de ceux qui formèrent ce conseil!

L'armée ennemie s'avancait par les quatre routes de Flandre, de Laeken, de Schaerbeck et de Louvain; on

voyait à chaque colonne d'attaque des batteries d'artillerie , et une cavalerie nombreuse.

Les quatre attaques combinées furent exécutées à la fois et au même instant; le premier coup de canon fut tiré à huit heures et un quart; dès sept heures le tocsin se faisait entendre à toutes les églises et ne cessa qu'avec le feu vers six heures du soir.

#### ATTAQUE DE LA PORTE DE FLANDRE.

Il est devenu certain pour nous que les deux démonstrations du bas de la ville étaient des fausses attaques et que les troupes n'y devaient pas même passer les portes; on voulait détourner l'attention , faire diversion, et s'il en fut autrement sur cette partie du champ de bataille , c'est que les assaillans, ne trouvant d'abord que peu de résistance , se laissèrent emporter imprudemment par l'ardeur d'un premier succès.

Cette opinion , confirmée depuis par les rapports ou déclarations d'officiers hollandais eux-mêmes , n'est pas celle de tout le monde; on a peine à croire qu'on ait déployé tant de forces pour de simples diversions.

Quoi qu'il en soit, 800 hommes environ de la 5<sup>me</sup> division et 300 de cavalerie (hussards n<sup>o</sup> 6) avec quatre pièces de canon, le tout commandé par le colonel *Boekorven* de la 5<sup>me</sup>, après avoir chassé nos avant-postes devant eux, se présentèrent à la porte avant huit heures du matin , la cavalerie en tête. Il n'y avait là qu'une vingtaine de tirailleurs non commandés; ils firent feu et se retirèrent. La situation de cette entrée de la ville, par suite des travaux du canal de Charleroi , offrait peu de moyens

de défense ; les barricades étaient insuffisantes ; les sapeurs ennemis les applanirent , les hussards les franchirent , l'infanterie suivit ; les pièces restèrent en position à l'arrière-garde.

On avançait cependant lentement et avec précaution ; la rue était barricadée et la troupe ne tenta pas d'occuper les rues adjacentes , ni les maisons d'où cependant il partait quelques coups de fusil ; son allure démontrait qu'elle se flattait de ne pas trouver d'ennemis à combattre et qu'elle était pressée d'arriver.

Mais parvenue à environ cinquante pas du Marché-aux-Porcs , près la rue nommée *Rempart-des-Moines*, force lui fut de s'arrêter ; la barricade était là plus forte, plus élevée et mieux défendue ; il était alors près de neuf heures.

Les hussards , après un moment d'hésitation , allaient cependant tenter le passage , quand un bourgeois , accourant de la porte de Laeken , d'où l'ennemi venait déjà d'être repoussé , se présenta en parlementaire , pour engager les troupes à se retirer ; il était accompagné et fut suivi de plusieurs autres braves ; on a depuis nié que ce fut le docteur *Trumper* qui cependant a lui-même affirmé son identité ! Mais toujours est-il vrai que des mots menaçans ayant été échangés et ses instances ayant été méprisées , ni l'inégalité du nombre , ni le défaut de munitions , ni la crainte d'être traités en rebelles , rien n'intimida le peu d'hommes déterminés qui gardaient ce poste ; une décharge partie de la barricade en face blessa et tua des hommes et des chevaux et mit le désordre dans les premiers rangs de la cavalerie dont le commandant tomba , frappé à mort ; une seconde suivit de près,

et aussitôt le feu roulant des tirailleurs redoubla tout le long de la rue, jusqu'à la porte de la ville et fit, presque à bout portant, un grand ravage dans les rangs serrés des soldats. L'infanterie riposta par des feux de peloton de plus de 200 coups de fusil à la fois, mais devait tirer trop haut ayant la cavalerie devant elle; celle-ci tira quelques coups de mousqueton, et bientôt, gênée par la barricade, se retira en désordre pour faire place aux fantassins qui s'avançaient au pas de charge. Ceux-ci parvinrent enfin près de la barricade et exécutèrent là, de plus près et plus sûrement, des nouveaux feux de peloton qui tuèrent et blessèrent des bourgeois. D'un autre côté, les quatre bouches à feu restées près de la porte commencèrent alors à tirer; des habitans paisibles furent tués sur les portes de leurs maisons. En ce moment, un jeune homme fut blessé mortellement par un boulet, près de la grue.

Ce fut alors sur-tout que l'on pût dire avec vérité que la population entière de ce quartier s'élança sur les Hollandais, et que les habitans de la partie de la rue de Flandre occupée par les troupes, devenus exaspérés et furieux, lancèrent de toutes les fenêtres, de tous les toits, des pavés, des meubles, des bûches, de la ferraille, des poêles en fonte et jusqu'à de la chaux sur les soldats; tout devenait armes pour le peuple; c'était une pluie de projectiles qui écrasait hommes et chevaux; la tête de la colonne fut d'abord mise en désordre; elle fut aussitôt chargée de toutes parts, mise en fuite et en partie désarmée; un lieutenant-colonel d'infanterie et le major des hussards restèrent prisonniers des vainqueurs; les carabines, mousquetons et fusils jetés par les fuyards, servirent à armer de nouveaux défenseurs de Bruxelles.

Les assaillans étonnés d'abord , cherchant vainement à se défendre et mis d'ailleurs en un continuel désordre par leur cavalerie qui se rejetait sans cesse en arrière , songèrent à la retraite que le colonel ordonna d'autant plus facilement , qu'il était sans doute entré dans la ville contre ses ordres.

Il y eut là un moment d'excessive confusion ; les habitans de tout âge et de tout sexe montrèrent un courage et un acharnement sans égal. Nos tirailleurs incessamment renforcés pressèrent la retraite à coups de fusils redoublés, chargèrent même à la baïonnette et poursuivirent l'ennemi jusque bien au-delà du village de Molenbeck.

Un peloton de 25 à 30 hommes commandés par *M. F. Vandoorn* imprimeur , sergent de la 1<sup>re</sup> compagnie de la 3<sup>me</sup> section , s'y distingua et marcha le premier en avant, après avoir essuyé 3 décharges ; un soldat de cet intrépide peloton , ancien tambour français , s'étant emparé d'une caisse de l'ennemi, battit la charge jusqu'à la sortie de la ville.

Les Bourgeois perdirent 9 hommes tués et plus de 25 blessés ; mais l'ennemi eût plus de 100 hommes hors de combat, dont 40 tués , et perdit 30 prisonniers et 14 chevaux dont plusieurs furent pris vivans.

Des femmes rétablirent la barricade de la porte de la ville sous les balles même de l'ennemi en retraite ; une demi-heure après des hussards ayant fait un grand détour , se montrèrent encore sur la droite du canal de Charleroi ; le même peloton d'avant-garde les chargea et les mit en fuite.

Dès ce moment l'ennemi ne reparut plus, et avant 10 heures du matin, la rue était délivrée et la victoire complète.

Les troupes après être restées en ville plus d'une heure, se retirèrent à Assche, bourg à 2 lieues de distance; elles y séjournèrent jusqu'au 30, sans aller rejoindre le Prince *Frédéric* par des traverses, comme firent celles repoussées à la porte de Laeken. Elle était si démoralisées, si craintives, depuis cet échec honteux et décisif, qu'elles ménagèrent les paysans qui d'ailleurs étaient partout en armes et tuaient sans pitié les maraudeurs. On assura que, durant ces 8 jours, il en périt une vingtaine de cette manière; les blessés s'évacuèrent sur Alost et sur Gand.

On vérifia à l'ambulance d'Alost que, sur 47 blessés, 5 seulement l'étaient réellement; les autres le feignaient et s'étaient fait des égratignures ou frotté la tête avec de la chaux, etc.

Le séjour prolongé de cette force de plus de 1000 hommes sur un point où elle resta forcément inactive, avait visiblement pour objet d'intercepter et d'empêcher les secours que les Flandres pouvaient envoyer à la défense de Bruxelles; on atteignit ce but, mais sans résultat et *Boekorven* qui croyait aller joindre le Prince victorieux à Bruxelles, se rallia plus tard au Prince fuyard à Anvers.

Tel est le récit le plus succinct, le plus véridique possible du combat de la rue de Flandre, si glorieux pour les Bruxellois, si humiliant pour les Hollandais! on regrette de ne pouvoir ici consigner les noms de tous ceux qui s'y sont couverts de gloire; ils ont paru vouloir joindre la modestie au courage et rester inconnus. Nous

pouvons cependant citer MM. *Jacobs* de Malines, *Caradoens*, *Govaerts*, *Slosse*, *Moens* de Bruxelles, *J. A. Cohen* de Molenbeck, et *Pourbaix* de Liège, tous faisant partie du peloton d'avant-garde; nous convenons toutefois qu'il reste encore une sorte de diffusion dans les diverses relations de ce fait d'armes,

#### ATTAQUE DE LA PORTE DE LAEKEN.

40 hommes au plus gardaient ce poste; là fut tiré le premier coup de canon; le commandant hollandais fut le plus pressé; la démonstration qu'il dirigeait se fit sur ce point par 800 hommes environ, infanterie et cavalerie et 3 bouches à feu. Les barricades étaient fortes et élevées; on les canonna; nos tirailleurs y tinrent ferme, malgré la mitraille, et ripostèrent par les fenêtres mêmes du faubourg, en inquiétant hardiment les flancs de la colonne d'attaque; mais bientôt après, pris eux-mêmes en flanc par la fusillade du Jardin botanique qui venait d'être occupé, ils durent se retirer aux *Champs-Élysées* et surtout dans l'établissement de *Belle-Vue* avec perte de 3 hommes. L'ennemi alors s'approcha et reconnut la porte; mais voyant ses défenses et la bonne contenance de notre poignée de braves dont le nombre s'accroissait à chaque minute et qui tiraient sans cesse, il jugea convenable d'exécuter ses ordres à la lettre et de ne point tenter d'entrer en ville; il recula en désordre, malgré son immense supériorité de nombre, de forces et de moyens, n'attaqua point sérieusement et alla passer la rivière sur un pont jeté à la hâte un peu

en arrière, pour rejoindre, du moins en grande partie, l'armée principale du prince *Frédéric*, derrière le Jardin botanique, avec perte de plusieurs tués et blessés et de 4 chevaux, sans avoir le moins du monde, atteint son but de diversion, ni écarté un seul homme de la défense du haut de la ville; au contraire, il contribua à répandre l'alarme et à réunir sur ce point un peloton d'hommes déterminés qui, comme on vient de le voir, volèrent à l'instant aider à remporter le succès marquant et décisif de la rue de Flandre.

Cependant 200 hommes de ce détachement avec 2 canons, se retirèrent au pont de Laeken, en fusillant les fenêtres du faubourg où ils tuèrent 2 malheureux bourgeois inoffensifs. Ils restèrent, près du pont, quatre jours entiers inactifs et sans la moindre communication, en occupant les cabarets et maisons de la rive droite du canal. Fusillés sur l'autre rive par les paysans de Laeken, n'osant de ce côté s'approcher de la ville, ni s'écarter d'un pas du poste qu'ils devaient garder à tout prix, ils ne tardèrent pas à manquer de vivres et durent tuer et dévorer pour subsister quatre des chevaux attelés à leurs canons. Ce fait peu connu, cette sorte de famine factice aux portes d'une grande ville et au milieu d'un pays d'abondance, explique mieux que tous les récits, la nature de la lutte et porte le cachet véritable de cette époque d'exaspération, de dévouement et de patriotisme.

#### ATTAQUE DE LA PORTE DE SCHAERBEEK.

Voici le point de la véritable attaque de Bruxelles; il avait été choisi sans doute comme le plus favorable



au jeu de l'artillerie, sur tout le développement de la belle et longue rue Royale; ce côté de la ville est d'ailleurs l'un des plus élevés et des moins peuplés. On sait qu'une partie de cette rue, tracée sur le versant d'un coteau rapide, n'est point encore bâtie et offre de grands vides qui ressemblent à des ravins ou même à des précipices; ainsi, d'une part, il y avait là moins de monde et moins de maisons; de l'autre, bien plus de facilités pour forcer le passage. Tout y était favorable à l'attaque décisive que l'on porta sur ce point; les boulets pouvaient plonger sur toute la longueur de la rue, jusque vers le pont de fer; de la part des habitans, plus rares dans ce quartier, rien n'avait été fait pour s'opposer sérieusement à l'occupation de cette rue si importante; il paraissait donc que la ville entière devait succomber et se rendre quand toute cette position aurait été emportée! et l'on comptait bien sans doute là-dessus! Erreur et déception! fantasmagorie nouvelle qui semble être comme inhérente aux actes, à l'essence, à l'existence même de tout ce qui est hollandais, gouvernement et individus!

Les fautes, les gaucheries se sont tellement multipliées dans toute cette funeste et impie expédition hollandaise du prince Frédéric, qu'elles ne sont surpassées en nombre, que par les crimes dont s'y souillèrent ses soldats.

Concevra-t-on jamais, par exemple, que les troupes concentrées, la veille au soir, sur Zellick, Vilvorde, Dighem et environs, à beaucoup moins de deux petites lieues de Bruxelles dans tous les sens, et dans un pays si connu, se soient ébranlées à minuit pour n'arriver

aux portes de la ville qu'à 8 heures du matin ? Et quel résultat différent, sous tous les rapports, pouvait avoir une attaque de nuit, faite avec promptitude et décision, à trois heures du matin et à l'improviste ! Le fait est incroyable, dira-t-on. C'est vrai ; mais dans notre siècle, c'est peut-être une raison de plus pour qu'il soit certain.

Quel spectacle, inoui dans l'histoire, à retracer à la postérité, que celui d'une armée entière, composée de Hollandais, de Suisses et en très grande partie de *Belges*, commandée par le fils du roi, annonçant qu'elle venait *en amie* et en souveraine occuper une ville sujette, qu'elle avait quittée *forcément* 20 jours justes auparavant ! se présentant *en ennemie*, reçue comme telle, regardée comme envahissante et destructrice, employant tous ses foudres, ne ménageant rien, ne respectant rien, regardant ses frères, ses concitoyens comme des brigands révoltés ! et bientôt après ! réduite à fuir honteusement, vaincue dans cette même ville où, venue le miel à la bouche, elle avait apporté le fer, le feu et la mort ! La page sera-t-elle crue par nos neveux ? Nous poursuivons.

Le corps d'armée qui débouchait sur ce point, se composait de 2 bataillons de grenadiers organisés à La Haye et à Bruxelles, et formant un effectif d'environ 1400 hommes, d'un bataillon de chasseurs, de 2 bataillons de la 9<sup>m</sup>e division ( de mille hommes chacun ), 3 de la 10<sup>m</sup>e, 2 de la 15<sup>m</sup>e, de 600 hommes du bataillon d'instruction, de 3 escadrons de dragons légers, 3 de cuirassiers et de 16 bouches à feu, non compris le parc de réserve ; total, plus de 7000 combattans, presque deux fois autant que les forces réelles des Bruxellois !

BRUXELLES, JEUDI 23 7<sup>ME</sup> 1830.



L. Fournois fecit.

Lith. de Dewasme - Rietbroek.

ENTRÉE DES TROUPES PAR LA PORTE DE SCHAERBEECK.

La cavalerie reconnut, avant 8 heures du matin, les 3 barricades avancées et chevaux de frise en dehors de la porte; elles étaient peu défendues; il n'y avait pas là 40 hommes qui se replièrent sur la porte en tirillant. Ces ouvrages extérieurs étaient si faibles qu'ils ne pouvaient tout au plus qu'indiquer l'intention de se défendre; ils étaient commandés de toutes parts par des terrains plus élevés d'où le feu de la mousquetterie pouvait les prendre en flanc, et dominer à nu leurs défenseurs qui n'avaient point d'artillerie pour les protéger.

On renonça cependant, chose étrange, à les emporter à l'arme blanche, et 4 bouches à feu commencèrent à perdre leur temps à tonner contre eux à portée de pistolet.

Pendant ce temps l'infanterie (les chasseurs) occupait toutes les maisons voisines du faubourg et tout le Jardin botanique d'où ses feux de peloton balayaient le boulevard où se réunissaient nos tirailleurs, et allaient même jusqu'à inquiéter les défenseurs de la porte de Laeken où le combat était déjà engagé. <sup>11</sup>

Les grenadiers qui formaient la tête de la colonne d'attaque, protégés par une grêle de boulets et de mitraille qui avait déjà forcé les nôtres à reculer et à s'abriter dans les petites rues et dans les maisons voisines de la porte en dedans de la ville, s'avancèrent alors jusqu'à la grille, mais ils y trouvèrent la 4<sup>m</sup>e barricade élevée contre le grillage même, et dont la force avait résisté aux boulets. Ils la jugèrent si épaisse, si-complète et si bien défendue en outre par les balles des tirailleurs voisins qui plongeaient de toutes parts sur ce point, qu'ils

ne tentèrent pas de la forcer ; mais ils la tournèrent , passèrent derrière l'aubette à leur gauche et , sans jeter un pont au-dessus du mur d'enceinte , ils l'abattirent , comblèrent en peu d'instans le fossé de chaque côté , et se frayèrent ainsi un passage facile , à l'abri de l'aubette qui les garantissait du feu des nôtres , déjà réfugiés , comme on vient de le dire , dans les premières maisons des rues Royale et de Schaerbeek.

Au moment de l'attaque , le poste n'était là que d'une-soixantaine d'hommes au plus , y compris les tirailleurs avancés , la plupart du corps franc de *Rodenback* et de *Niellon* , avec quelques Liégeois ; mais aucun chef reconnu n'était présent , et en 10 minutes ce nombre fut doublé. On se réunit sous le feu et on choisit à l'instant pour capitaine le brave *Stildorf* qui se distingua par son sang-froid et sa bravoure et qui , un moment après , suivi tout au plus de 25 combattans déterminés , s'élança au milieu de la mitraille et en dehors de la porte , pour prendre dans les rangs ennemis une des pièces qui nous foudroyait ; dans cet instant une balle lui cassa la jambe et ce malheur fit manquer ce trait d'audace ; il tomba et se fit transporter à quelques pas de là , dans la 4<sup>me</sup> maison de la rue de Schaerbeek , d'où il continua de donner ses ordres toute la journée ; il ne quitta que le 25 , quand les ennemis parvinrent à s'avancer dans cette rue.

A dater de ce moment , nos tirailleurs ne purent plus tenir aux barricades attaquées aussi vivement par les boulets et même à la baïonnette ; ils se crénelèrent dans toutes les maisons et les défendirent pied à pied et avec tant de succès , qu'après 4 jours de combats , l'ennemi

n'avait pas encore pu forcer la 4<sup>m</sup>e barricade placée au 1<sup>er</sup> coude de cette même rue de Schaerbeek , en face du cabaret de S<sup>te</sup> Anné, à moins de 150 toises du boulevard. Le feu n'y cessa pas un seul instant pendant toute la bataille; les vestiges de destruction nous l'ont assez attesté!

Nous avons vu que, dès le 22 au soir, M. *Plélincka* était devenu, *de nom* au moins, car personne ne commanda *de fait* ce jour là, commandant des forces mobiles; en cette qualité il chargea sur le champ M. *E. Grégoire* de la direction de l'artillerie; celui-ci fit aussitôt concentrer notre unique batterie (composée de 6 pièces de 4 et 6) dans la caserne des Annonciades où elle passa la nuit, jugeant prudent de ne laisser aucune de nos pièces dispersées et éparses aux portes de Flandre et de Schaerbeek; quant aux canons de petit calibre, et presque portatifs, il les laissa à leurs maîtres qui les manœuvrèrent et les dirigèrent à leur gré.

A la première alarme, vers 7 heures du matin, M. *Grégoire* était avec sa batterie près de la porte de Louvain; il fit tirer sur les assaillans et y tint aussi long-temps que possible contre les charges et la mitraille; il se retira ensuite lentement par les boulevards; dans ce trajet le feu devint si meurtrier et si rapproché que deux de nos pièces furent un instant abandonnées par tous leurs artilleurs, sauf *par un seul*; un jeune homme, neveu de M. *Lebroussart*, sortant par hasard de chez lui, força, le pistolet au poing, les canonniers à rejoindre leurs pièces et à suivre le mouvement de retraite; la batterie s'arrêta encore entre le palais du prince et le

jardin de celui du roi et y tint près d'une heure en mitraillant toujours ; mais enfin elle dut aussi quitter cette position pour ne pas être coupée et prise ; elle se sépara alors ; 2 pièces se dirigèrent vers la porte de Namur et le boulevard de Waterloo , où elles restèrent en batterie volante , pendant les 4 jours de la bataille , et les 4 autres , sous les ordres de M. *E. Grégoire* , ayant sous lui , *Charlier* , *jambe de bois* , allèrent le long du parc qu'elles foudroyèrent en passant, prendre poste à la place Royale et ses environs.

Seize bouches à feu hollandaises ayant passé le mur derrière l'aubette, commencèrent, placées en partie dans les barricades intérieures, à canonner la rue Royale sur toute sa longueur ; elle fut alors balayée par plus de cent coups de canon et complètement évacuée ; des obus, dit-on, furent aussi lancés dans cette direction et tombèrent dans le Parc , mais sans causer de dommage.

Immédiatement après , vers neuf heures, les grenadiers et chasseurs commandés par les lieutenant-colonels *Anthing* et *Evers* , sous les ordres du général *de Bylandt* , qui voulait effacer par une prompte victoire à Bruxelles , la honte dont il s'y était couvert les 25 et 26 août, où avec 12 à 1500 hommes sous les armes, il s'était laissé mener , battre , chasser , par quelques centaines d'enfans et de vagabonds ivres , se précipitèrent dans cette rue Royale au pas de charge et la baïonnette croisée ; ils atteignirent ainsi le Parc où ils entrèrent sans résistance, et où il n'y avait personne ; ils s'y établirent et occupèrent toutes les rues environnantes ; à neuf heures et demie toute cette position était emportée.

BRUXELLES, DIMANCHE 26 7<sup>BRF</sup> 1830.



Th. Pourmois sculp.

ATTAQUE DU PARC.

Del. de Dewaeste Pl. grav.



Dans toute autre capitale que Bruxelles le peuple, décidé à combattre, pourrait regarder comme un avantage de voir l'ennemi s'engager ainsi dans les rues ; mais outre ce que nous avons déjà dit de la largeur et de la position de la nouvelle rue Royale, il faut bien remarquer qu'à Bruxelles, la ville haute forme un sorte de citadelle dont cette rue est l'avenue ; elle mène droit au Parc qui domine tous les environs et qui est entouré d'édifices solides comparables à de petites forteresses. Rien de tout cela n'avait été mis en défense par les bourgeois et n'était pas même occupé par eux. Les troupes allaient donc se trouver là dans un poste inexpugnable ; il était de la plus haute importance de défendre cette rue, mais nous avons déjà vu que là surtout manquaient les barricades ; une de nos petites pièces de campagne s'arrêta un instant à découvert dans la rue pour contenir l'ennemi ; elle tira trois fois à mitraille de très-près et tua plus de dix hommes ; mais chargée au pas de course, elle fut prise ; les canoniers s'échappèrent par la rue de l'Abricot.

Cependant quoique les maisons et les petites rues voisines de la rue Royale neuve et y aboutissant, fussent alors peu garnies de défenseurs, les troupes ne laissèrent pas que d'essuyer pendant cette marche, un feu très vif auquel elles ne répondirent point ; ce fut surtout à la terrasse du jardin de M. *Dannoot*, où nos tirailleurs étaient embusqués et bien couverts, qu'elles éprouvèrent une grande perte ; on tirait sur elles à bout portant ; les soldats tombaient sans même voir d'où partait le feu et sans pouvoir y riposter ; il y eut même là un moment de désordre ; la colonne fut rompue et coupée en deux. Un

peu plus loin, ces 1800 hommes d'élite, marchant en colonne profonde, furent encore arrêtés tout court aux deux barricades du *Treurenberg*; là, nos tirailleurs, bien retranchés et plus nombreux, firent un feu si soutenu qu'il fallut bien y répondre enfin et attaquer à la baïonnette; ce fut alors que les balles arrivèrent par le *Treurenberg* jusqu'à St<sup>e</sup>-Gudule.

Dans le trajet de la porte de Schaerbeek au Parc, l'ennemi perdit plus de 40 hommes tués et blessés; les cadavres restèrent gisans dans la rue pendant 48 heures; ce ne fut que pendant la nuit du samedi que les réserves de Schaerbeek firent dans la rue Royale une excursion timide et circonspecte et les enlevèrent.

D'un autre côté, le feu qui sortait de la rue de Louvain et des maisons dans cette direction était si violent que le commandant des grenadiers détacha, en passant, deux compagnies pour balayer cette rue et faire leur jonction avec les troupes arrivées par la porte de Louvain et les boulevards, tandis que la colonne continuait sa marche vers le Parc; ces deux compagnie s'avancèrent dans la rue de Louvain en faisant feu et passèrent sur deux faibles barricades; mais arrivées au coude de la rue de l'Orangerie où se trouvait un retranchement beaucoup plus fort, et en vue des leurs qui occupaient déjà l'autre extrémité de la rue vers la porte, le feu devint si général et si meurtrier autour d'elles, qu'elles ne purent aller plus loin; elles revinrent alors sur leurs pas, mais il était trop tard; tout était occupé par les bourgeois, et les barricades du *Treurenberg* étaient devenues inaccessibles pour elles. Les officiers le reconnurent bientôt et

tentèrent de se maintenir dans la rue de Louvain et dans quelques maisons qu'ils occupaient. Il y eut là des scènes et des traits de patriotisme qui rappelaient ceux de la rue de Flandre; enfin vers midi, quelques grenadiers voyant que tout était perdu pour eux, qu'ils étaient cernés et allaient être fusillés jusqu'au dernier, jetèrent leurs armes et se rendirent; tous suivirent bientôt cet exemple. Ce furent ces prisonniers que l'on vit au nombre d'environ 150, promenés en triomphe le même jour dans la ville par petits détachemens et qui les premiers furent conduits à la caserne des pompiers.

La même scène à peu près, se répéta rue de Notre-Dame-aux-Neiges que l'ennemi attaqua par la place d'Orange, qu'il ne put occuper qu'en partie et où plus de 50 hommes des siens furent coupés et faits prisonniers, le 23 et le 24, sans qu'il put réussir à établir par là aucune communication entre ses différentes colonnes d'attaque; nous verrons bientôt que l'incendie de la caserne des Annonciades fut la conséquence de ces combats.

Le bruit courut pendant plusieurs jours et fut même répété par les journaux, que les grenadiers se présentèrent d'abord *en amis* à la porte de Schaerbeek, firent signe de parlementer, et que les nôtres s'étant approchés sans défiance, on fit feu sur eux par la plus infâme des trahisons; mais il paraît que le fait est inexact et que c'est un crime à retrancher du catalogue hollandais.

Dans l'après-dîner, l'aide-de-camp lieutenant-colonel *Géeroems* se présenta en parlementaire de la part expresse du prince Frédéric à nos tirailleurs, rue de Louvain. On connaissait alors l'arrestation révoltante de

M *Ducpétiaux* ; on en était indigné ; aussi le caractère de cet envoyé fut-il méconnu ; il fut arrêté sur-le-champ. On le maltraita et on le conduisit prisonnier en ville où il courut plus d'une fois risque d'être massacré, entre autres, rue de la Montagne où il fut sauvé par MM. V. M. et D. W. qui se dévouèrent pour lui. Plus loin le général *Mellinet* le prit sous sa sauve-garde, et le fit conduire à la caserne des Pompiers où il rejoignit ses compatriotes déjà détenus ; le prisonnier lui remit alors une déclaration écrite au crayon, dans laquelle il expliquait l'objet de sa mission qui était, disait-il, *d'empêcher la ruine et la dévastation de Bruxelles par une prompte soumission !* telles étaient donc encore les idées, les projets du Prince !

Dans la nuit suivante le général *Mellinet* obtint l'autorisation de permettre à l'aide-de-camp d'écrire au prince *Frédéric* une longue lettre où il lui rendrait compte de ce qu'il avait vu et rencontré à Bruxelles et de l'esprit général de la ville. Cette lettre fut lue à l'Hôtel-de-Ville, approuvée et envoyée, ouverte, par deux jeunes gens de bonne volonté au Prince qui, dit-on, s'en moqua mais qui, du moins, ne put plus, dès-lors, prétexter aucune excuse d'ignorance, ni alléguer que cette lettre lui était suspecte comme ayant été dictée au prisonnier.

L'aspect de cet officier supérieur conduit ainsi dans la ville par la populace armée, et par des hommes en guenilles, à qui l'on arrachait les épauettes et qui répondait sans cesse à ceux qui le menaçaient à chaque instant de la mort, le sommaient de remettre son épée et

de jeter la cocarde orange , *tuez-moi , mais ne me faites pas manquer à l'honneur ni à mon devoir* ; ce cortège, disons-nous , offrait un spectacle frappant des effets et des malheurs des guerres civiles !

Dans ce premier moment surtout , nos tirailleurs manquaient de cartouches ; leur acharnement pour s'en procurer est inexprimable ; dès qu'ils voyaient tomber un ennemi , ils se précipitaient sur lui au milieu des balles , pour lui enlever sa giberne ; notre feu fut longtemps alimenté de cette manière , chaque soldat hollandais ayant 60 et même 80 cartouches. On vit des exemples nombreux de cette témérité , rues de Schaerbeek , Royale , de Louvain et aux Boulevards.

Dès que l'armée se fut emparée du Parc , plusieurs bataillons s'y établirent , occupèrent les palais et mirent des canons en batterie aux diverses issues ; mais elle négligea de s'emparer des postes et maisons sur sa droite , le long de la rue Royale , du côté de la ville basse ; elle tourna tous ses efforts vers sa gauche pour communiquer avec la porte de Louvain et avec la colonne d'attaque qui débouchait de ce côté ; nous avons déjà vu comment elle échoua.

Les 9<sup>m</sup> et 10<sup>m</sup> divisions et les dragons suivirent de près les grenadiers et les chasseurs par la même ouverture à droite de la porte de Schaerbeek , mais sans entrer dans la rue Royale , sauf une tentative inutile d'un bataillon qui , arrivant déjà trop tard , dut bientôt rebrouser chemin ; ils s'étendirent à leur droite en descendant le boulevard , jusque vers la rue de Pacheco et le Meyboom , et à leur gauche en remontant pour se joindre

aux leurs qui débouchaient par la porte de Louvain. Les dragons se rangèrent en bataille au sommet de l'angle en face de l'Observatoire.

Nous avons déjà dit que le noyau du corps franc, une partie de la légion liégeoise et plusieurs volontaires bruxellois et auxiliaires étaient près de la porte de Schaerbeek au moment de l'attaque; ils comprirent d'abord que ce poste ainsi assailli par des forces aussi supérieures et par trois batteries, n'était pas tenable et se retirèrent en bon ordre pour en prendre un autre aussi important et plus périlleux encore peut-être, celui de l'Observatoire; ils s'y retranchèrent, au nombre de 50 environ, s'y crénelèrent et s'y tinrent coi; mais voyant les dragons si près d'eux, ils les saluèrent tout-à-coup de trois décharges successives presque à bout portant; 40 hommes et 24 chevaux tombèrent et toute cette cavalerie surprise se mit en désordre au galop sans riposter, culbuta l'infanterie en marche sur les boulevards et gagna ainsi la porte de Namur où elle rejoignit les cuirassiers et les lanciers derrière le palais du Prince. Plusieurs officiers furent alors tués et blessés et les valeureux Liégeois n'avaient pas perdu un seul homme; mais bientôt cernés et mitraillés, ils soutinrent un véritable siège de douze heures et se défendirent toute la journée avec autant de courage que de prudence, en multipliant des traits d'audace et d'héroïsme que nous espérons pouvoir recueillir un jour et parmi lesquels on peut ranger l'action de ces deux hommes qui allèrent fouetter les chevaux d'une pièce de canon ennemie et auraient réussi à s'en emparer ainsi, si ces chevaux ne fussent pas tom-

bés frappés à mort. Mais le soir ces braves ayant vidé leurs gibernes et voyant qu'ils périraient infailliblement tous le lendemain, d'après les dispositions qu'on prenait contre eux, résolurent leur retraite et l'effectuèrent la nuit en franchissant le mur d'enceinte et en emportant leurs blessés et trois morts. Ils ne furent ni inquiétés, ni même aperçus, et faisant un grand détour à plus d'une lieue de la ville, ils traversèrent les chaussées de Louvain, de Tervueren, de Namur et rentrèrent dans la journée du 24 par la porte de Halle, sans perte, mais après des fatigues et des dangers inouis; sans halte, sans repos, ils reparurent au feu et coururent à l'instant aux postes les plus périlleux, tels que l'hôtel de Bellevue, café de l'Amitié, maison Benard et la balustrade qui s'étend vers la maison Hennessy.

Ce fut donc par la porte de Schaerbeek que la grande majorité de l'armée dévastatrice fit son entrée à Bruxelles.

#### ATTAQUE DE LA PORTE DE LOUVAIN.

Un bataillon de la 11<sup>m</sup>e division, fort d'environ 700 hommes, 3 escadrons de lanciers, et 6 de cuirassiers avec 8 bouches à feu, étaient arrivés sur les hauteurs de St Josse-ten-Noode vers la barrière du cimetière, avant 7 heures du matin; mais ils attendirent l'arrivée des autres colonnes, et le feu des autres attaques avant d'ouvrir le leur contre les barricades extérieures et la porte même de la ville.

Aux premiers coups de canon, le poste bourgeois très faible se retira par la rue de Louvain, en défendant cha-

que barricade avec courage et en renversant nombre d'ennemis par un feu décousu mais meurtrier.

Là fut grièvement blessé le lieutenant-colonel *Gantois* ; mais ses soldats , presque tous Belges , fondirent sur les artilleurs bourgeois , les renversèrent et furent sur le point de prendre deux de leurs 6 pièces , qui se retiraient lentement vers la porte de Namur , et qui étaient abandonnées au milieu du feu.

Le cri de victoire retentit dans les rangs des assaillans.

La porte fut forcée par les cuirassiers n° 2 ; ils étaient soutenus par les lanciers , le tout commandé en chef par le général *Trip* qui , tout glorieux d'être entré en ville , criait en hollandais à ses soldats d'une voix de stentor , En brandissant son sabre : *en avant , mes enfans , au galop , à la Grand'Place !*

Toute la cavalerie se précipita en effet dans la rue de Louvain ; mais on n'alla pas loin et la scène changea bientôt de face ; d'abord des barricades plus élevées arrêtèrent tout court l'élan hollandais ; ensuite le feu des tirailleurs placés dans les premières maisons redoubla ; une poignée de Liégeois accourus de leur nouvelle caserne qui était voisine ( celle des Annonciades ) vint les renforcer ; la troupe ne pouvait y riposter qu'avec désavantage , et au lieu de continuer son chemin vers la *Grand'Place* , tout ce corps de cavalerie , fort de plus de 700 chevaux , prit au galop celui des Boulevards à sa gauche par la rue Ducale , et alla se ranger en bataille vers la porte de Namur et plus loin encore vers celle de Halle , sans pouvoir parvenir à forcer le coude de la rue



de l'Orangerie , ni à dégager les deux compagnies de grenadiers qu'il voyait de loin coupées et qui , comme nous l'avons dit , étant alors cernées dans le prolongement de la rue de Louvain , durent peu après , déposer les armes.

Quant à la porte de Namur, elle fut attaquée et occupée par l'intérieur de la ville ; ses défenseurs se retirèrent sur Ixelles et rentrèrent plus tard par la porte de Halle ; ils se reportèrent sur le champ à leur poste , occupèrent la rue de Namur et attirèrent sur ce point la vengeance et les boulets de l'ennemi par leur acharnement et leur audace. Le feu cessa rarement pendant les 4 jours dans la rue de Namur. Plusieurs fois les Hollandais y avancèrent jusqu'à près de l'Athénée et de la Place-Royale, mais les pavés et les balles les forcèrent chaque fois de rétrograder avec grande perte. Ce fut là peut-être que le combat fut le plus sanglant. On y voyait sans cesse de nouveaux cadavres ; le sol était rougi de sang et les murs tellement criblés de balles et de boulets que plusieurs maisons durent être sur le champ ébrançonnées et devront être démolies. Dès ce premier jour au matin le brave *Druwaert* de Namur y fut blessé et laissé pour mort ; un intrépide et ancien sergent de la vieille garde y fut tué.

La cavalerie , si inutile dans une expédition de ce genre , et qui faisait sans cesse des pertes , sans pouvoir même se défendre , sortit le même jour de la ville et alla , sauf quelques faibles détachemens , bivouaquer à l'extérieur dans les maisons isolées et les villages voisins , depuis Schaerbeek jusques vers le hameau de Vleurgat.

Un seul point de communication fut établi par les troupes, entre le boulevard et l'extérieur, outre les 3 portes qu'elles occupaient; ce fut par une sorte de pont jeté au-dessus du mur d'enceinte, à demi abattu, derrière le palais du prince d'Orange, et qui servit, pendant les 4 jours de la bataille, au passage et aux manœuvres de l'artillerie et de la cavalerie.

---

L'on voit par les détails qui précèdent sur chacun des quatre points d'attaque séparés, qu'une heure après leur entrée, vers 10 heures du matin, les troupes occupaient en ville et au dehors les positions suivantes que l'on a essayé de figurer exactement sur le plan ci-joint.

(Il est essentiel de bien les comprendre, parce qu'elles ne varièrent que très-peu pendant les 4 jours de la lutte; nous croyons superflu de faire remarquer au reste que nous écrivons principalement pour ceux qui ont une connaissance exacte de la topographie de Bruxelles.)

A gauche de la porte de Schaerbeek, le boulevard en descendant jusque vers la 2<sup>m</sup><sup>e</sup> barricade de la rue de Pachéco, et plus bas jusque vers le Meyboom; les premières maisons de la rue de Schaerbeek jusques la 2<sup>m</sup><sup>e</sup> barricade, la rue Royale, jusque vers la rue des Épingles en avant de la 3<sup>m</sup><sup>e</sup> barricade, avec les maisons de chaque côté, fusillées continuellement sur leurs derrières par les tirailleurs de la rue de Schaerbeek, et ceux de la rue des Épingles et de Notre-Dame-aux-Neiges.

(Le reste de la nouvelle rue Royale jusqu'à l'ancienne place de Louvain, n'était occupé par personne et fut désert pendant

toute la bataille, vu qu'il était balayé, d'un côté par les deux bouches à feu hollandaises, masquées dans les trois barricades en face de la maison de M. Meeûs, qui tirèrent incessamment durant les quatre jours, et d'autre part, par les fusillades des bourgeois, placés dans tous les environs, et notamment entre les deux fortes barricades du Treurenberg.)

Le quartier général du prince *Frédéric* était à Schaerbeek, rue Royale extérieure, à demi portée de canon de la porte, chez M. le notaire *Hermans*, derrière le Jardin botanique, dont le bâtiment, ainsi que toutes les maisons voisines, était occupé par les troupes de la réserve, tant infanterie que cavalerie et artillerie; tout cela fut pillé et dévasté sous les yeux mêmes du Prince qui quitta rarement de sa personne son quartier-général pendant les quatre jours. Près du tir au pistolet, entre autres, les soldats en arrivant ayant trouvé dans une maison neuve un fusil de garde bourgeoise, assommèrent sur-le-champ devant la porte, les deux frères qui l'occupaient et à qui on avait confié ce fusil depuis un mois pour monter la garde de sûreté dans la commune! On n'avait pas même fait feu de cette maison sur la troupe.

A droite en montant le boulevard, l'armée occupait tout le carré des bâtimens de M. Meeûs, la place d'Orange, la rue du Nord et les premières maisons des rues de Notre-Dame-aux-Neiges, de la Batterie et des Vaches, jusque vers les 4<sup>me</sup> et 5<sup>me</sup> barricades.

La rue de Louvain jusqu'à celle de l'Orangerie, en face des derrières du palais des États-Généraux, et les maisons de chaque côté, ainsi qu'une partie de la caserne des Annonciades; cette moitié de la rue de Louvain fut.

d'ailleurs presque toujours déserte , étant sans cesse sillonnée par la mitraille des 3 pièces placées au boulevard, qui criblèrent les maisons du coude , de même que par le feu des tirailleurs placés à la barricade de cet endroit et qui, occupant tout le reste de la rue jusqu'aux barricades du Treurenberg , répondaient à la fois à cette mitraille et au feu qui partait sans cesse de toutes les fenêtres du palais des États-Généraux et qui plongeait dans la rue de Louvain et sur les derrières des maisons à main droite.

Toute la rue de l'Orangerie , toute la rue Ducale , partie de la rue de la Loi , y compris le palais des Etats-Généraux, toute l'enceinte du Parc dont cependant les troupes ne défendaient que la moitié environ, selon la ligne tracée sur le plan, les palais du roi et du prince d'Orange, la rue Pépinière , la rue Verte , la rue de Namur jusques vers le débouché de cette dernière , et de celle des Petits-Carmes , lieu par où les balles arrivèrent plusieurs fois jusqu'à la place Royale ; le 25 quelques soldats descendirent même jusqu'à la porte de l'Athénée qu'ils tentèrent en vain d'enfoncer ; ils y tuèrent le portier par le trou de la serrure, au moment où il y portait l'oeil, et périrent tous peu d'instans après

Enfin le boulevard à droite de la porte de Namur, jusque vers le nouveau Pachéco , et tous les boulevards intermédiaires ; les trois portes de la ville , les trois faubourgs et toutes les communications extérieures, le long de cette ligne ; elles étaient tellement libres et suffisantes que nous avons vu que l'ennemi n'y ajouta qu'un seul moyen de plus, en jetant un pont au-dessus du mur d'enceinte derrière le palais du prince d'Orange.

Ce front de bataille, avec ses sinuosités et ses rues perpendiculaires que l'on se disputait souvent et où l'on s'entretenait sans résultat à coups de fusil, de fenêtre à fenêtre, s'étendait ainsi sur un espace de près de cinq quarts de lieue, surtout le 25; le feu fut engagé sur toute cette ligne pendant quatre jours; le quart environ de la ville était occupé; on peut s'en convaincre du premier coup-d'œil sur la carte ci-jointe.

On sent que les boulevards bâtis seulement d'un côté offraient à l'ennemi, dans cet état de choses, la voie de communication, la plus facile et la plus sûre; ils furent bientôt couverts de troupes et d'artillerie; l'armée se trouvait ainsi avoir une position de réserve excellente, résultant de la nature même du terrain et avait donc occupé, presque sans résistance, les postes les plus avantageux et les plus importants de la ville.

Quant au relevé des forces hollandaises qui entrèrent à Bruxelles et s'y maintinrent si long-temps, nous le donnons ci-après sous la date du 28 septembre, ainsi qu'un aperçu des forces des patriotes et de la perte des deux partis.

A peine toutes ces positions furent-elles occupées, vers dix heures du matin, par l'armée envahissante, qu'une batterie de 6 pièces fut placée dans le Parc, où elle fut éparpillée et manœuvrait sans cesse en variant à chaque instant la direction de ses boulets et de sa mitraille, 2 ou 3 pièces à chacune des trois portes de la ville occupées par l'ennemi, une pièce à chacun des trois débouchés du boulevard sur la rue ducale et le parc, d'où elles ne tardèrent pas à foudroyer la ville par les allées transver-

sales , plusieurs pièces sur la plaine des palais , 2 pièces sur le boulevard en face du Jardin botanique , balayant tout devant elles jusqu'à la rivière et au-delà vers la porte de Laeken et le canal , 2 autres pièces à l'extrémité opposée de la ligne de bataille sur le boulevard de Waterloo qu'elles sillonnaient jusque vers la porte de Halle, où arrivaient leurs boulets en répondant à 2 de nos pièces placées près du nouveau Pachéco; enfin le reste de l'artillerie, consistant encore en deux batteries, établi en réserve hors des murs, où elle manœuvrèrent pendant les quatre jours, en renforçant ou remplaçant les pièces en position; 5 caissons furent mis à l'abri derrière le Wauxhall.

La batterie de 4 obusiers de 8 pouces s'établit sur la hauteur derrière le palais du prince d'Orange; elle dominait de là toute la ville et pouvait choisir les lieux, les maisons vouées à l'incendie et à la destruction; elle resta stationnaire pendant les quatre jours et fut silencieuse toute cette première journée du 23.

Les troupes occupèrent les palais du roi et du prince d'Orange sans la moindre résistance des postes bourgeois qui s'y trouvaient, au nombre de 45 hommes armés au premier et de 15 au second, qui furent ou surpris, ou qui n'étant là que pour conserver des propriétés, comme ils l'avaient juré au prince d'Orange à son départ, vingt jours auparavant, et non pour se battre, présentèrent les armes aux arrivans et crurent ne pas devoir quitter leurs postes, Mais alors le sang hollandais avait déjà coulé! généraux, officiers et soldats étaient exaspérés! on désarma, avec brutalité les bourgeois de garde au palais du roi; c'étaient,

pour la plupart, des gens connus, établis et dans l'aisance; on les maltraita et on les enferma prisonniers dans les caves; alors ils entendirent qu'il était question de nommer un conseil de guerre pour les juger, et qu'ils devaient être tous fusillés dans deux heures; des officiers supérieurs voulaient même se passer de cette formalité, les faire fusiller sur le champ, et même, ce qui fait horreur à retracer, *les exterminer tous à la baïonnette dans les caves!* dans tous les cas ils étaient perdus, sans le capitaine de grenadiers *Hardy*, bruxellois, déjà blessé lui-même, qui osa prendre sur lui de s'opposer au massacre et de faire mettre plusieurs bourgeois en liberté; il fut blâmé de ses chefs, mais il réussit à sauver ses compatriotes du danger le plus imminent; un quart-d'heure de plus, ils étaient immolés! Cependant cinq d'entre eux manquèrent à l'appel que l'on fit; on connaît leurs noms.... et l'on espère encore les revoir, malgré que l'on ait sujet de craindre qu'ils n'aient été mis à mort dans les souterrains ou fusillés hors de Bruxelles! Point de doute que tous les prisonniers hollandais n'eussent été massacrés jusqu'au dernier, si nos concitoyens eussent été aussi lâchement assassinés.

Le poste du palais du prince d'Orange ne fut point désarmé; il cacha ses armes dans une salle basse et soigna les blessés hollandais pendant 4 jours; le colonel hollandais *Mathon* y commandait.

L'aspect de la ville était affreux et désespérant dans ce premier moment; tout semblait perdu; on ne voyait pour défenseurs que quelques hommes presque isolés, dépourvus d'ensemble et n'ayant que peu de chefs, mais

déterminés ; les sections ne se rassemblaient plus ; la 5<sup>me</sup> fut convoquée trop tard à la porte de Schaerbeek , et quand on voulut s'y rendre, ce quartier était déjà occupé par l'ennemi. La mitraille sifflait sur tout Bruxelles d'une manière horrible ; les boulets pleuvaient ; les feux de pelotons , quoique peu meurtriers , répandaient l'effroi chez tous les habitans, parce que leurs continuelles explosions donnaient la mesure du nombre des soldats et du terrain occupé par eux dans le haut de la ville ; les tintemens lugubres et redoublés du tocsin se mêlaient sans cesse au bruit des tambours qui battaient la générale ; on disait d'un autre côté que les portes de Laeken et de Flandre étaient forcées et que l'ennemi s'avancait par le bas de la ville. Des hommes qui auraient voulu combattre ne trouvaient pas d'armes ; d'autres armés manquaient de cartouches ; le dépôt des munitions aux Annonciades était cerné ; en un mot , nous le répétons, pendant plusieurs heures tout sembla perdu !

Mais au milieu de ce désastre apparent, un œil observateur eût pu reconnaître d'autres présages, dès avant la fin du jour.

En effet, nos groupes de tirailleurs, repoussés des portes de Schaerbeek et de Louvain, se grossissaient dans leur retraite dont le désordre nécessaire n'était nullement un signe de fuite, de terreur, ou de découragement ; au contraire, ils s'arrêtaient à chaque barricade des rues latérales, s'embusquaient dans chaque maison et, par pelotons de 4 à 5 hommes, tiraient sans relâche sur toutes les troupes qui passaient à leur portée.



De nos six pièces de canon, sous les ordres de M. E. Grégoire, qui s'étaient repliées de la porte de Louvain vers celle de Namur et qui, de là, avaient tenu si long-temps contre le feu ennemi, nous avons dit que quatre s'étaient dirigées vers le Parc et avaient vomé la mitraille, presque à bout portant, sur les bataillons qui s'y établissaient; elles s'étaient ensuite portées sur la Place-Royale qu'elles n'abandonnèrent plus; les deux autres se retirèrent, comme nous l'avons vu, vers la porte de Halle qu'elles défendirent avec succès jusqu'à la victoire, en démontant même une pièce ennemie qui fut prise.

A la faveur du temps indispensable pour les mouvemens de l'artillerie et des troupes hollandaises, des hommes déterminés s'étaient crénelés et retranchés derrière les barricades et dans les maisons de la Place-Royale d'où une heure auparavant plusieurs centaines de spectateurs s'étaient laissé chasser par six éclaireurs ennemis.

La compagnie tournaisienne du brave *Renard* et quelques-uns des volontaires namurois et bruxellois, les mieux armés, occupèrent la barricade principale qui joignait l'hôtel de Belle-Vue à celui de l'Amitié, ainsi que la balustrade en pierre qui se prolonge vers la maison *Hennesy* en face du palais du roi; là fut bientôt placée la pièce de canon qui battit ce Palais et le sillonna de ses boulets.

Plus loin, vers le pont de fer, le brave canonnier liégeois, *Charlier à la jambe de bois*, avait établi sa pièce toujours chargée à mitraille et qui, de là, foudroyait l'entrée du Parc; il devenait dès-lors presque impossible à l'ennemi de déboucher sur ce point le plus essentiel à conserver.

D'un autre côté on entendait de loin la fusillade de l'Observatoire, on voyait ce poste toujours occupé et bien défendu ; c'était à la fois un encouragement et un exemple.

Enfin les élémens de défense physique s'organisaient avec la rapidité de l'éclair, et ceux de la défense morale suivaient la même progression et croissaient en raison des succès de la première ; elles se prêtaient un appui mutuel et bientôt irrésistible, car l'opinion, revenue de sa surprise, ne crut bientôt plus la résistance ni impraticable, ni impossible ; il ne fallait pour cela qu'un premier succès un peu marqué.

Il fut dû au courage des hommes placés à l'ancienne place de Louvain, centre des communications ennemies ; nous avons vu que la 9<sup>me</sup> division ne suivait que de loin les colonnes de la garde royale ; après le passage de celle-ci, et malgré le détachement de deux compagnies de grenadiers qu'elle avait lancées dans la rue de Louvain, nos braves osèrent revenir, et, quoique placés entre deux feux, rétablirent les barricades du Treurenberg, barrièrèrent doublement la rue Royale et celle de Louvain et coupèrent totalement la 9<sup>me</sup> division qui dut reculer devant leur feu et reprendre la route de la porte de Schaerbeek et des boulevards ; bientôt après cette même manœuvre força le détachement de la rue de Louvain à capituler ; dès-lors ce poste du Treurenberg devenait imprenable ; il maintenait toutes nos communications intérieures et ne fut plus même sérieusement attaqué ; c'était l'un des plus importants ; tout aurait pu changer de face si l'on avait laissé à l'ennemi le temps de s'y établir.

Le combat se soutenait aussi avec avantage sur le bou-

levard, en face du bâtiment du Jardin botanique. Là, retranchés dans les maisons qui furent brûlées le lendemain, quelques hommes du noyau du corps franc de MM *Rodenback* et *Niellon*, composé alors d'une poignée de braves, affrontaient la mitraille et la fusillade des chasseurs de la garde et des bouches à feu de la porte de Schaerbeek; les vitraux des serres volaient en éclats sous leur feu; ils avaient d'abord perdu du temps à attendre leurs officiers, mais ils furent bientôt renforcés par des volontaires isolés qui accoururent à leur secours de tous les rangs et de toutes parts.

Nous répétons donc que le temps employé par l'ennemi pour occuper le Parc et ses abords, avait suffi pour que la population armée sortit de son premier engourdissement et entreprit de disputer la victoire. C'est un des plus beaux traits du caractère national que cette détermination subite à la résistance que l'on vit alors se manifester parmi tous les citoyens placés dans le voisinage de l'ennemi, dès qu'ils entrevirent la possibilité du succès, des hommes naguères abattus se relevaient fiers et menaçans.

On criait *aux armes* avec une sorte de frénésie, et si quelque malade, quelque blessé, quelque *faible* consentait à céder son fusil, cent mains s'étendaient pour le saisir, cent braves se présentaient pour marcher à la gloire, à la liberté ou à la mort. C'était toujours ce vieux peuple belge de César, si méconnu, si muselé depuis tant d'années, tant de siècles, mais portant toujours dans son cœur le sang de ses ancêtres.

Vers dix ou onze heures du matin, les troupes, maîtresses alors du Parc, des palais et de toute leur ligne de

bataille, entreprirent, mais un peu tard, de se porter plus loin.

Elles formèrent quatre attaques bien distinctes.

L'une sur le boulevard du côté de la porte de Halle ; la seconde vers l'ancienne place de Louvain pour descendre de là vers S<sup>te</sup> Gudule et faire taire son désespérant tocsin ; la 3<sup>me</sup> vers la Montagne du Parc ; la 4<sup>me</sup> vers la Place-Royale point central qui dominait toute la ville.

Chacune de ces attaques fut soutenue de 2 ou 3 pièces de canon ; nous allons voir qu'elles échouèrent toutes, et nous ne parlons pas ici des escaliers de la Bibliothèque où la fusillade était continuellement engagée.

L'attaque de la porte de Halle ne rencontra d'autre obstacle ce jour-là que le feu lointain de nos deux pièces de canon et quelques coups de fusil partis des fenêtres ; mais l'ennemi, n'appréciant pas assez l'importance de ce poste qui lui aurait permis de nous prendre à revers, se borna à une sorte de reconnaissance, quoiqu'il fit feu de ses quatre canons, et ne s'avança guère au-delà des derrières de l'hôtel d'Areberg. Les lanciers firent cependant une charge sur nos 2 pièces et en prirent une qui n'était servie que par 5 hommes, qui se retranchèrent dans le nouvel hospice de Pachéco ; ils ne purent l'emporter qu'à quelques pas, les chevaux ayant été tués sur le champ ; ils l'enclouèrent ; elle fut reprise peu après et remise aussitôt en état de service ; cela se passait au débouché de la rue des Maroles ; les domestiques et gardes-chasse du duc d'Areberg, placés dans les bâtimens neufs du fond de l'hôtel, firent un feu soutenu pendant les 4 jours, et tinrent en échec toutes les troupes qui s'aventurèrent sur ce point où les assaillans au surplus, protégés

en outre par leurs tirailleurs postés sur les hauteurs en dehors du mur d'enceinte, montrèrent une lâcheté sans égale.

A la Montagne-du-Parc et vers l'ancienne place de Louvain, le terrain incliné faisait porter la mitraille et les boulets beaucoup trop haut ; les tirailleurs, animés par leur peu d'effet, tinrent bon derrière leurs barricades que l'on n'entreprit pas de forcer.

Restait la principale attaque, celle de la Place-Royale ; son succès eût livré à l'ennemi tout le haut de la ville ; mais nous l'avons déjà dit, il était trop tard d'une heure ! l'occasion était perdue ; ce poste était devenu formidable ; la mitraille de la *jambe de bois* balayait tout devant elle jusque dans le Parc, entre le passage des deux hôtels de Belle-Vue et de l'Amitié ; les 3 bouches à feu hollandaises qui arrivèrent au galop pour y répondre, furent à peine placées à la porte du Parc que, sans avoir seulement le temps de tirer, leurs artilleurs et leurs chevaux tombèrent morts jusqu'au dernier, frappés par les inévitables coups de feu de nos volontaires, embusqués derrière la balustrade *Hennesy*, dans les deux hôtels ci-dessus et derrière la barricade qui les réunissait ; les plus adroits chasseurs s'y étaient placés ; les balles de leurs fusils à 2 coups et à piston volaient rarement en vain ; le bataillon de la 9<sup>me</sup> division qui venait de déboucher du boulevard et qui marchait en colonne d'attaque fit quelque feu, mais ne tarda pas à être forcé de reculer en jonchant de cadavres la Place des Palais ; il n'osa charger à la baïonnette et prit position dans le Parc.

Ce fut une de ces choses inouïes, indescriptibles que

de voir ainsi une vingtaine d'hommes isolés , sans ordre et sans guide , attendre hardiment , derrière un faible rempart de quelques pieds de hauteur , une forêt de baïonnettes marchant en ordre sur eux au pas de charge , les fusiller , essayer leurs feux redoublés sans crainte , voir tomber les leurs sans pâlir et finir par forcer à la retraite près de 800 hommes disciplinés ! Nous prenons acte du *fait* ; d'autres le commenteront ou l'expliqueront ; l'histoire jugera.

Il était alors midi environ ; les premiers succès de l'ennemi se trouvaient partout arrêtés et paralysés, on reconnut on hésitation , la mollesse de ses attaques , son peu de détermination , de tactique militaire , son ignorance des localités et de l'esprit de la ville ; sa lâcheté , en un mot !..... Dès-lors tout était décidé et le premier cri de *victoire* se fit entendre dans Bruxelles sur les derrières du champ de bataille !

Le reste de la journée se passa à faire le coup de fusil sans aucun avantage marqué de part ni d'autre ; le sang coula toujours et bien inutilement , mais le feu fut moins meurtrier que dans la matinée.

À l'intérieur de la ville ce tems fut employé à renforcer les barricades , à monter les pavés dans les maisons , à se procurer des cartouches et des armes ; l'on était toujours inquiet, mais non sans espérance, ni énergie ; ceux qui , le matin, s'attendaient au succès du Prince et avaient été jusqu'à le désirer peut-être , revenaient à d'autres sentimens au sifflement de cette mitraille et de ces boulets qui renversaient leurs concitoyens et pleuvaient sur la ville. Les femmes essuyaient leurs larmes pour aider aux préparatifs de la défense inté-

rieure ; déjà Bruxelles ne voyait plus de dissensions dans son sein ; on n'entendait que des vœux pour le triomphe des Belges ; ici , comme à Paris , la mitraille royale avait raillé en peu d'heure toutes les opinions et tout confondu dans une idée mère et fixe : *haine aux Hollandais !*

Ce fut dans ce moment que l'on apprit avec certitude et détails les victoires du matin obtenues aux portes de Laeken et de Flandre ; les défenseurs et les secours furent doublés par suite dans le haut de la ville ; le gros des bourgeois victorieux à ces deux attaques se porta vers le Parc en traversant les rues les plus populeuses , au cri de *victoire !* mille fois répété.

L'impression que produisit ce cri sur des hommes qui s'étonnaient encore d'avoir osé résister quelque tems, et sur d'autres qui ne soupçonnaient pas même la possibilité de la résistance , impression dont nous avons tous été les témoins ou les spectateurs , échappe à une froide description ; il y eut un élan subit ; on se porta un instant en avant avec tumulte ; on s'approcha du Parc où la fusillade devint si vive et si servée que , dès 4 heures du soir , on vit les grenadiers réduits à la tactique qu'ils pratiquèrent jusqu'à la fin de la bataille , c'est-à-dire , à se tenir derrière les gros arbres pour se couvrir un peu ; les balles sifflaient de si près que , lorsqu'ils voulaient traverser une allée , ou se rendre d'un arbre à l'autre , ils commençaient à montrer leurs bonnets au bout de leurs baionnettes , certains que les premiers coups de feu partant à l'instant contre ces simulacres et forçant nos adroits tireurs à recharger , ils avaient le tems de courir , en se courbant , sans être exposés qu'à des coups plus éloignés et moins sûrs ; jusqu'aux bouts de leurs pieds

étaient atteints à l'instant même, s'ils les laissaient quelques secondes à découvert.

Vers la brune, *Charlier*, *jambe de bois*, fit avancer sa pièce sur la Place-Royale ; le capitaine liégeois *Pourbaix* planta son drapeau au milieu de cette place, et l'y tint immobile au milieu d'une grêle de balles et de biscayens ; l'enthousiasme était dès-lors général ; on n'entendait que le cri *d'en avant!* Des hommes armés semblaient sortir de terre ; ils débouchaient de toutes les rues et ruelles, sans ordre et sans chef à la vérité, mais tous guidés par la même pensée.

Quelques rares pelotons se formaient par fois, plus ou moins régulièrement, se choisissaient des officiers et prenaient de préférence des Liégeois quand ils en rencontraient ; car les lettres L. G. que ces braves portaient sur leurs bonnets, étaient pour le peuple un brevet de courage.

On voyait sans cesse monter du bas de la ville, tantôt des petits corps, tantôt des hommes isolés, se dirigeant vers la Place-Royale ou vers celle de Louvain ; toutes les barricades, toutes les fenêtres se hérissaient de canons de fusils, et s'il devenait difficile, même pour des amis, de pénétrer dans la plupart des rues, on pouvait dire que cela était impossible pour des ennemis.

Vers le soir de ce premier jour, on était déjà devenu assez hardi pour vouloir se mesurer corps à corps ; on voyait les baïonnettes briller au bout des fusils ; les piques mêmes reparaissaient et tout semblait annoncer une attaque à l'arme blanche si l'ennemi se laissait aborder.

Mais l'armée qui avait toujours eu l'offensive depuis



son entrée jusqu'à ce moment , changea de rôle avant la nuit ; toutes les troupes qui avaient pénétré hors du Parc se retirèrent dans les palais et sur les boulevards , ne laissant dans le Parc qu'un bataillon et l'artillerie protégée par les massifs d'arbres ; les tirailleurs y bivouaquèrent , cachés dans les bas-fonds , où ils étaient à couvert , au moins pour le moment ; ils y pratiquèrent des escaliers qu'ils couvrirent avec les bancs du parc , dont ils se servirent en guise d'épaulemens ou de boucliers contre les balles et la mitraille ; ils venaient y faire le coup de fusil l'un après l'autre , sans qu'on les aperçut , sauf quelquefois l'extrémité de leurs bonnets ou schakos. Ils eurent néanmoins pendant toute la bataille et à portée de les soutenir sur-le-champ , des réserves redoutables qui ne permirent jamais de songer à les débusquer de cette position inexpugnable. Il n'y avait que nos tireurs les plus adroits qui , placés à l'hôtel de Belle-Vue ou dans les environs , pussent de temps en temps atteindre un ennemi , et ils en atteignirent beaucoup !

Cependant cette manœuvre était habile et raisonnée ; dès le 23 , elle déconcerta un peu les nôtres qui avaient si bien réussi , dans l'après-dîner , à rejeter les assaillans en arrière et à les repousser dans le Parc. On n'avait cru n'avoir qu'à se défendre de derrière les barricades et voilà que les ennemis étaient eux-mêmes barricadés , si l'on peut ici se servir de ce terme ; on s'attendait à garder des maisons et c'étaient les soldats qui étaient eux-mêmes à couvert dans des palais ! ainsi s'évanouissait tout l'avantage de la position , et l'on se voyait , presque sans défense , en présence d'un ennemi retranché ! Si

la prévoyance et l'ordre avaient pu préparer les moyens de résistance, on aurait abattu les arbres du parc, rasé les buttes et comblé les bas-fonds; cette belle promenade eût été détruite, mais le sang humain eût été épargné! c'est à ces circonstances qu'il faut, sans nul doute, attribuer la prolongation d'un combat de quatre jours, qui peut-être aurait pu être terminé le premier avec succès.

Il était bien aisé dès-lors de pénétrer le plan des généraux hollandais, mais très-difficile de le déconcerter; ils pouvaient ainsi, avec quelques compagnies postées dans les bas-fonds, fatiguer pendant long-temps et rebuter enfin des bourgeois sans chefs, sans ensemble mais toujours brûlant de combattre; ensuite la première ardeur amortie et la lassitude survenue, la masse des troupes fraîches aurait débouché à la fois des palais et des boulevards pour écraser des gens en désordre. Le pont jeté sur le mur d'enceinte, derrière le palais du prince d'Orange, était la communication la plus facile et la plus prompte avec l'extérieur pour l'arrivée des renforts en cavalerie et en artillerie; les réserves des faubourgs de Namur, de Louvain et de Schaerbeek paraissaient aussi destinées à appuyer ce mouvement décisif.

Le seul courage n'aurait pu parvenir à déjouer ce projet, sinon le premier, du moins le deuxième ou le troisième jour, si l'amour de la patrie et de la liberté n'eût suppléé à la discipline, l'adresse à la force. Les tirailleurs avancés continuèrent bien, après ce mouvement des ennemis du 23 au soir, de faire sans cesse les jours suivans, un feu souvent inutile sur les arbres du

Parc, mais le plus grand nombre des bourgeois, les jeunes gens de la classe aisée, les hommes sages et prévoyans qui se trouvaient là cachés sous la blouse du laboureur, comprirent dès-lors qu'il fallait se ménager pour rester en mesure contre un ennemi qui voulait temporiser ; ce parti est peut-être le plus digne d'éloge et d'admiration ; il sauva la Belgique.

Nous verrons cependant qu'on ne s'y tint pas rigoureusement les jours suivans ; on attaqua de plus près ; on voulut vainement emporter le Parc à plus de trente reprises différentes ; l'insuccès prouva de reste la nécessité de revenir à la première résolution du 23, de montrer ce courage supérieur, indispensable pour surveiller un ennemi qui se cache et plus rare sans doute que celui qui nous le fait aborder franchement quand il se découvre ; attendre froidement et résolument le moment de joindre son adversaire, se tenir à l'affût sous son feu, braver long-temps la fatigue et le besoin sans quitter un instant son poste, voilà la conduite exigée alors des Belges s'ils voulaient vaincre ; ils surent s'y soumettre ; ils furent vainqueurs !

Dès ce premier jour, vers le soir, et après le ralentissement du feu, plusieurs Bruxellois pleins de prévoyance autant que d'ardeur, parmi lesquels on peut citer MM. *Plaisant, Nique, Palmaert* et plusieurs autres, comprenant bien d'ailleurs la situation des choses, partirent de Bruxelles et parcoururent les campagnes et les villes voisines pour réunir des secours ; ils firent sonner le tocsin partout, surtout dans le Brabant-Wallon et le Hainaut, pays où le peuple toujours courageux était le

plus haineux contre les Hollandais. Cette démarche eut le plus grand succès ; il est vrai qu'elle était inutile dans tout le rayon où le canon de Bruxelles pouvait se faire entendre, car tout y fut en armes sur-le-champ et spontanément ; mais plus loin, il fallait exciter et organiser l'élan ; des volontaires partirent dans la même nuit, de plus de 20 bourgs ou villages et se trouvèrent au feu dès le lendemain 24. Nous ne citerons ici aucun nom de lieux, il faudrait une page ; mais l'on peut juger de l'unanimité du mouvement et de la résolution de défendre jusqu'à la dernière maison de Bruxelles que l'on savait être le seul point central et décisif, par ce seul fait que les renforts demandés arrivèrent, non-seulement les trois jours suivans, mais encore plus tard et en plus grand nombre après la victoire. Deux jours de plus et 25,000 hommes, s'il l'avait fallu, eussent été réunis à Bruxelles.

Ces auxiliaires avaient des fusils pour la plupart ; mais ils manquaient de munitions ; nous avons déjà parlé de l'acharnement que l'on mettait à s'en procurer ; on vit souvent, dès ce premier jour, des hommes téméraires s'élançant au milieu des combattans pour enlever les blessés et les morts, amis ou ennemis, sans autre but que d'enlever leurs gibernes. Toute la poudre des particuliers fut livrée et mise en cartouches. Toutes les maisons étaient ouvertes ; les femmes distribuaient des rafraîchissemens à ceux qui, fatigués, revenaient du combat, des cartouches à ceux qui y allaient, de la charpie aux blessés, et l'on ne refusait rien à ceux qui montraient quelque besoin ; la plupart demandaient de la bière ou

un peu de vin, plutôt que de l'eau-de-vie; ils craignaient de s'enivrer; ce trait est caractéristique! *j'ai faim*, dit l'un d'eux, pauvre, sanglant et noir de fumée et de poudre, *mon fusil ne va plus, j'ai faim, il faut que l'on me donne à manger.* — *Mon ami je demeure à quatre pas, venez avec moi.* — *Non, voici un boulanger, on ne me refusera pas.* Il y entre et en sort en dévorant un gros crouton de pain bis. *C'est bien sec, camarade, venez au moins arroser cela chez moi d'un verre de vin.* — *Non, vous dis-je, Monsieur, je vois là-bas une fontaine; je vais m'y rafraîchir, c'est tout ce qu'il me faut.* Et il disparut!... Ce fait peut être attesté de même que la générosité avec laquelle furent soignés et secourus grand nombre de blessés ou prisonniers hollandais; on les accueillait dans les auberges, on leur donnait des vêtemens bourgeois, on ne leur prenait que leurs armes et leurs gibernes.

Vers le soir les bourgeois occupèrent presque toutes les maisons de la rue Royale en face du Parc; ils y pratiquèrent des communications intérieures, en perçant les murs, et consolidèrent toutes leurs barricades sous le feu de l'ennemi qui tirait sans cesse à mitraille de la porte de Schaerbeek; toutes les maisons voisines se remplissaient de bons chasseurs qui harcelaient sans cesse les soldats dans le Parc et ailleurs, et quoique tirant souvent au hasard, sans voir d'ennemis, et brûlant beaucoup de poudre inutilement, ils atteignirent un grand but en intimidant et démoralisant l'armée hollandaise qui sentait sa position et voyait l'espèce de guerre nouvelle et inattendue qu'on adoptait contre elle.

Dans la nouvelle rue Royale, le pillage des maisons par la 9<sup>m</sup>e division, avait exaspéré de plus en plus tous les habitans du voisinage. Ils étaient embusqués dans le jardin de M. *Dannoot* et dans le terrain attenant de M. de Béthune, en face duquel se trouvait dans la rue un tas de briques et de pierres destinées à des constructions nouvelles sur ce terrain, ce qui leur offrit un excellent retranchement; de là ils liaient leur feu à celui qui partait des coins des rues des Épingles, de Longue-Vie, de Notre-Dame-aux-Neiges, de l'Abricot; et en face, des derrières des rues de la Caille et de Schaerbeek et des barricades du Treurenberg, enfin de toutes les ruelles et maisons à portée; tout cela réuni contenait l'ennemi et sa batterie placée vis-à-vis la porte de la ville dans les barricades où il s'était fortement retranché en face de la maison de M. Meeùs, et où il se montrait toujours en grande force, et l'empêcha de faire un pas de plus dans la rue Royale, depuis son entrée jusqu'à sa fuite quatre jours après! A peine dans la nuit du troisième jour osa-t-il y venir enlever silencieusement ses morts de l'avant-veille!

Un feu continuel sortait même des maisons vis-à-vis de celle de M. Meeùs et tuait à bout portant hommes et chevaux; aussi une de ces maisons, celle du coin, fut-elle brûlée vers quatre heures du soir. On peut dire que ce long prolongement de la rue Royale était au pouvoir des nôtres ou de personne, et que, pendant quatre jours, nous y avons été dans une attitude offensive. C'était toujours le noyau du corps franc de M. Rodenbach qui dirigeait toute cette défense; nous avons déjà vu qu'il était alors com-

mandé par son nouveau capitaine, le brave *Stieldorf* qui, blessé grièvement à la jambe le matin, en se jettant sur une pièce de canon, ne cessait de diriger et d'exhorter ses frères d'armes, du lit de douleur où il était couché au milieu d'eux dans une maison de la rue de Schaerbeek, à portée de pistolet de la batterie ennemie.

Mais le combat le plus sanglant et le plus vif de cet après-dîner eut lieu, rue de Notre-Dame-aux-Neiges, vers la place d'Orange, c'est-à-dire, au centre des positions qu'occupait l'armée. L'ennemi qui, depuis le matin, cherchait à occuper entièrement ce quartier, s'y porta plus vivement, aussitôt qu'il vit le poste de l'Observatoire cerné et assiégé. L'entrée de la rue de Louvain fut canonnée de nouveau et avec violence jusqu'au coude qu'elle fait en face de celle de l'Orangerie; un bataillon entier s'ébranla de la place d'Orange, tandis que des tirailleurs, maîtres de tous les édifices voisins, faisaient pleuvoir les balles sur les barricades et les postes des bourgeois; ceux-ci durent reculer un peu; ils furent bientôt tournés par leur gauche dans les jardins, et par leur droite dans les rues du Nord et des Vaches, et l'ennemi, pénétrant enfin par là jusqu'à la caserne des Annonciades, y mit le feu.

Il était cinq heures; le peuple peu nombreux et mal armé qui, depuis le matin, se défendait dans une position attaquée tant de fois, de tant de côtés, et par tant de forces, ne recevait pas de secours, et paraissait accablé de lassitude et épuisé de courage; mais à la vue des flammes, un cri s'éleva: *il y a de la poudre aux Annonciades, nous allons tous sauter; c'est pour cela que les*

*Hollandais y ont mis le feu!* Ils disaient vrai ; l'ennemi ne brûlait sans doute ce bâtiment que pour faire sauter le haut de la ville tout entier ; il savait qu'il y avait là de la poudre ! A ce cri d'autres peut-être auraient pris la fuite ; les Bruxellois n'y virent qu'un motif pour s'élançer en avant ; tout marche de nouveau ; on attaque les soldats avec une fureur redoublée ; des femmes , des vieillards , des enfans marchent contre eux ; ils reculent à leur tour en protégeant cependant l'incendie par leurs feux de pelotons croisés. L'ennemi est acculé jusque vers la place d'Orange ; on se rend maître du feu alors et on sauve les trois quarts de la caserne ; on ne trouve d'abord que deux barils de poudre ; ils sont ramenés en triomphe presque au milieu des flammes. Jamais peut-être victoire ne fut plus prompte , plus glorieuse , plus inattendue ! on a fait la remarque qu'aucun journal n'en a parlé ; les vainqueurs étaient des gens obscurs , peu désireux de faire mousser leur triomphe ; ils n'en rédigèrent , n'en communiquèrent aucune relation ! il a fallu leur arracher les détails qui précèdent.

Nous avons vu que , dans la journée , un aide-de-camp du Prince , M. *Géeroems* , envoyé en parlementaire , avait été arrêté comme otage de MM. *Ducpétiaux et Everard*. La crainte des représailles n'empêcha point , dans la nuit et après la cessation du feu , deux jeunes gens de Bruxelles , MM. *T'Kindt et Farder* , de se rendre , à travers mille dangers , au quartier-général du Prince à Schaerbeek , pour lui porter la lettre ouverte de son aide-de-camp , et réclamer l'évacuation de la ville , puisqu'il était dès-lors démontré que l'armée ne pouvait pénétrer plus loin.



*On dit qu'alors le prince parut décidé à faire cesser le combat, qu'il protesta de son horreur pour l'effusion du sang, et qu'il consentit même, quoiqu'avec répugnance, à faire mettre en liberté une soixantaine de bourgeois et de paysans, armés ou non, pris par ses soldats et qui couraient grand risque d'être à chaque instant massacrés. On ajouta même qu'il dit ces mots : « J'étais venu par ordre du roi, mon auguste père, pour vous apporter des paroles de paix, je comptais sur la garde bourgeoise pour le maintien de la tranquillité ; je suis affligé des événemens de cette journée, ils ont navré mon cœur ; cependant ce cœur vous est encore ouvert ; que la garde bourgeoise s'unisse aux troupes de S. M. et le passé sera oublié. »*

Mais malheureusement d'autres rapports arrivèrent bientôt au quartier-général ; on y représentait les bourgeois comme découragés, manquant de poudre, etc., et prêts à se rendre le lendemain ; le coupable Frédéric écouta ces impostures plutôt que les instances de nos deux jeunes compatriotes qui, pour avoir échoué dans leur périlleuse tentative, n'en méritent pas moins notre reconnaissance et nos éloges, et il ordonna dans la nuit le renouvellement des attaques et les horreurs du lendemain.

Il était évident, d'après ce qu'on vient de lire, et les positions de l'ennemi bien comprises, que le Parc en était la clef, et serait le vrai champ de bataille où se déciderait le sort de Bruxelles, et par suite, de toute la Belgique.

Aussi, dès ce premier jour, le peuple céda à son instinct ordinaire ; sans guides, sans chefs, il sentit cette

vérité et dirigea ses principaux efforts contre ce centre de l'armée ennemie.

Nous n'aurons donc que peu à parler des attaques partielles et des fusillades toujours meurtrières, mais sans résultat, qui ne cessèrent pas, durant quatre jours, sur les extrémités et même, sur tous les points de la ligne de bataille que nous avons indiquée et que l'on voit tracée sur le plan ci-joint, à partir de la rue St. Pierre, jusqu'au débouché de celle des Marolles. Les maisons, sur toute cette distance, furent souvent abandonnées, prises et reprises, durant cette funeste époque; mais la très-grande partie fut complètement dévastée et pillée par les Hollandais; on en porte le nombre à près de 400; il n'y eut guère que celles où s'établirent les officiers qui furent plus ménagées.

Nous ne comprenons point dans ce nombre les édifices, maisons ou habitations réduites en cendres ou en ruines par les obus ou les torches hollandaises et dont, tout compte fait, le chiffre s'élève à 41.

Au surplus, quand les soldats faisaient quelques progrès, forçaient une chétive barricade, parvenaient à pénétrer dans quelques nouvelles maisons, ils voyaient à quel prix et pouvaient se convaincre que leur perte totale serait la suite infaillible de nouveaux succès semblables; nous négligerons donc cette guerre de fenêtres, de toits, d'embuscades, de surprises et d'homme à homme pour nous attacher au véritable centre de la bataille.

Mais d'après cet état de choses, le Parc lui-même ne pouvait être attaqué que par quatre endroits; 1° l'an-

cienne place de Louvain ; 2° la Montagne du Parc ; 3° les escaliers de la Bibliothèque descendant rue d'Isabelle, et 4° la Place Royale, entre les hôtels de Belle-Vue et de l'Amitié.

Il n'y avait point de barricade en face des escaliers de la Bibliothèque ; un fort détachement ennemi s'y porta en arrivant, domina par là toute la rue d'Isabelle et les environs et même, renforcé le 25 par une compagnie de grenadiers, comme nous le verrons plus loin, descendit dans cette rue et s'empara de plusieurs maisons, ainsi que des deux hôtels formant les angles vers le Parc.

Ce point d'attaque devint donc alors plutôt un point de défense pour les bourgeois ; il fallut y renoncer, dès ce premier moment, mais non sans résistance ; on s'y fusilla à bout portant, sur les escaliers mêmes, par les fenêtres et les lucarnes ; les traces en sont restées ; elles seules peuvent donner une idée de l'acharnement des combattans ; le sang y coula à flots ; dès ce premier jour on y compta 28 ennemis tués ; les chevaux des 2 pièces de canon hollandaises sorties du parc en face, y ayant péri au nombre de 7 ou 8, les soldats firent une sorte de barricade avec leurs cadavres ; les 2 pièces restèrent là abandonnées pendant toute la journée, et ne rentrèrent dans le Parc qu'à la nuit close ; un homme en blouse sorti du jardin Hennesy tenta, pour s'en emparer, d'aller y attacher un crochet, mais il fut tué.

Deux autres bourgeois se distinguèrent aussi sur ce point par leur adresse, leur bravoure, leur mépris de la mort ; ils résistèrent *seuls* pendant long-temps de maison en maison ; on les admirait sans oser les imiter ; les

rangs ennemis s'éclaircissaient, surtout le 25, devant leurs inévitables coups de fusils de chasse; ils furent tous deux blessés et l'on ignore leurs noms, leur patrie et ce qu'ils sont devenus!

Les points d'attaque contre le Parc furent donc réduits, dès ce premier jour, aux trois que nous avons indiqués ci-dessus; nous les désignerons par la suite sous les noms des *trois barricades d'attaque*.

On a dit et répété, d'après des journaux et des relations, que les ennemis avaient occupé en ce jour du 23 l'hôtel de Belle-Vue et les bâtimens y joints, jusqu'au palais du roi. C'est une erreur; jamais, de ce côté, les soldats ne passèrent l'enceinte de ce palais; dans la matinée cependant, quelques grenadiers, ne doutant encore de rien, descendirent par les derrières, dans le *Borghendal* et s'avancèrent par là, jusques vers la Place-Royale, en appelant leurs camarades; mais ils ne furent pas suivis, et bientôt ils tombèrent tous morts! Il est plus vrai de dire que, ce premier jour, l'hôtel de Belle-Vue, dès-lors criblé de balles et de boulets, ne fut occupé par personne ou très-faiblement par les bourgeois seuls. D'autres grenadiers à la vérité se glissèrent dans la matinée le long des murs, depuis le palais jusqu'au coin du cabaret dit *la Cave Belle-Vue*, d'où ils tiraient, au-dessus de la barricade, sur la Place-Royale; mais ils avaient affaire là à d'autres chasseurs et bientôt, dès qu'ils avançaient la tête à cet angle pour ajuster, ils étaient frappés et tombaient; mais comme ils n'étaient pas moins adroits, il en était à peu près de même du côté opposé dont le café de l'Amitié forme l'angle; une foule de bourgeois y furent tués et

blessés en peu d'instans; c'était dans ce lieu que le plus subtil, le plus leste à tirer évitait et envoyait la mort.

On vit sur ce point, pendant toute la journée du 23, un trait d'audace peu connu et qui mérite d'être rapporté; nous avons parlé de ces petites pièces de canon de fer, grossièrement montées, venues de Jemappes, Wavre, etc. Un homme très-robuste en dirigeait une à lui seul. Il la chargeait à l'abri de l'angle de la Place Royale, près du grillage de l'ancien hôtel du prince d'Orange, la prenait ensuite sur ses épaules, traversait ainsi la barricade, la pointait sur le Parc, vers la rue Royale, ou vers les palais, selon son caprice et y mettait le feu; la pièce reculait et même sautillait et se renversait à chaque coup; alors il la reprenait, s'en chargeait de nouveau et revenait recommencer. Il répéta ce manège plus de cent fois; on lui tira des milliers de coups de fusil et de mitraille, il devait périr indubitablement; on lui disait adieu, à chaque voyage qu'on lui voyait faire avec son fardeau!... Il ne fut pas même atteint, et cela tient du miracle! Il versait chaque fois dans sa pièce un *picotin* de ballés, c'était son expression, qu'il faisait pleuvoir sur l'ennemi; le lendemain le même petit canon fut posté dans un des appartemens élevés de l'hôtel de Belle-Vue et plongeait de là dans les deux ravins du Parc, en y envoyant sa mitraille ordinaire qui fit à l'ennemi un tort immense en l'empêchant de se montrer et en le forçant de rester concentré et même caché dans le Parc.

C'était un petit canon semblable qui fut placé le même jour sur la plate-forme de la maison *Tiberghien*, Montagne-du-Parc et qui joua long-temps de la même ma-

nière; les pièces du Parc lui répondirent à boulets, criblèrent toute la maison, brisèrent les gros vases et le balcon de pierre, et ne purent cependant ni le démonter ni faire taire son feu.

Nous avons vu que l'artillerie liégeoise et bruxelloise, formant en total une batterie de six pièces attelées, après s'être retirée derrière le palais du prince d'Orange, s'était divisée; que deux pièces continuèrent leur retraite vers la porte de Halle et s'arrêtèrent sur la pente du boulevard, et que les quatre autres, sous les ordres de M. E. Grégoire, furent amenées sur la Place-Royale et ses abords pour défendre toute cette position; elles s'y placèrent, soit au pont de fer, soit au coin de la grand'garde, près de la maison *Osy*, où elles s'abritaient pour recharger, soit même quelquefois aux coins de l'Hôtel-de Belle-Vue ou de celui de l'Amitié, quand on faisait un mouvement en avant contre le Parc, ce qui arriva plusieurs fois; là fut sans cesse le brave Liégeois *Charlier*, avec son coup-d'œil perçant et assuré, son canon qu'il dirigeait et manœuvrait lui-même, son sang-froid, sa bravoure et sa *jambe de bois*! il est à remarquer que ce brave, ancien soldat français, mutilé à Waterloo n'avait jamais servi dans l'artillerie. C'était un canonnier improvisé qui contribua plus que personne peut-être, à la victoire de Bruxelles!

Cependant il arriva plusieurs fois, pendant les 24, 25 et 26 que l'une ou l'autre de ces quatre pièces fut transportée, par l'intérieur de la ville, et avec des difficultés inouïes à cause des barricades, aux points d'attaque de la montagne du Parc et du Treurenberg et foudroyèrent le Parc dans ces deux directions.

La première ambulance provisoire fut établie par MM. *Pellabon* et le docteur *Roger*, vers midi, chez M. *Maréchal-Bernard*, Montagne-du-Parc, sous le feu de l'ennemi; peu après ces messieurs virent que les grenadiers qui tiraillaient sur ce poste, de la grille du Parc, mettaient les crosses en l'air; aussitôt ils s'avancèrent avec d'autres bourgeois et offrirent de la bierre à ces soldats en les engageant à s'approcher; quatre acceptèrent et furent à l'instant désarmés et faits prisonniers; un plus grand nombre allait suivre, mais un officier survint et les en empêcha, en redemandant ses hommes aux bourgeois en mauvais français; pour toute réponse on l'engagea lui-même à se rendre; alors il fit recommencer le feu auquel on répondit de toutes les fenêtres et de tous les toits des maisons de la Montagne-du-Parc, où nos tirailleurs restèrent embusqués jusqu'à la nuit, sans perte, tandis que leur feu devenait si meurtrier pour l'ennemi, qu'il n'osa plus, dès-lors, reparaitre à la grille du Parc de ce côté.

Toute cette première journée se passa donc en fusillades et en canonnades continuelles, sans aucun résultat positif, car, vers la brune, à la cessation du feu, les positions des deux partis étaient absolument les mêmes qu'à dix heures du matin.

Mais nous avons déjà indiqué qu'un immense résultat moral avait été obtenu par le peuple et il le sentit parfaitement. Il avait arrêté tout court, avant 10 heures du matin, un ennemi quatre ou cinq fois plus fort et plus nombreux que lui, et qui s'avancait de toutes parts dans la ville en victorieux, en envahisseur; il l'avait laissé occuper les positions principales et dominantes; mais, ar-

rivé sur un point donné, il avait semblé lui dire : *Tu n'iras pas plus loin*, et il l'avait forcé à obéir ! Les Hollandais, assurés d'un succès facile en entrant, furent d'abord étonnés d'une telle résistance, de cette impossibilité absolue d'avancer, de faire un seul pas de plus ; dès ce premier jour ils perdirent courage, et l'on entendit leurs officiers et leurs blessés dire dans la rue Ducale : *On nous fera tous tuer ici !* Il y eut dès-lors chez eux principe de démoralisation !

De notre côté, quel changement subit et presque magique en quelques heures !

Nous avons vu que, dès la veille, presque toutes les uniques autorités restantes avaient disparu et quitté Bruxelles et leurs postes ; ce jour-là les fauteuils furent encore plus déserts, et l'on ne comptait plus que 2 ou 3 exceptions individuelles ! Mais il faut être juste ; disons-le encore une fois ; toute résistance efficace paraissait impossible aux gens sensés et sages, et propre seulement à nous attirer les derniers malheurs ! On ne pouvait songer à empêcher une armée entière d'occuper une ville ouverte ! Il fallait donc courber nos fronts humiliés devant ce triomphe facile dû uniquement à la force brutale et qui ne pouvait être que momentané ! Les Bruxellois vont donc céder, non moins braves, mais moins heureux que les Parisiens ! Que peut le courage civil contre les boulets de canon ? « D'ailleurs, ajoutaient quelques autres, que « signifie notre révolution ! elle est sans motifs, elle est « ridicule ; voyez la proclamation du prince *Frédéric* ; « elle est modérée et tranquillisante ; accueillons-le, « lui et son armée ; les Prussiens, les Anglais, les Russes



« sont pour lui ; nous défendre serait un crime ; bienheu-  
« reux serons-nous, s'il ne nous punit pas de l'avoir été si  
« sottement attaquer ces deux derniers jours ! En outre,  
« notre roi est bon , il travaille sans cesse au bonheur de  
« ses deux peuples ; Bruxelles surtout lui doit sa prospé-  
« rité, sa richesse ; craignons qu'il ne prive cette capi-  
« tale de sa présence, qu'il ne convoque ailleurs les États-  
« Généraux etc. , etc. » On disait encore bien d'autres  
choses tout bas et personne ne doutait de pouvoir dans  
peu les répéter tout haut ! c'était , disons-le avec fran-  
chise, l'opinion la plus générale même dans ce dernier  
moment ; il n'y avait pas de contradicteurs , les combat-  
tans étaient ailleurs ! et avant 8 heures du matin , lors-  
qu'on sut l'arrivée du Prince avec son armée, et surtout  
quand on entendit les premiers coups de canon , des  
groupes nombreux de bourgeois et d'habitans de toutes  
les classes , parmi lesquels on remarquait des dames bien  
mises, se répandirent dans les rues pour voir l'entrée des  
Hollandais.

Cependant le canon tonnait depuis deux heures avec  
plus de force que jamais ; la fusillade et les feux de peloton  
s'y joignaient , et le bruit semblait de plus en plus se  
rapprocher ; d'un autre côté on entendait siffler partout,  
au-dessus de nos têtes, les balles, les biscayens et les bou-  
lets ! pourquoi donc tout ce fracas s'il n'y avait point ou  
peu de résistance !

Nous avons déjà dit que ce fut vers midi que des tirail-  
leurs isolés descendirent du Parc et se répandirent dans  
la ville ; ils demandaient du pain , de l'eau-de-vie et sur-  
tout des fusils et des cartouches ; ceux qui avaient été à

la porte de Flandre les joignirent, et l'on n'entendit plus partout que ces cris multipliés et retentissans : « *Victoire ! ils sont à nous ! nous attaquons le Parc, ils y sont cernés ! mort aux Hollandais ; ils sont perdus ; il n'en échappera pas un seul ! des armes , des cartouches ! nous avons déjà 200 prisonniers ; ils sont battus et repoussés aux portes de Laeken et de Flandre ; armons-nous , courons sur eux ; victoire !* »

Il est impossible de dépeindre la sensation excitée dans Bruxelles par ces nouvelles nouvelles, incroyables ! il se fit alors en bien peu d'instans , une révolution d'idées et de visages tellement complète, qu'elle aurait provoqué le rire dans tout autre moment et pour tout autre motif ; on se regardait, on ne pouvait croire, on interrogeait tous les passans qui avaient combattu ; enfin il fallut bien être convaincu ! Alors on prit son parti, et en une bonne heure le nombre des patriotes fut décuplé ! tout prit une autre attitude, tout changea de face ! il faut avoir vu et entendu comme nous , pour bien comprendre la métamorphose que quatre heures de résistance avaient opérée, pour bien saisir le tableau que nous esquissons ! Ce changement de décorations à vue , ce renversement d'idées, ce désappointement complet ! Les uns, de la stupeur et de l'indifférence, les autres, de la faiblesse et de la crainte, étaient tout-à-coup revenus au sentiment et à la conscience de leur force et de leur patriotisme, et chacun s'écriait ou se demandait : *Est-il bien vrai que nous sommes vainqueurs !*

Oui, c'était vrai ; il faut le dire tout haut, car l'Europe, le monde entier doivent le savoir, et justice doit être

rendue à chacun. Une armée entière de plus de 12,000 hommes de toutes armes avec 46 pièces de canon, commandée par un prince royal, pleine de confiance dans une victoire qu'elle croyait facile, animée par l'espoir des récompenses et du pillage, envahit une ville ouverte et sans défense, une ville divisée à l'intérieur ! quelques volontaires, ouvriers, paysans, (ils étaient bien loin d'être 1,200 alors,) sans pain, sans argent, sans chefs ce premier jour et presque sans armes, ont d'abord arrêté cette armée, puis l'on vaincue ! A Bruxelles comme à Paris, l'histoire inflexible et impartiale fera un jour, ou plus tôt ou plus tard, la part de la gloire et celle de la honte.

Ce fut aussi vers midi que l'on vit transporter les premiers blessés et déposer les morts sur l'ancien cimetière de St<sup>e</sup> Gudule; tout cela exaltait et décidait, et avant la fin du jour, Bruxelles entier était résolu de se défendre; toutes les nuances d'opinions étaient confondues; c'était le premier effet d'un commencement de victoire !

Trois jours de combats glorieux devaient suivre cette mémorable journée; plusieurs s'étaient dit le matin, qu'après deux heures de résistance, Bruxelles pourrait céder sans rougir; on allait au contraire marcher de succès en succès; la bourgeoisie se joignait au peuple; le tocsin tintait dans les villes comme dans les campagnes; dès chefs allaient apparaître; d'heure en heure, de nouveaux combattans accouraient au secours de Bruxelles; les Louvanistes victorieux détachèrent de nouveaux auxiliaires, et, avant la nuit, arrivèrent ceux de Genappe, Wavre, Gosselies, Braine-l'Alleud, Halle, Soignies, Nivelles, et bientôt après, ceux de Mons, Ath, Charleroi, Namur,

Leuze, Tournai, etc. Chaque famille envoyait le plus pur de son sang, et ces soldats improvisés, fatigués, battus en route d'une pluie froide, demandaient en arrivant la route du Parc et couraient au feu et au bruit du canon, en voulant se précipiter sur l'ennemi; leur acharnement était sans égal; plusieurs d'entre eux entrèrent les premiers dans le Parc; les Wavriens comptèrent 7 tués dans cette première journée, les Namurois 3; il n'y eut pas un seul détachement qui n'éprouva des pertes pendant les 4 jours de la bataille.

Le 23 au soir, *Guillaume*, jadis roi des Pays-Bas, avait perdu la Belgique pour toujours! la Belgique qui, la veille, le matin même, aurait été à ses pieds, au moindre signe de bonne foi, d'une vraie concession, d'une satisfaction réelle aux griefs énoncés! la *Séparation* n'était qu'une idée *vague*, comme toutes les causes premières de notre révolution! Maintenant une barrière de sang *sépare* réellement le roi et la Hollande d'avec la Belgique. On ne pouvait lier l'assassin avec la victime; quelles concessions étaient possibles! on avait toujours accordé huit jours trop tard et de mauvaise grace! maintenant les Hollandais sont vaincus! la question du courage, décidée à dix heures du matin, tranchait toutes les autres, et si les Hollandais n'ont fui que trois jours après, c'est qu'ils avaient à subir trois jours de honte de plus!

On a calculé que, dans cette première journée du 23, plus de 200,000 coups de fusil avaient été tirés de part et d'autre, et que plus de 1,600 coups de canon, à boulets ou à mitraille, avaient retenti dans le sein de la ville de Bruxelles!

Le nombre des bourgeois, bruxellois et auxiliaires, tués sur tous les points fut de 44; celui des blessés excéda 100; la perte des Hollandais était plus que quadruple, sans compter 200 prisonniers ou déserteurs; on ne nous prit pas un seul homme dans la ville.

Jusque-là du moins, tout ressemblait à une guerre ordinaire; on semblait vouloir *prendre* une ville rebelle et rien de plus.

Mais vers deux heures du soir, la scène changea; les boulets tombaient alors sur toute la ville, on voulait donc la *punir*.

Enfin, vers six heures, on aperçut des flammes; il s'agissait donc alors de la *brûler*.

On avait tiré quelques coups de fusil le matin à l'entrée des troupes, des maisons formant l'angle de la rue Royale, à gauche de la porte de Schaerbeek, en face de la demeure de M. *Meeûs*; les soldats s'y logèrent, les dévastèrent, les pillèrent de fond en comble et y mirent le feu à la main l'après-dîner; un de ces bâtimens, celui du coin, vaste et richement construit fut entièrement consumé.

Il en fut de même un peu plus haut, sur les derrières de la caserne des Annonciades, vers la rue de Notre-Dame-aux-Neiges. Nous avons déjà vu qu'un bataillon avait pénétré jusque-là par la place d'Orange, et qu'on avait voulu en vain lui résister; la caserne fut forcée, et la troupe y fit sa jonction avec les soldats qui y étaient entrés par la rue de Louvain; mais peu après, quand les Hollandais s'y virent assaillis de toutes parts et reconnurent l'impossibilité de tenir ce poste, ils

y mirent le feu en l'évacuant à la brune, et toute l'aile du corps de bâtiment de derrière fut dévorée par les flammes; nous avons dit comment on sauva la poudre,

Ces deux incendies, les seuls de cette journée et qui se voyaient dans toute la ville, y répandirent une sorte de terreur mêlée d'indignation; la population de plus en plus exaspérée les regarda avec raison comme de sinistres précurseurs des malheurs du lendemain et des jours suivans!

Vers le soir du 23, on était donc généralement décidé à se défendre, et tous agissaient et y contribuaient; mais bien de gens le faisaient sans espoir de succès; *nous ne recevons pas d'ordres*, disaient-ils, *nous n'avons ni chefs, ni commandant, ni ensemble régulier; comment donc pourrons-nous résister?*

Ils se trompaient! ils faisaient preuve par là de peu de jugement, et d'une bien fausse connaissance des hommes, des choses et des époques! Disons ici une vérité profonde; c'est précisément parce qu'on était sans chefs, et qu'on a tout fait *contre les règles*; que l'on a vaincu le 23 à Bruxelles; la ville ne pouvait être sauvée par les moyens ordinaires et *selon les règles*, 10 régimens de ligne réguliers auraient été battus, repoussés au moins, et l'auraient laissé prendre, tandis que 8 à 1200 *irréguliers* ont été victorieux. Paris et Bruxelles ont maintenant donné un exemple qui ne sera pas perdu dans l'avenir; le secret de défendre contre les armées, des villes ouvertes, sans troupes et sans remparts, est tout trouvé. Les barricades changeront, déplaceront l'art de la guerre et les champs de bataille; leur invention peut bouleverser la face du

monde et fixer les destinées des peuples qui les construisent; puissent-ils n'avoir jamais à s'en repentir!

Ce fait incontestable justifie au surplus la maxime célèbre de l'orateur romain qui s'y connaissait et qui écrivait, il y a près de vingt siècles : *La force du peuple qui n'a point de chef n'en est que plus terrible; un général sent qu'il est responsable, il réfléchit; mais le peuple toujours impétueux ne pense jamais au péril qu'il affronte.*

Une autre crainte agitait les esprits dans la soirée et la nuit du 23; c'était celle de manquer de munitions; rien n'avait été prévu pour se défendre contre une armée; cependant jamais le feu ne se ralentit un instant pendant les 4 jours, faute de munitions; bientôt on vit jusqu'aux femmes et aux enfans, parcourir la ville, demander, obtenir, arracher des cartouches par tout, et les distribuer aux hommes armés d'un fusil; on finit par en trouver de toutes parts; il semblait qu'elles tombaient du ciel; des ateliers de cartouches s'établirent; on remarqua surtout celui de M. *Goomans*, rue des Dominicains, qui paraissait inépuisable; on rencontrait des files entières de porteurs de paquets de cartouches, tous se dirigeant vers le champ du combat et les trois barricades d'attaque.

A la nuit tombante, vers six heures et demie du soir, le feu cessa de part et d'autre; les troupes, ne laissant au Parc que quelques compagnies en tirailleurs, se mirent en retraite et bivouaquèrent aux boulevards et à l'extérieur; quand on fût certain de cette manœuvre, les cris de *victoire* redoublèrent à nos avant-postes et bientôt après dans toute la ville.

Lorsque, vers dix heures du soir, on s'approchait des trois barricades d'attaque, elles offraient un spectacle inouï dans les fastes de la guerre; elles étaient désertes au pied de la lettre; personne pour les garder, ni les défendre, pas même pour avertir ou donner l'alarme; pas un factionnaire! des curieux téméraires se promènèrent sur les trottoirs de la rue Royale, depuis la place de Louvain jusqu'à la Montagne de la Cour; ils ne virent personne! pas une sentinelle, pas un *qui-vive!* le Parc était aussi sombre, aussi silencieux que tout le reste, pas un feu, pas un réverbère, pas une apparence d'hommes! toute la nuit s'écoula ainsi sans qu'on tirât un seul coup de fusil; il faisait même là plus tranquille que partout ailleurs; personne, dans aucun des deux camps, ne songeait alors à se défendre, et encore bien moins à attaquer; il en fut à peu près de même les trois nuits suivantes; nous livrâmes ce fait incontestable et dont on a été chaque soir témoin oculaire, aux méditations de nos contemporains et de l'histoire; il est presque incroyable; nous le savons, mais caractéristique, et ce calme profond ne fut interrompu que le lendemain 24, vers sept heures du matin, par les premiers coups de fusil tirés de l'hôtel de Belle-Vue sur les bosquets du Parc.

Le prince Frédéric avait eu l'heureuse conception de faire attaquer Louvain, en même temps que Bruxelles, par deux corps d'armée venus, l'un de Malines, l'autre de Maestricht; tous deux forts de plusieurs milliers d'hommes et soutenus chacun par trois batteries; les deux attaques eurent lieu dans la matinée du 23, à deux heures de distance et aux extrémités opposées de la



ville; elles furent toutes deux repoussées avec gloire par les Louvanistes, aidés de leurs braves auxiliaires les paysans voisins qui accoururent en foule de tous les villages, au premier coup de canon, et qui harcelèrent l'ennemi avec une audace extraordinaire et un succès complet; il fut poursuivi à plusieurs lieues sur les deux routes d'attaque et éprouva des pertes notables; le plan du Prince fut totalement manqué par là, dès ce premier jour, et les Louvanistes contribuèrent bien plus, par ce triomphe, à défendre Bruxelles que s'ils y avaient envoyé de nombreux renforts. La relation de cette double victoire en un jour fut envoyée sur-le-champ à Bruxelles où elle fut affichée dans la nuit; elle exalta à l'excès la confiance et l'ardeur des Bruxellois. (*V. ci-après la pièce n<sup>o</sup>. 1, sous la date du 24, page 324*)

Aucune pièce, aucune proclamation, ni aucun journal ne parurent à Bruxelles dans cette première journée de la bataille; l'on songeait plus à agir qu'à écrire et d'ailleurs il n'existait plus l'ombre d'une autorité.

L'aspect général que présenta la ville, pendant la journée du 23 septembre, fut si varié, si tumultueux, si effrayant à la fois, qu'il est impossible de bien le dépeindre. Des Français qui avaient assisté aux grandes journées de Paris en juillet s'étonnaient et disaient que les combats de Paris ne pouvaient se comparer à ceux de Bruxelles, même toute proportion gardée; que là c'était une insurrection, une guerre avec ses horreurs, mais aussi avec ses droits, ses règles, ses ménagemens; ici une destruction; l'histoire jugera; les résultats existeront.

---

---

## CHAPITRE XIX.

JOURNÉE DU VENDREDI 24 SEPTEMBRE 1830.

Bataille de Bruxelles, 2<sup>me</sup> jour. — Nouvelle de la double victoire de Louvain de la veille — 3<sup>me</sup> gouvernement provisoire sous le titre de *Commission administrative*. — 1<sup>er</sup> bombardement de la ville — Incendies. — Dévastations. — Pillages. — Massacres

Nous avons dit que toute la nuit du 23 au 24 se passa sans bruit et sans alarme; à en juger par le silence qui régnait dans toute la ville, même pendant la matinée du 24, on se serait cru délivré du fléau de la veille; le tocsin même ne se faisait plus entendre.

Mais on était loin de rester inactif dans les deux camps; cette nuit fut consacrée en entier aux préparatifs de la lutte du lendemain.

Les bourgeois munirent leurs pièces d'instrumens et d'ustensiles dont elles étaient presque entièrement dépourvues; on trouva 14 barils de poudre dans les caves de la caserne des Annonciades; on travailla sans relâche à en faire des gargousses et des cartouches; les cabarets voisins des points d'attaque étaient les vrais corps-de-garde du peuple, surtout ceux de la Montagne de la Cour; ils offraient un spectacle bizarre mais frappant! Dans une salle souvent sombre et enfumée, une trentaine d'hommes mal vêtus, noircis par la poudre, le plus grand nombre blessés, étaient étendus sur des bancs, leurs fu-

sils chargés entre les jambes ; ils gardaient un profond silence pour la plupart ; peu d'entre eux sommeillaient malgré leurs fatigues ; quelques-uns cependant racontaient avec jactance leurs merveilleux exploits de la journée ; leurs figures étaient calmes , leur attitude respirait la confiance dans les événemens qui se préparaient ; les uns fumaient , d'autres buvaient de la bière ou mangeaient un peu de pain ; ils étaient de différens lieux , se connaissaient peu entre eux et tous ne parlaient pas la même langue. Plusieurs regardaient comme une dépense de commander *pour trois cents de faro* , mais ils refusaient toujours quand on leur offrait un meilleur repas : *Nous verrons demain*, répondaient-ils, *quand ces canailles de Hollandais seront morts ou chassés ; en attendant , merci , nous avons ce qu'il nous faut.* Voilà pourtant les hommes qui ont vaincu et à qui la Belgique entière doit son indépendance ! Le tableau que nous esquissons ici , *nous l'avons vu !* il est caractéristique.

On travailla aussi silencieusement pendant une partie de cette nuit à renforcer les trois barricades d'attaque ; des troupes d'auxiliaires wallons continuèrent d'arriver par les portes de Halle et d'Anderlecht.

L'armée , de son côté , prenait des mesures qui semblaient devoir être décisives ; ses chefs , parmi lesquels on comptait cinq généraux , étaient irrités de leurs honteux revers de la veille ; on vit qu'ils avaient résolu de ne plus rien ménager ; les grenadiers se renforcèrent dans les maisons qui bordent l'escalier , dit de la Bibliothèque , et dans tous les environs qu'elles dominent ; ils occupèrent

aussi l'ancien hôtel des finances , dit de *Torington* , la maison de lord *Blantyre* , rue Royale , et plusieurs autres sur toute la ligne de bataille. La dixième division , toute hollandaise , était logée au palais des États-Généraux et dans les bâtimens voisins vers les rues de l'Orangerie et de Louvain , pour désarmer et occuper entièrement ce petit quartier dont la résistance opiniâtre n'avait pas été prévue le premier jour ; un de ses bataillons s'établit dans la rue de Namur ; enfin la réserve d'artillerie s'avança pour remplacer les pièces démontées et augmenter à chaque position le nombre des moyens de destruction.

On a accusé l'armée hollandaise de crimes affreux pendant ce mouvement nocturne. On a dit qu'elle avait égorgé de sang-froid lord *Blantyre* , anglais respectable , outragé son épouse et ses filles , violé nombre de jeunes demoiselles dans deux pensionnats, l'un rue Royale neuve, l'autre rue Verte, dont plusieurs auraient expiré par suite d'excès de brutalité ; qu'elle aurait égorgé et mutilé des hommes sans armes avec des ramifications horribles de barbarie ; qu'on aurait trouvé des cadavres rôtis et défigurés dans les palais , dans la maison de M. *Meeûs* , près la porte de Schaerbeek et ailleurs ; qu'un sergent ordonna , près de la porte de Namur , d'abattre de 7 coups de fusil , un ouvrier maçon , père de famille , qui travaillait à une maison en construction , et qu'il fit considérer comme espion parce qu'il se trouvait sur ce lieu élevé ; qu'à Schaerbeek , des habitans tranquilles furent sacrifiés , incendiés et pillés ; que M. l'avocat *Couteaux* et sa famille , domiciliés au Borghendal , derrière le palais du

roi , furent les victimes d'affreux outrages dont les journaux rapportèrent les détails ; que , près de la porte de Louvain , *M. Bouchez* , artiste connu et estimé , fut fusillé sans motif à 10 pas , par un hollandais dont la balle le blessa à mort en lui perçant les deux cuisses ! enfin on a accumulé contre les Hollandais les charges et les accusations les plus odieuses , non-seulement pour leur conduite de cette nuit , mais encore pour celle qu'ils tinrent en général pendant tout le cours de leur impie et funeste expédition contre Bruxelles !

Loin de nous la pensée de les excuser ou de vouloir atténuer leurs torts , leurs fautes , leurs crimes !

Mais nous pensons que c'est ici le lieu de placer quelques remarques importantes et qui s'appliquent à tous les malheurs !

D'abord nous rapportons des bruits , des rumeurs , des faits avancés que nous ne pouvons encore ni affirmer , ni contredire ; nous n'ignorons pas cependant qu'ils ont obtenu un grand degré de croyance et même les honneurs d'être consignés dans des lithographies dont quelques-unes sont infâmes ; mais plus tard on en verra sans doute aux preuves , et d'ailleurs il n'est dès-à-présent que trop vrai que plusieurs de ces faits sont réels et démontrés ! Des versions disent cependant que lord *Blantyre* fut tué à sa fenêtre par un biscayen hollandais qui ne lui était pas destiné

Ensuite il faut être juste et impartial avant tout ; il n'est aussi que trop vrai que quelquefois nos volontaires patriotes se laissèrent aller avec trop d'abandon à leur animosité , à leur haine pour le nom hollandais , et

provoquèrent par là de fatales représailles ! Qu'on ne perde pas de vue non plus qu'un grand nombre de Belgesse trouvaient dans les rangs ennemis, et surtout qu'on était grandement intéressé parmi nous à exciter l'indignation du peuple contre le nom hollandais ; qu'enfin , dans le premier moment, *on ne regardait pas de si près aux moyens propres à faire atteindre ce but, ni à quelques imputations de plus ou de moins.*

Disons en outre qu'il était impossible que l'armée hollandaise , pas plus alors que dans d'autres temps, fut animée de cet esprit d'honneur et de patriotisme qui caractérise des guerriers citoyens et patriotes, défenseurs de leur pays et d'une cause juste. Il n'y avait même parmi elle ni union, ni ensemble ; composée d'officiers et de soldats hollandais, belges, suisses, parlant des dialectes différens et se défiant souvent les uns des autres, il n'est pas étrange que, dans ce nombre, se soient trouvés des hommes, . . . peut-être nés parmi nous, et combattant leurs concitoyens, leurs frères, leurs amis, leurs parens, qui se montrèrent lâches et féroces, puisqu'on les menait au combat sans aucun des sentimens qui légitiment le terrible usage des armes ! On les avait d'ailleurs assurés qu'ils seraient reçus à bras ouverts à Bruxelles et, d'après ce mensonge, ils crièrent à la trahison parce qu'on leur résistait ; ceux qu'on écrasait à coups de pierres s'en plaignaient comme d'un assassinat, eux qui avaient commencé l'attaque à coups de canon ! L'on a dit aussi que plusieurs officiers, dont un Bruxellois, excitaient à faire brûler Bruxelles ! Mais n'augmentons pas, ne généralisons pas surtout ces sanglans repro-

ches ! La vérité toute seule n'entraîne déjà que trop de blâme ! et répétons que si quelques *soldats brigands* de la 9<sup>m</sup> et de la 10<sup>m</sup> divisions, presque entièrement hollandaises, se souillèrent de crimes et d'horreurs, il n'en restera pas moins vrai que le très-grand nombre ne se conduisit pas plus mal qu'on ne devait le craindre dans une ville défendue par ses habitans et en dehors des règles de la guerre.

Avant cinq heures du matin toutes les troupes bivouaquées aux boulevards et dans la rue Ducale étaient sur pied et avaient repris leurs postes en tirailleurs le long du Parc ; des pièces de canon manœuvraient dans cette rue dont les habitans, qui n'avaient pas émigré, sortaient alors de leurs demeures pour prendre langue, s'informer des événemens de la veille, de ceux qui se préparaient dans cette journée et se promenaient le long de leurs trottoirs sans être inquiétés ni molestés par les soldats qui étaient muets ; cependant des officiers supérieurs confièrent dès-lors à plusieurs de ceux dont ils avaient forcé l'hospitalité, qu'en venant à Bruxelles ils ne s'étaient pas attendus à une résistance aussi opiniâtre ; qu'ils avaient perdu la veille plus de 80 tués et 400 blessés, qu'à l'attaque de la Place-Royale, leurs artilleurs, leurs chevaux et le colonel d'artillerie avaient été tués à l'instant, que deux de leurs pièces étaient restées au pouvoir des bourgeois avec leurs avant-trains ; enfin ils n'hésitaient point dès-lors à déclarer qu'ils aspiraient à la retraite et *recommandaient au surplus leur ame à Dieu.* (historique.)

Au point du jour on lut sur les murs de Bruxelles la

pièce suivante sur la double victoire de Louvain de la veille; M. *d'Hoogvorst* l'avait fait imprimer et afficher dans la nuit; elle avait dû nécessairement faire un grand détour pour lui parvenir; elle contribua à exalter l'ardeur et la confiance des Bruxellois qui jurèrent de sauver leur ville comme les Louvanistes venaient, par un miracle de valeur et d'audace, de sauver la leur; M. *Denef* tint parole au surplus, et des renforts de Louvain arrivèrent encore le même jour à Bruxelles. (*V. ci-après, pièce n° 1.*)

Il était environ huit heures et demi du matin quand le feu recommença sur toute la ligne; le tocsin de Sainte-Gudule et quelques coups de canon donnèrent le signal; ce jour-là il ne cessa que vers dix heures du soir; plus de mille coups de canon furent tirés, et nos volontaires, quoique d'abord bien moins nombreux que la veille, consommèrent au-delà de 80,000 cartouches; le feu était aussi vif, aussi nourri que le jour précédent, surtout aux trois barricades d'attaque; mais on s'aperçut bientôt que nos braves ménageaient davantage leur poudre et tiraient moins de coups perdus. Le carnage fut aussi moins grand; 20 bourgeois environ furent tués et 60 blessés; on ignora alors la perte des ennemis; nous verrons qu'elle fut au moins de 200 hommes.

On a avancé deux faits sur cette nuit du 23 au 24.

On a dit que des agens hollandais avaient mis tant d'activité dans leurs manœuvres, pendant ces 12 heures, que, dès la pointe du jour, ils étaient parvenus à glisser furtivement dans les maisons, des proclamations propres à semer la division parmi nous, en inquiétant des familles paisibles sur le succès de la lutte.



On a ajouté que des hommes craintifs, qui cependant se croyaient appelés à commander dans ces momens de crise, avaient donné l'ordre, sous les peines les plus graves, au vicaire de Sainte-Gudule de cesser provisoirement de sonner l'alarme; que ce fut alors que quelques-uns des nôtres, déjà engagés dans le Parc, et ne comprenant rien à ce silence, se détachèrent vers Sainte-Gudule, enfoncèrent la porte et pénétrèrent jusqu'aux cloches; qu'ils rencontrèrent plusieurs ecclésiastiques qui leur rendirent compte de l'ordre qu'ils avaient reçu; qu'alors une garde fut placée au clocher, et que le tocsin ne cessa plus de se faire entendre avec force; qu'enfin une grande quantité de chaises furent à cette occasion enlevées de l'église pour renforcer les barricades que les habitans des environs s'empressaient de construire.

Nous avons été aux sources pour vérifier ces deux allégations qui portent chacune un grand caractère de gravité, et nous croyons pouvoir assurer qu'elles sont toutes deux dépourvues de fondement, et de vérité; personne n'a connu cette prétendue proclamation hollandaise dont on a parlé; les sonneurs ordinaires de l'église, aidés des habitans, ont sans cesse été à leur poste, sans recevoir d'ordre ni de sonner le tocsin, ni de cesser; leur zèle suffisait; aucune chaise n'a été enlevée de l'église pour faire des barricades.

Nous avons déjà dit que la plupart de nos braves défenseurs avaient passé la nuit sous les armes; ils recommencèrent le combat fatigués, harassés, mais pleins de confiance et d'espoir; ils se comptaient et se concertaient;

quatre de leurs pièces étaient sur la Place-Royale ou vers ses abords ; les deux autres étaient toujours sur le boulevard de Waterloo ; ils s'établirent d'abord dans l'hôtel de Belle-Vue, le café de l'Amitié et la maison Benard, en plus grand nombre que la veille ; l'on y vit les braves *Pellabon*, et *Vereecken* de Bruxelles, les volontaires de *Wavre*, de *Gosselies*, etc. Ils sortaient même souvent de leurs positions et allaient planter leurs drapeaux contre la haie du Parc, presque au milieu des ennemis ; c'était plus que du courage. L'on eût peine à retenir ces hommes intrépides et à les empêcher de courir ainsi à une mort aussi inutile que certaine ; ils restèrent donc embusqués en tirailleurs, et l'un d'eux, *M. de Lescaille* de Wavre, chasseur habile, placé dans les gouttières de l'hôtel de Belle-Vue, abattit à lui seul plus de 20 grenadiers à mesure qu'ils passaient la tête en dehors du ravin du Parc pour lâcher leurs coups de feu sur le peuple ; il occupait trois hommes à charger ses fusils et resta impassible au milieu des balles et des biscayens dirigés contre lui ; il fut blessé, mais légèrement.

Quelques soldats sortis des derrières du palais du roi, avaient pénétré dans les bâtimens de l'Athénée ; les volontaires de Chasteler se signalèrent en se précipitant sur eux, au nombre de 20 tout au plus, et les mirent en désordre et en fuite dès avant dix heures du matin ; ce poste très important, fut encore attaqué plusieurs fois, mais jamais il ne fut repris par les Hollandais.

Outre les hôpitaux ordinaires qui s'encombraient, on compta, dès ce deuxième jour, 18 ambulances provisoires établies dans divers édifices ou même dans des maisons

particulières abandonnées par leurs maîtres ; les principales étaient rue Royale neuve , place de Louvain , rue des Minimes , rue de la Montagne chez le ministre *Van-gobbelschroy* et dans l'église S<sup>te</sup>. Anne , rue des Sols à la chapelle , rue de la Magdélaine à la chapelle , etc. ; en outre plusieurs officiers de santé recueillirent et soignèrent chez eux nombre de blessés ; nous citerons parmi eux les docteurs *Heilighem*, rue de Berlaimont, *Van Mons* , rue d'Assaut et plusieurs autres ; enfin la plupart des blessés bruxellois qu'on transportait exigeaient en route d'être soignés chez eux et on leur obéissait. Les secours au surplus abondaient de toutes parts en charpie , médicamens , nourriture etc. Les pharmaciens livraient tout *gratis* ; la population entière , et sans exception cette fois , se montrait humaine , consolatrice , tutélaire pour ses défenseurs mutilés ou expirans ; toutes les portes , toutes les bourses s'ouvraient en faveur des victimes, Des trones étaient placés devant les ambulances.

Vers dix heures du matin le feu était terrible tout le long de la rue Royale et dans les contre-allées du Parc qui la bordent ; on crut que les bourgeois voulaient par là s'emparer du Parc et tourner les troupes stationnées dans les Palais. Les canons et les traillieurs postés dans la rue Ducale faisaient un feu continuél à travers le Parc entier et surtout par les allées latérales ; on s'étonnait de plus en plus de voir les bourgeois nourrir leur feu sans relâche ; on savait que quatre jours auparavant ils manquaient de fusils et de munitions.

Vers onze heures le feu des Hollandais cessa dans le

Parc; mais à midi, quatre pièces de canon de renfort arrivant au galop par les boulevards, se placèrent aux débouchés les plus rapprochés des attaques et le feu recommença sur toute la ligne avec plus de fureur que jamais; on jugeait au seul bruit et par sa direction, que le peuple devenait de plus en plus audacieux; l'explosion si rapprochée des batteries suffisait pour briser les vitres, et ébranler les planchers et les murs; les habitans des quartiers voisins, surtout ceux de la rue Ducale, se trouvaient à la lettre au milieu d'un champ de bataille; l'un d'eux, *M. Delcambe*, en a fait une description aussi pittoresque qu'animée qui a été rendue publique. Il se croyait là à un second Waterloo; plusieurs habitans furent blessés chez eux.

Vers une heure, les soldats plus pressés que jamais s'établirent en force dans le Wauxhall et dans le petit Théâtre qui devint, dès ce moment, le quartier-général ou poste central des officiers; des renforts leur arrivèrent de l'extérieur par la route de Louvain; on vit même de la cavalerie manœuvrer dans le Parc au son des trompettes

Le bruit se répandit alors au quartier-général du Prince et dans toute l'armée ennemie que la Place-Royale était prise; c'était une ruse pour animer les troupes que l'on ne voyait que trop prêtes à se rebuter.

Vers quatre heures une forte averse força les combattans à ralentir le feu; on distingua un instant dans le Parc, 8 pièces de canon et plus de 12 caissons; plusieurs autres pièces étaient toujours placées en réserve dans la rue Ducale.

A cinq heures, le feu redoubla sur toute la ligne et surtout du côté de la Place-Royale; le tocsin tintait sans discontinuer.

Vers la brune, des soldats hollandais harassés et revenant chez leurs hôtes au boulevard, ne cachaient plus leur découragement : *Ils nous tueront tous*, disaient-ils, *ils tirent de toutes les fenêtres; nous n'en viendrons jamais à bout; un de nos régimens a été presque détruit hier et aujourd'hui à l'attaque de la Place-Royale* Ils se plaignaient amèrement de n'être pas blessés; plusieurs se firent de légères blessures pour éviter de retourner au feu; tous les habitans des boulevards et des rues Ducale et de la Pépinière l'ont attesté

Vers six heures, une nouvelle averse plus forte fit cesser le feu de part et d'autre, mais non pour long-temps; les incendies éclairaient alors la ville, et à neuf heures du soir, le canon, la fusillade et le tocsin retentissaient encore de toutes parts.

Il est hors de doute que, dans le cours de cette journée, plusieurs citoyens se rendirent de nouveau près du Prince pour obtenir, soit l'évacuation, soit un armistice; mais ils étaient sans qualité, sans mission; le Prince répondait toujours qu'il ne demandait pas mieux que de faire cesser l'effusion de sang, mais qu'il fallait pour cela que la garde bourgeoise se railla à son armée, etc. Le peuple enfin perdit patience quand il apprit cette condition; il considéra ces ambassades spontanées comme des trahisons, ne voulut plus de pourparlers que par la bouche des canons, et il fut dès-lors très-dangereux et même impossible de franchir en parlementaire notre ligne de bataille.

À la Montagne du Parc, rue escarpée que battaient sans cesse deux canons de fort calibre, nous avons déjà dit qu'on parvint à monter une petite pièce sur la terrasse de la maison Tiberghien; toujours chargée à mitraille elle renversait les soldats qui pointèrent sur le champ contre elle et la culbutèrent sans peine; on la releva, on l'ajusta tant bien que mal sur le balcon et elle recommença son feu; on l'abattit encore deux autres fois sans la briser ni la démonter; mais la muraille étant enfin ruinée on la transporta dans un grenier d'où elle plongeait mieux que jamais sur l'ennemi; les boulets hollandais l'atteignirent immédiatement et fracassèrent le toit qui la couvrait; alors on la hissa sur une barricade d'où elle tira le reste du jour, avec moins d'avantage, mais plus à couvert.

Nous avons parlé de plusieurs faits qu'on a avancés, rapportés et crus, sans que nous puissions les garantir; les trois suivans sont encore de ce nombre; c'est ici le lieu de les consigner, comme se classant dans cette journée du 24.

On a dit :

Que les soldats, découragés dans le Parc, avaient eu recours à tous les artifices possibles pour se garantir des balles; qu'entr'autres, ils avaient placé leurs morts debout contre des arbres, en les liant aux branches ou aux troncs de manière à tromper les bourgeois qui s'épouvaient à tirer sur ces cadavres que le feuillage leur laissait entrevoir; que même un tyrolien très adroit, ouvrier à Bruxelles, dupe de ce stratagème, jeta son arme après avoir tiré trois fois, en disant qu'il ne com-

prenait rien à nos fusils qui ne renversaient pas leur homme , tandis que lui était sûr de son coup ; qu'enfin une foule de nos tireurs perdirent leur poudre et leur peine avant d'avoir découvert cette ruse impie ; on a ajouté que les nôtres , sans s'en douter , prirent bientôt leur revanche sur un autre point ; que les soldats qui débouchaient par la rue de l'Orangerie , pour occuper le haut de la rue de Louvain et débarrasser tout ce quartier du feu de nos tirailleurs , furent tenus , toute cette 2<sup>me</sup> journée , en échec par une ruse à peu près semblable ; que les bourgeois en petit nombre , qui leur faisaient face à la barricade du coude , battue par les trois pièces ennemies de la porte de Louvain , aidés par des gens du peuple et des femmes , imaginèrent de mettre derrière cette barricade deux mannequins de paille habillés , auxquels on faisait baisser la tête au moyen d'une corde , chaque fois que l'ennemi avait tiré ; que ce stratagème le trompa et qu'il réserva ses coups de fusil pour ces adversaires postiches , croyant avoir tué un bourgeois chaque fois qu'on lâchait la corde , car la nuit s'approchait et la rue était pleine de fumée ; mais que le plus singulier fut qu'à la nuit close , la fatigue ayant amené la suspension d'armes tacite et ordinaire , la barricade se trouva encore abandonnée par les bourgeois et que les grenadiers qui s'en aperçurent , s'en étant approchés à pas de loup pour la surprendre , et ayant entrevu deux hommes , reculèrent précipitamment et prirent la fuite et que ce qu'ils avaient vu n'était autre chose que les deux mannequins restés seuls à leur poste. Ce stratagème a été aussi employé à la barricade de la rue des Marais.

Que des compagnies entières, leurs officiers en tête, sortirent du Parc, la crosse en l'air, comme pour se rendre, et que, parvenues ainsi à une petite portée, elles firent feu en traître sur les bourgeois qui s'avançaient sans défiance et en tuèrent plusieurs. (*V. ci-dessus, page 271.*) Nous répétons que nous ne pouvons croire à une telle horreur; il est possible qu'il y ait eu désaccord dans quelques groupes de soldats de diverses nations, et que les uns aient tiré tandis que d'autres ne voulaient plus combattre! mais, quoi qu'il en soit, le bruit de cette infamie, circulant de bouche, en bouche exaspéra encore le peuple davantage; on n'entendit plus partout que le mot de *Vengeance!*

Que des filles publiques, sachant que leurs anciens amans, hollandais, belges ou suisses, qui avaient long-temps tenu garnison à Bruxelles, se trouvaient aux boulevards et dans les ravins du Parc où ils bivouaquaient dans la boue et la fange, en proie à tous les besoins, se hasardèrent, pendant les nuits surtout, à leur porter des secours, des vivres, des liqueurs et même des munitions; qu'elles étaient bien accueillies par les officiers à qui elles rendaient compte des mouvemens de la ville; que le bruit s'en était répandu parmi les bourgeois le second ou le troisième jour, on les attendit à leur sortie du Parc; qu'on les frappa à coups de plat de sabre; qu'on voulut les pendre aux lanternes; que leurs cris se firent entendre au milieu de la nuit; que les femmes surtout se montrèrent acharnées contre elles; qu'enfin ce fut avec peine que, meurtries et ensanglantées, on leur laissa la vie sauve en les traînant dans les prisons!

Quoi qu'il en soit de la vérité de ces faits, il est mal-



heureusement certain que l'ardeur excessive déployée par le peuple depuis trente six heures , avait produit une sorte de lassitude dont les plus intrépides ne pouvaient se garantir , et comme nul ne voulait céder ses armes aux hommes frais qui n'en avaient point , la ligne du combat s'était plusieurs fois dégarnie pendant cette seconde journée. Les troupes au contraire avaient en réserve toutes leurs masses et étaient relevées toutes les trois ou six heures.

Des journaux , des relations , des brochures sur les événemens ont ajouté que les troupes profitèrent , le 24 de tous ces avantages réunis , se portèrent plusieurs fois en avant, attaquèrent les bourgeois de toutes parts ; que sortant par l'aile droite du palais du Roi , et perçant de maison en maison , tous les murs intérieurs , jusqu'à l'hôtel de Belle-Vue, elles s'y établirent , occupèrent en entier ce poste si important qui dominait toute la Place-Royale et forcèrent les nôtres à abandonner la barricade d'attaque qui liait les deux hôtels de Belle-Vue et de l'Amitié , et à se replier jusque dans l'hôtel de l'Europe, situé à l'angle opposé de la place et derrière la barricade de la montagne de la Cour, et que ce fut , pour se venger de cette espèce d'échec , que des bourgeois indignés allèrent à l'instant arborer le drapeau belge , en signe de défi , sur le fronton de l'église de S. Jacques de *Caudenberg*, dite de *Gobert*.

Tout cela est pure fiction ; nous répétons que la troupe , pas plus ce jour là que les autres, ne put franchir les derrières du palais du Roi , ni s'établir dans l'hôtel de Belle-Vue , d'où elle n'aurait pas été davantage expul-

sée pendant les quatre jours que des trois palais, si une fois elle avait pu s'y installer et s'y creneler; nous allons voir au contraire que ce furent les nôtres qui, en perçant les murs intérieurs des maisons, à partir d'un côté de l'hôtel de Belle-Vue, et de l'autre, du coin de la rue de Louvain en passant par l'hôtel de Galles, s'approchèrent beaucoup pendant cette seconde journée, du palais du Roi et de celui des États-Généraux.

En effet, vers onze heures du matin, MM. *Simon, Jalahau* et *Juan Van Halen*, ce dernier portant un drapeau, réunirent à la rue Royale une centaine de volontaires déterminés et parvinrent à organiser une attaque. En une demi-heure la rue de Louvain, dont on n'osait plus approcher, fut occupée par les nôtres jusqu'à la barricade de la fontaine, et l'ennemi, délogé des maisons où il s'était retranché, nous abandonna, au prix de 20 de nos braves tués ou blessés, les abords de l'impasse de la rue de l'Orangerie, si importante pour les approches du palais des États-Généraux qu'il paraissait vouloir défendre jusqu'à l'extrémité.

Nous avons dit que, pendant la nuit, la 10<sup>m</sup>e division s'était emparée des maisons de la rue de Namur jusque vers la rue Verte; à peine ce mouvement fut-il connu, que nos volontaires, renforcés par ceux de *Gosselies, Halle, Uccle* et *Anderlecht*, travaillèrent à la débarrasser, et leur attaque fut vigoureusement soutenue par une pièce de canon placée au bas de la rue de Namur; ils parvinrent peu-à-peu à la chasser des maisons qu'elle occupait, et vers le soir toute la gauche de l'ennemi était entièrement refoulée sur les palais; on vit dès-lors figu-

rer parmi nos tirailleurs et artilleurs, le général *Melinet* et d'autres officiers familiarisés avec les dangers de la guerre.

Au centre, et principalement vers la Place-Royale, le combat se soutenait avec un acharnement égal de part et d'autre. Notre artillerie, bien pourvue alors de munitions, répondit constamment au feu de l'ennemi. Placée au débouché de la montagne de la Cour et près du pont de fer de la rue de la Régence, elle tenait la Place-Royale dégagée et la rendait inaccessible aux Hollandais. De son côté, l'artillerie ennemie placée, tantôt à la grille du Parc, tantôt dans le voisinage du bassin, tantôt même sur la plaine des Palais, en face de celui du Roi, foudroyait sans cesse la maison *Benard* et l'hôtel de Belle-Vue et empêchait les nôtres de pénétrer dans le Parc. Cependant ceux-ci se glissant le long des murs des maisons et s'étant renforcés dans l'hôtel de Belle-Vue et dans les bâtimens intermédiaires, jusque vers le Palais, inquiétaient continuellement les artilleurs ennemis.

Sur notre gauche, les choses se passaient sans aucun résultat marquant, depuis que les Liégeois avaient été forcés d'abandonner l'importante position de l'observatoire. La demi-batterie hollandaise toujours placée sur le boulevard, à l'entrée de la rue Royale, masquée dans les barricades en face de la maison *Meeùs* et que soutenaient faiblement quelques compagnies, balayait tantôt le boulevard, dans la direction de la porte de Laeken, et tantôt le prolongement de la rue Royale jusqu'au Parc et plus loin encore. Le feu de nos tirailleurs, embusqués

vers la petite rue des Epingles, et derrière le tas de briques indiqué sur le plan, dégarnissait souvent le service des pièces ennemies. Elles restèrent plusieurs fois abandonnées, en présence des corps d'infanterie et de cavalerie, placés en réserve dans les bâtimens du jardin botanique et environs.

Le prince Frédéric n'avait pas bougé de son quartier-général de Schaerbeek pendant ces deux premiers jours; on rapporte qu'il ne revenait pas de sa surprise de voir le combat se prolonger si long-temps; qu'à chaque instant il demandait si c'était fini et si on était à l'Hôtel-de-Ville; il paraît que plusieurs fois, pendant la bataille, il fut trompé sur l'état réel des choses par les rapports mêmes de ses généraux qui lui cachaient la vérité, et lui promettaient à chaque instant un prompt succès. *Mais où prennent-ils donc leurs armes, leur poudre, leurs munitions, s'écriait-il! Pourquoi ne fait-on pas taire cet infernal tocsin de S<sup>te</sup>-Gudule? je ne vois pas encore le drapeau orange flotter sur les tours! Je réitère l'ordre d'occuper ce poste à tout prix, etc.* L'insensé! il ignorait donc que deux heures après l'entrée de son armée, ce poste était devenu inaccessible pour elle, et que, loin de songer à attaquer ou à déboucher sur ce point ou sur tout autre, elle était à la lettre assiégée dans le Parc!

Nos munitions se consommèrent donc pendant toute cette seconde journée dans un combat continu de tirailleurs, dont le résultat le plus remarquable fut d'apprendre aux ennemis que notre courage et notre ardeur étaient loin de se ralentir, et qu'il nous arrivait sans

cesse du renfort ; avant le soir , de nouveaux contingens de Braine-Lalleud , Waterloo , Genappe et Nivelles étaient encore venus relever ou grossir les rangs de nos défenseurs.

Il n'en était pas de même parmi les troupes. Leurs déserteurs et bon nombre de prisonniers que nous leur fîmes , parmi lesquels plusieurs officiers , nous confirmèrent que l'état moral de l'armée était bien loin de répondre aux intentions hostiles des chefs.

A la chute du jour , il était aisé de voir que les deux partis occupaient encore exactement les mêmes positions que la veille , sauf que l'armée envahissante avait un peu étendu ses ailes de chaque côté sur les boulevards et avait occupé quelques maisons de plus , dans ces deux directions et dans les rues de Schaerbeek , de Notre-Dame-aux-Neiges , de Louvain , et de Namur ; succès bien insignifiants ! que , d'un autre côté , le peuple n'avait pu faire un seul pas vers le Parc , sans être sur le champ repoussé avec pertes et que tous ses progrès , dans ce jour , consistaient à s'être avancé peu-à-peu dans la plupart des maisons de la rue Royale , par les derrières et en perçant les murs intérieurs , de même que vers les palais des États-Généraux et du roi en employant le même moyen et en passant par les mêmes chemins ; il devenait donc évident que tout le sang versé ce jour là l'avait été en pure perte , sans le moindre résultat , et qu'il serait toujours impossible de déloger les troupes , par la force , de leurs inexpugnables positions du Parc et des Palais , tant que l'on ne développerait pas d'autres mesures et d'autres moyens d'attaque que ceux employés

depuis deux jours ! et comme il ne semblait pas qu'il fut au pouvoir du peuple d'augmenter ses forces d'agression , tout au contraire , il devenait désespérant pour l'homme sage et observateur de pouvoir considérer la lutte comme interminable , sans prévoir en aucune manière quel serait son dénouement !

Mais dans la nuit cependant la face morale des choses fut changée ; une résistance prolongée dans ces circonstances était un vrai succès , et ce commencement de victoire , quoique négative , suffit pour chasser l'anarchie et rappeler parmi nous un principe d'ordre et un centre d'autorité.

Nous avons vu que , depuis cinq jours , toutes les autorités civiles de Bruxelles s'étaient éclipsées et avaient disparu avec la garde bourgeoise ; qu'il en était à peu près de même des autorités militaires dépourvues d'un centre d'action , et que M. le baron *Em. d'Hoogvorst* était resté *seul* au moment du péril et au plus fort de la tempête ! qu'enfin , soit succès des intrigues hollandaises , soit fatalité toujours inévitable dans les momens d'une grande effervescence populaire , une défiance marquée s'était glissée dans Bruxelles entre les chefs et le peuple armé ; que M. d'Hoogvorst lui-même ne dut plusieurs fois son salut qu'à sa présence d'esprit et à deux amis déterminés qui ne le quittèrent pas un instant , et que les Liégeois furent à peu près les seuls qui conservèrent de l'union et de la confiance dans leurs chefs.

Mais quand M. le baron d'Hoogvorst se vit entouré de nouveau de quelques hommes sûrs et dévoués , qu'un moindre danger avait éloignés et qu'un plus grand dan-

ger rappelait autour de lui, il sentit sans doute que le moment d'agir était venu, qu'il était temps de quitter la simple force d'inertie, et qu'un peuple qui, de son plein gré et volonté, se faisait tuer pour la défense et l'indépendance de sa ville et de son pays, ne devait plus être abandonné ainsi à lui-même et à ses propres forces et méritait bien qu'on se sacrifiât à son tour pour lui, quand même on aurait devant soi les batteries ennemies et derrière l'échafaud!

Il paraît que, dès le 23 au soir, des pourparlers s'établirent à l'Hôtel-de-Ville, entre le peu d'hommes courageux qui y étaient restés. Quelques citoyens notables se réunirent à eux; M. *Engelspach-Larivière*, qui n'avait jamais quitté ce poste, contribua à les convoquer et à les rassembler; ce fut lui surtout qui les pressa de se constituer en gouvernement provisoire; mais rien ne fut décidé ce premier jour; il y avait trop d'incertitude sur le succès de la lutte qui ne faisait que de commencer.

Le lendemain 24, les pourparlers continuèrent; on parvint à s'entendre pour poser les bases principales, et quoi qu'il en soit enfin des conférences, décisions, messages ou mesures de cette journée et de la nuit qui la suivit, on vit affichée dans tout Bruxelles le lendemain matin la pièce importante qui suit: (*V. ci-après n° 2.*)

Elle fut accueillie par l'assentiment général; elle doubla le courage et la confiance des combattans et de tout le peuple qui voyait enfin que l'Hôtel-de-Ville n'était plus à l'abandon, qu'il y avait un centre d'action et qui était bien éloigné de demander compte aux nouveaux chefs, de leur mission, de leurs pouvoirs, à quel titre

ils s'emparaient de l'autorité , de quel droit ils se constituèrent gouvernans.

C'était de fait le 3<sup>o</sup> *gouvernement provisoire* ; il prit le nom de *commission administrative* et, quoique son existence n'ait été que de 48 heures, il la fit constater par des actes qui resteront et que nous rapporterons, entre autres, par la nomination d'un général en chef de l'armée belge ; plus heureux que ses deux prédécesseurs, il put donner quelque signe de vie et rendre d'éminens services à la cause belge, en déshabituant les esprits de l'état d'anarchie et en raillant le peuple à un noyau d'autorité ; car ces trois Messieurs n'étaient qu'un principe ; il était bien certain que la victoire allait bientôt les recruter ; cela ne manqua pas d'arriver, moins de deux jours après, vu que continuer à se défendre était se constituer vainqueur !

Dans cette soirée du 24, on afficha la proclamation suivante qui, quoique non signée, fut regardée comme l'œuvre de la commission administrative ; elle fut en outre lue et publiée dans chaque carrefour, au son d'un tambour. (*V. ci-après, n° 3.*)

La menace de *deux heures de pillage* y fut hasardée, quoique dépourvue de vérité ; mais alors tout moyen était bon pour exciter ou entretenir l'élan, et celui-ci, en augmentant l'alarme, l'effroi et la haine, atteignit complètement son but.

Les bourgeois étaient donc plus animés encore par le succès de ces deux premières journées ; cependant la dernière partie de cette deuxième nuit se passa encore dans un profond repos ; il y avait de part et d'autre beau-



coup de tués et de blessés, mais en bien plus grand nombre du côté des hollandais qui eurent plus de 200 hommes hors de combat.

Dans les guerres de partisans où chacun agit de son propre mouvement et d'après l'inspiration du moment, il n'est guère possible de présenter les faits avec l'ordre qu'exige le récit d'opérations militaires. Ainsi les beaux traits de bravoure ou d'héroïsme qu'offrent souvent les circonstances de nos journées, étant, pour ainsi dire, épars et sans coïncidence entre eux, nous serons forcés de les consigner dans un chapitre séparé à la fin de ce volume où ils seront classés, autant que possible, par ordre de dates et selon leur importance, quand nous auront complété toutes nos recherches à cet égard et recueilli, sur la vérité des noms et des faits, les renseignements les plus certains et les informations les plus positives et les moins suspectes.

On voyait évidemment, à la fin de ce second jour, que l'ennemi, malgré la réception si différente de celle que lui avaient promise les *honorables citoyens de Bruxelles* (voir la proclamation du prince Frédéric) réfugiés à Anvers ou restés chez eux, se confiait encore dans les désordres à redouter au sein d'une ville dépourvue d'autorités. Tout lui faisait espérer que la résistance ne se prolongerait plus, et se tenant sur la défensive, il semblait attendre le résultat de la lassitude, du découragement et peut-être de ses intrigues. Il fallut encore deux autres jours de combats pour le convaincre de ses illusions et dissiper ses erreurs !

Ce serait un bien triste spectacle à décrire si nous

écartant ici du détail des combats, nous faisons le tableau de tant de familles occupées, pendant cette 2<sup>me</sup> nuit, des tristes soins nécessités par deux jours de combats et de destruction ! dans presque chaque demeure il y avait, ou un blessé à panser, ou des alarmes à calmer, ou des effets à sauver des flammes !

Quant à la police de la ville, elle avait disparu ; mais heureusement le peuple, éclairé sur ses vrais intérêts, la faisait lui-même et très sévèrement ; le moindre désordre, le plus petit vol eût été réprimé sur le champ ; mais rien ne fut moins nécessaire ; on s'occupait bien plutôt à augmenter partout les barricades, chaque quartier s'attendant à être attaqué à son tour

Cependant, tandis que l'ennemi dans le plus profond silence, veillait à la sûreté nocturne de son chef dont la rage ou les remords devaient sans doute empêcher le repos, nos bourgeois rassemblés dans les cafés et cabarets se racontaient, toujours pour se délasser, les travaux du jour, et trop confians encore dans leur courage et leur étoile, ils abandonnaient de nouveau pendant cette seconde nuit, aux surprises possibles de l'ennemi, un terrain qu'ils lui avaient si vaillamment disputé pendant toute la journée.

Avant le soir, la commission administrative investit M. *Engelspach-Larivière* de pouvoirs illimités pour assurer tous les services généraux ; ce fut le premier de ses actes ; M. *Engelspach* prit le nom d'*agent-général* du pouvoir exécutif. Son activité infatigable, du 23 au 30, a été reconnue par la commission d'enquête alors nommée pour vérifier ses comptes, après qu'il eut remis volontaire-

ment à cette date du 30, ses pouvoirs au comité central; tous les journaux ont rendu compte du résultat de ces investigations honorable, pour M. l'agent-général; il fut constaté que, pendant ces 7 jours et ces 7 nuits, il n'avait pas quitté l'Hôtel-de-Ville un seul instant, et avait délivré 10560 ordres de toute espèce, relatifs aux munitions de guerre de diverse nature, approvisionnement, vivres, finance, police, état sanitaire, ambulances, postes, etc., ordres émanés de lui seul en vertu de ses pouvoirs illimités et qui ont été depuis approuvés, sanctionnés et ratifiés jusqu'au dernier.

Nous citons ici le suivant qui prouve sa sollicitude et sa prévoyance (*V. ci-après*, n° 4).

Tous les marchands de grains et boulangers répondirent, et il résulta des renseignemens par eux fournis que la ville, terme moyen, se trouvait alors approvisionnée pour 10 jours.

Mais nous n'avons pas fini le récit des événemens du *nefaste* 24 septembre; il nous reste à accomplir le plus pénible de notre tâche! à raconter la destruction partielle de Bruxelles, notre patrie! à frémir encore à la pensée que cette destruction pouvait s'étendre, pouvait devenir totale!

Nous n'ignorons pas ces règles, ces lois épouvantables que l'on est convenu d'appeler *droits de la guerre!* lois que les hommes n'ont jamais faites pour la guerre, mais que la guerre s'est faite à elle-même! lois que l'on ne peut même nommer telles, puisqu'elles n'ont fait qu'organiser, légitimer, prescrire des modes divers de destruction et de mort, et mettre un peu d'ordre et de

bornes dans l'art et l'autorisation de répandre le sang de nos semblables !

D'après elles, des hommes payés, enrégimentés et uniformément vêtus, peuvent et doivent tuer le plus grand nombre possible de leurs frères, qu'on leur désigne pour ennemis, pourvu qu'ils soient aussi armés, payés et uniformément vêtus entre eux, même quand ils ne les attaqueraient pas ; au contraire, c'est une vertu dans eux de les attaquer, de les tuer les premiers.

Ils doivent prendre leurs villes et leurs maisons, mais ils ne peuvent les brûler, ni les détruire, à moins qu'ils ne puissent s'en emparer qu'à ce prix.

Ils ne peuvent attaquer ni tuer leurs ennemis non armés et non habillés uniformément, à moins que ceux-ci ne les attaquent les premiers !

Mais, dans ce cas, ils peuvent et doivent les tuer, les égorger même de sang-froid, s'ils les prennent vivans, et brûler leurs villes et leurs maisons, si on s'en est servi contre eux comme de moyens d'attaque ou de défense.

D'un autre côté, les hommes *non soldats* ne peuvent se battre contre leurs frères *soldats*, quoiqu'ennemis, sous peine de passer pour assassins et d'attirer sur eux l'application de la règle précédente ; car alors on se constitue *héros* ou *meurtriers*, on est appelé *rebelle* ou *patriote* ; cela dépend absolument du succès ! ( *V. Naples, Madrid, Cadix, Missolonghi, Paris, Bruxelles, Varsovie, etc.* )

Mais ce dernier principe, proclamé et observé depuis tant de siècles, respecté par *Grotius* même et par les peuples dits barbares, a souffert de

tout tems , des nombreuses exceptions , quand de grands motifs , de fortes passions agitaient les hommes , et il en sera toujours ainsi dans deux cas : 1<sup>o</sup> quand les guerres se feront , non d'armée à armée , mais de peuple à peuple ou de peuple à armée , 2<sup>o</sup> quand un même peuple divisé , se déchirera lui-même et fera ce qu'on nomme *la guerre civile* !

N'allons pas bien loin chercher des autorités , des exemples ! Rappelons-nous la guerre de la Vendée , la guerre des Espagnols contre Napoléon , celle des Alsaciens contre les alliés et pour Napoléon en 1814 , la guerre des Turcs et des Grecs , les événemens de Paris en juillet 1830 , ceux de Bruxelles deux mois après , ceux d'Anvers un mois plus tard !

Voilà donc quelques-uns des droits de la guerre ! On les connaissait à Bruxelles ; on connaissait aussi la portée du caractère hollandais et les chefs contre qui l'on combattait ; ceux qui avaient résolu froidement de se défendre , ceux qui ne se défendaient que par entraînement savaient à quoi ils s'exposaient , quelles terribles vengeances ils provoquaient , et quelle espèce d'action ils commettaient , quand , vêtus de blouses et isolément , sans ordre , sans chefs , sans ensemble , ils s'embusquaient dans des maisons , derrière des murs et tuaient de là , pour défendre leur ville et leur liberté , mais à coup sûr , à couvert , souvent à l'improviste , des soldats payés , enrégimentés , uniformément vêtus , se promenant sans défiance dans des jardins , des rues , ou sur les boulevards et qui , d'après les *droits de la guerre* , avaient *mission légale* pour les attaquer , tandis qu'eux étaient obligés d'invoquer un

autre ordre de choses, une autre sphère d'idées pour trouver l'autorisation de se défendre

Au surplus que le peuple ait fait ou non ces réflexions et ces calculs qu'il n'entre pas dans notre plan d'examiner, parce que nous répétons que nous racontons des faits et rien de plus; toujours est-il certain que l'on se défendit et que l'on tua.

Dès-lors la qualification de *brigands* que nous donnions avec juste raison aux soldats hollandais par suite de leurs méfaits précédens, fut par eux retournée contre nous, et à leur tour, ils ne nous désignèrent plus que sous le nom de rebelles, de brigands, *d'assassins!*

On peut sans exagération évaluer à 400, le nombre de maisons, édifices, murs, etc., de Bruxelles, d'où le peuple tira sur la troupe; ce ne fut même que par ce moyen que l'on parvint à faire éprouver à l'armée les pertes considérables qu'elle fit dans son expédition.

Mais remarquons bien que, sur ce nombre de 400, il n'y eut sans doute pas dix propriétaires qui, quoique bien déterminés à se défendre, tirèrent par leurs propres fenêtres sur l'ennemi à leur portée.

A mesure que l'armée s'avancait dans Bruxelles et pénétrant dans les diverses rues, les tirailleurs forcés de se replier défendaient le terrain pied à pied, se retiraient de maison en maison, y entraient malgré les propriétaires faisaient feu par les fenêtres et ne quittaient qu'à la dernière extrémité, sans s'inquiéter des suites, ni des vengeances qu'ils appelaient.

D'un autre côté, les *tirailleurs auxiliaires* qui arrivaient au secours de toutes parts, ne pouvant franchir les

barricades avancées, ni approcher l'ennemi en face, sans être écrasés par des feux de peloton, ou mitraillés par l'artillerie, s'introduisaient dans les maisons et édifices par les jardins, les cours, les derrières, en franchissant tous les murs, ou même en perçant les murs intérieurs; toutes les maisons des boulevards sans exception, la plupart de celles de la rue Royale vieille et neuve, des rues de Louvain, de Namur et tant d'autres, ne furent occupées par les bourgeois que de l'une ou l'autre de ces manières.

Que de scènes déchirantes nous aurions ici à raconter si nous voulions dépeindre l'effroi des habitans restés chez eux, quand ils voyaient entrer par leurs jardins ou leurs issues de derrière, les hommes armés et vêtus de blouses qui venaient les défendre, c'est-à-dire, fusiller les soldats par leurs croisées de façade! Les cris de ces femmes en pleurs qui, cachées dans des caves avec leurs enfans, depuis 24, 36 ou 72 heures, suppliaient les bourgeois de ne point attirer sur leurs demeures les terribles représailles hollandaises, employant tour-à-tour les prières, les gémissemens, les menaces mêmes, et le tout toujours en vain! Et nos tirailleurs exaspérés, forcés, furieux, n'écoutant rien, accusant même de lâcheté, de trahison, de *hollandisme*, ceux qui voulaient les arrêter, et courant aux fenêtres où ils témoignaient une joie féroce quand ils voyaient qu'elles étaient assez rapprochées pour offrir les soldats à leurs coups! Mais jetons un voile sur ce tableau; il n'est que trop certain qu'il y eut des luttes sanglantes, entre plusieurs propriétaires qui voulurent empêcher qu'on ne tirât de leurs

croisées, et des hommes du peuple qui étaient entrés chez eux par force ou par surprise; que dans d'autres maisons, des tirailleurs *isolés* ou qui se présentaient par petites troupes de 2 à 3 hommes, furent désarmés par les habitans et leurs armes cachées ou jetées dans des puits; que dans d'autres maisons encore, on parvint à les enivrer pendant plusieurs jours et à les empêcher d'aborder aux croisées de devant, et qu'enfin, grâce à cet instinct de conservation et à ce courage né de l'intérêt personnel qui l'emportait ici sur l'intérêt général, des meurtres furent évités, du sang fut épargné, des proies furent arrachées au feu et à la destruction.

Nous pourrions en citer des exemples par centaines surtout pendant cette journée du 24; nous pourrions dire entre autres, que dans la rue de Namur, près de la porte, une compagnie hollandaise trompée par des coups de fusil plus éloignés et croyant qu'ils sortaient d'une maison voisine, y entra, fit une visite exacte de la cave au grenier et reconnaissant son erreur, se retira sans rien détruire, ni emporter, les officiers rassurant même les habitans effrayés pourvu qu'on ne fit point feu sur eux de ce poste avancé, mais qu'une heure après, 15 à 18 déterminés, arrivant par les jardins depuis la rue Verte en franchissant 12 murs, s'élançèrent dans cette maison, permirent à peine aux propriétaires de se sauver par le chemin qu'ils venaient de suivre, les menacèrent de leur baionnettes s'ils tardaient encore à leur faciliter l'approche des croisées sur la rue et firent feu sur la troupe<sup>1</sup> Qu'arriva-



t-il ? Que plusieurs d'entre eux furent tués sur le champ, que des feux de peloton et d'artillerie à mitraille et à boulets criblèrent la maison qui fut l'une des plus maltraitées dans cette rue et dont l'intérieur fut complètement dévasté par les balles dont on compta plus de 300 entrées par une seule fenêtre ! Cependant elle ne fut pillée par aucun des deux partis ! *Ab uno disce omnes !*

Mais enfin le malheur voulut que, dans la matinée, comme nous l'avons déjà dit, les troupes de la réserve, parmi lesquelles se trouvait le bataillon de punition (*straf-bataillon*) la lie de l'armée, descendirent le boulevard de Schaerbeek à gauche, jusques vers le Mey-Boom ; elles étaient en force et avaient un air si menaçant que les tirailleurs, en se repliant vers le bas du boulevard, mirent le feu au pont sur la Senne pour les arrêter et se maintinrent derrière les 2 barricades de la rue St Pierre et des quais de la rivière ; on fit feu sur elles des maisons bordant le boulevard ! Elles s'en emparèrent bientôt et ce fut là surtout, dit-on, que des horreurs furent commises, que des habitans, concierges ou domestiques sans armes furent égorgés et qu'il y eut viols, pillages, etc. Nous ne pouvons garantir la vérité de tous ces faits, mais il n'est que trop certain que les soldats y mirent le feu à la main en commençant par le haut, c'est-à-dire, par les maisons formant l'angle de la rue de Schaerbeek vers le boulevard. L'incendie s'y manifesta vers 2 heures de l'après-midi, et comme d'après la construction solide et moderne de toute cette file de bâtimens, il ne gagnait pas assez vite de proche en proche, les incendiaires étaient contraints d'y porter la

torche séparément et successivement ; le feu s'arrêta même à la rue de Pachéco après laquelle se trouve un terrain vague, et ce ne fut que vers 8 heures du soir qu'il parut plus bas dans la prolongation de la même file de maisons pour ne s'éteindre que près du Mey-Boom à minuit ; c'était un spectacle effrayant et affreux ; rien ne pouvait être sauvé ; les habitans eux-mêmes eurent à peine le temps de s'échapper par les jardins et les derrières ; les troupes postées dans le Jardin botanique faisaient un feu continu pour empêcher de porter le moindre secours ; les balles sifflaient de toutes parts dans les flammes qui éclairaient tout ce côté de la ville ; le but évident avait été de brûler la ligne entière composée de 18 belles maisons neuves, depuis la rue de Schaerbeek jusqu'au Mey-Boom ; 16 furent consumées complètement, mais celles qui formaient les deux angles furent sauvées comme par miracle ; le feu ne put y prendre, quoique mis à diverses reprises et en plusieurs endroits, ou l'on parvint à l'éteindre, car les traces en sont demeurées visibles ; au surplus il n'en resta que les quatre murs et ces deux maisons furent complètement saccagées et pillées.

Il n'y avait donc plus de doute ! les Hollandais, exaspérés à leur tour et invoquant l'un des *droits de la guerre*, brûlaient Bruxelles ! et le prince Frédéric, sans égard pour les Belges ses frères, sans prévoir qu'il allait abattre par ses bombes la couronne déjà chancelante sur la tête de son père, se bannir à toujours lui et les siens du sol de la Belgique, et souiller pour jamais sa renommée, laissa échapper de sa main l'ordre parricide et néronien du bombardement !

Il était environ 4 heures du soir quand on s'aperçut

que la ville était bombardée par la batterie d'obusiers placée sur les hauteurs derrière le palais du prince d'Orange; tous les obus arrivaient dans cette direction; on compte qu'environ deux cent furent lancés ce jour-là; ils ne firent d'abord que peu de dégâts; ils tombaient dans les jardins ou les rues sans mettre le feu. Plusieurs personnes en conservent qui n'ont point éclaté.

L'on avait aussi répandu le bruit que l'on tirait sur la ville à boulets rouges et avec des fusées à la congrève. Ce bruit venait même du quartier-général ennemi où il paraît qu'on l'avait hautement annoncé, sans doute pour effrayer ou intimider Bruxelles! Il produisit, comme de coutume l'effet diamétralement contraire; on le disait sorti de la bouche du prince Frédéric lui-même! Cependant il paraît faux qu'aucun projectile semblable ait été lancé; on n'en trouva nulle part aucune trace, par le seul motif qu'on manquait sans doute de fusées et de grils, quoiqu'on prétende avoir trouvé de ces deniers dans deux endroits différens. Il en est de même des prétendues *boîtes infernales* dont l'une aurait tué en éclatant 6 personnes dans la rue de Schaerbeek; ce sont des fables qui furent dans le temps trop légèrement accueillies; on se borna à des obus, boulets incendiaires ou chargés de roches à feu et à des boulets lumineux dont plusieurs ont été ramassés et sont conservés intacts; mais le peuple prit souvent pour des débris de fusées ce qui n'était que de la grosse mitraille.

Il est impossible de dépeindre l'alarme et le désespoir des quartiers où pleuvaient les terribles instrumens des vengeances hollandaises! Tous les habitans en fuite ou cachés au fond des caves pendant plus de 48 heures, les

rues abandonnées, désertes, où l'on ne rencontrait plus que quelques hommes armés, courant, criant, vociférant les mots de mort et de vengeance !

On remarqua bientôt que, soit par la position de la batterie, soit à dessein, le bombardement était direct, c'est-à-dire, ne sortait pas d'un rayon de 2 à 300 toises ; les bureaux et ateliers du journal le *Courrier des Pays-Bas*, se trouvant dans cette direction, rue des Douze-Apotres, précisément au centre du rayon, et les projectiles tombant pour la plupart dans leur voisinage, on ne douta plus qu'ils ne fussent le but des artilleurs, et qu'on voulait les brûler pour les punir d'avoir été le berceau du principal et du plus redoutable organe de l'opposition belge.

On ne réussit pas ; ces bâtimens restèrent intacts ; mais malheureusement ceux du Manège de la ville étaient attenans, et vers 6 heures du soir un obus éclata sur eux et mit le feu aux fourrages.

Il y avait au-delà de 7000 bottes de paille ; l'incendie se propagea avec rapidité ; l'on dût couper les licous des chevaux qui s'élançèrent à temps hors des écuries embrasées ; M. Lyon, directeur, ne put rien sauver ; deux messieurs entrés par une fenêtre et se disposant à forcer des meubles et à jeter des objets précieux, durent se retirer à la hâte, le plancher embrasé s'enfonçant sous leurs pieds. Six autres demeures ou habitations joignant le grand bâtiment, entr'autres la maison de M. le peintre Deroy, en face des escaliers des Juifs, furent en moins de deux heures, dévorées aussi par les flammes ; ses tableaux précieux furent sauvés en grande partie.

On parvint à l'aide des pompes et des plus grands efforts, et surtout en isolant le feu, à préserver le bî-

timent de l'école de Terraken dont au surplus tout le mobilier fut jeté mal-à-propos par les fenêtres et abîmé.

La maison de MM. Deneufforge, ancien quartier des Juifs, quoique séparée par la rue, courut les plus grands dangers; la chaleur y était si excessive que les gouttières s'y fondaient et qu'elle commençait à s'enflammer par le toit; des travailleurs intrépides parvinrent à la sauver et avec elle tout l'ilot de bâtimens, jusqu'à la montagne de la Cour, bâtimens qui, par leur construction gothique et la nature de leurs matériaux, eussent offert aux flammes un aliment inflammable à l'excès et une proie infaillible.

Nous avons ici à consigner un fait atroce et sur lequel malheureusement ne plane pas, comme sur d'autres rapportés plus haut, la consolation du doute.

Les grenadiers étaient maîtres dans cette soirée des escaliers de la Bibliothèque, des maisons qui les dominent du côté du Parc, et de celles attenantes dans la rue d'Isabelle dont ils venaient enfin de s'emparer. Quand de là ils virent l'immense foyer de l'incendie du Manège dans leur voisinage, *ils tirèrent sur les travailleurs*; on entendit distinctement leurs feux de peloton, et les deux pièces d'artillerie qu'ils avaient là à leur disposition, ayant été amenées jusqu'au sommet de la rampe, joignirent leur mitraille aux balles des soldats.

Il faut avoir été placé alors quelque temps au sommet de la maison Deneufforge, pour se faire une idée du tableau effrayant et terrible qu'offrait le spectacle de tout cet ensemble; là surtout le danger était imminent; les obus éclataient avec fracas tout autour; les boulets arrivaient avec la mitraille; les balles sifflaient de très près,

à chaque instant les toits étaient percés de part en part et les ardoises volaient en éclats aux oreilles des travailleurs, pompiers et bourgeois, qui semblaient ne pas s'apercevoir des périls qui les environnaient; la hauteur de l'édifice rendait le jeu des pompes presque impossible et d'ailleurs les barricades les empêchaient de circuler et d'avancer; il fallut éteindre le feu à la main et l'on y parvint à grand'peine; la chaleur suffoquait.

Trois bourgeois et un pompier furent blessés par les balles des grenadiers presque au milieu des flammes; une malheureuse mère qui, dans la rue d'Isabelle, s'enfuyait avec deux jeunes enfans sur les bras, fut atteinte et tuée par les balles ainsi que les deux innocens qu'elle portait! On a ajouté qu'il était impossible que ce triple meurtre ait été involontaire et qu'il était l'œuvre de furieux, ivres de colère, de vengeance et d'eau-de-vie qui, le lendemain, furent à leur tour décimés et presque vaincus *par deux hommes!*

Cet incendie fut le plus désastreux et le plus étendu de tous ceux qui désolèrent Bruxelles; les pertes ne purent s'y calculer qu'en comptant par centaines de mille florins; du haut de cette même maison de MM. Deneuf-forge d'où la vue plongeait sur toute la longueur du vaste bâtiment du Manège, il offrait un gouffre, un océan de feu d'une profondeur prodigieuse, qui pouvait donner une idée de Moscou ou de Constantinople en flammes; qu'on joigne à ce spectacle un vent d'orage impétueux, une pluie battante et incessante qui tombait par torrens, vingt chevaux de prix, fougueux, à la débandade dans les rues, les cris des femmes qui fuyaient le lieu du dé-

sastre, en emportant leurs meubles et leurs effets, dont toutes les maisons voisines, toutes les issues étaient encombrées et parmi lesquelles le désordre redoublait à mesure que l'incendie s'approchait, les menaces du peuple et des bourgeois exaspérés qui juraient de massacrer les incendiaires-assassins jusqu'au dernier, et l'on concevra un tableau bien incomplet encore de cette journée de destruction la plus terrible que Bruxelles ait subie depuis le 13 août 1695!

PIÈCES PUBLIÉES OU CONNUES À BRUXELLES LE 24 SEPTEMBRE 1830.

N<sup>o</sup> 1.

*Dépêche de Louvain.*

NOUVELLE VICTOIRE.

Louvain 24 septembre 1830.

*A M. le baron Vanderlinden d'Hoogvoorst, commandant en chef de la garde bourgeoise à Bruxelles.*

Depuis hier, sept heures du matin, l'ennemi attaqua Louvain du côté de la porte de Malines, lança divers obus et nous parvîmes à le repousser. Vers dix heures, nous reçûmes la nouvelle qu'une partie de l'armée de Tongres marchait sur Louvain avec une force majeure et beaucoup de canons; effectivement, vers onze heures, cette troupe se présenta devant Louvain et commença son attaque à coups de canon suivis de décharges de mousqueterie. Nous soutînmes son attaque et nos braves Louvanistes firent une sortie qui obtint un succès complet; car, à deux heures, la déroute était dans l'armée ennemie qui fut harcelée par nos braves campagnards jusqu'à Tirlemont, où la défaite de

l'armée fut complétée par la résistance des braves Tirlemontois qui refusèrent passage en attaquant à leur tour.

Nous avons fait plusieurs prisonniers sans perdre beaucoup de monde.

Nous nous porterons de suite à votre secours.

*Le commandant en chef de la garde bourgeoise de Louvain, J. DE NIZÉ.*

## N° 2.

### PROCLAMATION.

Depuis deux jours , Bruxelles est dépourvue de toute espèce d'autorité constituée, l'énergie et la loyauté populaire en ont tenu lieu, mais tous les bons citoyens comprennent qu'un tel état de choses ne peut durer sans compromettre la ville et le triomphe d'une cause dont le succès dès hier a été assuré.

Des citoyens guidés par le seul amour du pays ont accepté provisoirement un pouvoir qu'ils sont prêts à remettre en des mains plus dignes aussitôt que les élémens d'une autoité nouvelle seront réunis ; ces citoyens sont : MM. le baron *Vanderlinden d'Hoogvoorst*, de Bruxelles ; *Ch. Rogier*, avocat, de Liège , et *Jolly*, ancien officier du génie.

Ils ont pour secrétaires : MM. *de Coppin* et *Vanderlinden* , de Bruxelles.

Bruxelles, 24 septembre 1830.

## N° 3.

### PROCLAMATION.

Braves patriotes.

Vous êtes les vrais enfans de la Belgique ; hier et aujourd'hui vous avez prouvé à l'Europe que vous étiez aussi dignes de la liberté ; trois journées de combat ont immortalisé la population parisienne ; Bruxelles, aidée de ses amis et alliés des autres villes,



n'est pas restée au-dessous d'une si belle gloire. Encore quelques courageux efforts et la victoire est à nous pour toujours, Les populations des communes environnantes arrivent pleines d'ardeur pour venger le sang belge et achever le triomphe de la liberté. Louvain victorieux vous promet son énergique bourgeoisie. Soyez donc pleins de confiance ; le découragement est au camp ennemi. La Providence a retiré tout courage à des soldats qui ne rougissent pas de souiller leurs drapeaux du pur sang de leurs frères.

Bourgeois de Bruxelles, qui redoutez le pillage de vos maisons, savez-vous l'espoir criminel qu'on ne craint pas de faire éclater dans les rangs des soldats : *le pillage!* Prenez la ville, leur disaient-ils, et deux heures de pillage payeront vos efforts.

Bourgeois de Bruxelles, redoublez donc de vigilance. A vos barricades, formidables fortifications, ajoutez de nouvelles barricades. Les pavés lancés des fenêtres ont fait à moitié la révolution parisienne. Continuez ainsi de tenir vos croisées garnies de ces redoutables projectiles, et que l'ennemi écrasé apprenne ce qu'il en coûte à venir attaquer dans son sein une population qui veut être libre.

Bruxelles, le 24 septembre 1830.

N° 4.

## CIRCULAIRE

AUX MARCHANDS DE GRAINS ET AUX BOULANGERS

Vous êtes invité à faire connaître sur le champ à l'Hôtel-de-Ville pour combien de jours encore vous avez de grains pour votre service habituel ; rien ne vous sera enlevé, mais il convient de savoir pour combien de temps la ville se trouve approvisionnée.

Bruxelles le 24 septembre 1830.

L'agent général,  
Signé, ENGELSPACH

---

---

## CHAPITRE XX.

JOURNÉE DU SAMEDI, 25 SEPTEMBRE 1830.

Bataille de Bruxelles, 3<sup>m</sup>e jour — *Don Juan Van Halen*, général en chef.

LA lutte durait depuis quatre jours, la bataille depuis quarante heures ; les plus animés commençaient à éprouver de la lassitude et cette sorte d'abattement inévitable pour le peuple, quand son ennemi parvient à gagner sur le temps ; la fusillade, le tocsin, le canon même étaient insuffisants pour remuer les esprits ; on aurait fini par s'y habituer comme à tout autre chose !

Mais le bombardement et les incendies de la soirée du 24 vinrent fort heureusement retremper les âmes et rappeler à chacun de nous ce que la patrie avait à craindre et ce qu'elle attendait de ses défenseurs ! La menace de deux heures de pillage adroitement insérée dans la proclamation de la nuit fit le reste.

Ce spectacle affreux, ces colonnes de fumée et de flammes, ces gerbes immenses qui éclairaient l'horizon et dont toute la ville réfléchissait les sinistres lueurs, parties du centre d'un quartier populeux, au milieu des horreurs d'une bataille, d'un siège, d'une guerre civile ! tout cet ensemble de crimes et de malheurs produisirent encore un effet diamétralement contraire à celui qu'en attendaient leurs auteurs ; ils exaspérèrent de plus en plus

les courages au lieu de les intimider, et si les ravages se fussent encore étendus, si les obus eussent continué leurs explosions destructives, la rage du peuple portée à l'excès aurait pu devenir fatale, dès cette même nuit, à l'armée entière, dont peut-être il ne se serait pas échappé un seul homme; mais les balles et la mitraille cessèrent de siffler vers dix heures du soir, soit que l'on fut satisfait d'avoir brûlé les ateliers du *Courrier* (car on n'attendait pas à l'armée) soit que la menace que l'on assure avoir été faite par la Commission administrative de faire fusiller tous les prisonniers hollandais au premier obus qui tomberait encore sur la ville, eût paralysé les plans de nos cruels et implacables ennemis.

Après la cessation du feu vers dix heures et des incendies vers minuit, un tambour parcourut la plupart des rues de la ville, et un individu qui l'accompagnait donnait lecture à haute voix et à chaque carrefour, de la pièce ci-dessus, n° 3, (V. page 356) qualifiée de proclamation. On reconnut les ordres de la Commission administrative, on les respecta, et tous les habitans, encore retardataires en fait de dépaquement, se hâtèrent, sans exception cette fois, de mettre la main à l'œuvre et de s'approvisionner à l'intérieur, et sans doute aux divers étages, des redoutables projectiles! Ces mots *deux heures de pillage* étaient un stimulant plus fort que tous les ordres possibles; ils firent un effet magique, et ceux qui employèrent cet épouvantail atteignirent complètement leur but, quoiqu'il soit bien certain maintenant que jamais cette menace de pillage n'ait été proférée par les ennemis et que la pensée même ne leur en soit pas

venue ; quoi qu'il en soit , on vit , jusqu'à trois heures du matin , des dames mêmes sortir des caves et se mettre à l'ouvrage ; les rues devinrent alors des vrais chemins de terre , et l'on a calculé que plus de 200,000 pavés furent remués dans la seconde partie de cette seule nuit.

Dans plusieurs quartiers habités par la classe qui , n'ayant pas tant à perdre , devait moins redouter le pillage , l'élan fut cependant encore plus vif et plus hostile ; on faisait bouillir de l'eau , on faisait provision de chaux vive ! les femmes d'ouvriers réunissaient les plus gros outils de leurs maris ; on vit monter des roues dans les chambres et les greniers , des échelles , des tonneaux , des cuves , des établis , des brancards ; on se rappelait la rue de Flandre , nul doute que l'armée entière n'eût été exterminée avant d'avoir occupé la moitié de la ville !

Ce bruit seul troubla le profond silence qui régna alors dans Bruxelles ; ce calme était aussi étonnant que complet ! Pas le moindre excès , pas le moindre désordre , ni parmi le peuple où tant d'hommes armés étaient exaspérés et ivres , ni parmi les troupes , ni dans les intervalles qui les séparaient ! Répétons encore que ce fait est caractéristique des temps , des lieux et des hommes !

Vers quatre heures du matin , on entendit cependant quelques volées de coups de fusil. Des grenadiers sortis à la sourdine du Palais du roi et du Parc faisaient une tentative pour pénétrer dans l'hôtel de Belle-Vue par la terrasse ; ils y croyaient tout le monde endormi. Mais les braves *Pellabon* et *Vereecken* qui gardaient ce poste avec trois hommes seulement , leur prouvèrent bientôt qu'ils ne dormaient pas ; embusqués avec leurs intrépides

compagnons dans les étages supérieurs de l'hôtel, leur feu força bientôt les grenadiers à la retraite avec perte de plusieurs hommes.

L'autorité centrale qui s'était enfin organisée la veille à l'Hôtel-de-Ville, sous le nom de Commission administrative, comme nous l'avons vu, resta en permanence toute la nuit ; l'excès du péril fut égalé par le sang-froid et le courage que lui opposèrent quelques hommes de cœur et de tête, restés impassibles au milieu des boulets et des flammes et qui, placés au poste où les avaient jeté les événemens, surent y faire face et sauver leur patrie.

Le premier résultat de leurs travaux de cette nuit fut la publication des sept pièces suivantes qui furent toutes affichées dans la matinée. (*V. ci-après, pièces 1 à 7.*)

La première encourageait les habitans, et les tranquillisait ; mais elle annonçait prématurément la victoire et la cessation du carnage.

Les deuxième et troisième prouvent les craintes que l'on concevait dès-lors sur l'approvisionnement de la ville ; elles étaient une suite de la circulaire de la veille que nous avons insérée ci-dessus, sous le n° 4, page 357.

Les quatrième et cinquième rappellent l'arrivée continuelle de nos auxiliaires et les premières mesures qui furent prises pour régulariser leur service et les héberger ; c'est là l'origine de la charge des logemens à domicile, suite pénible, mais inévitable de tout conflit militaire.

La sixième ordonnait une mesure de précaution indispensable et qui démontre l'imminence du péril que courait alors la ville ; mais elle l'exagérait à dessein sans

doute, car l'explosion du gaz ne serait pas aussi terrible qu'on l'y dépeignait ; si c'eût été réel nous serions donc réduits à trembler encore à chaque instant sur la possibilité des malheurs que pourrait causer ce fâcheux voisinage ! Mais l'intention fut comprise et approuvée, et pendant toutes ces nuits d'alarmes, jamais Bruxelles ne fut mieux éclairé.

La septième enfin était à la fois un grand acte de justice, de reconnaissance et de politique ; il fixait, consacrait, immortalisait et sanctifiait en quelque sorte, notre défense et notre révolution ! Dès ce même jour, la terre profane fut bénie avec appareil par les ministres de réconciliation entre les hommes et leur Créateur ; une fosse y fut creusée et les cercueils ne tardèrent pas à s'y accumuler ; on porte à 200 environ le nombre de ceux qui y furent déposés pendant les mois suivans ; on prit toutes les mesures de salubrité publique ; on creusa profondément, mais on fit la remarque que l'on jetait de la chaux vive sur les cercueils pour *dissoudre* plus vite, sans réfléchir que si la chaux dissout les corps, elle conserve le bois ! Une croix fut plantée, la place changea de nom et d'aspect, et au lieu de *St Michel* elle s'appella *des Martyrs* ; plusieurs inhumations y furent faites avec pompe ; nous mentionnerons à leurs dates, celles des braves *Fellner, Jenneval, Niellon, Van Eechout*, etc. Le 2 octobre, après le *Te Deum* d'actions de grâces, une grande solennité funéraire y fut célébrée par ordre du gouvernement provisoire qui s'y rendit en cortège, accompagné de 3000 hommes de garde bourgeoise et d'un nombreux clergé, pour la bénédic-

tion définitive du sol, enfin le 4 décembre suivant, la première pierre du monument à y élever fut posée par le président du congrès, aidé de tous les membres du gouvernement provisoire, et avec un plus grand appareil encore; nous en rapporterons les détails sous cette dernière date; une médaille fut frappée pour en perpétuer la mémoire.

Le même jour dans la matinée un arrêté institua l'*administration de la sûreté publique*, destinée à remplacer l'ancienne police et mit à la tête de ce département, le plus essentiel de tous dans ces premiers momens, un homme d'une capacité et d'un dévouement éprouvés, M. l'avocat *Plaisant*.

Mais ces actes d'un intérêt accessoire et secondaire ne faisaient, pour ainsi dire, que constater l'existence d'un pouvoir central; on était alors sur le cratère d'un volcan, et il s'agissait maintenant de prouver, non plus qu'on existait, mais qu'on possédait réellement la volonté et la force; il s'agissait d'une grande mesure, d'une mesure d'urgence qui peut-être aurait dû être la première à prendre; il fallait enfin organiser une défense, trop long-temps désordonnée sans doute, et dont l'anarchie et l'insubordination pouvaient à chaque minute compromettre le succès; il fallait plus encore; on devait la métamorphoser en attaque décisive, déployer tous nos moyens, sauver Bruxelles et la Belgique! en un mot il était devenu nécessaire de donner un chef à notre armée de volontaires et d'empêcher une plus longue indiscipline militaire; on sentait que le défaut d'ordre allait bientôt paralyser le courage du peuple; les incendies venaient de montrer toute l'imminence du danger; il fallait sortir

du chaos , car , comme on l'a fort bien fait observer , vedettes , postes avancés , corps réguliers , discipline , subordination , officiers , état-major , général , *tout manquait, excepté la valeur!*

Dès le 22 , M. le comte Vandermeeren nommé , au milieu du désordre et de l'anarchie , chef de la défense extérieure , s'était absenté ; MM. *Pletinckx* , *Grégoire* , *Niellon* , *Rodenbach* , *Mellinet* , *Borremans* et autres chefs du peuple n'avaient pas assez d'influence , n'étaient pas assez obeis ; il y avait excès d'urgence <sup>1</sup> et autant un général eût été inutile et même nuisible le 23 , autant le 25 , devenait-il indispensable. Il y avait trop longtemps que la population abandonnée à elle-même continuait ses prodiges d'audace et d'héroïsme ; il était instant de les régulariser et de contenir un désordre qui ne pouvait plus se prolonger sans danger ; tout cela se fit à point nommé , ni trop tôt , ni trop tard et précisément autant qu'il le fallait et sans dépasser le but. L'on n'a pas assez réfléchi peut-être que c'est là un de ces hasards , de ces bonheurs qui décident du sort des batailles , des révolutions et des empires.

Le salut de notre patrie dépendait donc du choix qu'on allait faire , et certes il n'y avait alors à Bruxelles concurrence , ni de réputations , ni de capacités patriotiques , libérales ou militaires.

Un étranger , espagnol de naissance , mais belge d'origine , dont le nom , les actions , les persécutions et les malheurs seront toujours inséparables des événemens de la Belgique en 1830 , connu par les antécédens les plus honorables et par la publication de *Mémoires* qui nous avaient révélé qu'il fut jadis l'ami , le compagnon ,



l'aide-de-camp, le chef d'état-major du célèbre et infortuné *Mina* et que, depuis long-temps, il avait combattu pour la même cause que la nôtre; qui, réfugié depuis plusieurs années parmi nous, avec son épouse soeur de *Quiroga*, s'était, dès le principe de notre révolution, hautement déclaré et compromis (V. ci-dessus, page 110, pièce n° 5) qui, dès le 22, avait voulu accompagner M. Ducpétiaux dans sa périlleuse mission près du prince Frédéric, se trouvait alors à Bruxelles où il combattait depuis deux jours parmi nos tirailleurs en exposant à chaque instant sa vie. Nos lecteurs ont reconnu *Don Juan Van Halen*.

La Commission de gouvernement se décida, dans la nuit du 24 au 25, à nommer *Don Juan Van Halen* général en chef des Belges.

Il n'y eut aucun contradicteur à ce choix; on tomba d'accord que cet ancien officier supérieur, d'une bravoure reconnue, doué de tous les avantages de la nature, de l'éducation et y joignant même ceux du malheur, possédant en outre des qualités militaires et politiques non contestées, était seul capable de compléter les avantages obtenus dans les deux journées du 23 et du 24, d'organiser et d'assurer notre triomphe définitif.

Dans la soirée du 24, vers 11 heures, *M. Juan Van Halen* reçut le billet suivant :

« La Commission centrale invite le colonel Don Juan »  
 » *Van Halen* à passer à l'Hôtel-de-Ville pour une affaire  
 » qui le concerne. »

Bruxelles, le 24 septembre 1830.

Signés : *Ch. Rogier et Vanderlinden d'Hogvorst*

Arrivé peu après à l'Hôtel-de-Ville dont les antichambres étaient lugubres et désertes, M. *Van Halen* fut introduit dans le salon où, autour d'une table éclairée d'une lampe, se trouvaient assis MM. *d'Hoogvorst*, *Rogier* et *Jolly*.

« Nos volontaires ont besoin d'un chef, dit M. Rogier, » vous allez vous mettre à leur tête ; il faut prendre le » Parc.

» — Messieurs, accordez-moi deux heures pour me décider et vous répondre ».

» — Pas même deux minutes, interrompit M. Rogier, » allons, dépêchons-nous ».

M. *Van Halen* ne fit plus alors qu'une seule observation ; elle était relative au sort de sa famille et donna lieu à M. *d'Hoogvorst* de faire une réponse empreinte de toute la noblesse et de la générosité de son caractère ; enfin il accepta

Son brevet écrit à la hâte était ainsi conçu :

« La Commission centrale nomme par le présent, » M. *Juan Van Halen* commandant en chef des forces » actives de la Belgique ».

Bruxelles, le 24 septembre 1830. — Suivent les trois signatures.

« Messieurs, donnez-moi la main, ajouta *Van Halen*, » et votre parole d'honneur que l'Hôtel-de-Ville ne sera » plus abandonné et que je vous trouverai toujours à votre » poste ; quant à moi, je vous réponds de bien le dé » fendre. »

Il reçut cette assurance de la part de trois hommes

qui avaient accepté la tâche de diriger nos efforts pour sauver notre patrie ; de *Ch. Rogier*, dans toute la force de l'âge, d'un caractère inébranlable et plein de pensées les plus nobles ; du baron *Em. Vanderlinden d'Hoogvorst*, encore dans l'âge de l'énergie, joignant à la plus rare modestie, un civisme à toute épreuve ; enfin de ce *Jolly*, doué de qualités et de talens supérieurs qui chez lui avaient devancé les années, et honoré de tels suffrages, enivré par le spectacle de deux jours d'héroïsme, où l'on ne connaissait d'autre alternative que celle de vaincre ou de mourir, *M. Van Halen* en acceptant le commandement, recevait le plus beau titre de confiance que jamais homme libre pût ambitionner.

La pièce suivante imprimée et affichée de grand matin le 25, apprit au peuple le choix que venait de faire le gouvernement. (*V. ci-après, pièce n° 8.*)

*MM. Pletinckx, E. Grégoire, Mellinet, Fellner, Jalhau, Kessels*, le comte *Vandermeeren, Elskens dit Borremans* et quelques autres plus ou moins remarquables par leur dévouement depuis quatre jours, formèrent, dès cet instant, le noyau de cet état-major improvisé dont nous aurons quelquefois occasion de parler. Nous verrons que *M. Vandermeeren* a dirigé l'attaque du palais des États-généraux, et *M. Borremans* toutes celles de la rue de Namur et de l'athénée où se multiplièrent surtout des épisodes de bravoure.

*M. Kessels*, ancien officier d'artillerie au service de France et de Hollande, né de parens belges, s'était déjà fait un nom par son entreprise gigantesque de conserver le squelette de la baleine d'Ostende, entreprise dont le succès si douteux et si inespéré lui avait valu la croix fran-

gaise, accordée par Charles X. Il se trouvait à Lyon lors des événemens du mois d'août; accouru sur le champ à Bruxelles, il offrit ses services dès le 14 septembre; rebuté d'abord, il se rendit à Anvers près de son épouse et de ses sept enfans; ce fut de là qu'il sut deviner, l'un des premiers, les plans et les projets de l'ennemi, et qu'il alla s'assurer par ses yeux de la marche des 9<sup>me</sup>, 10<sup>me</sup> et 11<sup>me</sup> divisions sur Bruxelles, avec 6 batteries, les dragons, les lanciers et les cuirassiers.

Le 22 il était à Bruxelles et prévint la Commission de défense du péril que courait la ville; dans la nuit et sans ordre, il fit construire la barricade qui lia l'hôtel de Belle-Vue à celui de l'Amitié, et qui devint plus tard le palladium de Bruxelles; le 23 et le 24, il combattit aux différens postes en simple tirailleur avec une carabine qu'il avait achetée, et placé dans l'hôtel du prince de Chimay, il abattit nombre d'hommes et un officier; ce ne fut que le 25 qu'il fut désigné comme officier d'artillerie par le général en chef qui lui confia la batterie de la Place-Royale, composée de deux pièces. *Charlier, jambe de bois*, servait sous lui, et lui-même était commandé par *Mellinet*.

Ce dernier, ancien officier supérieur de la garde de *Napoléon*, était, depuis 12 ans, retiré à Bruxelles où il vivait du produit de sa plume et de son crayon. Le 23 et le 24, vêtu très-simplement en bourgeois, il s'était borné à se mêler aux tirailleurs et à donner quelques conseils, en simple spectateur, aux hommes qui manœuvraient les pièces. Mais il fut bientôt connu et apprécié; il avait retrouvé sous ses cheveux demi gris, toute l'activité et l'ardeur d'un jeune officier, et avait pris dès-lors sur la

foule armée, un ascendant justifié de reste par toute sa conduite pendant la bataille de Bruxelles, la campagne qui la suivit, les événemens d'Anvers etc., auxquels nous verrons qu'il prit part en qualité de commandant en chef de l'artillerie belge.

Le reste de la nuit du 24 au 25 fut employé par le nouveau général en chef à projeter des travaux de défense ; mais non seulement les outils et les instrumens nécessaires manquaient, mais encore les ouvriers capables de les faire. La lutte, comme une journée d'artisan, commençait le matin et finissait le soir. De son côté, l'ennemi, soit fatigue, soit démoralisation, repliait ses forces à la chute du jour vers ses principaux retranchemens et passait les nuits au bivouac, tandis que les nôtres, déjà habitués à l'absence de tout ordre et de toute subordination, allaient de nouveau remplir les cafés et les tavernes où, groupés comme la veille autour d'une table couverte de flacons de bière, chaque combattant racontait ses exploits et écoutait en échange les récits prodigieux de ses camarades. Telle était la manière de se delasser de ces hommes qui n'attendaient que le retour du soleil pour demander des cartouches et retourner au combat.

Cependant *M. E. Grégoire*, étant parvenu à réunir sous ses ordres quelques-uns de ces volontaires, et à se procurer quelques mauvaises haches et pioches, se mit en devoir, pendant cette nuit même, d'exécuter les travaux que le général lui avait indiqués.

Il importait de pratiquer, autant que possible, des communications intérieures entré les maisons de la rue de Louvain jusqu'à celles de la rue de la Loi, afin de

pouvoir s'approcher , inaperçus, du palais des États-Généraux par l'hôtel Torrington, et s'emparer de ces vastes édifices qui dominaient tout le champ de bataille. M. Grégoire, presque seul, mit la main à l'œuvre, sans s'inquiéter même s'il était à l'abri d'une surprise de l'ennemi.

Après avoir pris ces dispositions préliminaires, le commandant en chef fit, vers la pointe du jour, une reconnaissance générale des positions et des postes des deux armées. Il établit son quartier-général dans l'hôtel du prince de Chimay, rue Royale, au centre des opérations.

L'état-major, quoique composé d'hommes dévoués, ne comptait, dans ces premiers momens, que MM. *Pletinckx*, *Mellinet* et *Grégoire* capables d'agir avec intelligence. Le premier, nommé chef d'état-major, fut chargé, de concert avec M. E. Grégoire, des opérations sur notre gauche; une pièce de canon fut mise à sa disposition.

Au lever du soleil il fut facile de voir que les troupes occupaient toujours les mêmes positions principales que la veille au soir, et n'avaient encore, pendant cette deuxième nuit, ni avancé ni reculé d'un pas, sauf quelques progrès de peu d'importance dans les rues de Namur, de l'Orangerie et de Louvain; elles étaient restées immobiles, impassibles; on ne voyait, ni leurs feux ni leurs factionnaires; elles ne tentèrent aucun mouvement pour reconnaître ou pour enlever nos postes; nous ne nous gardions pas mieux cependant que la nuit précédente; une pièce de canon restée pendant toute celle-ci à la garde d'un seul homme, *Piérard* de Namur, sur la Place-Royale, ne fut pas même attaquée; nous ver-

rons plus tard que cette même pièce de canon fut ensuite sauvée par *Cohen* et *Charlier*, *jambe de bois*. Après dix heures du soir, il n'y avait à la lettre, personne, à nos trois barricades d'attaque; l'ennemi ne pouvait guère ignorer cette circonstance; au surplus, il ne chercha pas même à s'en assurer. Ses généraux éprouvaient sans doute la même inquiétude, la même consternation que leurs troupes; on pouvait supposer qu'ils songeaient dès-lors à la retraite.

Dès six heures, notre ligne se regarnissait insensiblement de tirailleurs; la fusillade recommença.

Vers sept heures du matin, l'on entendit enfin les tambours de la garde bourgeoise.

La générale et le tocsin appelaient déjà tout le peuple aux armes, lorsque deux propriétaires de la campagne, étant parvenus jusqu'au commandant en chef, lui communiquèrent la mission dont les avait chargés le prince Frédéric. Une suspension d'armes était offerte, mais il était aisé de voir qu'on la devait bien moins à l'humanité du Prince, qu'aux vives sollicitations de ces Messieurs. Communiquée à la Commission centrale, cette proposition fut jugée tellement vague et dépourvue de franchise qu'on trouva fort inutile d'en faire l'objet d'une discussion sérieuse. On a même ajouté que, durant cette journée, le Prince fit remettre deux lettres à M. d'Hoogvorst, et qu'il en reçut chaque fois des réponses fermes et énergiques qui ne pouvaient pas même lui laisser l'excuse de l'ignorance sur nos déterminations.

L'ennemi avait donc repris de grand matin les positions qu'il avait quittées la veille au soir. Nos tirailleurs, dès

qu'ils s'en aperçurent, décidèrent à coups de fusil la question d'une trêve devenue impossible depuis que l'exaspération avait été portée au comble par le spectacle des braves volontaires mutilés qui encombraient déjà nos ambulances, de tant de familles en deuil, de tant d'édifices dévorés par les flammes !

Les nouveaux renforts qui arrivaient constamment d'autres villes et communes, compensaient amplement les pertes des journées précédentes et ne contribuaient pas peu à entretenir l'élan de nos patriotes ; une partie de ces renforts rassemblés par M. l'avocat Plaisant, dans les environs de Binch, du Fayt, de Charleroy, de Marimont, et de Morlanwelz, fut dirigée sur les points les plus menacés et alors on put, pour la première fois, organiser en avant des trois barricades avancées, une attaque qui présentait quelqu'apparence d'ordre et de régularité ; mais elle n'eut point de succès et nos auxiliaires tentèrent vainement de profiter des travaux que M. Grégoire avait faits pendant la nuit.

En général la fusillade fut moins soutenue ce troisième jour que les deux précédens, surtout jusques vers dix heures du matin. Nos artilleurs et tirailleurs devenus plus expérimentés, perdaient bien moins leur poudre, s'embusquaient mieux et d'ailleurs étaient visiblement moins nombreux, malgré les renforts arrivés ; ce fait certain est remarquable ; on ne peut élever au nombre de 1,000 ceux qui se trouvèrent ensemble sur la ligne de bataille ce jour-là, mais ils se renouvelaient souvent. Ils consommèrent, dit-on, 40,000 cartouches ; on tira environ 600 coups de canon.



On reconnaissait de plus en plus , parmi les tirailleurs , des visages et des costumes étrangers à la ville de Bruxelles ; au surplus toujours même absence de chefs, d'ordre et de commandement au milieu de tous ces groupes de volontaires ; on parlait vaguement d'un général en chef nommé et de ses aides-de-camp , mais bien rarement ces messieurs parvenaient à se faire reconnaître , écouter et obéir ; ils se montrèrent souvent à la tête des attaques , s'exposaient à tous les dangers , mais n'étaient suivis que par un très-petit nombre et pour un moment. L'on peut dire encore que , pendant tout ce troisième jour , malgré la nomination d'un général en chef , malgré l'organisation de son état-major décoré des insignes du pouvoir militaire , aucun homme , sauf parmi les Liégeois et quelques contingens auxiliaires , ne put se vanter d'avoir commandé à deux autres.

On voyait cependant au milieu des nôtres, moins d'individus pauvres ou mal vêtus ; il était facile de reconnaître que la victoire alors certaine , avait rappelé de leur court voyage d'émigration , ou fait sortir de leurs retraites , des bourgeois et habitans d'une classe plus élevée , bien vêtus , quoique couverts d'une blouse bleue et qui , armés de leurs riches fusils de chasse à piston , venaient faire la guerre en amateurs. Ceux-là surtout n'étaient pas d'humeur à souffrir de commandement ; ils paraissaient isolément aux trois attaques , tiraient quelques coups de fusil et , après avoir contenté leur périlleuse curiosité , recommençaient leurs courses dans le bas de la ville où ils donnaient des nouvelles du champ de bataille. Il fut grand , ce jour-là , le nombre de ces guerriers momentanés.

Du haut des tours de l'église de S<sup>te</sup> Gudule et aussi loin que la vue pouvait s'étendre à l'aide de bonnes lunettes , on n'aperçevait pas le moindre mouvement de troupes sur aucune route ; aucun renfort n'arriva en effet à l'ennemi , le secours principal qu'il attendait du corps d'armée de *Cort-Heiligers* venant de Maestricht, montant à plus de 6,000 hommes avec 20 bouches à feu , ayant été honteusement repoussé et battu à Louvain le 23. Cependant de ce point élevé , on ne découvrait point le champ de bataille ; on ne voyait bien que la fumée des feux et des incendies ; on ne distinguait que les cimes des arbres du Parc et les toits des bâtimens , sans que la vue pût plonger sur les mouvemens des combattans à cause de la direction des rues et du mode de construction des édifices ; à cette hauteur surtout , les balles , biscayens et boulets sifflaient continuellement et battaient les tours , mais sans dégâts majeurs.

Le quartier-général du Prince était toujours à Schaerbeek , derrière le bâtiment du Jardin botanique ; on voyait la cavalerie circuler à l'extérieur des boulevards ainsi que les deux batteries d'artillerie légère de la réserve. Il était évident que leur mission était , non pas d'attaquer , mais de se porter rapidement comme les deux jours précédens , aux points les plus menacés ; elles détachèrent entre autres à plusieurs reprises , 3 à 4 pièces à la porte de Schaerbeek pour soutenir la demi-batterie qui dominait et balayait la rue Royale jusqu'à la rue de Louvain , espace dans lequel pas un homme n'osa paraître de tout le jour , et 2 pièces au boulevard en face de la rue de la Loi qui resta aussi totalement

déserte et où leur mitraille produisait le même effet; elles étaient attelées chacune de 6 chevaux et arrivèrent au galop par la rue Ducale vers dix heures du matin; elles tirèrent plusieurs volées à droite et à gauche du Wauxhall avant de prendre position; on voyait qu'elles cherchaient la meilleure. Ces 6 à 8 pièces de renfort tirèrent une centaine de coups; de dix heures à midi le feu redoubla; le Parc, la rue Ducale, les boulevards étaient enveloppés d'un nuage de fumée sans cesse renouvelé; les maisons tremblaient; le tonnerre de l'artillerie empêchait d'y entendre le tocsin. On craignoit que ces feux devaient encore répandre des boulets et des biscayens sur tous les points de la ville et tuer ou blesser au loin des individus bien paisibles et bien inoffensifs. Ces accidens cependant furent assez rares; quant à la batterie d'obusiers placée derrière le palais du prince d'Orange depuis deux jours, elle resta immobile et se *reposa* le 25.

La batterie volante de 6 pièces toujours postée dans le Parc paraissait de temps à autre aux débouchés des allées et vomissait alors sa mitraille sur les groupes de tirailleurs qui harcelaient de trop près ou qui se montraient trop hardis ou trop nombreux. Ce fut là ce qui fit le plus grand carnage de cette journée; ces groupes se retiraient à l'instant même et n'étaient jamais poursuivis en dehors des haies du Parc lorsqu'ils avaient osé y pénétrer; cela arriva plusieurs fois, entre autres vers dix heures du matin, en face de l'hôtel du prince de Galles; il y avait là quelques Liégeois qui criaient sans cesse *qu'il fallait attaquer le Parc à l'arme blanche, que*

*peu importait le nombre des ennemis, qu'on les compterait quand ils seraient morts, etc.* Ils entraînent quelques courages ; un drapeau brabançon porté par un très jeune homme de Waterloo, pénétra jusque sur l'emplacement de la tente de l'Harmonie ; il n'y avait absolument personne dans ce bosquet ; c'était une sorte d'élan spontané toujours non durable ; une vingtaine de braves au plus se lancèrent dans le Parc ! mais ils étaient trop faibles, en trop petit nombre ; ils ne furent ni suivis, ni soutenus et d'ailleurs ils l'eussent été en vain ! l'artillerie tonna, quelques feux de pelotons croisés s'y joignirent, plusieurs des nôtres tombèrent et l'étendard reprit sa place accoutumée sur le sommet de la barricade avancée du Treuremberg ! Ce fut cette tentative si vaine, si irréussible, répétée plusieurs fois dans cette journée aux trois attaques et entre autres par le général en chef lui-même dans l'après-dîner et au même lieu, comme nous le verrons bientôt, qui fit répandre si souvent le bruit dans toute la ville ce jour-là, de la prise et de l'évacuation du Parc.

Vers onze heures il n'y avait plus ni canons, ni troupes dans la rue Ducale, mais seulement quelques tirailleurs traînants, fatigués ou blessés, l'arme au bras ; l'attaque du peuple paraissait plus vive et tout s'était porté en avant, surtout vis-à-vis du Wauxhall qui était vivement canonné par nous. A midi juste, deux escadrons de lanciers arrivèrent dans cette rue, y mirent pied à terre et marchèrent en fantassins ; on entendit bientôt leurs feux de mousquetons par pelotons ; ils se jetèrent dans le palais des États-Généraux et prouvèrent ainsi que l'in-

fanterie, toute nombreuse qu'elle était, devenait insuffisante. A onze heures et demie, le feu se ralentit; il redoubla une heure après. Vers deux heures des blessés hollandais arrivèrent dans toutes les maisons de ces quartiers; eux et leurs conducteurs étaient complètement démoralisés; ils exagéraient eux-mêmes leurs pertes; des officiers affirmaient « que la moitié de leur armée avait péri; qu'on les tuerait tous; que le premier bataillon de grenadiers avait perdu un quart, le deuxième la moitié de son monde; qu'on tirait sur eux de toutes les fenêtres de la rue Royale sans qu'ils pussent riposter, parce qu'ils ne voyaient jamais personne; qu'ils devaient donc tirer au hasard, tandis qu'on les attaquait de tous côtés; que ne pouvant emporter leurs morts, on les jetait dans le puits du Parc; qu'on pensait les blessés dans les trois palais et qu'on transportait à Vilvorde ceux qui étaient transportables; qu'il en était ainsi parti 40 chariots dans ce seul jour du 25; qu'on leur avait dit en entrant à Bruxelles, qu'on ne tirerait pas sur eux; qu'on leur avait lu, depuis l'avant-veille, des ordres du jour où l'on annonçait à l'armée qu'elle était victorieuse; qu'on ne pouvait prendre l'hôtel de Belle-Vue, mais qu'on avait brûlé la veille sept maisons de la rue d'Isabelle (*incendie du Manège*); que le colonel d'artillerie, ses canonniers, des officiers, deux canons, des chevaux et grand nombre de grenadiers avaient été perdus, pris ou tués dans l'attaque de la Place-Royale de la veille et du jour; qu'une nuée de balles crevait sur eux et qu'ils avaient dû se retirer, etc ».

Vers trois heures le signal de cesser le feu fut donné,

rue Ducale , par les trompettes et non par les tambours il cessa en effet et jusque vers sept heures , deux fois ce même signal se fit entendre sur ce point ; les officiers disaient alors que les bourgeois se présentaient avec le drapeau blanc, tandis que d'autres venaient en même temps les attaquer en tirillant continuellement , et que l'on venait enfin d'annoncer au quartier-général que le lendemain on tirerait à boulets rouges sur les maisons d'où l'on aurait fait feu sur eux.

Cependant vers midi on s'aperçut que les réserves ennemies placées aux portes de Schaerbeek et de Namur avaient un peu étendu leurs ailes sur les boulevards ; du premier point jusques vers la Senne dont le pont était brûlé , et du second jusqu'à une demi portée de canon de la porte de Halle vers le nouveau Pachéco ; l'une de nos deux pièces de canon fut encore chargée et prise ce jour-là par les lanciers ; mais attelée de mauvais chevaux de la halle qui refusaient de marcher , ils durent l'abandonner encore à 40 pas de là ; elle fut reprise aussitôt et recommença à tirer une demi heure après ; nos artilleurs , au nombre de 8 , perdirent deux hommes.

La ligne de bataille avait alors acquis son plus grand développement ; les ennemis cernaient complètement plus de deux tiers de l'enceinte de la ville. (*V. le plan.*)

Mais les soldats ne pouvaient entrer dans toutes les maisons des boulevards et des rues qu'ils occupèrent successivement et partiellement ; nos tirailleurs infatigables les suivaient partout , s'introduisaient par les jardins et les cours dans toutes les maisons non occupées et tuaient à l'improviste les ennemis qui s'avan-

paient sur les boulevards et dans les rues ; les soldats irrités s'emparaient alors des maisons et tiraient par les derrières sur les bourgeois qu'ils avaient chassés. Ce genre de guerre dura long-temps ce jour-là, surtout au boulevard de Waterloo, aux murs extérieurs de la prison et de l'hôtel d'Areberg et sur toute la longueur de la rue aux Laines ; il y eut là nombre d'hommes tués, de même qu'aux issues de plusieurs maisons des rues de Namur, Verte, de Louvain et de Notre-Dame-aux-Neiges. Inutile d'ajouter que toutes les habitations où entraient les soldats étaient dévastées et ruinées de fond en comble ; plusieurs offrirent des traces évidentes des tentatives faites pour y mettre le feu ; mais les incendiaires ne réussirent pas, ou l'on parvint sur le champ à l'éteindre.

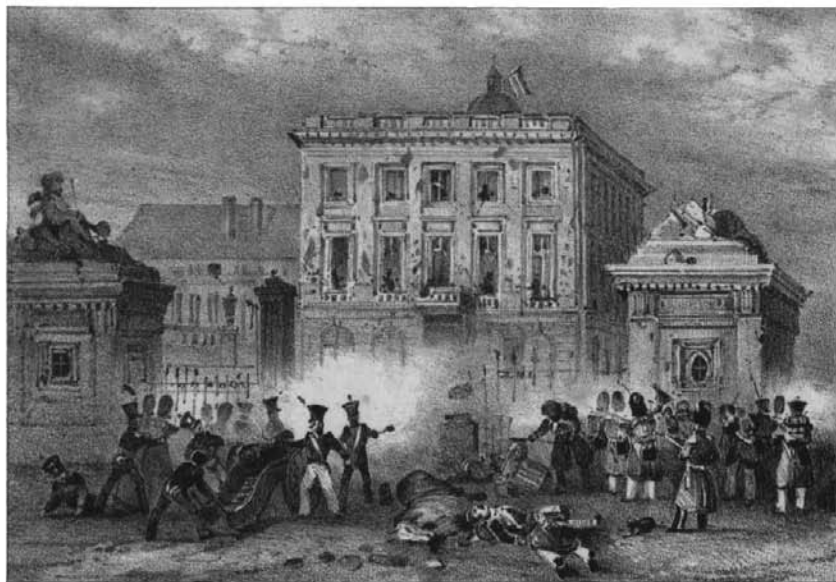
Les Liégeois, après avoir dû évacuer, dès le 23 comme nous l'avons dit, le poste de l'Observatoire qu'ils avaient si vaillamment défendu, étaient venus occuper toutes les dangereuses positions de la Place-Royale et les arcades qui s'étendent jusque vers la maison Hennessy ; ils y avaient placé une pièce de canon qui foudroyait toute la plaine, sillonnait de ses boulets le Palais du roi et plongeait même dans les bas-fonds du Parc. On lui tira, de toutes les directions, pendant trois jours entiers, plus de 200 coups de canon, sans pouvoir la démonter, ni déloger les Liégeois de ce poste périlleux ; c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la dévastation de l'ancien hôtel de l'Empereur, maintenant maison Benard, qui fut criblé de mitraille et de boulets.

L'ennemi comprenait si bien l'importance de cette

position qu'il sembla déroger un instant à son plan de bataille pour s'en emparer. Vers deux heures, un demi bataillon de grenadiers sortit du Parc et fit mine d'attaquer, la bayonnette croisée; mais ils n'allèrent pas loin; le feu redoubla de toutes parts autour d'eux et ils durent se borner à renforcer les leurs à l'escalier de la Bibliothèque et dans la rue d'Isabelle dont ils occupèrent quelques nouvelles maisons et où ils se maintinrent jusqu'au soir, mais sans autre résultat et sans pouvoir faire reculer les nôtres d'un pas. Au contraire, nos tirailleurs, attirés par la vivacité croissante du feu, accoururent plus nombreux sur ce point et se rapprochèrent de plus en plus par toutes les maisons voisines; ils étaient parvenus, en perçant les murs intérieurs, à établir des galeries de communication, d'un côté depuis la Montagne du Parc jusqu'à la maison qui forme l'angle de droite du passage des escaliers de la Bibliothèque, et de l'autre, en passant par le quartier-général, jusqu'à l'angle du cul-de-sac du Parc, ancien hôtel *de Lannoy*, ils fusillaient donc le Parc dans toutes les directions, sur la longueur de la rue Royale, par les fenêtres, et surtout par les trous pratiqués sous les gouttières pour le placement des échaffaudages; c'étaient autant de meurtrières presque inaccessibles à la riposte; de chaque bout de la rue Royale on voyait sans cesse se renouveler le mouvement des extrémités des canons de fusils bien alignés sans bayonnettes, faisant par là un feu roulant et continuel beaucoup mieux nourri que celui qui partait des croisées des mêmes maisons où l'on était bien plus à découvert et plus exposé, quoique garanti



**BRUXELLES, SAMEDI 25 7<sup>ME</sup> 1830.**



Th Fourmois fecit

Litu de Dewasme - P. Schick

**ATTAQUE DE L'HOTEL DE BELLE VUE PAR LES TROUPES.**

par des matelas placés en boucliers , par de gros livres etc.

Le médaillier et la bibliothèque de M. *Van Hulthem*, placés dans la maison formant l'angle de droite de la Montagne du Parc furent complètement abîmés et détruits; ce fut une perte irréparable évaluée à plus de 60,000 florins.

C'était un coup-d'œil singulier et sans exemple; ce feu qui ne cessa point , durant les quatre jours, était la terreur et la ruine des troupes du Parc. On perceait surtout les murs des greniers, tandis que les étages de plusieurs maisons étaient remplis de soldats; on parvint souvent ainsi au-dessus de leurs têtes et cette manœuvre peu remarquée d'abord, conçue, non par des chefs mais par des simples volontaires, eut le lendemain les plus grands résultats.

Vers le soir, nos braves étaient parvenus, à force de travail, à percer aussi tous les murs intérieurs de l'*hôtel de Galles* et à occuper une partie de celui de *Toringthon* en se glissant en outre le long des toits et de gouttière en gouttière.

Quelques-uns d'entre eux, guidés par M. *Germain*, arrivèrent même, sans être aperçus, jusqu'au pied des hauts murs du palais des États-Généraux et tuèrent sur-le-champ un officier et plusieurs soldats qui regardaient aux fenêtres de ce côté sans s'attendre à une telle attaque; mais ils se renforcèrent bientôt et nos tirailleurs, loin de pouvoir les déloger ainsi, en reconnurent l'impossibilité et durent se retirer avec perte de deux hommes fusillés perpendiculairement.

Ils hésitèrent un instant s'ils y mettraient le feu ; ils avaient déjà la torche à la main , il ne fallait que percer un mur ; mais ils n'avaient pas d'ordre , ils s'arrêtèrent ; ils ne voulurent point détruire ainsi le plus beau monument de Bruxelles ; ils préférèrent attendre encore et espérèrent de s'emparer , par d'autres moyens que par l'incendie , de ce poste important qui dominait à la fois le Parc et les rues de la Loi , de l'Orangerie , de Louvain et dont la plupart des coups de feu étaient assurés et meurtriers. On a avancé , bien à tort , qu'un des nôtres avait alors été enlever le drapeau orange qui flottait au fronton du palais des États-Généraux. Ce fait est impossible à croire. On a aussi ajouté que le bataillon de la 10<sup>me</sup> division qui se trouvait sur les derrières de l'édifice vers la rue de Louvain , montra encore dans cette occasion , autant de perfidie que peu de courage ; que des soldats appelèrent des gens du peuple en leur demandant d'acheter des vivres , en offrant de payer , etc , et que quatre hommes sans armes s'étant avancés , furent perfidement saisis , faits prisonniers et emmenés à Anvers ; mais ce fait est loin d'être avéré.

Ce ne fut guère que ce jour-là qu'on s'aperçut de la manœuvre de l'ennemi depuis le commencement de l'attaque ; que l'on vit que toute son infanterie était aux boulevards , la cavalerie et la réserve au dehors ainsi que la batterie d'obusiers , et que le Parc n'était jamais occupé , ni défendu que par un bataillon de 5 à 600 hommes , relevé toutes les six heures , sauf au moment des deux attaques faites par l'ennemi le 23 , de celle du 25 , et lorsqu'il fut lui-même vivement pressé par les attaques du 26.

Depuis trois jours aucun journal n'avait paru; *le Courrier des Pays-Bas* fut distribué le soir du 25, imprimé sur une demi-feuille.

Il est certain qu'à diverses reprises, dans le cours de la journée, des habitans notables de Bruxelles, sans autre mission que leur zèle et leur humanité, bravèrent tous les dangers pour parvenir jusqu'au quartier-général du prince *Frédéric* à Schaerbeek, en qualité de députés, de supplians, de conciliateurs, comme l'on voudra, pour tâcher d'obtenir à tout prix et par des moyens quelconques, la cessation du feu et du carnage. On a varié sur leurs noms, sur leur nombre, sur le ton qu'ils prirent, sur les réponses qu'ils reçurent; mais on est d'accord qu'on ne lui déguisa pas l'état réel des choses et la rage du peuple depuis le bombardement et les incendies de la veille, faits qui criaient vengeance et accusaient *les chefs* plus encore que les soldats; on a dit que le prince versa des larmes aux paroles énergiques qu'on lui faisait entendre; qu'il demandait toujours des renseignemens exacts et semblait sans cesse douter de ceux qu'on lui donnait; qu'enfin il montra encore une ignorance totale des dispositions des Belges envers lui et sa famille à dater du 25 août; au surplus aucune de ses réponses ne fut satisfaisante et ne pouvait l'être, puisque la condition *sine quâ non* de l'un, était toujours la soumission de la ville et celle des autres la retraite des troupes à Malines. On assure cependant que le Prince affirma n'avoir point donné l'ordre du bombardement et des incendies de la veille: *En ce cas*, répondit un des nôtres, *c'est dono votre père, et c'est mille fois pis encore; ne*

*voyez-vous donc pas que chaque goutte de sang qui coule et chaque étincelle qui s'élève fait tomber un fragment de la couronne du roi ?* Mais ces ambassades durent bientôt cesser ; nous avons déjà dit qu'elles devenaient par trop dangereuses ; le peuple était alors en général tellement exaspéré, sa rage était montée, par les événemens de la veille surtout, au point qu'il paraissait décidé à fusiller tout bourgeois qui aurait encore tenté de sortir en parlementaire. On entendait crier : *Tirons sur eux ; ils nous ont trahis, vendus, ils vont nous livrer ; plus d'accord, plus de paix, plus même de capitulation avec les Hollandais ; nous ne voulons pas qu'ils se rendent ; il faut les massacrer jusqu'au dernier !* Ces cris étaient généraux et répétés partout avec fureur et frénésie par les Liégeois, par les Wallons ou autres auxiliaires comme par les Bruxellois.

Aussi quelle différence dans le moral des combattans ! le peuple plein d'espérance s'élance à la victoire, les soldats se plaignent d'être conduits à la boucherie ; plusieurs fois des bataillons refusèrent de marcher. La garde royale obéissait à la voix de ses officiers mais à regret et presque par force ; les grenadiers et les chasseurs étaient en partie belges, et sentaient le remords de combattre contre leur pays ; on s'en défiait, et surveillés de toutes parts ils ne pouvaient désertir ; on assure qu'un chasseur du 2<sup>me</sup> bataillon, nommé *Desmet*, fils d'un plafonneur de Bruxelles, fut au moment d'être fusillé pour avoir dépassé les avant-postes ; un grenadier de Perwez se trouva ce jour-là en face de son frère qui lui criait de se rendre : *Si je fais un pas*, répondit-il de loin, *mes camarades vont me tuer ; mais je te jure, mon frère, que je n'ai point*

*tiré sur les Bruxellois !* cinq minutes après ce malheureux tomba mort, sans vouloir se venger sur ses compatriotes ! son frère put embrasser son cadavre ! Obscur mais noble martyr des discordes civiles son nom était *Terley !* Son sang retombera, non sur ses concitoyens qui l'ont versé, mais sur celui qui eut la barbarie de conduire Belges contre Belges, frères contre frères ! Eh ! que d'exemples semblables pourraient grossir notre recueil !

Les 9<sup>m</sup> et 10<sup>m</sup> divisions continuèrent encore de se souiller dans le courant de cette journée, comme les nuits précédentes, des excès les plus honteux ; il y eut pillages et meurtres dans tous les lieux qu'elles parvinrent à occuper et dans toutes les maisons où elles pénétrèrent. On a peine à comprendre comment cette conduite fut tolérée ; des officiers les guidaient cependant, et l'on dit que plusieurs tâchaient de contenir leurs gens ; mais quel empire pouvaient-ils avoir sur des soldats qui venaient, sous les yeux du Prince lui-même, de saccager la maison du traîtreur *Dubos* à Schaerbeek, sans autre motif que la soif du pillage !

Dès le 24 au soir la poudre manquait au dépôt général établi à l'Hôtel-de-Ville ; c'était là que s'étaient toujours faites jusqu'à ce moment, les principales distributions. La Commission administrative fit partir dans la nuit M. Snel pour Castiaux, près de Mons, avec mission d'acheter à tout prix les 80 barils de poudre que l'on disait s'y trouver à vendre. M. Engelspach, agent général, donna en même temps l'ordre aux dépositaires des cartouches de n'en plus distribuer une seule sans un bon signé de lui. Malgré toutes ces précautions et la surveillance

régulièrement et sévèrement économique établie pour les distributions, les cartouches manquèrent totalement à l'Hôtel-de-Ville le 25 à 11 heures du matin, et, depuis ce moment jusqu'à minuit, l'agent général n'eut plus une once de poudre à sa disposition. Le peuple ne l'ignorait pas et montrait de l'inquiétude et même de la défiance, M. Engelspach envoya partout et dans toutes les directions pour s'en procurer; il remit au sieur Londerzeel, marchand de poudre, un rouleau d'or en l'autorisant à donner jusqu'à 5 fl. pour un demi-kilogramme; deux heures après, Londerzeel revint rapporter le rouleau en disant que dans Bruxelles et les faubourgs on ne pouvait obtenir de la poudre à aucun prix. Enfin à minuit, M. Niellon en amena 4 barils; les commissionnaires envoyés par M. Engelspach dans les villes voisines et dans tous les dépôts connus, arrivèrent successivement, et le 26, à 6 heures du matin, il y avait dans les corridors de l'Hôtel-de-Ville, 145 barils de poudre qui furent en entier distribués et consommés dans la même journée. L'insouciance des gardiens de cette poudre était effrayante; on vit l'un d'eux, assis sur un baril, secouer les cendre de son cigare allumé sur les douves du tonneau.

Nous avons dit que, de grand matin, le Prince avait envoyé, de son côté, deux habitans de la campagne à la Commission administrative, avec des propositions que l'on dédaigna même de discuter et qu'il écrivit ensuite à M. d'Hoogvorst, dans la journée, deux lettres qui reçurent des réponses fermes et décisives.

Vers trois heures du soir, on vit se présenter à la porte de Schaerbeek un prêtre, vêtu d'habits sacerdotaux,

BRUXELLES, LUNDI 27 7<sup>ME</sup> 1830.



H. Fourm is fecit

BRETAITE DES TROPES PAR LA PORTE DE LOUVAIN.

4<sup>ME</sup> du matin

de Dewasme Pinckox



précédé d'une croix voilée de noir, accompagné de deux hommes en surplis et suivi de quelques paysans; ce cortège silencieux avait quelque chose de lugubre. Il descendit le boulevard sans opposition et sans danger, entra par le Meyboom et se rendit à l'Hôtel-de-Ville. Les uns disaient que c'était un dominó, ministre du culte protestant; les autres que c'était le curé de Schaerbeek, tout le monde était d'accord que c'était un nouvel envoyé du Prince; c'était M. l'abbé *Félix* qui avait pris sur lui, sans mission assure-t-on, de venir faire des nouvelles ouvertures ou propositions qui furent repoussées énergiquement comme les premières. On assurait pourtant alors que l'armée consentait à se retirer, mais que les patriotes exigeaient qu'elle mit bas les armes.

Cependant il est certain que les dernières propositions du Prince occupèrent sérieusement la Commission administrative peut-être alors un peu effrayée du défaut de poudre, et qu'on rédigea à la hâte une proclamation où l'on annonçait l'intention de traiter avec *Frédéric!* Elle fut envoyée sur-le-champ chez l'imprimeur, *Bols-Wittouck*, et la première épreuve fut remise à M. *Engelspach* pour qu'il y mit son *bon* ou *approuvé*. Ce dernier qui ignorait cette mesure en fut indigné et prit sur lui d'envoyer à l'instant chez l'imprimeur deux de ses officiers pour briser la forme. S'adressant ensuite avec vivacité à l'un des membres de la Commission (*M. Rogier*), il lui demanda si son intention était de les faire tous massacrer à l'Hôtel-de-Ville et lui démontra que ce serait l'infaillible résultat de la démarche qu'ils faisaient et qui, dès ce moment, fut abandonnée et n'eut

aucune suite. Et en effet ! la simultanéité d'une telle proclamation et du défaut de poudre eût suffi pour justifier toutes les défiances du peuple et pour l'exaspérer avec excès. Nul doute que la fermeté et la présence d'esprit de M. Engelspach ne sauvèrent dans ce moment la ville des plus épouvantables malheurs et notre patrie d'un inévitable asservissement.

Dans les guerres ordinaires, on foudroie une ville forte ; on la brûle, et ce moyen réussit quelquefois à amener sa reddition sans assaut et quand ses défenses sont encore intactes. Le malheureux Frédéric et ceux qui lui donnèrent ou des ordres ou des conseils, ou des inspirations, raisonnèrent ainsi à l'égard de Bruxelles, ville ouverte ! et ils se trompèrent cruellement. Le bombardement et les incendies du 24, au lieu d'inspirer la terreur comme ils l'espéraient, redoublèrent l'animosité du peuple et décidèrent même ceux qui, jusque-là encore, étaient restés douteux ou tièdes ; ces désastres décuplèrent les forces, la résolution et la colère des Bruxellois et de leurs braves auxiliaires, et surtout leur haine contre le nom hollandais. Malheureux Frédéric !

Le cri de trahison retentit souvent dans les rues ce jour-là ; on s'irritait de tout, on soupçonnait tout. Nombre de personnes furent arrêtées et surtout des femmes et filles publiques toujours accusées d'aller voir et secourir leurs amans hollandais. On prétendait avoir retrouvé sur des soldats prisonniers, des cartouches qu'au papier on avait reconnues avoir été fabriquées pour nous. On répandait le bruit qu'il y avait des espions jusques dans l'Hôtel-de-Ville ; le brave De Valck

ancien sergent à la première division et alors cocher de place, le même qui, vers cinq heures du soir, le 25, alla planter un drapeau dans le Parc à la tête d'un de nos plus intrépides pelotons de volontaires, arrêta presque au milieu des ennemis, un homme qui leur portait, disait-on, du pain et des cartouches dont sans doute ils ne manquaient pas !

Mais les membres de la Commission administrative, le général en chef et autres dépositaires momentanés du pouvoir surent allier la justice avec les ménagemens qu'on devait aux masses et remédier autant que possible à ces excès toujours inévitables au milieu des révolutions et des combats ; la nuit voyait sortir de prison la plupart de ceux que le peuple y avait amenés durant le jour.

Cette exaspération s'entretenait et s'augmentait sans cesse d'elle-même, tant par les faits réels déjà bien suffisans sans doute, que par les bruits exagérés qu'on répandait à chaque instant et qui se propageaient partout avec une rapidité incroyable. On ramassait dans les rues des morceaux de goudron ou de poix résine enveloppés de linge et envoyés avec la mitraille pour incendier la ville ; on les suspendait aux murs des maisons à côté des gros obus de 8 pouces qui n'avaient pas éclaté la veille, avec cette inscription au-dessous : *Parlementaires hollandais* ; on disait que, dès qu'un bourgeois était blessé et fait prisonnier dans le Parc, on lui coupait le nez et les oreilles ; que s'il était pris intact, il était lié à un arbre et fusillé sur le champ ; qu'à la plupart des arbres du Parc il y avait un cadavre attaché ; que les soldats avaient égorgé tous les habitans

de la rue Ducale , etc. ! et il ne manquait pas de gens qui affirmaient avoir vu quoique tout fut faux ou exagéré !

Depuis la matinée du 23 , quarante étrangers environ , la plupart anglais , parmi lesquels se trouvaient plusieurs dames de distinction , s'étaient réfugiés dans les caves de l'hôtel de Belle-Vue ; les vivres et les munitions commencèrent à manquer ; *Vereecken* entreprit d'y pourvoir ; il se rendit à l'Hôtel-de-ville en ordonnance et revint bientôt après avec M. Degamond , avocat , portant plusieurs paniers de pain et 2000 cartouches que M. *Engelspach* , agent général du gouvernement provisoire , s'était empressé de leur faire délivrer Il avait du courir les plus grands dangers en traversant deux fois la Place-Royale au milieu du feu.

Les étrangers voyant le péril augmenter à chaque minute et s'attendant à voir bientôt l'hôtel en flammes , demandèrent à pouvoir se sauver. MM. *Proft* , *Pellabon* et *Vereecken* leur répondirent qu'il n'y avait pas d'autre moyen , d'autre issue qu'à travers la Place-Royale ; ils y décidèrent et il était grand temps , car si l'ennemi n'eut alors ralenti son feu , ils étaient infailliblement tous écrasés sous les décombres de l'hôtel.

Vers 3 heures de relevée , le 25 , ils quittèrent donc leurs caves ; *Pellabon* se mit à leur tête en prenant toutes les précautions possibles et en choisissant le moment le plus opportun. Le groupe traversa la Place-Royale en désordre et en courant ; mais le feu était si vif et la mitraille sifflait de si près qu'au milieu de la place une dame âgée tomba en faiblesse. *Vereecken* la prit sur ses épaules et on arriva sain et sauf au Palais de l'Industrie que l'on tra-

versa pour être plutôt à l'abri. Par une espèce de miracle aucun de ces étrangers ne fut atteint ni blessé. La plupart acceptèrent pour asyle les maisons de MM. le notaire Thomas père, Pellabon et Vereecken ; ces deux derniers retournèrent aussitôt à leur poste et trouvèrent encore le moyen de faire parvenir aux étrangers tous leurs effets avant la fin du jour , non sans courir de nouveaux dangers. Les personnes qui furent ainsi sauvées sont entre autres ; Lady *Bentinck* et ses deux demoiselles ; M et M<sup>me</sup> *Drummond* et leur fils, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> *Wolesley*, les capitaines *Dent* et *Siborn* avec plusieurs domestiques. Nous perdîmes les 25 et 26 à ce seul poste 11 hommes tués et le double blessés, parmi lesquels l'intrépide *Maurice Decker*, imprimeur, très-grièvement.

Pour achever la peinture de Bruxelles dans ce troisième jour de malheurs, qu'on se représente toutes les rues désertes, sauf sur la ligne des points d'attaque, ou sillonnées par des bandes de pauvres sonnant à chaque porte, en demandant non de l'argent, mais du pain, parcourues encore par d'autres quêtés réclamant le prix de leur sang ou de leurs services, par des hommes armés de fusils allant au feu ou qui en revenaient, par les brancards des blessés, et par quelques femmes qui sauaient leurs effets loin du combat ; qu'on y joigne le tintement continuel du tocsin de Sainte-Gudule, le tonnerre de l'artillerie, le fracas de la mousquetterie qui rétentissait partout, et le sifflement continu des balles, biscayens et boulets qui pleuvaient sur toute la ville, et l'on pourra se former une idée du tableau de Bruxelles ce jour-là et le comparer à celui qu'elle offrait encore un

mois auparavant, jour pour jour, avant dix heures du soir !

Cependant l'observateur froid et attentif pouvait dès lors faire une remarque profonde ; c'est que l'esprit humain s'habitue à tout, même à la terreur, même aux malheurs ! Ce tocsin, ce fracas, ces lueurs affreuses des incendies duraient depuis trois jours entiers et ne produisaient plus la même impression d'effroi ; on s'y accoutumait à la fin, et tels qui étaient morts de peur dans le fond de leurs caves depuis 48 heures, commençaient à reparaitre à la lumière du jour ; la consternation était bien moins grande qu'aux premiers coups de canon ; tout était confondu et convergeait vers un sentiment unique ; *horreur pour les Hollandais ! mort aux Hollandais !*

Néanmoins plusieurs voulaient encore fuir le champ de bataille, c'est-à-dire, quitter Bruxelles ; mais les ordres sévères donnés aux postes des portes restées en notre pouvoir, mirent enfin des bornes à cette égoïste et peu patriotique émigration.

Le cours de la justice était tout-à-fait interrompu ; bien peu de magistrats de l'ordre judiciaire étaient restés à leur poste ; grâce à leur zèle et à leurs soins, le calme et l'ordre ne cessèrent de régner aux prisons où se trouvaient près de 300 détenus, dont 46 pour les pillages et les incendies du mois d'août, et où M. *de Thisbaert*, commandant un poste de garde bourgeoise de la huitième section, fort d'environ 30 hommes, passa quatre jours et quatre nuits sans bouger et sans être relevé et sut toujours imposer aux turbulens par son activité et sa fermeté.

Une vérité peu contestable et qui domine tous les événemens dans cette journée comme dans la précédente , ressort de ce qu'on vient de lire ; c'est que les troupes ennemies placées sur toute la ligne des positions indiquées sur le plan , n'eussent ni attaqué une seule barricade , ni tiré même un seul coup de fusil , si on les eût laissées tranquilles. Les obstacles opposés à leur entrée le 23 au matin , la manière désespérée dont on avait repoussé leurs deux tentatives un peu sérieuses du 23 et du 24 , suffisaient de reste pour convaincre leurs chefs qu'il était bien inutile de vouloir s'obstiner à prendre de vive force une ville ainsi barricadée et défendue , et surtout que , quand ils l'auraient prise , ils n'en seraient pas plus avancés et devraient toujours finir par succomber à la longue et périr jusqu'au dernier ; peu de personnes ont voulu comprendre cette vérité dans le premier moment ; le prince et ses généraux ont prouvé par leur retraite du 27 qu'elle leur était bien démontrée , et s'ils ont attendu si long-temps pour se décider , c'est qu'ils espéraient sans doute d'arriver au succès par une autre voie que par la force des armes !

Personne au reste ne se dissimulait que les palais du roi et du prince d'Orange seraient infailliblement réduits en cendres si les troupes hollandaises y étaient forcées ou les abandonnaient un seul instant et que toute la rue Royale aurait le même sort , si elles parvenaient à s'en emparer de vive force.

Le bruit se répandit plus de dix fois pendant les quatre jours que les palais de Laeken et de Tervueren étaient en flammes ; on disait l'avoir vu ! on montait sur les toits pour s'en assurer.

On a répété et imprimé que le *prince Frédéric*, joignant la lâcheté à une froide et inutile cruauté, n'osait pas quitter son quartier-général, ou que s'il se hasardait à approcher de la ville, il se cachait dans les fossés des boulevards, pour se mettre à l'abri des balles, demandant avec inquiétude s'il était en sûreté, etc. Ce sont des fables ! Ceux qui connaissent ce prince savent assez que la poltronnerie n'est pas son défaut. Il vint chaque jour en ville, visita les postes, les trois Palais et le Parc, non sans courir des dangers personnels ; le 25, entre autres, il se promenait vers trois heures, au boulevard près de la porte de Louvain devant le front de la troupe. Les maisons en face n'étaient alors occupées par personne ; on ne tirait pas des croisées ; mais dans ce moment trois de nos tirailleurs les plus hardis venaient d'y pénétrer par les derrières et de s'y embusquer après avoir traversé la ligne ennemie ; accueillis et protégés par les habitans, ils allaient faire feu lorsqu'ils reconnurent le Prince ; on le mit en joue à demi portée, on était exaspéré, on le regardait comme l'auteur unique des horreurs de la veille, son titre de prince, sa qualité de général en chef, de fils du roi, le droit de la guerre, rien ne pouvait le garantir et il allait indubitablement périr, lorsqu'on se rappela l'atrocité des vengeances hollandaises, le bombardement du 24 et les incendies du boulevard inférieur près de la porte de Schaerbeek pour quelques coups de fusil sortis des fenêtres ! on sentit que si le Prince périssait là de cette manière, tout ce quartier allait disparaître dans les flammes et Frédéric fut sauvé ! Mais par ce seul motif ! on connaît ceux qui daignèrent alors



à regret épargner ses jours par calcul et non par respect !

Honneur aux chirurgiens et médecins de Bruxelles qui, pendant cette crise, ne quittèrent pas un instant les ambulances provisoires et autres alors encombrées de blessés à qui tous les secours étaient prodigués et qui offraient un spectacle déchirant. Les grands hospices de S<sup>t</sup> Pierre, de S<sup>t</sup> Jean et des Minimes étaient remplis avant la fin de la journée. Ceux établis aux chapelles de S<sup>te</sup> Anne, de la Magdelaine et de Salasar ne pouvaient plus admettre aucune victime ; ceux improvisés à la place de Louvain, chez le ministre Van Gobbelschroy et chez le bourgmestre de Wellens rendirent les plus grands services ; avant la nuit du 25 au 26, on comptait 27 ambulances provisoires. Nous donnerons à cet égard quelques détails dans le chapitre 24.

Un nouveau renfort de volontaires nivellois arriva dans la soirée ; ils apportèrent la nouvelle des événemens de leur ville ; la garde communale avait fait feu sur le peuple dans la matinée. Le sang avait coulé ! Trois hommes bons bourgeois avaient été tués et 17 blessés par la seule décharge qui fut faite ; la plus belle maison de la ville avait été attaquée et en partie dévastée.

Des détachemens d'auxiliaires de *Fleurus*, *Gosselies*, *Jumet*, *Gilly*, *Perwez*, *Leuze*, une avant-garde de Borains et 60 hommes venant de *Lierre*, arrivèrent dans la nuit, chaque contingent ayant un drapeau en tête et chaque volontaire portant les initiales du nom de sa commune sur son bonnet. Une vingtaine de déserteurs se présentèrent aussi, tambour battant, à la porte d'Andlerlecht conduits par des sous-officiers.

On apprit le soir que le nombreux renfort qui arrivait de Liège avait rencontré au-dessus de Louvain un corps ennemi qui lui barrait le passage ; que les Liégeois l'avaient attaqué , mis en déroute et pris la caisse militaire contenant 30,000 florins , mais que n'étant pas en force et rencontrant sans cesse de nouveaux obstacles et de nouveaux ennemis , ils n'avaient pas encore pu dépasser Louvain ; on répandit en même temps les nouvelles reçues de Gand et de Bruges dont les populations commençaient à s'agiter à mesure qu'on y connaissait les événemens de Bruxelles.

Les faits suivans dont l'exactitude peut être garantie se passèrent dans cette journée ; c'est ici le lieu de les consigner ; ils caractérisent l'espèce de guerre que nous faisions nos ennemis .

Une compagnie de grenadiers avait repris , pendant la nuit , la position de l'impasse de la rue de l'Orangerie que nous avions si chèrement achetée la veille . Ces soldats se trouvant vivement attaqués et sans retraite , mirent la crosse en l'air et s'avancèrent sur notre barricade pour parlementer , demandant que quelques-uns des nôtres les accompagnassent dans la rue de l'Orangerie où était leur capitaine .

Grégoire et les siens étaient en pourparlers lorsque le commandant en chef arriva au retranchement ; il s'était déjà élancé au milieu des troupes ennemies , lorsque Grégoire qui connaissait mieux que lui la perfidie hollandaise , courut le saisir par le bras et le fit rentrer dans la barricade ; moins de cinq minutes après , les grenadiers soutenant leur retraite par une vive fusillade dont

un de nos jeunes tambours qui battait la charge fut une des premières victimes, nous apprîrent combien la défiance de M. E. Grégoire était fondée.

Deux heures après, vers midi, le chef d'état-major Pletinckx qui soutenait avec sa pièce de canon les efforts réitérés que faisait l'ennemi pour l'éloigner de la caserne des Annonciades, dans cette même rue de Louvain, s'étant avancé, seul et en parlementaire, pour se faire expliquer quelques mal-entendus entre les avant-postes, fut arrêté et conduit prisonnier au quartier-général du prince; malgré ses justes réclamations et tous les droits de l'honneur et de la guerre, il fut transporté comme un malfaiteur à Anvers, où l'escorte hollandaise présentait au peuple une pareille prise comme un éclatant triomphe.

La perte de Pletinckx nous fut des plus sensibles et sans la présence de *Grégoire* et de *Simon*, elle aurait répandu peut-être le découragement et la confusion parmi les nôtres; ce brave officier avait arraché de sa boutonnière, depuis quatre jours, la décoration qu'il tenait d'un roi injuste et cruel, parce que, disait-il, elle lui paraissait souillée du sang de ses anciens sujets!

Sur notre droite, à la Place-Royale, le général *Mellinet*, qui y avait combattu la veille en simple tirailleur, venait de se présenter comme nommé commandant de l'artillerie, au milieu de cette petite batterie, d'où *Charlier*, *jambe de bois*, en habile pointeur et conservant toujours ses pièces intactes, envoya tant de fois la mort et la destruction au milieu des rangs et de l'artillerie ennemie. La bravoure et l'expérience militaire de *Mellinet*

qui avait sous ses ordres MM. *Parent* et *Kessels* , anciens sous-officiers français pleins d'honneur et de courage , redoublèrent la confiance de ceux qui combattaient à ce poste et garantissaient au général en chef le succès de toute opération entreprise sur ce point important de nos attaques. Dès-lors l'ennemi qui avait abandonné deux caissons dans la rue royale , en face des escaliers de la Bibliothèque , à portée de fusil de nos tirailleurs , n'osa pas tenter de les reprendre et fut forcé de se borner à soutenir ses retranchemens principaux dans les massifs du Parc et dans les palais et hôtels environnans ; son artillerie joua principalement toute la journée contre l'hôtel de Belle-Vue où se trouvaient toujours les inévitables *Pellabon* et *Vereecken* avec leurs braves compagnons tirailleurs qui ne cessèrent de riposter avec un sang-froid , une adresse et une persévérance admirables. Au surplus la nôtre placée sur ce point ne fut point attaquée ce troisième jour ; il est hors de tout doute qu'elle contint l'ennemi , lui en imposa et l'empêcha de songer à aucune tentative sérieuse ; elle fit les mêmes manœuvres que les deux jours précédens avec la même précision , la même hardiesse et le même succès , en dominant de ce côté exclusivement la rue Royale et la plaine des Palais ,

Depuis que le quartier-général avait été établi dans l'hôtel de Chimay , près de la Montagne du Parc , les opérations offensives du peuple qui , jusqu'alors , n'avaient encore eu nulle part un succès avantageux ou marquant , à cause de la nombreuse artillerie ennemie dirigée sur ce point principal , commencèrent à pren-

dre de l'activité, de la vigueur et un ensemble inconnu jusqu'à ce moment. Nos volontaires parvinrent peu-à-peu à se loger dans quelques maisons adjacentes d'où ils inquiétèrent tellement l'ennemi qu'il fut contraint de faire faire à sa batterie, placée jusque-là près de la grille, plusieurs mouvemens rétrogrades; nul doute que si nous avions eu des canons sur ce point la journée eût été décisive; mais toutes nos pièces étaient engagées sur nos deux ailes.

Le caractère particulier des combattans qui composaient notre armée patriotique, joint aux habitudes qu'ils avaient contractées dans les deux journées précédentes d'agir sans ordre, ni subordination, en avait fait autant de généraux que de soldats. Aux difficultés sans nombre qui entravaient toutes les opérations du général en chef, se joignait le désagrément d'être sans cesse assailli par une foule de faiseurs de plans de bataille dont chacun présentait le sien comme le meilleur et le plus infaillible. Il est aussi à remarquer que les plus ardens de ces tacticiens avaient toujours la prudence de se tenir à l'écart lorsqu'il s'agissait d'en venir à l'exécution.

Cependant tout parut se disposer dans la ville pour une tentative décisive contre le Parc; vers une heure le général en chef ordonna de former une colonne d'attaque sur la Montagne de la Cour et enjoignit à M. *Kessels* de la soutenir avec sa batterie de deux pièces et *Charlier*, *jambe de bois*; l'ordre portait de prendre toutes les gargousses de réserve, vu que l'attaque générale du Parc allait avoir lieu immédiatement. Cette batterie attaqua en effet, mais après plusieurs décharges et tou-

jours abandonnée par les volontaires elle ne put produire aucun résultat; alors Charlier, par les ordres de Kessels, fit avancer une pièce jusqu'en avant du café de l'Amitié; de là sa mitraille plongeait dans le fond du premier ravin du Parc d'où l'ennemi n'osa plus sortir, ni se montrer. On vit un moment des masses de volontaires bruxellois et wallons se former en colonnes avec ordre, sous des chefs qui étaient partiellement obéis, et en arrière des trois barricades d'attaque seules issues par où l'on pouvait déboucher sur l'ennemi. La fusillade redoublait tout autour du Parc surtout vers la Place-Royale. Quatre pelotons de la 10<sup>m</sup>e division qui voulurent se hasarder de sortir par les derrières du palais du Roi furent repoussés et écrasés par nos tirailleurs qui garnissaient les fenêtres de l'Athénée. L'ardeur des nôtres était telle que l'on vit encore maintes fois des individus non armés, traverser la Place-Royale au milieu de la mitraille, pour courir enlever les fusils des soldats à mesure que ceux-ci tombaient; il y avait sans nul doute commencement de succès; mais une pluie continue et quelques désordres inévitables parmi une foule peu disciplinée, empêchèrent d'exécuter une attaque réelle à la baïonnette dans les massifs du Parc; ce plan qui pouvait séduire au premier coup-d'œil était peut-être le moins praticable; l'on avait à la vérité des hommes déterminés, mais on ne pouvait les faire marcher avec l'ordre, la précision, l'ensemble qu'exigeait une telle tentative. Pour pénétrer dans le Parc, il fallait d'abord affronter à portée de pistolet le feu des canons ennemis et descendre ensuite dans des ravins

escarpés au fond desquels on trouverait les bataillons hollandais rangés en bataille. Tout cela devait s'exécuter à la vue et sous le feu des troupes qui garnissaient les trois palais et qui se trouvaient en seconde où troisième ligne, derrière les massifs, dans la rue Ducale et sur les boulevards ; enfin la cavalerie ennemie, cuirassiers et lanciers, placée vers la porte de Namur, pouvait charger à l'improviste nos tirailleurs épars et nécessairement un peu en désordre et les détruire aisément sans danger pour elle. Ce fut donc probablement un grand bonheur pour nous que l'on renonçât à une attaque sérieuse et générale contre le Parc.

Cependant le général en chef résolut de s'assurer de plus près de l'état de choses chez l'ennemi et d'essayer les dispositions des volontaires au moins pour une attaque en dehors des barricades. En conséquence il monta pour la première fois à cheval vers trois heures de relevée et se rendit au poste nombreux qui tirait à l'ancienne place de Louvain sur la gauche de notre ligne ; l'ayant à peu-près formé en bataille il invita les plus déterminés à l'accompagner et suivi d'une cinquantaine de braves tout au plus, il se mit en marche et pénétra dans le Parc par l'angle de l'hôtel de Galles ; il poussa sa reconnaissance dans le premier grand massif attendant au bassin vert, jusque sous les feux multipliés des ennemis embusqués en tirailleurs le long des talus. Après avoir atteint son but et reconnu les positions ennemies, le brave *Van Halen*, constamment entouré de *Fellner* et de *Dekyn* qui fut immédiatement nommé son adjudant, essuya à son retour les feux croisés qui partaient de l'angle du palais des États-Généraux et du Wauxhall et rentra

dans les barricades n'ayant perdu que deux hommes. Cette expédition que sa petite troupe fit avec assez d'ardeur contribua puissamment à donner de l'assurance et de l'aplomb à nos gens; l'intrépide *Renard* de Tournay et un anglo-américain dont on ignore le nom, s'y firent remarquer. Quelques hommes du peuple sans armes qui avaient suivi nos braves portèrent l'audace jusqu'à aller remplir leurs sabots avec l'eau du bassin qu'ils rapportaient ensuite en triomphe comme un trophée; mais plusieurs la rougirent de leur sang; d'autres volontaires isolés, animés par l'exemple de leur général, franchirent la haie pour aller planter des drapeaux dans l'enceinte du Parc sur d'autres points et soutinrent longtemps le feu de l'ennemi; mais les soldats étaient postés avec trop d'avantage dans les deux ravins ou dans des fossés creusés à la main et qui les mettaient à couvert; il fallut se retirer assez vite et renoncer à cette manière de combattre.

Nous répétons qu'il est très-difficile de pouvoir évaluer la perte des ennemis pendant cette troisième journée; mais elle dut être considérable, surtout dans la direction de la Place-Royale, à cause de nos moyens d'attaque et de défense réunis sur ce point et des charges réitérées tentées de ce côté par Mellinet avec son énergie habituelle. On la calcula à plus de 300 hommes. Leurs ambulances étaient d'abord établies dans les palais du roi et du prince d'Orange; ensuite les boulets et les balles y arrivant bientôt jusqu'au milieu des blessés, on les transporta, ce même jour 25, dans trois maisons hors de la porte de Schaerbeek; on creusa deux grandes fosses pour enterrer les morts, l'une sur la hau-



teur derrière le palais du prince d'Orange, près de la batterie d'obusiers; , l'autre à droite en sortant par la porte de Schaerbeek.

De notre côté nous eûmes environ 120 braves mis hors de combat parmi lesquels on comptait plusieurs curieux ou spectateurs; mais cette perte était d'autant plus douloureuse qu'ils étaient presque tous pères de famille. Nous eûmes 8 chevaux d'artillerie tués sur la Place-Royale ou environs. Cependant cette journée, tout bien considéré, avait été la moins meurtrière et la moins chaude; le combat avait commencé plus tard et aucune attaque générale ou sérieuse n'avait eu lieu; on compta cependant au-delà de 60 charriots de soldats blessés qui sortirent par les portes de Louvain et de Schaerbeek; preuve sanglante et terrible de l'adresse de nos tirailleurs!

Mais ce qui se passa à l'Hôtel-de-Ville dans cet intervalle, rendit cette journée la plus remarquable et peut-être la plus décisive de notre révolution, le pouvoir provisoire s'y consolidait de minute en minute au bruit du canon et presque sous les boulets de l'ennemi, et affermissait dans ses mains l'autorité abandonnée ou méconnue qu'il avait ramassée dans la boue. Tout marchait et s'organisait comme par enchantement; service des vivres et des munitions, logemens aux braves auxiliaires des Bruxellois, il était pourvu à tous les besoins autant qu'il était possible aux ressources humaines; les pièces ci-après-insérées le prouvent de reste et par ces actes de force et de vigueur accomplis dans les 48 heures de son existence, surtout par la nomination d'un général

en chef, le troisième gouvernement provisoire de la Belgique a mieux affermi l'indépendance et la liberté de notre patrie que par le gain d'une bataille et a marqué honorablement sa place dans les fastes de notre histoire.

Les trois hommes qui étaient alors seuls debout au milieu de la populace armée n'avaient en effet d'autres titres que leurs intentions, leur dévouement et l'estime générale; MM. d'Hoogvorst et Rogier, chef des Liégeois, dont on connaissait le zèle et la bravoure, possédaient en outre une immense popularité; la multitude se groupait autour d'eux et professait un respect presque religieux pour leurs personnes et leurs paroles; ils avaient pour assistants un bien petit nombre d'hommes mais infatigables et déterminés; nous citerons parmi ces derniers M. Engelspach, agent général du gouvernement. On les écoutait toujours, et peut-être que jamais à l'Hôtel-de-Ville, autorités belges quelconques n'avaient trouvé autant d'empressement et d'obéissance.

Le feu cessa de part et d'autre avec le jour; le dernier coup de fusil fut tiré à 7 heures  $\frac{1}{4}$ , et, soit terreur chez l'ennemi, soit lâcheté ou incapacité de ses chefs, il ne fit encore aucune tentative pour surprendre nos postes qui restèrent de nouveau dégarnis cette troisième nuit. L'artillerie, par mesure de précaution et pour être à l'abri de toute attaque nocturne, avait reçu ordre de rentrer dans les barricades. On dut remarquer encore, pour la troisième fois, que la nuit seule mettait fin au combat, qu'il y avait toujours une sorte de trêve nocturne tacitement convenue et que le feu cessait comme de guerre

lasse, sans le moindre résultat; chacun en effet resta encore dans les mêmes positions que la veille; le peuple quoique commandé enfin, de nom au moins, avait encore attaqué de loin, avec mollesse, sans ensemble, sans résolution décidée; les troupes, de leur côté, ne se défendaient qu'à l'extrémité et seulement quand elles étaient comme poussées à bout; des feux de peloton sortaient alors de toutes les allées du Parc.

Voici au surplus le laconique rapport qui fut publié sur les dernières opérations de la journée du 25 (*V. ci-après, pièce n° 9.*)

Le brave J. A. *Cohen* de Molenbeek, dont nous avons déjà parlé, fut blessé au bras vers le soir au café de l'Amitié; cependant placé dans la nuit comme chef de poste à la montagne de la Cour, il fit sa ronde habituelle vers le Parc à 11 heures du soir, accompagné de Charlier, *Jambe-de-bois*; entre l'hôtel de Belle-Vue et le café de l'Amitié en avant de la barricade, ils virent une pièce de 6 abandonnée par les bourgeois; un seul artilleur s'y trouvait, *Piérard* de Namur; les ennemis n'avaient que quelques pas à faire pour la prendre; il n'y avait de corps de garde, ni à la Place-Royale, ni aux environs! nos deux braves revinrent sur leurs pas, prirent les premiers chevaux qu'ils trouvèrent et suivis seulement de 4 hommes de bonne volonté ils parvinrent, malgré les balles qu'on leur envoya du Parc, à sauver la pièce et à la conduire par le pont de fer jusqu'au grand sablon où elle fut sur-le-champ remise en état de service pour le lendemain.

Après cette troisième journée de combats acharnés.

la fatigue des nôtres fut telle que la sécurité de la ville et le succès de notre cause étaient abandonnés à une centaine de braves au plus qui, dociles aux ordres de leur général, avaient consenti à veiller pour la première fois comme sentinelles le long de notre ligne et en avant de nos trois barricades d'attaque. On pouvait aussi se reposer sur la vigilance d'un commandant en chef qui, toujours infatigable, se multipliait, pour ainsi dire, en faisant face à tous les devoirs d'un chef et d'un soldat, et passa la nuit entière à observer les moindres mouvemens de l'ennemi et à méditer les attaques du lendemain. Le grand nombre savait à peine qu'il fut nommé général en chef; on ne le connaissait pas, et cette circonstance, jointe au désordre continuel des combattans, lui fit souvent éprouver tous les dégoûts inséparables du commandement d'un peuple qui se réveille. Le soir son inquiétude redoubla quand il vit de nouveau tous les postes se dégarnir; les Wallons nouveaux-venus étaient épuisés d'une marche ou plutôt d'une course de 9 à 10 lieues; les autres volontaires étaient déjà, depuis 3 ou 4 jours, sous les armes; il ne restait presque personne pour surveiller l'ennemi; *don Juan* fit sentinelle lui-même à la Place-Royale et avant qu'il pût renforcer un peu notre ligne de vedettes, il trouva, vers minuit, 6 hommes de garde à la place de Louvain et deux à la montagne du Parc! Mais enfin on l'écouta, on lui obéit; tout consistait à attendre le point du jour, moment où l'on était certain de voir reparaître les tirailleurs en foule, et dès-lors on ne craignait plus l'ennemi; au surplus toutes ces appréhensions étaient bien chimériques; on ne devait pas redouter les Hollan-

dais dans les ténèbres plus que pendant le jour ; mais nous dûmes voir néanmoins avec grand plaisir et un surcroît de sécurité que le silence de cette nuit fut, pour la première fois, interrompu de temps à autre par les alertes de nos factionnaires et même par le tintement du tocsin ; cependant il contrastait encore singulièrement avec le tumulte et le fracas effrayant qui avaient continuellement retenti dans Bruxelles pendant ce troisième jour de carnage, lequel fut au moins un jour de repos pour les incendiaires.

PIECES PUBLIÉES A BRUXELLES LE 25 SEPTEMBRE 1830

N° 1.

ORDRE DU JOUR.

Hier à huit heures du soir l'ennemi incendiait Bruxelles ; aujourd'hui à huit heures du matin l'ennemi est dans le plus grand désordre devant notre bourgeoisie aidée de ses alliés.

Le sang belge va cesser de couler.

Bruxelles, le 25 septembre 1830.

*La commission administrative,*

BALON VANDERLINDEN D'HOOGVORST, ROGIER, JOLLA.

N° 2.

ORDRE DU JOUR

Braves habitans des campagnes et des villes voisines ! Les Bruxellois acceptent avec reconnaissance les secours en hommes et en armes que vous venez leur offrir. Mais plus l'affluence des Patriotes est grande, plus il est urgent de veiller à ce qu'ils ne manquent point de subsistances ; apportez donc avec vous des

denrées en abondance ; elles entreront libres de tous droits et seront vendues , comme d'habitude, sur les marchés ordinaires.

Mêmes date et signatures.

### N° 3

#### AVIS.

Les chefs des postes aux portes de la ville sont chargés de laisser sortir les paysans qui, étant venus en ville avec des denrées pour les marchés, éprouvent un refus à leur sortie.

Les individus qui entreront en ville avec des denrées recevront à leur arrivée , un *passé-avant* qu'ils montreront à leur sortie.

Les chefs des postes sont tenus de leur prêter toute aide et secours s'ils le réclament.

Mêmes date et signatures.

### N° 4.

#### AVIS.

Messieurs les chefs des détachemens patriotes arrivés des communes et villes environnantes , pour coopérer au triomphe de la bonne cause, sont invités par la commission administrative, à se réunir au lieu de ses séances, à l'Hôtel-de-Ville, aujourd'hui samedi, à trois heures.

Mêmes date et signatures.

### N° 5

#### AVIS.

Vu l'affluence, à chaque heure croissante, des patriotes accourus à Bruxelles de toutes les villes et communes environnantes pour coopérer au succès de la bonne cause , les habitans de Bruxelles sont prévenus qu'ils recevront en logement, dans une

juste proportion , et pour le peu de jours nécessaires au triomphe irrévocable de la liberté, ceux d'entre nos braves défenseurs dont on nous annonce la prochaine arrivée.

Mêmes date et signatures.

## N° 6.

### AVIS.

La commission administrative voulant pourvoir à la sûreté générale de la ville; attendu que, si un obus ou tout projectile enflammé tombait sur l'établissement du gaz, il produirait une explosion aussi terrible que celle d'un magasin à poudre et ferait sauter une partie de la ville, a ordonné de faire écouler le gaz.

Pour empêcher que la ville ne soit dans l'obscurité, la commission invite tous les habitans à illuminer les façades de leurs maisons.

Mêmes date et signatures.

## N° 7.

### ARRÊTÉ.

La commission administrative, vu le nombre de victimes qui ont succombé dans notre lutte glorieuse; vu la nécessité de veiller à la salubrité publique et voulant en même temps donner de dignes funérailles aux braves défenseurs des libertés; arrête:

Une fosse sera creusée sur la place St.-Michel; elle sera destinée à recevoir les restes des citoyens morts dans les mémorables journées de septembre,

Un monument transmettra à la postérité les noms des héros et la reconnaissance de la patrie.

Les patriotes belges prennent sous leur protection les veuves et les enfans des généreuses victimes.

Mêmes date et signatures

N<sup>o</sup> 8.

## ORDRE DU JOUR.

*Messieurs les membres de la commission administrative,*

L'amour de la liberté, le devoir de défendre tant de familles dans la consternation, l'irritation dont mon ame est animée en voyant assassiner les habitans et brûler leurs foyers, m'ont fait sortir de l'obscurité dans laquelle je m'étais placé.

J'accepte avec l'orgueil d'un admirateur de la victoire du peuple contre des incendiaires et des dévastateurs, j'accepte, fier aujourd'hui du nom Belge allié à celui d'un espagnol libre, un commandement dont je suis loin de me croire digne.

Bruxelles, 25 septembre,

Dévouément et fraternité sincère, JUAN VAN HALEN.

N<sup>o</sup> 9.

*Rapport officiel sur les dernières opérations de la journée du 25.*

L'hôtel de Belle-Vue et la partie opposée qui conduit aux Etats-Généraux ont continué d'être occupés par nos braves patriotes.

Une reconnaissance a été faite dans le Parc vers le soir; les trailleurs les plus déterminés ont été conduits du côté de la Place royale par M. Parent, et du côté des Etats-Généraux par le commandant en chef qui y a pénétré à cheval, à la tête d'une poignée de braves, parmi lesquels il faut distinguer un jeune Belge dont il désire savoir le nom et un Anglais fort dévoué, domestique de M. Macgregor, domicilié rue d'Assaut.

Sûrs de nous-mêmes, nous n'avons eu besoin d'autre garde, pour nous reposer de trois jours de combats, que du commandant en chef, d'un chef de poste et d'une centaine de vedettes.

L'enthousiasme s'accroît de toutes parts

Bruxelles, 25 septembre 1830

Signé JUAN VAN HALEN.



---

## CHAPITRE XXI.

JOURNÉE DU DIMANCHE, 26 SEPTEMBRE 1830.

Bataille de Bruxelles, 4<sup>me</sup> jour. — 4<sup>me</sup> gouvernement provisoire. —  
Second bombardement. — Nouveaux incendies.

LA troisième nuit de la bataille fut loin d'être aussi calme que les précédentes. Le tocsin des paroisses du bas de la ville ne cessa que vers une heure du matin ; des coups de fusil se faisaient entendre par intervalles sur tous les points ; tout le monde était en alarmes ; on ne se rassurait un peu que lorsqu'on avait cherché vainement des lueurs d'incendies et qu'on se rappelait que la journée qui venait de s'écouler avait encore été une journée d'héroïsme , de gloire et de liberté pour le peuple belge qui accourait en masse et de toutes parts au combat.

Le prince *Frédéric* semblait à la fin commencer lui-même à sentir l'inutilité de ses efforts ; dans la soirée il fit encore une dernière tentative pour négocier ; mais la réponse prompte et énergique qu'il reçut cette fois de la Commission administrative ; *Nous ne traiterons jamais avec des incendiaires* , lui apprit bientôt la volonté décisive et immuable des Belges. Dès-lors on se disposa de part et d'autre à recommencer la lutte avec un nouvel acharnement. Les patriotes sentaient le besoin d'en finir.

Pendant la nuit les généraux *Trip*, *Constant*, *Post*, *Favauge* et *Schuurman* firent les derniers efforts pour animer et encourager leurs troupes ; on n'épargna ni promesses, ni dons, ni boissons enivrantes ; on alla jusqu'à leur lire une proclamation qui accordait aux combattans les mêmes récompenses qu'après la bataille de Waterloo ; l'on paraissait avoir le projet d'attaquer la Place-Royale avec toutes les forces réunies et d'employer le fer et le feu pour pénétrer dans la ville ; mais tout fut inutile, le vaccin de l'honneur n'avait pas de prise sur nos ennemis ; officiers et soldats sentaient que l'entêtement opiniâtre et cruel de leurs chefs, qui leur avait déjà coûté si cher, allait de nouveau les envoyer à la boucherie ; les habitans de la rue Ducale et environs peuvent attester que les bataillons de la garde ne cachaient plus leurs plaintes amères et leurs murmures et que des officiers ôtaient leurs épaulettes parcequ'ils s'étaient aperçu que ces insignes attiraient sur eux les feux de nos tirailleurs. Cependant l'obéissance militaire prévalut ; ils marchèrent encore à une mort sans gloire ! Mais il est probable que si *Frédéric* avait fait lui-même la revue de ses troupes au Parc, au lieu de se borner à venir de temps à autre se promener au boulevard, s'il avait sondé personnellement les dispositions de ses soldats que l'appât même du pillage ne parvenait plus à exciter, il n'eût peut-être pas attendu 24 heures de plus pour ordonner la retraite !

Les trois hommes qui, constitués en *Commission administrative*, représentaient, depuis 48 heures, le gouvernement de la Belgique et tenaient seuls tête à la tette, sentaient que le fardeau allait devenir trop lourd

et devait les écraser s'ils n'étaient aidés et soutenus ; rien n'était plus facile que de se recruter ; ils n'avaient que l'embarras des choix, et personne n'était d'humeur et ne songeait à les blâmer , à les critiquer , ni même à les influencer ; les circonstances étaient telles qu'ils étaient arbitres souverains de leurs volontés et maîtres absolus d'adjoindre à leur dictature qui bon leur semblait , sans opposition , ni contradicteurs.

Le bruit de la résistance , c'est-à-dire, de la victoire des Bruxellois , volait au loin avec rapidité et ramenait parmi nous des gens qui , partis depuis trois , quatre ou cinq jours , se hâtaient de revenir , pour éviter au moins la qualification un peu honteuse *d'hommes du lendemain* , puisqu'ils avaient été tout au plus *ceux de la veille* , sans avoir osé être *ceux du jour* ! Jamais peut-être la distance qui nous sépare de Valenciennes et d'autres points de nos frontières méridionales , ne fut aussi promptement franchie !

Des conférences , des pourparlers eurent lieu dans la nuit ; on n'en connut le résultat que le lendemain matin par la proclamation suivante qui fut affichée sur tous les murs. (*V. ci-après , pièce n° 1.*)

De compte fait, c'était le 4<sup>me</sup> gouvernement provisoire ; les noms de ceux qui le composaient ne furent ni improuvés , ni approuvés ; dans ces circonstances c'était en effet assez indifférent ; on avait autre chose à penser et à faire , et quand on y songea un peu sérieusement quelques jours après , il était trop tard pour demander *qui vous a mis là ?* on était ancré d'un côté et habitué de l'autre !

Cependant ce 4<sup>me</sup> gouvernement provisoire, instruit par l'expérience de ses trois prédécesseurs, sentit combien son existence était précaire, vacillante et pouvait même dépendre de la direction et de la quantité plus ou moins grande des boulets de canon du jour ou du lendemain; qu'il fallait donc s'empressez de faire acte de courage et de souveraineté tout-à-la fois, et prouver la puissance de la plume en même temps que celle des cartouches; il prit donc l'arrêté suivant dans cette même nuit du 25 au 26; il fut affiché de grand matin. (*V. ci-après, n° 2.*) C'était un acte exorbitant même pour l'autorité législative; on s'étonna un peu de le voir paraître si tôt, au milieu d'un combat, quand il y avait tant d'autres choses à faire; on ne le croyait pas si pressé; mais on ne réfléchissait pas qu'il supposait bien plus de force et de pouvoir que pour nommer un général d'armée et qu'il avait pour but principal d'habituer le peuple à la toute-puissance des dictateurs. Au surplus, il fut rapporté dès le 29. (*V. ci-après, sous cette date, le n° 12.*)

Dans la même matinée fut aussi affichée la proclamation suivante qui rompait nos liens avec la Hollande; celle-ci fit son effet et fut généralement approuvée; le meilleur moyen de s'entourer du palladium de l'opinion publique était sans doute de marcher avec elle. (*V. ci-après, n° 3.*)

Si le prince *Frédéric* s'attendait encore ce jour-là à voir flotter bientôt le drapeau orange sur les tours de l'église de Sainte-Gudule, il dut être bien détrompé et surpris d'y apercevoir au contraire le drapeau tricolore brabançon! Le brave *Pinckers*, le même qui, le 23, avait

fait prisonnier à la porte de Schaerbeek l'aide-de-camp *de Gumoens*, alla l'y arborer vers 9 heures du matin.

C'était un dimanche; les cloches de toutes les paroisses, sauf de Sainte-Gudule et de Saint-Jacques, annoncèrent les offices divins pour la première fois depuis le commencement de la bataille; on avait pris une sorte d'aplomb; on était sans alarmes et presque tranquille en présence de l'ennemi et sous la portée de ses boulets.

Dans la nuit le général en chef tint conseil avec ses officiers; diverses mesures y furent arrêtées et, si l'on en juge d'après les résultats, il est permis de croire qu'il y fut décidé qu'il fallait déloger les troupes des Palais, *à tout prix*, même en y mettant le feu.

De grand matin les habitans de la rue Ducale, dont la position était depuis trois jours si précaire et si dangereuse, aperçurent de loin dans le Parc les cadavres de plusieurs bourgeois qu'aucun des deux partis n'avait osé faire enlever pendant la nuit. C'était la meilleure preuve que le peuple ne s'était pas borné à tirer de loin par les fenêtres!

Des coups de fusil se firent entendre par intervalles dans la rue Royale dès six heures du matin; alors les tambours bourgeois battirent le rappel dans toute la ville; le tocsin commença à huit heures.

Le Parc était tranquille; on n'y voyait personne; les nombreux tirailleurs ennemis remplissaient toute la rue Ducale où ils étaient immobiles.

On avait répandu le bruit dans l'armée hollandaise qu'une batterie de cinq pièces de gros calibre venait d'ar-

river d'Anvers et qu'elle allait être placée devant les palais pour foudroyer la ville et niveler la Place-Royale; les soldats n'en doutaient pas et attendaient l'ouverture de son feu.

De notre côté, on s'aperçut aisément au point du jour et lorsque les postes avancés des trois barricades d'attaque commençaient à se regarnir, que l'ordre, la discipline et la subordination s'y établissaient à la fois; on s'y trouvait très-nombreux, beaucoup plus que la veille, et les auxiliaires des Bruxellois s'y rassemblaient en foule; des chefs s'y montraient et leur autorité n'y était plus aussi méconnue. Une pièce de canon, transportée au-dessus des barricades avec des peines inouïes, était au Treurenberg, derrière la dernière barricade, mèche allumée; une autre, montagne du Parc, au point le plus avancé; elles devaient tout mitrailler devant elles.

On ne voyait plus de canons Place-Royale; nos pièces étaient près du pont de fer ou abritées, rue du Musée, contre la grand'-garde.

Vers neuf heures on entendit la fusillade; elle était d'abord très-faible et peu animée; l'ennemi n'y répondait pas; à dix heures retentit le premier coup de canon; il devenait clair que l'ordre était donné et suivi de ne point brûler inutilement de la poudre; l'on vit alors nos tirailleurs rester des heures entières à l'affût dans les greniers et aux croisées en attendant le moment de tirer; mais leurs coups n'en étaient que plus assurés et plus meurtriers.

On ne s'aperçut point d'abord que l'ennemi eût rien changé à sa position pendant la nuit; on distinguait, comme

de coutume, ses canons à la porte de Schaerbeek et en face de la rue de la Loi sur le boulevard ; mais jusqu'à huit heures environ, on ne lui vit faire aucun mouvement ; pas un soldat ne se montrait ; on ignorait s'il avait reçu du renfort.

Mais, entre huit et neuf heures, on apprit que les réserves, grossies par la 15<sup>me</sup> division qui était entrée en ligne, débouchaient de toutes parts sur les boulevards, que l'artillerie se réunissait, et que toutes les forces ennemies se concentraient en colonnes d'attaque.

Deux divisions étaient formées en échelons pour assaillir à la fois la place et la rue Royale ; une 3<sup>me</sup> au centre appuyée sur le Wauxhall était placée en forme de réserve ; un rideau de tirailleurs masquait leurs mouvemens et devait, par de fausses retraites et des suspensions de feu, nous attirer en désordre sur leurs masses.

Les forces qui occupaient encore une grande partie de la caserne des Annonciades, le Palais des États-Généraux et plusieurs maisons de la rue Royale étaient un puissant moyen de soutenir d'abord le déploiement combiné de ces trois colonnes.

Dès que le général en chef connut ces préparatifs, il sentit l'urgence de prendre l'initiative.

Le comte *Vandermeeren* qui venait d'arriver au quartier-général fut chargé de tenir l'ennemi en échec sur notre gauche, vers l'entrée de la rue Royale, de gagner autant de maisons que possible pour retrancher ses volontaires et de s'établir de plus en plus dans les hôtels faisant face au Parc ; il ne devait découvrir ses feux qu'au signal donné.

Le général *Mellinet* toujours à la droite , devait prendre les mêmes dispositions , à partir du café de l'Amitié et de l'hôtel de Belle-Vue et conduire dans les cours de ce dernier , deux de ses pièces. Cette faible batterie , redoutable seulement par l'adresse et le courage de ses pointeurs , devait se tenir masquée jusqu'au moment critique ; une troisième pièce , placée au pont de fer fut tenue en réserve pour agir au besoin. Par ces dispositions nous étions à même d'enfiler les sorties du Parc dans les deux principales directions que l'ennemi devait prendre pour déboucher.

Les forces qui se trouvaient au centre et parmi lesquelles on voyait d'anciens officiers belges arrivés dans la nuit , se déployèrent à l'abri de la dernière barricade avancée de la Montagne du Parc et , baïonnette en avant , devaient maintenir , à travers les maisons , et même par les trottoirs de la rue Royale , les communications avec MM. *Vandermeeren* et *Mellinet*.

Après avoir laissé une forte réserve entre la barricade de la Banque et celle d'attaque sur le haut de la Montagne du Parc , *Don Juan* se fit suivre du détachement de *Fleurus* , commandé par le capitaine *Bouchez* , occupa la maison du coin , celle de M. *Van Hulthem* où l'on s'était déjà battu les jours précédens , et disposa tout son monde , 60 hommes environ , aux croisées tant de cette maison que de celles attenantes. De là devait partir le feu roulant , signal général du combat.

Pendant tous ces préparatifs , les volontaires de *Leuze* , commandés par le capitaine *Desgallets* , furent envoyés en hâte aux retranchemens de la rue de *Schaerbeek* ,



sur le flanc de l'extrême gauche de notre ligne , où ils devaient observer les mouvemens des dernières réserves ennemies stationnées au Jardin botanique Ces réserves composées en grande partie de cavalerie, étaient évidemment destinées à prendre l'offensive et à se porter dans l'intérieur de la ville , si l'ennemi avait réussi au Parc.

Trois des volontaires de Leuze, MM *N. Plaisant*, chevalier de la Légion-d'Honneur, *Henniquiau* et *J.-B. Lotte* se distinguèrent alors sur ce point par un trait d'audace qui mérite d'être rapporté Ils se présentèrent en parlementaires à la première barricade ennemie ; l'officier leur cria sur sa parole d'honneur qu'ils peuvent avancer ; alors M. *Plaisant* le somma de se rendre ; sur son refus ils se retirent , mais aussitôt un coup de canon à mitraille est lâché sur eux à moins de 30 pas ; personne ne fut atteint.

Un autre détachement fut envoyé rue de Notre-Dame-aux-Neiges et petites rues avoisinantes avec la même mission ; ce fut alors qu'on se convainquit que, pendant la nuit, les troupes ennemies s'étaient avancées de nouveau dans ces deux rues de Schaerbeek et de Notre-Dame-aux-Neiges et même dans celles y aboutissant, après avoir réoccupé les maisons de chaque côté sans résistance, et en avoir inhumainement expulsé les habitans en se souillant encore de plusieurs traits de barbarie ; tout y fut en effet pillé ou détruit ; ce fut sur ces deux points que les premiers coups de fusil se firent entendre vers neuf heures sans l'ordre, ou plutôt contre l'ordre du général en chef. Le feu y continua ainsi toute la journée sans autre résultat que de prendre ou reprendre

quelques maisons et de faire une trentaine de victimes.

Toutes ces opérations faites à la vue d'une armée considérable et occupant les positions militaires les plus avantageuses, furent exécutées avec plus de précision et d'ordre que l'on ne pouvait attendre de simples bourgeois, pleins d'ardeur à la vérité, mais sans discipline et n'ayant à leur tête qu'une vingtaine d'anciens militaires.

A dix heures et quelques minutes le canon de l'ennemi commençait à gronder et soutenait le déploiement de sa gauche. Ses nombreux tirailleurs s'étaient déjà avancés sur tout le front du Parc, jusqu'à portée de pistolet de nos retranchemens, lorsqu'au signal donné, un feu général parti de notre ligne, arrêta tout court l'élan factice des Hollandais.

*Kessels* et ses tirailleurs se trouvaient alors sur la plate-forme de l'hôtel de Belle-Vue, où ils étaient venus renforcer Pellabon, avec un autre de ces petits canons de montagne dont nous avons déjà parlé; le feu rapide de cette pièce qui plongeait dans le premier bas-fond du Parc contribua à empêcher l'ennemi de se déployer et lui fit un tort notable. *Kessels* dans ce moment fut blessé au bras par un biscayen.

La maison *Hennessy*, formant la gauche de l'escalier de la Bibliothèque et faisant face à l'hôtel de Belle-Vue et à la maison Benard, était celle qui, par sa position, pouvait nuire davantage au peuple; les grenadiers qui s'y maintenaient depuis trois jours, eussent pu rendre, par un feu bien dirigé, une attaque du Parc du côté de la Place-Royale aussi difficile que dangereuse; mais ils semblaient n'avoir d'autre ordre encore ce jour-là que de défendre

l'approche de l'escalier et de dominer la rue d'Isabelle ; ils se croyaient parfaitement en sûreté sur la plate-forme de cet escalier dont l'intérieur leur paraissait un poste inexpugnable tant que leurs camarades occuperaient toutes les maisons d'alentour , lorsque tout-à coup ils entendirent siffler les balles autour d'eux et virent tomber plusieurs des leurs ; c'étaient nos tirailleurs qui , depuis la veille , s'avançaient de la montagne du Parc en perçant tous les murs intérieurs, et qui venaient enfin de s'introduire dans les greniers de la dernière maison à droite au-dessus même de la tête des soldats. Cette entreprise était si téméraire que les deux braves, dont nous avons déjà parlé comme n'ayant jamais cessé de combattre à ce poste et dont l'un était M. *Bricx*, peintre distingué de Malines , avaient seuls persévéré dans le dessein d'attaquer par là ; ils tuèrent d'abord le premier ennemi qui se présenta à eux dans le haut de la maison , puis, obligés de reculer , ils reçurent des renforts, entre autres les frères *Strons* et le jeune *Devadder* , et tirèrent par toutes les fenêtres sur les grenadiers qui durent s'enfuir. Alors le courageux Malinois parvenu au faite de la maison , attacha , en signe de triomphe , le drapeau brabançon à la lucarne la plus élevée du poste qu'ils venaient de conquérir avec tant d'intrépidité et de bonheur. La maison Hennessy , située en face, dut aussi être évacuée par l'ennemi bientôt après et fut aussitôt occupée par d'autres bourgeois qui montèrent de la rue d'Isabelle. Toute l'ancienne rue Royale se trouva ainsi purgée d'ennemis vers midi ; ce succès était peut-être le plus important ; il permettait à *Mellinet*

de faire manoeuvrer son artillerie sans dangers sur toute la Place-Royale et de s'avancer jusque sur la barricade d'attaque, ce qui n'avait pu se faire jusqu'alors qu'en s'exposant à une mort presque certaine.

La fusillade s'engageait partout et devenait plus nourrie que jamais; les volontaires auxiliaires arrivant sans cesse en plus grand nombre venaient faire le coup de feu et tiraient à tort et à travers dès qu'ils entrevoyaient les arbres du Parc; mais ces coups perdus ne laissaient pas que d'effrayer les troupes qui se voyaient plus pressées que jamais et qui avaient remarqué la veille qu'en général on tirait fort juste. Le feu n'avait pas encore été aussi vif autour du Parc depuis le commencement de la bataille, le fracas de l'artillerie dans cet espace planté d'arbres et resserré entre de hauts bâtimens retentissait avec un redoublement de fureur et suffisait pour faire éclater les vitrages tout autour. 6 nouvelles pièces de canon, attelées de six chevaux chacune, arrivèrent au galop vers dix heures dans la rue Ducale; elles y manoeuvrèrent jusqu'au soir; on les plaçait tantôt sur un point tantôt sur un autre, en face des allées transversales du Parc qu'elles enfilaien continuellement; c'était un nouveau renfort d'artillerie tiré du second Parc de réserve fort de 30 bouches à feu, placé entre le cimetière et le bois de Linthout; on voulait le faire passer pour la grosse artillerie d'Anvers. L'ennemi pouvait juger d'ailleurs, par la violence et la continuité de nos feux, que le peuple devenait de plus en plus nombreux et animé.

Les généraux hollandais sentirent enfin qu'une at-

taque désespérée pouvait seule empêcher le découragement et peut-être la défection de leurs soldats ; ils se hâtèrent donc de faire leurs dispositions et de soutenir leurs tirailleurs déjà engagés sur tout le front de leur ligne de bataille.

A midi un quart, les pelotons d'avant-garde repoussés, s'étant reformés derrière les arbres du Parc, en sortirent brusquement et s'élançèrent de nouveau vers cette Place-Royale si disputée déjà depuis trois jours ; ils étaient soutenus par deux batteries et suivis des colonnes épaisses qui débouchaient par la rue Ducale et la plaine des Palais.

Nous étions préparés à les bien recevoir ; nos milliers de volontaires qui étaient alors sur la Place-Royale et environs brûlaient de combattre corps-à-corps et poussèrent des cris de joie en voyant les masses ennemies s'avancant au pas de course.

Notre droite, dont le centre était appuyé à l'hôtel de Belle-Vue, soutint le choc terrible qui caractérise tout commencement de bataille avec une opiniâtreté qui fut le sûr présage de nos succès futurs. L'ennemi sentait la nécessité de s'emparer de l'hôtel ; il revint plusieurs fois à la charge et deux heures se passèrent à prendre et à abandonner tour-à-tour le peu d'espace qui séparait notre barricade des premiers arbres du Parc voisins de la grille. Plusieurs fois même nos braves, emportés par leur ardeur, gagnèrent ce grillage et se groupèrent derrière les ruines amoncelées qui l'entouraient. C'est en vain que l'ennemi fit avancer de nouveaux renforts d'artillerie et mitrilla sans relâche notre position. L'adresse

de nos canonniers suppléait d'une manière admirable au petit nombre de nos pièces avec lesquelles *Charlier*, *jambe de bois*, et ses camarades se couvrirent de gloire.

L'ennemi ébranlé dans sa troisième attaque et poursuivi de toutes parts par les nôtres, ne dut la pénible conservation du Parc qu'aux forces considérables retranchées dans le fond de la Laitière, son dernier refuge, et dans les trois palais devenus pour lui autant de forteresses qui nous empêchaient de profiter de nos succès. 3,000 hommes de ses meilleurs troupes, engagés à la fois, venaient cependant d'être repoussés et vaincus !

On remarqua dans ce combat que nos volontaires, quoique forts de leur courage, se confiaient principalement dans leurs canonniers à qui ils avaient vu faire des prodiges les jours précédens et que cette idée put seule les décider à attendre avec la patience nécessaire le moment décisif. Quoiqu'indisciplinés et sans chefs pour la plupart, ils surent cette fois garder ce sang-froid et montrer à leurs égaux même cette sorte de déférence obéissante qui échappe souvent à des soldats. Ils se tinrent à couvert laissant librement manoeuvrer l'artillerie.

Mellinet au lieu de faire feu sur l'ennemi, dès qu'il l'aperçut, le laissa sortir du Parc et s'engager dans la direction de la rue Royale ; alors seulement il démasqua ses deux pièces près de la barricade ; sa mitraille enfilait les olonnes et démonta en peu de minutes quatre des pièces hollandaises, et lorsque les ennemis eurent reculé jusques dans le Parc, nos pièces passèrent la barricade et portèrent la mort dans toute la longueur des allées ;

bientôt après les masses ennemies s'étant repliées jusque dans leurs ravins, dans les palais et aux boulevards, *Don Juan* lui-même conduisit une pièce de canon sur la plate-forme de l'hôtel de Belle-Vue, d'où elle plongea dans les massifs et dans les bas-fonds.

L'hôtel de Belle-Vue était toujours défendu par les braves *Pellabon* et *Vereecken* dont nous avons déjà parlé et qui étaient alors renforcés d'une vingtaine d'hommes qui ne les quittèrent plus. Ils avaient passé toute la nuit précédente embusqués sur les toitures pour observer les moindres mouvemens de l'ennemi qui tenta encore plusieurs fois de prendre ce poste par surprise, mais qui fut toujours repoussé. Vers dix heures et demie du soir, entre autres, un officier muni d'une échelle sortit du Parc pour reconnaître si un coup de main était possible; mais au bruit qu'il fit, *Pellabon* et ses braves vinrent se poster sur la terrasse derrière le mur de la cour qui fait face au Parc. L'officier prit alors la fuite et dut se convaincre que toute surprise était là impossible. On crut le reconnoître pour le capitaine des grenadiers *Evenepoel* de Bruxelles.

Pendant les attaques dont nous parlons et qui se répétèrent au moins quatre fois durant la journée du 26, la batterie ennemie placée devant le palais du prince d'Orange et même plus près, canonna si vivement l'hôtel que ses défenseurs craignirent plusieurs fois de le voir s'écrouler sur eux, où que le feu n'y prit et ne le brûlât. Ils soutiennent y avoir ramassé des fusées éteintes, des obus, des grenades, des boulets incendiaires, etc.

*Pellabon* fut bientôt forcé de faire descendre tous ses

braves tirailleurs dans le bas de l'hôtel ; il fit pratiquer des meurtrières dans les portes et les murs , les croisées n'étant plus tenables, et par un feu roulant et continu il contribua chaque fois à refouler l'ennemi dans les ravins du Parc.

Pendant que notre droite était ainsi engagée et victorieuse , des combats partiels ne discontinuaient pas tout le long de notre front de bataille indiqué sur le plan et présentaient un spectacle aussi varié que sanglant.

L'on peut affirmer que, de onze heures du matin jusqu'à la nuit close , on vit se succéder sans interruption sur tout cet espace , cette suite non interrompue de traits d'héroïsme qui devaient assurer notre indépendance et immortaliser les Belges.

Chaque maison occupée par l'ennemi devenait le théâtre d'un combat. Les grenadiers , surtout dans la rue Royale , surpris dans les appartemens, n'avaient souvent d'autre ressource que de se précipiter par les croisées, abandonnant dans leur fuite leurs sacs, bonnets, etc. Il était bizarre de voir , au milieu du feu et du carnage, nos volontaires si diversement vêtus , se couvrir de ces dépouilles.

Nous avons vu qu'avant une heure toute la ligne des maisons de la rue Royale était à nous ; de là nos feux harcelaient sans cesse les colonnes ennemies et les forçaient à des mouvemens vacillans et rétrogrades ; mais , s'apercevant que notre centre était dégarni d'artillerie, (la pièce placée la nuit à la Banque ayant été ramenée à la Place-Royale pour l'attaque décisive de midi) les Hollandais essayèrent trois fois , appuyés de leurs ca-



nons, de balayer la rue, dite montagne du Parc, occupée par notre réserve et qui entretenait notre communication entre nos deux ailes et le quartier-général ; mais ces tentatives ne produisirent d'autre résultat que de gêner les secours prodigués à nos blessés et leur transport dans l'intérieur de la ville.

Notre gauche était évidemment la partie la plus faible de notre ligne ; elle tint cependant tête à l'ennemi, s'avança peu-à-peu dans toutes les maisons par l'intérieur et étendit successivement ses feux, d'un côté jusqu'au quartier-général et de l'autre jusqu'à l'hôtel Torrington où l'on se battait continuellement depuis 24 heures et qui avait été pris et abandonné plusieurs fois par nos tirailleurs.

Un peu après onze heures des colonnes d'une noire fumée s'élevant par un temps calme et serein dans le haut de la ville couvrirent et dominèrent celle qui enveloppait toujours le Parc et le champ de bataille ; bientôt des flammes parurent vers la gauche du Parc et tourbillonnèrent dans les airs ; cet incendie était étendu et effrayant, on l'apercevait de tous les points de la ville ; personne ne douta, pas même les combattans, que les bourgeois avaient enfin reçu l'ordre de mettre le feu au palais des Etats-Généraux pour en déloger les troupes et l'on en était venu au point d'approuver ce seul et dernier moyen, cette ressource désespérée, tant l'on était alors furieux et exaspéré ! On entendait le peuple s'écrier : *On a raison, on a bien fait ; il faut les brûler aussi comme ils ont fait au manège et au boulevards !* On ne songeait qu'à la vengeance, on se réjouissait

même sans s'inquiéter de l'embrasement et de la ruine du plus beau palais de Bruxelles !

D'un autre côté on afficha le rapport suivant, répété par les journaux et daté de dix heures du matin qui confirmait cette erreur en rendant seulement les Hollandais auteurs de l'incendie. ( *V. ci-après*, n° 4. )

L'on s'aperçut bientôt que ce n'était pas le palais qui brûlait, mais bien le vaste et bel hôtel Torrington, l'un des monumens de Bruxelles, qui y est attenant et les bâtimens voisins, tel que celui ou était établie la succursale de la secrétairie d'état, la maison Cirez, les édifices et écuries bâties sur les derrières, etc.; tout cela fut complètement consumé sans qu'on pût même sauver aucune partie du mobilier; il ne pouvait être question d'y porter des secours, les balles des tirailleurs bourgeois et militaires qui se croisaient sans cesse de toutes parts sur ce point, y mettaient bon ordre; l'incendie ne s'éteignit que dans la nuit; les uns ont dit que le feu y avait été mis par les Hollandais pour en déloger les nôtres qui de là fusillaient sans cesse le palais des Etats-Généraux; d'autres au contraire ont assuré que M. le comte Vandermeeren, ne pouvant parvenir jusqu'au palais, avait fait brûler le bâtiment le plus proche pour que le feu s'y communiquât; si cette dernière version est la vraie, il ne réussit pas; les soldats parvinrent à préserver le Palais et tous les efforts tentés jusqu'au soir pour l'incendier échouèrent constamment; nous verrons bientôt qu'il en fut de même de l'autre côté du Parc en face, à l'égard du palais du roi. L'hôtel Torrington appartient maintenant à M. *Paulée* de Douai; le dommage y fut évalué à plus de 200,000 florins.

Vers midi un corps de Bruxellois et d'auxiliaires, parmi lesquels se trouvaient les volontaires de Gosselies, commandés par M. *Vandam*, formant un total d'environ 400 hommes armés, sortit par la porte de Halle et, quoique n'ayant aucun ordre, voulut essayer une diversion sur les derrières de l'ennemi; ils rencontrèrent bientôt le détachement des volontaires de Charleroy, commandé par M. *Fafschamps*, se joignirent à lui et faisant un grand détour par Ixelles, ils y commencèrent leur fusillade, pénétrèrent jusqu'au faubourg de Namur et inquiétèrent tellement les troupes qui se croyaient là à l'abri de toute attaque, et qui cependant furent surprises à l'improviste et ignoraient le nombre des assaillans, qu'elles se replièrent à l'instant sur le boulevard de Waterloo. On tira sur elles des hauteurs extérieures, mais on ne pouvait les forcer dans cette position, surtout tant qu'elles seraient maîtresses de la porte de Namur; la cavalerie d'ailleurs tenait la campagne et harcelait sans cesse notre détachement. Nos braves, au milieu desquels se distinguèrent MM. *Louis Pourbaix*, ancien trompette-major, *Achille Considérant*, ancien chévau-léger, *Auguste Château*, 1<sup>er</sup> lieutenant, *Ruoloux*, 2<sup>m</sup>e lieutenant, *Tassier*, simple volontaire, mais ancien capitaine des hussards Chamborans, *Migan*, ancien sergent de la vieille garde et tant d'autres, eurent la gloire, par cette expédition audacieuse où fourmillèrent les traits d'héroïsme et de bravoure, de contenir et d'épouvanter l'ennemi jusqu'à la nuit tombante; ils se retirèrent alors victorieux après n'avoir perdu que 3 hommes; les Hollandais eurent plus de 20 tués ou blessés. Il est hors de doute

que cette attaque hasardeuse et téméraire contribua à influencer sur la détermination du Prince et sur le succès décisif du lendemain. Les troupes se croyaient cernées de toutes parts.

Mais dans l'état des choses et de la bataille, il fallait des diversions plus efficaces pour paralyser les efforts que l'ennemi, concentré dans le Parc et la rue Ducalé, tentait continuellement sur la Place-Royale, et qui nous empêchaient d'enlever nos blessés; c'était au centre qu'une attaque devenait urgente pour nous faire atteindre ce but. La présence du général en chef à l'une des croisées de la maison de M. Van Hulthem formant l'angle de droite de la montagne du Parc, en avant de la dernière barricade, au moment où le courageux *Adolphe Pinet* arborait les couleurs nationales au sommet du toit de la même maison, excita le plus vif enthousiasme parmi nos volontaires. Dès que l'ennemi vit ce qui se passait et se préparait, il fit redoubler le feu de son artillerie, placée au centre du Parc et dans la rue Ducalé; une pluie de mitraille, de boulets et même d'obus, dit-on, tomba alors sur le quartier-général et sur les environs. Ce fut dans ce moment critique qu'un autre drapeau fut accroché à la grille du Parc, parut même un instant arboré plus loin sur un groupe de marbre et qu'un peloton de nos volontaires, ayant un instant franchi la haie sur ce point, obligea l'ennemi à se retirer et à se retrancher de nouveau dans les massifs et dans les ravins, où les averses répétées des jours précédens le forçaient à manœuvrer dans la fange.

L'acharnement du peuple était devenu si grand

dans ces attaques qu'il songeait aux moyens les plus extravagans et les plus impraticables; on parlait de lancer avec les pompes de l'huile de vitriol, de la térébenthine, etc., pour en arroser les arbres du Parc, d'y mettre ensuite le feu et de brûler ainsi les Hollandais dans leur repaire; des détachemens partirent même pour aller forcer les pompiers à amener les pompes et à s'occuper de cette manœuvre! on voulait prendre le Palais du roi d'assaut et porter ensuite les canons sur les toits pour de là foudroyer perpendiculairement les bas-fonds du Parc; on s'écriait : *Qu'il pleuvait comme à Waterloo, qu'on voyait donc bien que le canon attirait l'orage!* Le peuple était ivre de poudre et de colère, et se portait toujours en avant avec mépris de la mort. Un plus grand nombre de maisons que les jours précédens furent encore abandonnées, saccagées et criblées de mitraille et de boulets; le nombre de brancards qui transportaient nos blessés était doublé; on les rencontrait dans les rues où ces malheureux criaient encore : *Vive la liberté! mort aux Hollandais!*

Cependant tous ces succès n'étaient point encore décisifs, et pour obtenir dans cette journée des résultats positifs, il importait d'organiser d'autres diversions pour soutenir les vaillans efforts faits jusqu'alors par le général Mellinet à la Place-Royale.

Une attaque par la rue Verte, sur les derrières des Palais, fut disposée et confiée à M. de Culhat, qui venait d'arriver au quartier-général pour offrir ses services; 200 hommes furent mis à sa disposition et l'extrême gauche de l'ennemi assaillie avec vigueur, fut délogée des cours et jardins qu'elle occupait.

Les attaques des deux partis étaient continuelles aux environs de la Place-Royale depuis onze heures du matin ; les soldats étaient souvent refoulés dans le Parc ; mais quand on osait alors les approcher, des feux terribles de peloton et de mitraille écrasaient les vainqueurs et les forçaient de reculer à leur tour, et si les troupes, de leur côté, surtout celles de la garde qui conservaient toujours leur ordre et leurs rangs ; se hasardaient à sortir du Parc et à paraître sur la plaine des Palais, elles étaient foudroyées à l'instant ; les autres forces de l'ennemi étaient concentrées dans les Palais et dans quelques maisons voisines qu'elles occupaient encore et d'où elles écarteraient à coups de fusil tout ce qui osait s'approcher. Le carnage était grand de part et d'autre, car il était impossible de contenir le peuple et surtout les auxiliaires nouvellement arrivés du pays wallon et du borinage, qui craignaient de ne pas avoir part à la victoire. Les chefs eux-mêmes, animés d'une ardeur téméraire et qui voulaient en finir à tout prix, parlaient de marcher à l'assaut des Palais. L'enthousiasme empêchait de se concerter. A chaque instant de petites troupes se jetaient sur le Parc et sur les derrières du Palais du roi d'où elles revenaient bientôt grandement diminuées ; le désavantage était encore plus grand pour les bourgeois au milieu des postes de l'armée que pour l'armée quand elle attaquait la Place-Royale !

Il était près de quatre heures ; les soldats venaient encore une fois de reprendre leurs positions dans le Parc ; ce succès avait électrisé les nombreux spectateurs ; il y eut un élan subit et de toutes parts on se précipita sur le Parc ; les volontaires de *Nivelles* parmi lesquels

se trouvaient deux femmes , les nommées *Grégoire* et *Marchand* , ceux de *Wavre* , de *Binch* , de *Tournay* et une foule d'autres y pénétrèrent toujours en désordre ; on prit un caisson et deux avant-trains, mais nous fîmes alors une perte irréparable ; le brave baron de *Fellner* , adjudant du général en chef , arrivé près du Parc , essayait l'épée à la main , de mettre un peu d'ordre dans la foule qui l'entourait et de la conduire , par pelotons d'attaque réguliers formés sous la mitraille , à l'abordage des bas-fonds qu'il voulait emporter à la baïonnette , lorsqu'il tomba blessé à mort ! Il expira peu après. Presqu'au même instant tomba aussi , grièvement blessé , le brave docteur *Feigneaux* qui avait passé les quatre jours au combat et les trois nuits aux ambulances près des blessés ! Là mourut aussi le dernier des quatre jeunes gens de Gosselies nommé *Duray* , dont le cinquième frère servait dans la garde hollandaise et qui se firent tous tuer pour effacer , s'il se pouvait , la tache que , selon eux , cette circonstance imprimait à leur nom ! Une foule d'autres braves arrosèrent alors de leur sang les lauriers dont ils se couvrirent ; nous nous réservons d'en donner ailleurs la nomenclature complète ; elle suffira seule pour immortaliser leur mémoire ! mais ils ne succombèrent , ni sans gloire , ni sans vengeance ; les cadavres ennemis l'attestaient et jonchaient les abords du Parc.

La perte de *Fellner* et le carnage qui éclaircissait les groupes de nos volontaires , augmentèrent encore le désordre parmi eux ; ils abandonnèrent bientôt le Parc et reprirent leurs anciennes positions toujours menaçantes à la vérité et d'où partait un feu continu.

Alors l'ennemi s'étant aperçu combien nos mouvemens irréguliers et désordonnés nous empêchaient d'envelopper les ravins du Parc , étendit ses colonnes en bataille dans l'allée qui fait face au Palais du roi et prit toutes les mesures nécessaires pour neutraliser les efforts et les courses de nos tirailleurs qui ne renonçaient pas à l'attaque de ces positions.

Un peu après cinq heures , une dernière tentative à laquelle la nuit seule vint mettre un terme , fut entreprise par la barricade du centre , de concert avec le général *Mellinet*.

Le général en chef ordonna à *Kessels* d'abandonner pour un moment le commandement de sa batterie sur la Place-Royale et de se mettre à la tête de tous les hommes de bonne volonté qu'il pourrait réunir , pour s'emparer des caissons et canons que l'on voyait abandonnés par l'ennemi à l'entrée du Parc , en lui recommandant d'allier , dans cette entreprise périlleuse , la prudence au courage et d'opérer ensuite , à la tête de sa colonne , une attaque dans le centre du Parc ; il fit venir à cet effet du Treurenberg la pièce de canon qui s'y trouvait depuis le matin et concentra sur le haut de la Montagne du Parc un noyau de gens décidés.

Le mouvement s'effectua avec toute la rapidité qu'on devait attendre de nos volontaires , mais aussi avec absence de précision et d'ensemble. Personne ne voulait attendre le soutien indispensable de la bouche à feu qui tarda à arriver à cause des barricades qu'elle devait traverser. Le capitaine *Bouchez* et l'infatigable *Kessels* à la tête d'un très-petit nombre de volontaires qui ne se



distinguaient pas toujours par la subordination , mirent en fuite les tirailleurs hollandais qui bordaient la grille en face de la Montagne du Parc , franchirent de nouveau la haie et arrivèrent jusqu'à portée de pistolet des bataillons ennemis , masqués derrière le taillis et disposés pour les entourer ; mais nous avions perdu beaucoup de monde, et *Kessels* s'aperçut qu'il était resté seul dans le Parc ; alors mettant son chapeau sur sa baïonnette il courut rapidement vers la place de Louvain où il parvint à réunir quelques renforts à la tête desquels il rentra dans le Parc ; abandonné de nouveau il y resta encore seul plus d'une heure et demie en tirailleur et tua plusieurs ennemis ; enfin ses cartouches étant épuisées et ayant reçu dans ses habits plusieurs balles qui l'avaient effleuré , il rentra au quartier-général d'où tout l'état-major avait été témoin de sa conduite ! Il fallut donc s'arrêter et borner là nos succès ; mais on avait imposé à l'ennemi et le détachement de *Kessels* avait ramené en triomphe au quartier-général , à travers une grêle de balles , deux avant-trains hollandais et leurs caissons chargés d'obus et de fusées , *M. Duchemin*, volontaire de Namur se signala particulièrement dans cette affaire à laquelle prirent part MM. les majors *Palmaert* et *Vandermeeren* ; mais ce dernier ne put engager à le suivre les volontaires qu'il commandait à notre gauche en avant du Treurenberg.

La batterie d'obusiers toujours placée en dehors de l'enceinte de la ville , derrière le palais du prince d'Orange et qui , depuis trente-six heures , semblait muette, tonna de nouveau vers midi et bombardâ Bruxelles une seconde fois. Une soixantaine d'obus tombèrent et éclatèrent sur la ville , mais sans faire de grands dommages

et n'allumèrent aucun incendie ; ce ne fut qu'à la nuit qu'on s'aperçut de ce second bombardement, ignoré surtout des combattans ; les obus tombaient toujours dans le même rayon que l'avant-veille ; nous avons dit que les bureaux du journal *le Courrier des Pays-Bas* en occupaient le centre ; la plupart éclatèrent dans les environs et très près des ateliers ; il était évident que c'était une direction donnée et que le but de ce second parricide était de mettre, non l'effroi, mais le feu dans la ville.

On avait vu, dès le matin, que l'ennemi avait établi une forte batterie sur la hauteur à gauche d'Etterbeck, un peu à côté du cimetière ; cette position dominait même le haut de la ville ; on supposait que c'était la grosse artillerie d'Anvers qui venait enfin d'arriver et dont on faisait un épouvantail depuis deux jours, on s'attendait à en être foudroyé ; on disait que le nouveau pont, jeté pendant la nuit par les Hollandais sur le mur d'enceinte en face de la place d'Orange et construit avec les croisées arrachées aux maisons voisines, devait servir à l'entrée de cette artillerie en ville ; mais on se trompa ; cette batterie prétendue ne tira pas un coup de canon et n'était qu'un détachement du Parc de réserve qui fournit des renforts et des munitions toute la journée aux pièces en position au Parc, dans la rue Ducale et les environs.

D'après ce qui précède l'on peut aisément concevoir que ce quatrième jour de la bataille fut le plus meurtrier et celui où nos patriotes montrèrent le plus d'acharnement et de mépris de la mort ; pendant toute la journée et surtout, lors des attaques faites à dix heures, à midi, à trois heures et à cinq heures et demie, la

pluie de balles, de boulets, de biscayens et enfin d'obus n'e cessà de tomber sur toute la ville ; de nouveaux désastres s'accumulèrent ; quelques malheureux bien tranquilles à l'extrémité opposée au champ de bataille furent tués ou blessés !

Nous venons de voir que quatre attaques principales et bien distinctes avaient été tentées contre le Parc dans ce quatrième jour, toutes soutenues par le feu des tirailleurs de nos ailes, par la mitraille de notre artillerie placée aux 3 barricades avancées, par le feu des croisées de toutes les maisons de la rue Royale et autres occupées par nous, et toutes quatre commandées par des chefs intrépides, toujours les premiers au feu, M. *Van Halen*, *Palmaert Vandermeeren*, *Parent*, *Mellinet*, *Fellner*, etc., et que ces attaques faites toujours sans ensemble et avec peu d'ordre n'eurent jamais un succès marqué ; nos tirailleurs entraient facilement dans le Parc, au nombre de 20, 40 ou même 60 à la fois de chaque côté, y plantaient un drapeau, s'y embusquaient derrière les premiers arbres, ne voyaient d'abord aucun ennemi et même y conduisirent deux fois une de nos pièces ; mais quand ils faisaient un pas de plus, des feux de peloton bien nourris et la mitraille lâchée de près les forçaient à l'instant de se replier sur nos 3 barricades avec perte de bon nombre des leurs.

Ce genre de guerre qui durait depuis quatre jours entiers sans résultat, convainquit enfin les bourgeois et leurs chefs que le Parc, ainsi occupé et défendu par les troupes, était une position inexpugnable pour des tirailleurs et qu'on ne pourrait jamais l'emporter qu'à la

baïonnette, à la Napoléon, par des attaques en colonnes serrées et en essayant de sang-froid les premiers feux; on renonça donc pour le lendemain à recommencer la lutte de cette manière; s'il fallait encore verser du sang on voulait l'utiliser au moins et surtout abrégér ce trop long combat; nul doute que la journée du 27 eût été plus sanglante que jamais s'il avait encore fallu se battre; nos chefs prenaient toutes leurs mesures; ils voyaient s'accroître à chaque instant le nombre des auxiliaires volontaires; ils avaient été témoins dans ce quatrième jour, de leur redoublement de courage, d'acharnement et de haine; ils devaient donc concevoir l'espoir fondé d'établir parmi eux un peu d'ordre et de discipline; dès lors le triomphe était assuré et prochain; rien n'était négligé à cet égard et le feu avait à peine cessé qu'on s'aperçut de cette décision de nos chefs.

Ce fut à la dernière attaque du soir, et lorsqu'on avait résolu de ne plus rien ménager, que notre pièce placée près de la maison *Benard* à la balustrade, canonna surtout le palais du roi et le sillonna de ses boulets; on peut juger par les traces de l'adresse de nos pointeurs qui rasaient la façade entière à la hauteur des différens étages et en écartaient les tirailleurs ennemis qui s'y étaient embusqués; les arbres mutilés du Parc attestèrent aussi comment nos balles et notre mitraille, sifflant à travers les massifs, allaient frapper les colonnes plus éloignées et les réserves de la rue Ducale où les vitres et jalousies des croisées furent souvent atteintes et percées de balles, surtout dans ce quatrième jour.

Vers cinq heures le feu était le plus terrible; les soldats ennemis lassés et démoralisés, feignaient des blessures pour pouvoir se retirer sur les derrières; ils avouaient à leurs hôtes des boulevards qu'ils perdaient tout-à-fait courage, qu'ils ne se battraient plus le lendemain, qu'il, seraient encore vaincus et repoussés fussent-ils le double plus nombreux; ils refusaient l'argent qu'on leur offrait pour le superflu de leur pain, disant qu'il ne fallait pas d'argent quand on allait périr! Les Belges surtout auraient déserté, à tout prix, s'ils avaient dû encore se battre un seul jour; ils ajoutaient qu'ils ne tenaient plus que les palais, qu'ils étaient forcés d'abandonner, l'une après l'autre, toutes les maisons qu'ils occupaient depuis 4 jours, pour se réfugier dans les fonds du Parc, et que c'était pendant ce court trajet que les inévitables balles des bourgeois venaient leur donner la mort; qu'enfin le feu de notre mitraille commençait à pénétrer même dans ces ravins dont la position n'était plus tenable.

A la nuit tombante les restes de l'incendie de l'hôtel Torrington éclairaient une partie du champ de bataille sur notre gauche, lorsque tout-à-coup des flammes parurent de l'autre côté du Parc sur notre droite. C'était très près du palais du roi; on ne douta pas qu'il ne fut en feu; le bruit s'en répandit d'abord par toute la ville, et loin de déplorer cette perte, on s'en applaudit encore pourvu que, par ce moyen extrême, on parvint à chasser les Hollandais.

Il paraît en effet que nos chefs s'étaient enfin décidés à cette dernière mesure, ou que du moins ils voulaient

incendier les maisons voisines pour prouver leur détermination à l'ennemi ; mais on ne pouvait approcher du corps des bâtimens du palais trop bien défendus de toutes parts ; on ne pouvait y mettre le feu que par communication.

Les maisons à droite et qui lient le palais à l'hôtel de *Belle-Vue*, placées au milieu des feux croisés des combattans, n'avaient cependant que peu souffert depuis 4 jours ; des partisans de chaque armée les avaient successivement prises et abandonnées. Les habitans des deux premières, dont l'une était occupée par M. *Lusada*, les avaient délaissées ; mais M. *de Latour*, propriétaire de la troisième, n'avait pas voulu fuir, malgré l'extrême danger qu'il courait sans cesse. Vers 6 heures du soir quelques hommes du peuple pénètrent chez lui par les toits ou par des fenêtres donnant sur le Borgendal. Un jeune wallon se présente une torche à la main ; surpris de trouver encore du monde dans cette demeure, il signifie à M. *de Latour* qu'il a l'ordre de la brûler à l'instant pour parvenir à incendier ainsi le palais du roi ; il lui enjoint de se sauver et, aidé de ses compagnons, il se met à l'œuvre ; mais M. *de Latour* conservant toute sa présence d'esprit, lui fait froidement remarquer qu'il est encore trop loin du palais et qu'il manquera son but s'il n'allume l'incendie de plus près ; ces hommes regardent, en tombent d'accord, et ne mettent le feu qu'à la maison suivante ; elle fut totalement consumée avec une habitation voisine et toutes leurs dépendances ; le feu atteignit le palais vers 9 heures, mais il s'y arrêta ; les murs hauts, épais et sans aucune ouverture, résistèrent

aux flammes comme l'avaient fait ceux du palais des États-Généraux le matin ; ce fut un nouveau dommage inutile.

Cet incendie dura jusqu'à minuit ; il éclairait tout l'espace qui séparait les combattans ; personne ne songeait à y porter secours parce que les balles sifflaient sans cesse dans les flammes ; on l'apercevait au loin de tous les points de la ville et il offrait un spectacle terrible ; une large colonne de feu s'élançait vers le ciel, le calme de l'atmosphère lui permettait de monter presque sans fumée à une hauteur considérable ; à chaque plancher qui s'écroulait, à chaque pan de mur qui tombait, une innombrable quantité d'étincelles jaillissaient en gerbe dans les airs. A 10 heures le feu était dans sa plus grande force ; on voyait sur la plaine des palais comme en plein jour, on distinguait tous les groupes qui enlevaient les blessés ; on pouvait compter les arbres du Parc ; les craquemens de la charpente et la chute des débris enflammés s'entendaient à une grande distance. C'était l'image d'un volcan ! Ce ne fut guères que le lendemain, lorsqu'on pût aller visiter ces ruines encore fumantes, que l'on s'aperçut que ce n'était point le palais du roi qui était détruit.

On a dit et imprimé que ce fut *Charlier, jambe de bois*, qui mit le feu à ces maisons avec des boulets rouges lancés de l'angle de la rue Verte et même d'un lieu d'où il ne pouvait les apercevoir ; c'est une fable ; on tenta bien de rougir des boulets, mais on ne s'en servit pas.

Les Bruxellois brûlaient donc leur ville plutôt que d'y souffrir les Hollandais ! L'acharnement qui augmente

toujours à l'aspect des flammes était si grand dans cette dernière soirée, que l'obscurité même ne mit pas fin au combat; après la cessation des attaques sérieuses, le feu des tirailleurs continua à la lueur des incendies et ne cessa tout-à-fait que vers deux heures du matin avec le tocsin; on se préparait de notre côté à recommencer le combat au point du jour et plus vivement que jamais; la générale battit dans toutes les rues de huit heures du soir à minuit; les uns disaient que les ennemis abandonnaient la ville et qu'il fallait les poursuivre, les autres qu'ils allaient attaquer pendant la nuit à la lueur des flammes et qu'il fallait voler au secours de nos braves; une foule de volontaires se portait sans cesse en renfort vers le haut de la ville et entretenait la fusillade.

Le prince *Frédéric*, spectateur éloigné de ces désastres, avait demandé le matin quel était l'incendie qu'il apercevait; on lui avait répondu que les bourgeois venaient de mettre le feu au palais des États-Généraux pour en chasser les troupes! Il fit la même question le soir; on lui dit alors que le peuple brûlait le Palais du roi dans le même but! on assure que des larmes parurent dans ses yeux, qu'il sentit dans ce moment tout l'opprobre qui allait ternir à jamais l'honneur de son nom et qu'il prit alors seulement la résolution définitive de la retraite; nous ne garantissons pas ces faits qui ont dû se passer près de la porte de Louvain, mais toujours est-il vrai que ces deux tentatives désespérées du peuple devaient lui ôter tout espoir de conciliation et influencer grandement sur ses résolutions. On dit aussi qu'il criait à ses



aides-de-camp qui partaient au galop pour le Parc : *Que les soldats tiennent ferme, les croix ne leur manqueront pas!* et qu'un Belge prisonnier qui l'entendit osa lui répondre : *Prince, si vous voulez récompenser la valeur, mettez vos croix dans vos canons et envoyez-les aux Belges au lieu de mitraille!*

La nuit seule mit un terme, comme nous l'avons vu, aux attaques principales contre le Parc; on n'avait eu ni le temps, ni les moyens de transporter et de secourir nos braves blessés; on s'en occupa toute la nuit, et pas un seul ne fut abandonné ni oublié; on parla à la vérité de quelques accidens arrivés aux brancards dans les transports faits sous les yeux et sous les balles de l'ennemi! Le général en chef ne trouvait pas même un moment pour rendre compte de nos opérations au Gouvernement provisoire qui ne dut s'apercevoir qu'à la vivacité de nos feux que le courage de nos volontaires répondait à l'attitude énergique qu'il avait prise.

Quatorze cents et quelques coups de canon, à boulets, à obus et à mitraille avaient retenti dans Bruxelles, pendant cette quatrième et dernière journée de la bataille; quant au nombre de cartouches consommées, il est incalculable; il faudrait compter peut-être par centaines de mille! nous eûmes plus de 200 hommes hors de combat; on évalua la perte de l'ennemi au triple; 30 à 40 maisons avaient encore été pillées ou dévastées et plusieurs brûlées! et après tant d'efforts, de sang et de malheurs, aucun résultat marquant n'avait été obtenu; les deux partis en présence conservaient à huit heures du soir, à très-peu de chose près, le même aspect

et les mêmes positions que la veille et que les deux jours antérieurs, et Bruxelles offrait la même apparence sous tous les rapports. Personne ne s'attendait à la retraite si prochaine de nos ennemis, mais on avait confiance dans une victoire qu'on regardait comme certaine; l'arrivée continuelle des volontaires rendait le reste de la ville un peu plus animé que les autres nuits; ils étaient logés alors chez les bourgeois où ils étaient fêtés et accueillis; les nouvelles qu'ils apportaient, les renforts nouveaux qu'ils annonçaient exaltaient toutes les têtes et prouvaient que la Belgique se levait en masse contre ses oppresseurs; leur courage était évident; il était plus difficile de le contenir que de l'exciter; tous ces gens voulaient courir au feu. Ceux qui avaient passé aux environs d'Anvers, de Gand, Malines, Alost et Termonde rapportaient que ces villes déjà encombrées de blessés ne renfermaient que des soldats découragés, démoralisés, la plupart belges et qui refusaient de marcher sur Bruxelles. Enfin avec un peu de temps, d'ordre, de subordination et quelques canons de plus, les Hollandais allaient être irrévocablement vaincus et chassés de Bruxelles par la force.

Dans la matinée, le peuple toujours soupçonneux et défiant à l'excès se réunit en groupes et fit mine de vouloir piller les hôtels de plusieurs ambassadeurs. L'agent général y courut, fit afficher l'ordre suivant sur la porte du consulat suisse (*V. ci-après pièce n° 5.*); et plus tard, après l'évacuation, celui ci-dessous (*V. pièce n° 6*), sur les portes des ambassadeurs d'Autriche, d'Angleterre et d'Espagne, plus particulièrement menacés.

ces mesures eurent un plein succès, et les hôtels ainsi placés sous la sauve-garde de la bourgeoisie furent respectés, après avoir couru de très grands dangers.

Les journaux qui, ce jour-là, furent distribués dans la soirée, apprirent que le Gouvernement provisoire venait de recevoir 450,000 florins, sans dire de qui, et que 168 barils de poudre et 36 bouches à feu nous arrivaient d'Ath qui venait de se rendre; ils contenaient aussi l'adresse des États-Généraux, la réponse du roi, le discours de M. de Gerlache, etc., sous les dates des 21 et 22. ( *V. ci-dessus, page 249.* ) Ces monumens de dérision et d'ineptie arrivant au milieu de nous, en même temps que les obus hollandais, contribuèrent à entretenir, à exalter l'irritation déjà extrême, à faire oublier toute lassitude, à écarter tout découragement, à confirmer dans toutes les âmes la résolution de vaincre ou de mourir.

La soirée et la nuit se passèrent à renforcer nos travaux d'attaque et de défense. La montagne du Parc était destinée par l'expérience à devenir le point principal de nos opérations offensives; elle fut mise en état d'appuyer un coup décisif; M. *Kessels* y trouva l'occasion de prouver son zèle habituel dans l'exécution de nos ouvrages sur ce point central de notre ligne; il fut chargé de construire, tout au sommet, et en avant de la barricade avancée, une autre barricade en demi-lune, très-élevée, et qui s'appuyait contre la grille même, afin de pouvoir faire agir l'artillerie à droite et à gauche sur toute la rue Royale, *Kessels*, quoique secondé par un bien petit nombre d'ouvriers, y travailla toute la nuit et

avait achevé et consolidé son ouvrage avant la retraite de l'ennemi.

Le général Mellinet de son côté disposa tout pour la défense de la Place-Royale.

Sur tout le front de notre extrême gauche, vers la porte de Schaerbeek et le boulevard, M. *Desgalets*, commandant alors le 1<sup>er</sup> corps franc, joint aux volontaires de Louvain et de Leuze, complétait notre ligne de défense et la sûreté des diverses positions que nous avions reprises de ce côté dans la journée.

Ainsi vers le soir notre front de bataille qui entourait et menaçait le Parc, formait un demi-cercle partant de l'hôtel Torrington, alors en flammes depuis le matin, et s'étendait tout le long de la rue Royale jusqu'à l'hôtel de Belle-Vue; de là il se prolongeait vers la rue Verte par les maisons contiguës aux cours des Palais dont les derrières étaient également en feu; ces deux vastes embrâsemens aux deux extrémités du Parc menaçaient sans cesse de réduire en cendre le plus beau et le plus riche quartier de la ville. Le corps des pompiers réorganisé depuis peu et qui, en tant de circonstances, à rendu à Bruxelles les plus utiles services, se dévoua encore en cette occasion; quelques-uns de ces braves coururent les plus grands dangers en cherchant à maîtriser le feu de notre côté et échappèrent comme par miracle à la fusillade de l'ennemi. Ce fut surtout à la lueur des flammes que l'on put s'occuper de part et d'autres à ramasser les blessés et à emporter les morts.

Tandis que ces événemens se passaient en ville, une compagnie franche de volontaires se préparait à marcher

pendant la nuit à l'extérieur et à contribuer, sans le savoir, à un coup de main qu'une poignée de gens dévoués devait tenter sur le quartier-général du prince ennemi.

Après les fatigues d'une journée qui marquera dans nos fastes, on ne pouvait s'attendre à réunir à nos avant-postes, des gardes plus nombreuses que celles des nuits précédentes. On fut obligé, comme la veille, de rentrer tous nos canons dans l'intérieur des barricades pour les préserver d'un coup de main. Le quartier-général de *Don Juan*, à cent pas de l'ennemi, n'était séparé du Parc que par de faibles jalousies; quelques officiers dévoués, parmi lesquels on comptait MM. *Trumper*, *Jalheau*, *Goffin*, etc., et le peu de monde qui travaillait avec *Kessels*, composaient toutes les forces à opposer à une surprise nocturne.

En général l'aspect de Bruxelles, pendant ce dernier jour, n'était plus aussi morne, aussi désert; la certitude d'une victoire prochaine faisait sortir les habitans de leurs retraites; le mouvement renaissait, les étrangers arrivaient sans cesse et tout se précipitait vers l'ennemi. Les dames mêmes paraissaient aux ambulances, les maisons étaient ouvertes, tous les secours étaient prodigués aux blessés; partout on faisait des cartouches, des gargousses, de la mitraille! Les femmes du peuple portaient du pain, des vivres et des munitions à leurs époux, à leurs fils qui combattaient, pour les empêcher de quitter le champ de bataille, comme les jours précédens; Bruxelles était devenu à la fois un vaste hôpital et un inépuisable arsenal, et cette populace, dont on craignait le pillage, ne commit pas le moindre désordre et se trou-

vait presque entière devant l'ennemi. La journée du 26 septembre 1830 sera sans doute la plus mémorable, la plus glorieuse des annales bruxelloises.

PIECES PUBLIÉES A BRUXELLES LE 26 SEPTEMBRE 1830.

## N° 1.

### GOVERNEMENT PROVISOIRE.

Vu l'absence de toute autorité, tant à Bruxelles que *dans la plupart des villes et des communes de la Belgique* ;

Considérant que, dans les circonstances actuelles, un centre général d'opérations est le seul moyen de vaincre nos ennemis et de faire triompher la cause du peuple belge.

Le gouvernement provisoire demeure constitué de la manière suivante :

MM. le baron VANDERLINDEN D'HOOGVORST ; CH. ROGIER ;  
le comte FÉLIX DE MÉRODE ; GENDEBIEN ; S. VANDEWEYER,  
JOLLY ; J. VANDERLINDEN, trésorier ; BON F. DE COPPIN, J.  
NICOLAY, *secrétaires*.

Bruxelles, le 26 septembre 1830.

Suivent les signatures.

## N° 2.

### ARRÊTÉ.

Le gouvernement provisoire, vu la requête présentée par MM. Engler, Messel-Blissett, Matthieu - Moeremans, Rahlenbeek, Michiels et autres négocians recommandables de Bruxelles, sur l'impossibilité où se trouve le commerce d'encaisser aucun effet et de remplir les formalités exigées par la loi en cas de non paiement à leur échéance.

Reconnaissant l'urgence des mesures réclamées par le commerce, dans les circonstances actuelles.

Proroge de 25 jours l'échéance de tous les effets de commerce sur la place de Bruxelles, créés antérieurement à la date de ce jour.

La présente ordonnance sera exécutoire à partir du 28 du présent mois de septembre jusqu'à révocation ultérieure.

Mêmes date et signatures.

### N° 3

## PROCLAMATION.

Braves militaires belges! depuis trop long-temps vous êtes sacrifiés à la jalousie des Hollandais qui, non contents de s'emparer de tous les grades, saisissent toutes les occasions de vous humilier et de vous maltraiter. Ce régime odieux de partialité et d'injustices de toute espèce qu'ils ont fait peser sur la Belgique ne vous a que trop long-temps opprimés. Braves soldats! le moment est venu de délivrer notre patrie du joug que fait peser sur nous cette nation dégénéérée. Ils ont donné eux-mêmes le signal de la séparation.

Le sang belge a coulé; il coule encore par les ordres de celui qui a reçu vos sermens; cette effusion d'un sang généreux a rompu tous liens; les Belges sont déliés. Nous les devons de tout serment.

*Que tous les Hollandais qui sont dans vos rangs en soient et rentrent dans leurs foyers; la nation belge est assez forte et trop généreuse pour user de représailles.*

Braves soldats! continuez de vous ranger sous nos drapeaux; le nom de Belge ne sera plus un motif d'injustice, il deviendra un titre de gloire.

Mêmes date et signatures.

N<sup>o</sup> 4.

## RAPPORT.

« L'attaque générale du Parc disposée dans cette matinée par le commandant en chef, est commencée avec une telle vigueur que le combat le plus sanglant s'engage, en ce moment dix heures, dans les maisons qui entourent le Parc. Les boulets, les bombes et les obus volent de tous côtés.

L'ennemi abandonne les maisons et fuit vers le centre du Parc. Il vient de mettre le feu aux beaux bâtimens des États-Généraux avant de les évacuer.

Le comte *Vandermeeren* dirige l'attaque des maisons de la gauche du Parc ; le jeune commandant *Parent*, élève de l'école polytechnique de Paris, qui jouit de toute la confiance du général en chef, commande une batterie de deux pièces qui enfile déjà celle de l'ennemi placée au palais du prince d'Orange

Le commandant en chef qui parcourt sous le feu toute la ligne, doit se trouver en ce moment au com de la Montagne du Parc où les tirailleurs, sous les ordres du capitaine Bouchez, ancien officier de l'armée française décoré, ont fait des prodiges de valeur en se précipitant dans les maisons encore occupées par les soldats.

Quartier-général, le 26 à 10 heures.

Non signé

N<sup>o</sup> 5

## SAUVE-GARDE.

L'Agent général du Gouvernement provisoire ordonne de respecter la maison du Consulat suisse et fait défense à tout homme armé d'y pénétrer.

Bruxelles, 26 septembre 1830.

Signé, ENGELSPACH



N<sup>o</sup> 6.

## SAUVE-GARDE

## L'AGENT GÉNÉRAL DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE

Est confié à l'honneur et à la probité des braves gardes bourgeois, l'hôtel de l'ambassadeur de . . . l'auteur de la moindre infraction au présent ordre sera fusillé sur le champ devant l'hôtel.

Bruxelles, le 27 septembre 1830, à 8 heures du matin.

Signé, ENGELSPACH

## CHAPITRE XXII.

## JOURNÉE DU LUNDI 27 SEPTEMBRE 1830

Cri de victoire — Délivrance de Bruxelles. — Fuite honteuse des Hollandais. — Aspect de la ville — Vengeances et réactions populaires. — Arrivée de M. de Potter — Fausse alarme de nuit.

Nous avons vu que le feu des attaques principales cessa le 26, entre six et sept heures du soir; mais le calme fut loin de régner ensuite dans la ville et surtout aux environs du Parc. On entendit, jusques vers deux heures, le bruit de la générale, du tocsin et, de temps en temps, de la fusillade et même du canon. Vers dix heures on annonça une attaque de nuit par la porte de Flandre; on savait qu'un petit corps d'armée commandé par le colonel *Boekorwen*, composé de la 5<sup>me</sup> division, de 400 hus-

sards, n°6, et d'une batterie, se trouvait à cheval sur cette route depuis l'échec qu'il avait essuyé le 23; ce n'était qu'une fausse alarme, mais qui suffit pour tenir tout le monde sur pied dans le bas de la ville; cependant il est certain que, vers la soirée, il y eut dans cette direction, à Zellick et à Assche, des démonstrations militaires pour soutenir la retraite dès-lors décidée.

D'un autre côté, les auxiliaires qui arrivaient en plus grand nombre que jamais se portaient sur le champ aux trois barricades d'attaque qui n'étaient plus si désertes que les nuits précédentes. On faisait partout bonne garde, on tirait souvent; jamais l'exaspération n'avait été si prononcée, et jamais les assauts contre le Parc n'avaient été si sérieux, si décidés que dans cette quatrième journée.

A minuit la lueur des incendies brillait encore aux deux extrémités du Parc. Là regnait le silence ordinaire ainsi que dans toutes les positions occupées par l'ennemi.

Vers deux heures du matin, on vint prévenir le poste du Treurenberg qu'un nombreux renfort de troupes de toutes armes arrivait aux ennemis par la porte de Schaerbeek; à quatre heures ce rapport se confirma. On redoubla de vigilance, on se tint préparé à tout; on n'avait pas encore montré autant d'ardeur, de confiance et de discipline. Les chefs se montraient, commandaient; ils étaient obéis.

Au point du jour, les tirailleurs s'étant mieux concertés, se réunirent en plus grand nombre aux trois barricades avancées et commencèrent, selon leur habitude, un feu roulant et soutenu, tant contre le Parc que

contre les Palais, hôtels, maisons et autres positions de la ligne de bataille occupées la veille au soir par les soldats; le feu s'étendit même un instant jusqu'aux boulevards; plus de 4,000 coups de fusil furent tirés en peu de minutes.

L'impassibilité de l'ennemi qui ne ripostait pas n'étonnait nullement les assaillans; ils y étaient habitués depuis quatre jours; ils savaient qu'il fallait presser de plus près les Hollandais pour les forcer à se montrer.

Mais enfin vers cinq heures du matin les plus hardis d'entre nous entrèrent dans le Parc..... et n'y trouvèrent personne! au même moment les rapports arrivèrent de toutes parts et annoncèrent que le mouvement nocturne des troupes, au lieu d'être l'arrivée des renforts, était une retraite, ou plutôt une suite honteuse! Parc, Palais, Boulevards, tout avait été abandonné et évacué par les portes de Louvain et de Schaerbeek dans le plus grand silence, entre trois et quatre heures du matin et sous la protection des ténèbres. Les deux ponts jetés sur le mur d'enceinte avaient aussi facilité le départ; on se convainquit que, si les feux de l'ennemi s'était prolongés la veille bien plus tard que de coutume, c'était pour donner le change et écarter toute idée de retraite! alors les troupes se trouvaient déjà loin de la ville, dans les directions de Cortemberg, de Dieghem et de Vilvorde, en emmenant au-delà de 80 chariots de blessés et même une partie de leurs morts!

On s'élança en masse dans le Parc au cri de *Victoire!* on s'empara à la hâte de tous les Palais, de tous les postes; le drapeau des Belges triomphans, le même qui, la

veille , avait été arboré sur le quartier-général , au milieu des boulets , se déploya à l'instant dans les airs au sommet des édifices conquis et servit de sauve-garde à ces récentes propriétés nationales ! Nos avant-postes avec leur artillerie étaient établis , avant six heures , au milieu des ruines que nous abandonnait l'ennemi ! Le bourdon de S<sup>te</sup> Gudule *sonna* enfin à sept heures et annonça la délivrance de Bruxelles à tous ses habitans.

Pas un soldat n'était resté en ville , ni dans les faubourgs , sauf quelques trainards cachés dans les maisons de la rue Ducale et aux boulevards ; ils furent sur le champ désarmés et faits prisonniers. Quelques canons démontés et des débris de caissons avaient été abandonnés dans le Parc par les Hollandais.

A quel motif faut il attribuer cette retraite subite du prince Frédéric ? Il était agresseur , maître , depuis quatre jours , de toutes les positions qu'il avait prises le 23 en entrant en ville ! il les avait même étendues , avait gagné du terrain ! toutes les attaques sérieuses dirigées contre lui avaient constamment échoué ! pendant toute la journée de la veille il s'était battu en homme qui ne ménage rien pour arriver au succès et qui y prétend de bonne foi ! le soir encore il était plus menaçant que jamais ! il savait qu'il ne pourrait jamais être forcé dans le Parc et dans les palais par des simples tirailleurs ! ses soldats murmuraient , mais ne désertaient point ! les renforts qu'il avait reçus et ceux qu'il pouvait recevoir à volonté par trois ou quatre routes dont il était le maître , compensaient grandement toutes ses pertes ! il savait en outre par expérience que , quand il voudrait attaquer

sérieusement l'un ou l'autre point, il l'emporterait, avec perte sans doute, mais aussi avec certitude de succès! qu'il pourrait même s'emparer ainsi à la longue de toute la ville! pourquoi donc cette retraite, cette fuite subite, précipitée, honteuse!

Quatre motifs divers, mais qu'il faut combiner, paraissent avoir amené cet immense résultat.

1° D'abord cette lutte si prolongée retentissait partout; la Belgique entière prenait les armes pour secourir Bruxelles; il était à craindre et à présumer que ce combat n'entraînât une révolte générale, complète, et n'arrachât par-là toutes les provinces méridionales au sceptre des Nassau.

2° Il pouvait craindre de voir ses communications coupées avec Anvers d'un moment à l'autre par suite de la levée en masse des campagnes; sa retraite pouvait ainsi être compromise, s'il tardait un jour de plus; on disait déjà le pont de Walhen rompu, de même que celui de Vilvorde. Il avait vu de son côté l'inutilité de ses efforts; ses troupes étaient fatiguées et même harassées par quatre jours de privations et de combats; il avait d'ailleurs été témoin du redoublement d'acharnement du peuple dans la journée de la veille, de l'arrivée continuelle de ses renforts, de sa discipline mieux organisée; il avait enfin un général en tête! Le peuple d'abord peu nombreux, sans armes, sans munitions, sans chefs avait formé sous ses yeux une armée et un gouvernement! Maintenant qu'il était organisé et commandé ne devait-il pas craindre d'en être vaincu?

3° Il pouvait avoir reçu des ordres récents de La Haye...

il pouvait aussi, avant d'attaquer, avoir ses instructions éventuelles et des pouvoirs illimités pour tous les cas probables ou possibles.

4° Enfin, et voilà sans doute selon nous le motif déterminant, c'est que sa position était devenue si difficile, si précaire, si inouïe, que vainqueur ou vaincu, le résultat, un peu plus tôt, un peu plus tard, devait nécessairement être le même; que parvint-il à s'emparer de l'Hôtel-de-Ville, de toute la ville même en la sacrifiant, en la livrant au plomb, au fer et au feu, en la jonchant des cadavres de ses soldats et des bourgeois! que réussit-il ensuite à y rétablir l'autorité royale, à la mettre en état de siège avec une garnison de 10,000 hommes! tout cela en définitif se réduirait à zéro! et que lui et ses 10,000 hommes finiraient toujours par être chassés, égorgés ou ensevelis sous les ruines de Bruxelles en entraînant la chute de l'autorité de son père, éternellement perdue dès-lors dans la Belgique!

Quoi qu'il en soit, la retraite se fit en bon ordre et sans être d'abord inquiétée; nous avons vu qu'on ne s'en aperçut que lorsqu'elle était effectuée. Les sentinelles avancées furent abandonnées de peur que leur disparition n'avertit le peuple de la fuite de l'armée; le burin de l'artiste a essayé d'esquisser le tableau qu'offrait cette retraite par la porte de Louvain d'après les rapports des témoins oculaires. (*V. la lithographie ci-jointe.*)

La très grande partie de la cavalerie formait l'arrière-garde; elle prit à gauche en quittant la ville et traversa le pont de Laeken. Elle avait moins souffert et était moins

démoralisée que l'infanterie ; cependant elle portait la dévastation sur son passage , pillait , saccageait , ou brûlait même les maisons et châteaux et accumulait de plus en plus des montagnes de haine et de séparation entre les deux peuples ! Nous citerons ici la campagne de M. *Van Campenhout* et la maison de la barrière près du même pont ; elles furent complètement dévastées ; mais ne nous arrêtons pas ici sur les traces de violence et de brutalité que quelques corps de l'armée ennemie laissaient après eux et qui excitèrent au plus haut degré la fureur du peuple ! Il n'en donna que trop de preuves dans cette même matinée du 27 ! Nous rapporterons ci-après quelques-unes des accusations les plus précises. Mais on sent que ce n'était point le lendemain d'un combat que l'on pouvait juger avec sang-froid des torts de l'ennemi , surtout dans une guerre civile ! Il faut être impartial ! La part des circonstances , des positions , des passions , des malheurs doit être si grande !

A partir de 7 heures du matin on entendit le bruit de la poudre dans les directions suivies par l'ennemi ; mais ce ne fut guères que vers 10 heures que des détachemens nombreux de volontaires se mirent à sa poursuite avec des officiers et une demi batterie. Le feu s'éloignait de minute en minute ; vers le soir les vedettes et les bivouacs hollandais paraissaient toujours plus à gauche vers Ever , Dieghem , Peuthy et Vilvorde qui s'encombraient de blessés et dut fournir 30 chariots pour ce seul service ; tout se repliait sur Malines. Mais aucune attaque sérieuse ne fut tentée ce jour-là ; nos tirailleurs

n'étaient pas en mesure , ou mieux commandés , ne voulurent plus se hasarder en plaine.

Le prince Frédéric marchait le dernier à l'arrière-garde de son armée ! On peut se peindre , s'imaginer les sentimens qui devaient l'oppresser dans ce moment cruel ; mais ils ne pourraient sans doute être que bien imparfaitement ébauchés dans notre récit ! On a eu la faiblesse d'inventer des fables sur son départ ! On a dit et lithographié que , déguisé en paysan , il avait fait la route de Bruxelles à Vilvorde sur une charrette de meunier ! lui , qui sans cesse entouré de 5 généraux , de 6 aides-de-camp et de tout son état-major , avait toujours sous la main , sellés et bridés , les 10 meilleurs chevaux du royaume , parqués dans le vestibule de la maison du notaire *Herman* , son quartier-général à Schaerbeek ! lui , qui ordonna spontanément la retraite de sang-froid et 10 heures d'avance ! Ces mensonges font pitié !

On était frappé de l'abattement des troupes en les voyant passer dans la campagne. Une division poussa des cris de joie en se voyant hors de l'enceinte de la ville et des faubourgs. D'autres gardaient un morne silence. Les plus braves avaient péri ! Le 1<sup>er</sup> bataillon de grenadiers , corps d'élite de la garde , était réduit à moins de 250 hommes avec perte de la moitié de ses officiers ; un bataillon de la 10<sup>me</sup> division n'avait plus que ses cadres ; les 9<sup>me</sup> et 10<sup>me</sup> divisions avaient été refondues pour cacher leurs pertes et ne formaient plus que deux bataillons chacune à leur passage à Malines.

Un beau soleil de septembre éclairait la journée du 27 ; c'était un contraste avec le tems affreux des jours



précédens ; on eût dit que la nature prenait plaisir à saluer l'arbre de la liberté arrosé de notre sang et à prendre acte de l'ère nouvelle d'où dateront désormais les destinées de notre patrie !

Il faudrait une plume plus éloquente que la nôtre pour bien peindre l'aspect de Bruxelles dans cette matinée du 27 , surtout aux environs du Parc , aux boulevards et dans tout le haut de la ville. Plus de 60 mille habitans de tout âge et de tout sexe, cachés depuis 4 jours dans le fond de leurs demeures ; reparaissaient au jour et circulaient partout , la joie et le triomphe peints sur leurs traits et dans leur maintien ; on s'embrassait sans se connaître , on pleurait d'allégresse ; on oubliait les dangers passés , on s'étourdissait sur les embarras de l'avenir , pour se livrer en entier au sentiment du présent ; on contemplait les cendres, les décombres, les dévastations dont on était entouré de toutes parts avec un regard de douleur , de victoire et de haine tout à la fois ! Et chacun se disait : *C'est chèrement acheté ! Mais enfin nous ne serons plus Hollandais !*

Il y avait aussi dans tout cela une teinte de dépit et de regret ; on était contrarié d'avoir ainsi perdu l'occasion de détruire , jusqu'au dernier , les envahisseurs de Bruxelles ; mais l'on remarqua alors que ceux des bourgeois qui , faute d'armes , de courage , d'adresse ou de patriotisme , n'avaient pas pris une part active au combat , étaient toujours les plus empressés en ce moment à venir voir le champ de bataille.

Décrire en détail le spectacle qu'offraient alors les ruines des plus beaux quartiers de Bruxelles , serait

aussi fastidieux qu'inutile ; tous les Bruxellois les ont vues ; les étrangers doivent les voir ! C'est le seul moyen de s'en faire une juste idée et de se figurer quel fut l'acharnement d'un combat de 4 jours qui détruisit ou dégrada l'œuvre de plusieurs générations et engloutit des richesses qu'on ne pouvait plus calculer que par millions de florins ! La peinture et la lithographie ont essayé de reproduire quelques-uns de ces tableaux, et nous joignons ici des planches qui présentent une copie fidèle quoiqu'imparfaite, des localités retracées par le crayon ; mais nous répétons qu'il faut avoir *vu* les mutilations des arbres, des groupes, des statues, des grillages et des ornemens du Parc, surtout aux grands piédestaux des diverses entrées, l'hôtel de Belle-Vue, les deux hôtels en face, tous trois tellement criblés de mitraille, de boulets et d'obus qu'on dut les étançonner pour éviter leur écroulement que l'on redoutait à chaque minute sur les têtes des spectateurs, les bornes de granit et leurs grosses chaînes brisées et arrachées, les énormes balcons de pierre éclatés en mille pièces, l'hôtel Torington et ses dépendances en cendres encore fumantes, ainsi que les bâtimens attenant à l'aile droite du palais du roi, et des files entières des maisons aux boulevards. Le Parc encombré de débris de caissons et d'affûts, de morceaux de marbre, de grillages et de branches d'arbres, des chevaux morts, des canons démontés et abandonnés, des cadavres, des longues traces de sang formant alors des grandes taches noires déjà couvertes par des milliers de mouches, des dépouilles de toute espèce ! les hôtels de la Place-Royale criblés de balles et des projectiles, tous les vitrages réduits en poussière, toutes les

croisées brisées, tous les intérieurs ruinés et dévastés! voilà ce qu'il faut avoir vu pour se faire une juste idée de la scène de désolation que présentait le champ de bataille, scène qu'aucun pinceau ne pourra jamais rendre ni dépeindre, mais qui rappellera long-temps la cruauté de nos ennemis et le trépas glorieux des braves, morts pour l'indépendance et la liberté de leur patrie!

Les Bruxellois se disaient : *Une invasion étrangère eût respecté nos monumens ; ceux qui se disent nos compatriotes et nos frères les ont bombardés!*

On remarqua que les trois palais avaient peu souffert et que l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre, en face du petit théâtre, n'avait pas même été ouvert, quoiqu'il se trouva au centre des positions de l'ennemi.

Le commandant en chef, malade de fatigue à l'hôtel de Tirlemont place de la Chancellerie, ignorait encore à 5 heures du matin la retraite des troupes; il se préparait à combattre et exigeait de son médecin, le docteur *Heylinghen*, d'être guéri à midi; il établit, vers 7 heures, son quartier-général au palais du roi; il data de là son 1<sup>er</sup> rapport au Gouvernement provisoire; le voici : (*V. ci-après n° 1.*)

Le peuple si acharné contre l'ennemi se montra humain pour les factionnaires abandonnés par l'armée au Parc et dans les palais. On en trouva 8 aux Etats-Généraux, 14 dans les écuries du roi et 11 dans les appartemens de la reine. Ces soldats s'étaient cachés et se crurent perdus quand ils se virent découverts; 6 cadavres bourgeois, mutilés par les soldats, gissaient dans la cour même des palais! Cependant ils n'éprouvèrent aucun

mauvais traitement; on se contenta de les désarmer et de les faire prisonniers de guerre. L'un d'eux, soldat de la 10<sup>m</sup>e, était en faction à la porte du palais du prince Frédéric. C'était le poste le plus périlleux, le plus rapproché de l'incendie et des bourgeois; cependant il ne se cacha point comme ses camarades et, fidèle à sa consigne, il continua sa garde après le départ de l'armée qui l'abandonnait! Contre toute apparence ce trait de courage fut loin de lui être fatal.

Lorsqu'on entra dans le palais du roi, on ne trouva que dévastation et pillage; M. J. Palmaert, gouverneur, en fit sur le champ constater l'état, autant que cela lui était possible; nous venons de voir que plusieurs cadavres y restaient encore, entre autres celui d'un bourgeois massacré dans les caves. C'était un français muni des papiers; plusieurs balles lui avaient traversé la poitrine. On voyait qu'il avait été fusillé à genoux et à bout-portant; on ignore s'il avait été amené du dehors pour être assassiné dans ces souterrains, ou s'il avait été saisi à Bruxelles et dans le palais même comme faisant partie du poste bourgeois qui s'y trouvait au moment de l'entrée des troupes. C'est un meurtre affréux.

Pour donner une juste idée de ce qui se passa aux palais, pendant l'invasion de Bruxelles, nous ne pouvons mieux faire que d'insérer ici le rapport suivant qui est officiel et qui prouvera en outre que la garde bourgeoise, quoique désorganisée et en quelque sorte anéantie depuis le 20, comptait encore, comme Pellabon et autres, des officiers et des fidèles qui n'abandonnèrent jamais le poste de l'honneur, du patriotisme et du devoir (*V. ci-après, pièce n° 2.*)

Les Hollandais avaient enterré leurs morts dans deux grandes fosses, l'une près de leur batterie d'obusiers et l'autre, derrière l'ambulance de Schaerbeek (*V. le plan*), toutes deux à l'extérieur de la ville, outre plusieurs cadavres transportés çà et là dans les champs voisins et qu'on découvrit plus tard, couverts d'un peu de sable; mais ils avaient aussi enfoui des corps d'hommes et des chevaux dans le Parc; ils étaient à peine cachés sous un peu de terre et de feuillage et gissaient dépouillés et mutilés aux pieds des passans, à la surface du sol! on fut forcé de les en extraire et de les ensevelir aux cimetières; ces lugubres transports durèrent toute la journée et traversaient les foules dans tous les sens; 74 cadavres humains, la plupart Suisses, furent ainsi exhumés; ils étaient nus; on ne les reconnaissait pour soldats qu'à leurs moustaches. L'entrée du Parc dût être interdite au public; 500 factionnaires furent placés tout autour, à la distance de 10 pas l'un de l'autre; on se hâta de réparer et de mettre en état de service les caissons, canons et tout le matériel abandonné par l'ennemi. On retrouva encore intact le retranchement ou barricade construite par l'ennemi, près des escaliers de la Bibliothèque, avec les cadavres de ses chevaux et de ses soldats!

La route suivie par le prince dans sa retraite était semée de plusieurs corps inanimés; on sut plus tard que c'étaient ceux des officiers tués qu'on avait d'abord voulu emporter et ceux des malheureux blessés qui expiraient en route sur les charriots! Il arrivait à chaque instant des prisonniers et des déserteurs!

Le butin que les pillards emportaient montait à une somme considérable qu'il est impossible d'évaluer. En

général ils ne trouvèrent point à le vendre sur leur route; aucun Belge, à moins qu'on n'employât la force, ne voulut acheter, même au prix le plus vil, les dépouilles de ses compatriotes! Des soldats offrirent à Malines et à Anvers, pour quelques florins, des pendules de grand prix.

Vers huit heures du matin, M. *d'Hoogvorst*, suivi de quelques officiers, parut autour du Parc; il fut reconnu par la foule; on n'ignorait, ni sa conduite, ni ses sentimens, ni ses inappréciables services, et une belle récompense pour lui fut sans doute d'entendre partir de toutes parts et avec une complète unanimité, les acclamations de *vive la liberté! vive notre commandant!* L'ivresse du peuple était au comble.

Quand les braves qui, la veille, avaient 4 fois attaqué le Parc, descendirent dans les ravins et virent la force réelle de ce poste, les chemins tortueux et profonds et les retranchemens creusés par les soldats et renforcés par les bancs du Parc, les abattis d'arbres, etc., ils se demandaient avec surprise comment ils avaient pu forcer à la retraite des hommes ainsi défendus! On comprenait alors seulement tout l'avantage que la possession du haut de la ville avait donné aux troupes; on s'étonnait d'avoir réussi à résister et les plus habiles se félicitaient de plus en plus de n'avoir pas d'abord reconnu de chef, puisqu'une témérité aveugle et sans frein avait seule pu exciter un petit nombre d'hommes à tenir tête à une armée maîtresse de telles positions et soutenue par une artillerie aussi formidable.

On savait dès-lors que les troupes reprenaient leurs anciennes positions du 21 et du 22, sur Ever, Dieghem

et Vilvorde; ainsi se trouvait donc complètement déjouée l'expédition entreprise contre les Bruxellois dont un si grand nombre avait cru le succès certain! le courage du peuple combiné avec sa haine, et le nom magique de liberté, avaient triomphé du nombre et de la force! Désormais on ne pouvait donc plus régner sur les Belges qu'appuyé sur leur confiance et leur amour, et quel que fût l'avenir réservé à la nation, l'issue glorieuse de la lutte dont elle sortait victorieuse rendait son honneur impérissable.

Mais les soldats s'étaient-ils bien battus? oui; tous les hommes du métier sont d'accord sur ce point; ils ont montré tout le courage que des militaires enrégimentés peuvent déployer dans l'intérieur d'une ville? Mais quant à nos braves, on est d'accord aussi qu'ils ont fait des prodiges plutôt d'audace que de valeur. Nous avons entendu d'anciens officiers supérieurs français déplorer, pendant le combat, le sort de la Garde-Royale qui restait à son poste sous le feu meurtrier du peuple et qui se faisait ainsi tuer sans espoir de vaincre. Ils accusaient l'impéritie des généraux hollandais, ne pouvant croire que de braves soldats eussent été vaincus par le peuple si on les eût bien conduits; il ne nous appartient pas de rien décider là-dessus; mais nous avons déjà émis une opinion (*V. ci-dessus, page 263*) et nous la répétons ici; c'est que si le plan d'attaque fut bien combiné en général, les fautes, les gaucheries, les illusions ont fourmillé dans l'exécution.

Toute la journée du 27 se passa donc à Bruxelles dans une tranquillité parfaite qui contrastait avec le tumulte effroyable des jours précédens. La foule continuellement

renouvelée circulait sur tous les lieux qui avaient été le théâtre de la bataille; il n'y eut pas le moindre désordre; on remarquait çà et là au milieu des groupes, quelques bourgeois armés qui avaient combattu et qui narraient leurs exploits. Les portes de la ville et les principaux édifices étaient gardés par des postes nombreux de volontaires. La consigne de ne laisser sortir personne sans carte et de visiter les passans pour vérifier s'ils n'emportaient pas de cartouches, était sévèrement observée.

De nombreux corps de garde furent établis à tous les postes de la ville avec un ordre et une régularité admirables; la garde bourgeoise reparaisait par individus; mais les paysans et autres auxiliaires se soumettaient aux lois de la discipline militaire et faisaient le service et les factions avec un zèle au-dessus de tout éloge. On compta ce jour-là à Bruxelles plus de 1200 hommes en faction seulement

Nos détachemens d'éclaireurs envoyés à la poursuite de l'ennemi rencontrèrent au-dessus de Schaerbeek un nouveau renfort de Louvanistes qui se joignirent à eux; mais l'armée protégeait toujours sa retraite par le feu de ses canons d'arrière-garde et nos bourgeois rentrèrent le soir en ville, en ramenant les cadavres de 4 des nôtres, tués près d'Ever dans l'après diner du mercredi 22.

Pendant toute la journée, des détachemens de nouveaux auxiliaires arrivèrent à Bruxelles en plus grand nombre que jamais; on en porta le chiffre à 800.

C'est avec un sentiment pénible et même douloureux que nous poursuivons ici notre récit.

La victoire des Belges date du 27 au matin; nous vou-



drions taire qu'elle a été ternie par trois taches ! L'incendie des maisons de *Meeûs*, dans cette même matinée ; l'assassinat du malheureux *Gaillard* à Louvain quelque temps après ; les pillages de Bruges, Mons et Hornu dans le mois suivant. Disons ici quelques mots sur le premier de ces trois grands malheurs.

On a avancé qu'ils étaient infaillibles et inévitables après de telles victoires ! qu'il est presque nécessaire qu'il y ait dans les révolutions des vengeances et des réactions populaires ! que c'est un complément d'indépendance et de force, que sans cela le ressort n'aurait point achevé le déploiement de toute son élasticité !

S'il y a là de tristes vérités, ce sont de bien mauvaises excuses !

Quoi qu'il en soit, vers 8 heures du matin, les masses du peuple qui avaient circulé autour du Parc et aux environs se dirigèrent vers la porte de Schaerbeek où l'exaspération fut redoublée par le spectacle de ces longues ruines encore fumantes qui remplaçaient la belle file de 16 à 18 maisons incendiées par les Hollandais, et surtout par la vue de ces petites maisons de la rue de Schaerbeek criblées de biscayens et de balles. Les pauvres gens qui habitaient ce quartier montraient les lieux d'où les coups étaient partis ; ils désignaient aussi le bâtiment d'où les tirailleurs de la 9<sup>me</sup> division leur avaient fait le plus de mal ; c'était celui de M. *Meeûs* près de la porte de Schaerbeek, qui n'était, ni un palais, ni un hôtel, mais qui passait sans contredit, pour la plus belle, la plus riche maison de la ville et la mieux bâtie à la moderne. Elle formait un vaste carré et se divisait en plusieurs de-

meures séparées, tout récemment construites. Nous avons déjà eu occasion de dire ci-dessus que, depuis le 19, le peuple en général était en défiance, mécontent, murmurant; qu'il se plaignait d'être trahi, vendu! qu'il menaçait ceux qu'il regardait comme traîtres ou espions ou qu'on lui désignait comme tels! Dès le 23 au soir, lors du premier incendie au boulevard, on entendit dire : *Ce n'est pas cette maison là, c'est celle en face qu'il faut brûler ! celle de M. Meeûs.*

A mesure donc qu'on racontait aux groupes comment les soldats étaient entrés le 23 chez M. *Meeûs*, comment ils y avaient pris poste et s'étaient fait une citadelle de sa maison pendant les quatre jours de combat, des rumeurs se faisaient entendre et le mot fatal de trahison circulait de bouche en bouche! Quelqu'un qui sans doute se faisait ingrat, vint ajouter que les Hollandais avaient trouvé chez M. *Meeûs* des fusils et des munitions! Ce fut le signal.

A 9 heures du matin quelques femmes et enfans du voisinage cassèrent d'abord les vitres, enfoncèrent les portes et les fenêtres et jetèrent les meubles dans la rue; on y conduisit bientôt les équipages que l'on brisa; un grand bûcher composé de tous ces débris s'éleva sur-le-champ et on y mit le feu; il y avait un acharnement sans égal; l'on vit les gens du peuple lancer dans les flammes jusqu'à des poignées d'argenterie! On s'écria peu après que l'on avait trouyé des fusils cachés et des commodes pleines de cartouches! C'était faux; mais dès lors la rage populaire ne connut plus de bornes, et quelques forcenés mirent les toits en flammes. Cet incendie,

autour duquel on faisait faction pour empêcher tout secours, devint effrayant ; un temps calme et pur favorisait l'activité de la flamme qui dévora en deux heures l'une des plus belles propriétés de la Belgique, propriété qui fut à la lettre détruite jusqu'aux fondemens avec tout ce qu'elle contenait ! Ce grand malheur s'accomplit avec une espèce d'ordre ; on était parvenu en quelque sorte à régulariser la dévastation et même l'incendie .

Ce fut là plus qu'un grand crime , ce fut une injustice ! *Meeûs* était innocent de tout ce dont on l'accusait ; il n'y avait pas même de prétextes ! au contraire, il méritait des éloges , des récompenses pour son patriotisme et son désintéressement ! Tout cela fut prouvé et démontré à l'évidence peu après ; tout le monde en convint et le reconnut !.... il était trop tard.

Entrons ici dans quelques détails , l'intérêt général les réclame ; on ne peut trop jeter d'horreur sur ces scènes de brigandage à une époque si fertile en mouvemens populaires ! Puisse cette leçon fatale être au moins utile dans l'avenir !

Le peuple de Bruxelles victorieux s'était montré humain, généreux, héroïque même envers ses plus implacables ennemis , et voilà qu'il se fait pillard et incendiaire sans motif , à l'égard d'un de ses meilleurs concitoyens ! *Meeûs* est un *traître*, disait-on, et sans examen , le public répéta d'abord ce cri de quelques brigands intéressés à justifier leur atrocité ! Cette qualification s'adressait à M. *Ferdinand*, l'aîné des deux frères dont on dévastait la propriété ! les imputations les plus odieuses trouvaient foi et crédit contre un homme jusqu'alors

universellement estimé. On l'accusait de tiédeur dans ses fonctions de chef secondaire de la garde bourgeoise, et de malversations en sa qualité de trésorier-général de cette garde; on disait vaguement qu'il avait paralysé les intentions des bourgeois quand ils voulaient se joindre au peuple le 20 septembre et qu'il avait par là nécessité les mouvemens de cette journée; qu'il avait recélé les armes de la garde bourgeoise, avait nié de les détenir, et que, visite faite chez lui, de grand matin, après le départ des troupes, on y avait trouvé 600 fusils murés dans une citerne et des milliers de cartouches cachées dans des meubles; qu'enfin il avait fabriqué dans ses maisons et cuit dans ses fours, pendant les 4 grandes journées, le pain de toute l'armée hollandaise; avait accueilli, hébergé et nourri les officiers, etc.; on le cherchait partout; nul doute qu'il n'eût été massacré! on le pilla, on l'incendia, et moins de huit jours après il était reconnu et proclamé innocent!

Des journaux, des brochures, écrites sous l'influence du moment, répétèrent tous ces mensonges, les accueillirent, et essayèrent même de justifier la soi-disant vengeance du peuple! On a imprimé et nous transcrivons ici avec répugnance, mais pour la nécessité de l'exemple :

« Qu'en vérité il fallait excuser cette vengeance populaire quand on en considérait la cause; que le banquier » *Meeûs* faisait partie de la Commission de sûreté; qu'il » était trésorier de la garde bourgeoise; qu'il en com- » mandait une section, et que cependant son nom figurait avec d'autres qu'il fallait taire sur la lettre qui » offrait au prince Frédéric les portes de la ville! qu'à

» côté de cette vengeance du peuple si prompte et si ter-  
» rible quand il y avait délit flagrant, il fallait admirer sa  
» modération dans le doute; que M. Weemaels était accusé  
» d'entretenir des intelligences coupables avec l'ennemi,  
» que deux lettres adressées au prince Frédéric avaient  
» été trouvées sur un de ses proches; qu'il fut arrêté à la  
» porte de la ville et incarcéré, mais que lui, sa famille  
» et sa demeure furent respectées jusqu'à éclaircissemens;  
» que, dans tous les cas, cette réaction populaire à l'égard  
» de M. Meeûs, était une tache bien légère dans notre  
» révolution, que les peuples comme les souverains ont  
» leur colère; qu'ils font aussi des exceptions à leurs am-  
» nisties! que la maison incendiée avait été au fond la  
» clef de l'invasion hollandaise; que les premiers coups  
» de fusil tirés sur le peuple étaient partis des croisées  
» et des *éclairs* des caves de ce grand bâtiment; que dès-  
» lors nos citoyens avaient frémi de rage en jurant de se  
» venger après la victoire! qu'ils avaient tenu parole et  
» rien de plus! que ce fut d'ailleurs un feu de joie allu-  
» mé aux applaudissemens d'un concours prodigieux de  
» spectateurs; que les murs isolés menaçaient d'écraser  
» le peuple, mais qu'on les avait fait prudemment abat-  
» tre à coup de canon dans l'intérieur pour arrêter l'in-  
» tensité de l'incendie; qu'il y avait dans les citernes une  
» immense quantité d'huile à brûler accaparée pour en  
» faire augmenter le prix et dont la valeur surpassait un  
» million de florins! que les flammes allant gagner ces  
» vastes réservoirs, le peuple voulut y descendre pour se  
» partager cette proie, mais qu'ayant juré *point de pil-  
» lage*, il voulut garder strictement son serment pour la

» leçon des rois; qu'il consentait bien à jeter de l'huile  
 » sur le feu, mais non du feu sur l'huile et en brûler  
 » pour un million; qu'il décida alors qu'il fallait vendre  
 » ce précieux liquide au profit des malheureux blessés  
 » que la perfidie de cette famille avait envoyés à l'hôpi-  
 » tal; que jamais souscription de bienfaisance ne fut  
 » remplie avec plus d'activité; que dès que le bruit se fut  
 » répandu dans les bas quartiers que l'huile de Meeüs se  
 » vendait au profit des blessés, tout le peuple se rassem-  
 » bla et courut par attroupemens faire sa provision  
 » d'huile pour passer l'hiver, muni de vases de toute es-  
 » pèce; que des factionnaires tirés des rangs populaires  
 » veillaient à la distribution et à la recette qui se faisait  
 » aux yeux du public par des gens de probité; que per-  
 » sonne ne se dispensait de payer, que depuis des pièces  
 » d'or, jusqu'à des demi-cents, tout était religieusement  
 » et avec scrupule acquitté par le bas peuple; que cette  
 » distribution dura plusieurs jours, qu'heureusement  
 » les citernes paraissaient être alimentées par un fleuve  
 » d'huile, etc., etc. »

Voilà ce qui a été imprimé et répandu partout. Avec  
 de telles idées, de pareils principes, cette criminelle ten-  
 dance à excuser les plus odieux excès et l'oubli du dan-  
 ger de la publication, on peut aller loin. On citait en-  
 core d'autres riches, d'autres prétendus partisans du roi.  
 Il fallut envoyer des détachemens pour garantir une  
 fabrique, rue Terre-Neuve; M. Weemaels et sa famille  
 furent en effet arrêtés à la sortie de la ville, coururent  
 de grands dangers et furent emprisonnés à l'*Amigo* par  
 un groupe conduit par le nommé *Napoléon Lecomte*,

ouvrier typographe. Ils ne parvinrent à s'échapper que le lendemain. On articulait contre lui, avec autant de fondement que contre M. Meeûs, l'accusation d'avoir fourni au peuple, comme officier de la garde bourgeoise, des cartouches de son ou de charbon pilé et de bonnes cartouches de poudre aux soldats; il était directeur provisoire de l'imprimerie normale; sa maison fut sur le point d'être également incendiée; on se borna heureusement aux démonstrations et aux menaces. Dans la même matinée furent aussi arrêtés MM. *Haut*, avocat et juge de paix de Woluwe, et *Van Geel* prêtre, et ancien vicaire de la paroisse du Finisterre; le premier passait pour une créature du procureur du roi Schuermans; le second était déguisé en femme. Ils furent bientôt relâchés; le crime commun de tous ces messieurs n'était sans doute que d'avoir quelques envieux alors métamorphosés en ennemis et à qui il suffisait, pour exaspérer et indigner le peuple, de prononcer dans quelques groupes les mots de *traîtres* et d'*espions*.

Pendant trois jours entiers les pauvres s'approvisionnèrent d'huile chez M. Meeûs; ceux qui la payèrent furent en bien petit nombre! et la preuve c'est qu'on avait d'abord justifié ce pillage par le danger de laisser brûler cette denrée! il y avait quatre citernes qui contenaient au-delà de 8,000 tonneaux; tout fut enlevé! la populace et surtout des femmes en guenilles colportaient leur proie de rue en rue et même l'offraient en vente aux passans et aux portes parmi toute la ville. Ce spectacle était repoussant et souillait la victoire!

Une autre maison de M. Meeûs, tout nouvellement

construite sur la place d'Orange et séparée par le jardin du grand corps de logis, échappa à l'incendie; mais elle fut pillée de fond en comble et même démolie en partie; on y enleva jusqu'aux escaliers, aux charpentes et aux toitures; ce brigandage dura trois jours. C'était un but de promenade pour les nombreux spectateurs.

Qu'arriva-t-il cependant, bien peu de jours après, quand les passions furent refroidies et que l'on examina de plus près la conduite de l'homme dont la fortune avait été livrée en curée à la populace?

Que l'on reconnut que les armes que *M. Ferdinand Meeûs* était accusé d'avoir réunies chez lui et qui, dans le fait, avaient été par ses ordres réunies au corps de garde de la rue de Schaerbeek, ne consistaient qu'en 60 ou 80 fusils rachetés par lui depuis le 26 août, des mains de ceux qui les avaient pillés; que ces fusils n'étaient nullement destinés aux ennemis; qu'il était de toute fausseté que *M. Meeûs* fut d'intelligence avec les Hollandais, puisqu'il avait quitté son domicile avec toute sa famille au moment de l'entrée des troupes; que celles-ci s'étaient emparées de sa maison abandonnée par lui et s'y étaient logées de force; qu'elles avaient même débuté par y égorger de sang-froid, le 3 ou le 24, deux hommes restés pour la garder; savoir: *M. F. Broeckaert*, courtier d'huile, vieux et loyal employé de la maison, et le nommé *Gérard*, domestique; que leurs cadavres furent en effet retrouvés à demi enterrés dans le jardin et portant des traces de barbarie et de mutilation que la plume se refuse à décrire; que les soldats, après les avoir tués, tirèrent à bout portant sur



trois femmes, réfugiées dans la cuisine, et les blessèrent toutes trois dangereusement !

On éprouva sans doute alors des regrets, des remords ! car il faut convenir en effet que ce n'est pas ainsi que les Hollandais seraient entrés chez leur partisan !

Mais ce n'était pas assez que M. Meeùs fut reconnu et proclamé innocent ; il fallait démontrer qu'il était digne d'éloges, d'estime et de reconnaissance ! et à cet effet, nous ne pouvons mieux faire que d'insérer ici l'extrait de la lettre par lui écrite à son frère, les réflexions de ce dernier et l'arrêté du gouvernement provisoire qui autorise la publication de ces documens. (*V. ci-après, pièce n° 3.*)

L'on voit par ces lettres, qui furent partout affichées, que MM. Meeùs regrettaient moins leurs propriétés, qu'ils n'étaient affectés d'avoir été mal jugés ! Le même jour, M. *Meeùs Vandermaelen*, qui avait partagé les pertes du frère qu'il justifiait si noblement, fit transporter dans sa maison de campagne, la seule demeure qui lui restât, 12 blessés Bruxellois qu'il y fit soigner à ses frais jusqu'à complète guérison ! ce fut là leur vengeance ! Ces sentimens, ces traits ennoblissent, rehaussent notre révolution !

Des hommes bien instruits et qui remontaient aux causes primitives ont prétendu que ce malheur avait une origine qui remontait à 35 ans ! que de vieilles haines n'avaient pu oublier que M. *Meeùs* père avait jadis acquitté grand nombre de dettes en assignats détériorés ! Nous rapportons ce bruit comme remarque qui subsiste !

Au surplus, cette déplorable erreur populaire qui ajouta à tant d'autres calamités qui frappaient Bruxelles un désastre engloutissant près d'un million de francs, fut heureusement la seule qui vint attrister alors le triomphe de notre cause; le Gouvernement provisoire montra de l'énergie et saisit, d'une main ferme, les rênes du pouvoir; il empêcha d'autres excès et se montra d'accord avec l'opinion publique quand, peu de jours après, il appela M. *Ferd. Meewis* aux fonctions de gouverneur de la Banque. C'était restituer, bien plus que réparer !

Mais son autorité, née de la seule loi de la nécessité, ne pouvait se légitimer qu'en satisfaisant à tous les besoins avec efficacité et promptitude; c'était aussi indispensable que difficile; l'on vit clairement que ce fut son étude et son but, nous ajoutons même son chef-d'œuvre dans sa position. De jour en jour, de minute en minute, sa puissance était reconnue hors des murs de Bruxelles et s'étendait au loin; dès-lors tout était consommé et toute scission impossible parmi nous; du moment que cette impulsion irrésistible fut connue et consacré, la Belgique était sauvée et indépendante !

Il n'entre point dans le plan de notre travail de présenter ici l'historique complet des travaux et des œuvres du Gouvernement provisoire; nous nous bornons à insérer quelques-unes des pièces émanées de lui ou de ses agens, sous la date du 27, et qui suffiront pour donner une idée de la situation des hommes et des choses à Bruxelles à l'époque critique dont nous nous occupons. (*V. ci-après, pièces nos 4, 5 et 6.*)

Le service des voitures publiques et des postes avait été interrompu depuis le 21, du moins sur la plupart des routes; M. *Louis Bronne* fut chargé de réorganiser cette partie qui reprit son activité à dater de ce jour; des affiches l'apprirent au public; mais les voitures et diligences durent s'arrêter encore pendant plusieurs semaines en dehors des portes de la ville, à cause des barricades qui continuèrent d'empêcher toute circulation intérieure. Un avis du directeur, affiché le même jour, apprit néanmoins au public que toute correspondance avec la Hollande était rompue.

Dès ce premier jour de la victoire le gouvernement autorisa plusieurs officiers à lever des corps francs; ces commandans en informèrent aussitôt le public par affiches; on remarqua parmi eux, outre MM. *Ernest Grégoire* et *Rodenbach*, MM. *J. B. Elskens*, dit *Borremans*, et *Niellon*, à Bruxelles, *Bodson* dans la province, *Bouchez*, à Fleurus, *Nalinne*, à Charleroy, *Pirmez*, à Châtelet; le nombre de ces autorisations s'éleva bientôt à 20 et plus. Un ordre du jour, daté du 27, et signé, pour le général en chef, par le capitaine aide-de-camp de service *Nique*, enjoignit à tous les commandans d'envoyer au quartier-général, chaque jour à sept heures du matin, un rapport exact de tous les renseignements par eux recueillis sur les principaux faits d'héroïsme qui avaient eu lieu les jours précédens.

Mais ce n'était pas assez d'observer l'ennemi en retraite; il n'était pas loin encore, il pouvait se renforcer, tenter une seconde attaque; il fallait donc pourvoir aux moyens de défense de Bruxelles, les augmenter, les ré-

gulariser ; dès le 27 , de nouvelles barricades s'élevèrent dans la rue Royale ; elles furent garnies d'artillerie ; on conçut le plan , depuis exécuté , d'entourer la ville de fossés ou retranchemens sur toute la ligne des boulevards ; l'ordre du jour suivant fut affiché. ( *V. ci-après , pièce n° 7. )*

Cette journée fut terminée par un événement marquant , le retour de M. de Potter. Ce nom est si connu et a exercé tant d'influence que nous croyons devoir entrer ici dans quelques détails.

Vers le milieu de la nuit du 26 au 27 , MM. *Windelincx* de Tirlemont et *Deneck* de Molenbeke , arrivèrent en courriers à l'Hôtel-de-Ville , envoyés par M. de Potter au Gouvernement provisoire , pour s'informer s'il pouvait revenir , Parti de Paris le 18 , il était à Lille depuis plusieurs jours en y attendant les événemens ; mais ils l'avaient quitté aux frontières de France déjà en route pour Bruxelles. M. l'agent-général *Engelspach* se trouvait seul en ce moment à l'Hôtel-de-Ville , et n'ayant pas de qualité pour donner une réponse , il engagea les envoyés à attendre jusqu'au lendemain , 9 heures du matin , moment fixé pour l'entrée en séance du Gouvernement provisoire.

Vers 10 heures du matin ces messieurs repartirent porteurs de la pièce suivante ( *V. ci-après , n° 8. )*

On s'étonna de cette vague rédaction et de ce qu'elle ne contenait pas même le mot de *grâce* , *d'amnistie* ou de *remise* de la peine criminelle infamante qui frappait M. de Potter.

Celui-ci reçut cette *invitation* à Enghien et pressa son postillon.

On put alors apprécier l'immense popularité qu'il avait acquise en Belgique ; elle surpassait tout ce dont on pouvait se rappeler en ce genre , même celle de *Vander-noot* ! même celle dont avait joui le *prince d'Orange* pendant près de 16 années ! Son voyage , depuis Tournay où il fut reconnu , en donna la mesure . Ce fut à la lettre une marche triomphale ! Il aurait pu faire ces 20 lieues porté ou plutôt traîné à bras ; de toutes parts , on accourait sur son passage , pour le toucher , pour le voir ; les bourgmestres , les autorités , les sociétés d'harmonie l'attendaient et l'escortaient ; on se disputait l'honneur de le recevoir et de l'accueillir ; à Tournay , Leuze , Ath , Enghien , Halle , et enfin à Bruxelles , on détela sa voiture et des hommes la traînèrent malgré toutes ses instances réelles ou simulées ! On criait partout *vive la liberté ! vive de Potter ! vive le Lafayette belge ! vive notre défenseur* ! Des dames , des demoiselles briguaient l'honneur d'aller l'embrasser ; on lui présentait des fleurs , des lauriers ! Il pleurait de joie et d'attendrissement ! c'était mieux que Louis-Philippe au 31 juillet.

L'opinion du peuple n'était point fondée sur les écrits peu connus du banni ; elle avait pris naissance dans les absurdes poursuites , persécutions et condamnations dont il avait été l'objet de la part d'hommes jaloux , bien à tort , de sa faveur populacière ; son nom avait servi de premier cri de ralliement dans la révolution ; depuis 1828 les journaux avaient préparé adroitement sa popularité ; les pétitions étaient aussi arrivées fort à propos à son secours , enfin les événemens de Bruxelles venaient de la porter à son apogée . Ce sentiment unanime

du public envers *M. de Potter*, cet engouement incroyable, qui était alors sincère et de bonne foi, lui donna une influence prodigieuse sur les destinées de la Belgique ; cette influence dura 47 jours !... Sa popularité lui a-t-elle survécu ? Mais on en est depuis lors à se demander si *M. de Potter* existe encore ! On l'ignorerait même complètement sans certains pamphlets ou lettres par lui publiées de tems en tems. Mais n'anticipons point sur les événemens.

A 6 heures du soir *M. de Potter* arriva à la porte d'Anderlecht suivi d'une foule innombrable et de plusieurs contingens de volontaires armés qui l'avaient rejoint en route. Il y trouva un détachement nombreux de la garde bourgeoise, et plus de 20,000 de nos citoyens parmi lesquels on remarquait plusieurs de nos blessés. Il fit à pied le trajet jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, accompagné de tout ce cortège qui grossissait à chaque instant. On porta sa voiture au-dessus des barricades.

La foule était si grande qu'il eut peine à pénétrer à l'Hôtel-de-Ville ; il y fut reçu par tous les membres du Gouvernement provisoire qui se précipitèrent sur lui et faillirent l'étouffer dans leurs embrassemens en le nommant le principal auteur de la révolution.

Vers 7 heures il parut au balcon du côté de l'*Amigo* ; *M.*, l'agent-général *Engelspach* le présenta au peuple à qui *M. de Potter* adressa quelques mots qui ne furent que peu ou point compris ; quelques instans après, *M. d'Hoogvorst* le présenta également à la foule du côté du Marché. Il y répéta son allocution dont on ne put guères saisir que ces mots : *Je viens me dévouer*

*pour ma patrie, mais à condition qu'il n'y ait plus de vengeances, plus de réactions comme celles qui ont déshonoré le commencement de cette journée chez M. Meeûs. Un tonnerre ou hurrah d'applaudissemens couvrit sa voix ; différens cris tels que vivent nos défenseurs et ceux de nos libertés! vive de Potter! vivent les Belges! mort aux Hollandais! mort à nos assassins! vive notre grand citoyen que nous attendions! voilà l'homme qu'il nous faut et qui nous manquait! et toujours mêlés d'acclamations, éclatèrent non-seulement dans les environs, mais encore jusque dans des quartiers reculés de la ville, au point qu'on en fut un instant inquieté ; on n'avait encore rien vu de semblable, ni de si universel ; sous plusieurs rapports cette journée, cette entrée marqueront dans les fastes de Bruxelles. La providence, disait-on, accorde trop à cette ville en un jour ; le lever du soleil vit son sol purgé de l'ennemi et son coucher y ramène le régénérateur de nos libertés! Que de bénédictions! Dormons maintenant en paix ; la sentinelle des Belges est à son poste ; disons lui comme Voltaire à Montesquieu : LE PEUPLE AVAIT PERDU SES TITRES, VOUS LES AVEZ RETROUVÉS POUR LES LUI RENDRE.*

Nous verrons sous la date du lendemain 28, les premiers actes publics auxquels donna lieu l'arrivée de M. de Potter, prévue depuis que la victoire s'était déclarée pour nous ; ils furent élaborés dans la nuit. Nous verrons aussi que ce fut son passage à Ath qui excita le peuple au point qu'il osa aussitôt attaquer la garnison, la désarmer et s'emparer de la citadelle.

Cette journée du 27 se termina à Bruxelles par une

vive alarme ; vers 7 heures du soir le feu reparut à l'hôtel Torington où il n'avait pas été complètement éteint depuis 36 heures , et malgré tous les secours possibles , il y consuma encore un bâtiment de derrière. Le tocsin sonna à toutes les paroisses ; des coups de fusil se firent entendre. La générale battit de toutes parts, et d'après ce tumulte inattendu , à la fin d'une journée de repos , l'on ne douta plus que les troupes de Vilvorde renforcées ne revenaient tenter une attaque nocturne ; tout fut à l'instant sur pied ; on courut aux armes en se portant en masse vers le Parc qui était le point de ralliement ; la garde bourgeoise commençait à reparaitre en pelotons ; on renforça les barricades , on en ébaucha bon nombre de nouvelles ; tout prit un élan spontané qui dut tranquilliser les habitans et rassurer les chefs sur les dispositions et l'énergie du peuple. C'était cependant une fausse alerte que l'on attribua même alors à des ordres supérieurs ; mais on n'en fut bien convaincu que vers le jour ; nos volontaires mieux commandés restèrent aux boulevards et près des trois portes qu'avait occupées l'ennemi et par où on l'attendait encore , et le reste de la nuit se passa dans le calme ; il n'y eut pas davantage le moindre désordre ; plus de 10,000 hommes étaient cependant alors à Bruxelles sous les armes et sur le qui-vive.



PIÈCES PUBLIÉES A BRUXELLES LE 27 SEPTEMBRE 1830.

N<sup>o</sup> 1.

## BULLETIN.

*Du quartier-général, le 27 septembre 1830, à 6 heures  
et demie du matin.*

« A Messieurs les Membres du Gouvernement provisoire.

» Messieurs, l'ennemi, dont sans doute la chaude journée d'hier a complété le déplorable état de démoralisation, a senti l'impossibilité d'une plus longue résistance et vient d'abandonner nos murs. L'héroïque Bruxelles est libre. Le Parc et toutes les portes de la ville sont occupées par nos braves; le major Palmaert, mon premier adjudant, est nommé gouverneur des palais,

» Les faits remarquables qui ont signalé cette journée sont si nombreux et nos occupations en ce moment si multipliées, malgré la coopération de généreux amis et des officiers distingués qui m'entourent, que je me vois pour l'instant dans l'impossibilité de vous donner tous les détails nécessaires sur ce glorieux événement. Dès que j'en aurai le loisir, l'un de mes premiers soins, comme de mes devoirs les plus chers, sera de vous faire connaître les services rendus par tant de généreux citoyens, dont plusieurs ont payé de leur sang cette mémorable victoire. Une des pertes les plus sensibles pour moi est celle de mon adjudant, baron Fellner, qui a péri en conduisant, l'épée à la main, un de nos détachemens à l'attaque du fond de la Madelaine, position si dangereuse et si long-temps disputée.

» Une revue générale de nos forces actives aura lieu demain.

» Le commandant en chef:

JUAN VAN HALEN,

N<sup>o</sup> 2.

*Rapport de M. JARLET , capitaine de la 8<sup>e</sup> section ,*

## AU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que le 22 de ce mois, en vertu d'un ordre écrit qui me fut adressé directement de l'Etat-major de la place, par M<sup>r</sup> le Major Palmaert, pour renforcer de 10 hommes le poste du palais du prince d'Orange, qui se trouvait alors réduit à 11 hommes, commandés par M<sup>r</sup> Leveaux, lieutenant de ma compagnie, j'envoyai à ce palais, vers midi du même jour, 6 hommes de bonne volonté, les seuls que j'aie pu réunir, et fus de suite à l'Hôtel-de-Ville pour faire connaître qu'il m'était impossible de compléter le nombre de 10 hommes réclamés, à moins de m'y transporter moi-même comme simple garde avec deux hommes qui me restaient et qui consentaient à s'y rendre si j'y allais avec eux; ma proposition ayant été accueillie à l'état-major, je me présentai au palais, avec mes deux hommes, vers 2 heures de l'après-midi. A 8 heures du soir, M<sup>r</sup> Rosaert, 1<sup>er</sup> lieutenant de la compagnie, s'étant présenté avec 9 hommes seulement pour nous relever, je parvins à déterminer 5 des hommes par moi envoyés dans la journée, à demeurer au poste avec la garde montante et, vu l'urgence d'assurer le service, j'y restai moi-même toujours comme simple garde.

Le 23, à 9 heures du matin, les troupes se présentèrent devant les palais et y prirent position. Je jugeai alors nécessaire de prendre le commandement de tout le poste et j'instruisis un officier supérieur qui se présenta devant la grille du motif de notre présence et du service dont nous étions chargés pour préserver le palais de tout excès. Cet officier m'ordonna de rester à mon poste et de continuer mon service jusqu'à nouvel ordre.

Quelques heures après et jusqu'à 10 heures du soir de ce même jour 23, une grande quantité de soldats blessés furent diri-

gés sur le palais où je leur fis administrer, autant que possible , par un homme de garde, tous les soins que réclamaient leur position et l'humanité. Le soir la troupe entra dans le palais pour y passer la nuit, et, de ce moment seulement, je remis ce poste à M<sup>r</sup> Mathon, colonel des grenadiers; désirant alors profiter de la nuit pour quitter le palais où la présence de mes hommes de garde n'était plus nécessaire et rentrer en ville avec eux, j'en fis la demande au colonel Mathon qui s'y opposa. Alors j'occupai mes hommes à faire dans les caves du bouillon et de la charpie pour les blessés.

Le 24 au matin, je me mis en communication avec M<sup>r</sup> O....., major de la garde bourgeoise, commandant supérieur des trois palais et qui occupait celui du roi, avec M<sup>r</sup> le capitaine V..... et 40 hommes de garde.

La journée du 25 et une partie de celle du 26 se sont passées sans qu'il soit survenu aucun changement dans notre position, si ce n'est une communication qui s'est établie entre les deux palais, par le jardin de celui du roi et l'hôtel de M<sup>r</sup> le marquis d'Assche.

Le 26 au soir, M<sup>r</sup> le major O....., n'ayant plus avec lui que quelques hommes des 40 qui avaient appartenu au poste du palais du roi, vint avec M<sup>r</sup> le capitaine V..... au palais du prince d'Orange pour s'adjoindre à moi et pour nous concerter ensemble sur les mesures à prendre dans le cas où les troupes évacueraient leurs positions pendant la nuit. Le feu qui venait de se déclarer près de l'aile droite du palais du roi ( quartier du prince Frédéric ) nous obligea de nous séparer sans avoir rien arrêté, et depuis ce moment jusqu'à deux heures après minuit, tous mes hommes de garde, de concert avec les troupes, furent occupés à aider à transporter des palais du roi et du prince Frédéric, dans le palais du prince d'Orange, tous les objets les plus précieux pour les sauver, dans la crainte où l'on était que les deux premiers palais ne fussent la proie des flammes.

Le 27, à 3 heures du matin, les troupes commencèrent leur évacuation du palais du roi; celles qui occupaient le palais du

prince d'Orange suivirent le même mouvement pour se retirer de la ville et gagner la campagne. Pendant ces différentes marches, Messieurs O..... et V..... se consultèrent et me proposèrent de nous retirer avec les troupes. Je fis observer à ces Messieurs qu'ayant encore 15 hommes de garde avec moi, mon devoir exigeait impérieusement que je restasse au milieu d'eux pour ne pas les abandonner à eux-mêmes, et faire de concert tous nos efforts pour, en reprenant notre service après le départ des troupes, préserver les palais de l'invasion de la populace et de tout excès. Je priai vivement ces Messieurs de se joindre à moi, à l'effet de faire tout ce qui dépendrait de nous pour atteindre ce but. N'ayant pas réussi à faire partager mon avis par ces deux officiers, ils ont suivi la troupe, et à 4 heures 1/2 du matin, je me trouvais seul au palais du prince d'Orange avec mes 15 hommes de garde, M<sup>r</sup> Géard, concierge, et 3 domestiques.

Je fis aussitôt fermer toutes les portes par le concierge, en lui recommandant surtout les issues donnant dans le grand vestibule où avaient été déposés tous les objets précieux évacués pendant la nuit du palais du roi; je plaçai de suite des factionnaires partout où le besoin le réclamait.

Vers 6 heures, j'envoyai des reconnaissances de 2 à 3 hommes sur la plaine des palais, jusqu'à l'hôtel de Belle-Vue et dans d'autres directions pour annoncer partout que les troupes avaient évacué et que la garde bourgeoise avait repris son service au palais; on tira plusieurs coups de fusil sur mes hommes, mais heureusement aucun ne fut blessé, et tous eurent le bonheur de rentrer au palais suivis d'une multitude de citoyens de la ville qui affluaient de toutes parts. Dans ces entrefaites, j'avais recueilli au palais jusqu'à 17 déserteurs hollandais qui circulaient dans les environs ne sachant que devenir. Ils me furent réclamés par différens citoyens armés qui se chargèrent de les conduire au quartier-général.

J'envoyai de suite demander à l'Etat-Major une nouvelle garde pour me relever, et à 8 heures 1/2, je remis mon service à M. le major Palmaert qui se présenta avec 30 hommes de garde.

Je me félicite d'autant plus d'être resté à mon poste dans cette circonstance difficile, qu'aussitôt que les habitans des environs apprirent l'évacuation des troupes, la nouvelle s'en répandit spontanément dans toute la ville, que le peuple affluait en foule devant la grille et que j'eus besoin d'employer à la fois la fermeté, la prudence et la modération pour préserver le palais d'être envahi.

Bruxelles, 27 septembre 1830.

*Signé* JARLET.

### N° 3.

*Extrait d'une lettre de M. Ferdinand Meeüs à son frère ,  
datée de Mons , 1<sup>er</sup> octobre 1830.*

« Échappé par le plus grand des hasards, avec ma femme et nos cinq enfans, à la fureur des soldats qui m'avaient cherché pour me fusiller, cerné par eux dès les premiers instans et sachant qu'ils avaient pillé ma maison, j'étais enfin parvenu dimanche matin à sauver de Bruxelles ma malheureuse famille, dans la crainte que nous ne fussions les victimes des troupes dans leur retraite. J'étais près de Louvain lorsque j'appris avec certitude cette retraite, et déjà je me disposais à retourner dans notre illustre Bruxelles, lorsqu'on m'informa que le peuple, sur des bruits vagues, ( que mes sentimens et mon amour pour notre pays, dont j'ai donné des preuves auraient dû étouffer dès leur naissance ) avait incendié ma propriété; cette action eut sans doute son principe dans l'intention de rendre chaque maison de Bruxelles inabordable à l'ennemi, en vouant à la destruction celles que sa présence avait souillée, et je cesse de m'en plaindre pour ne former que des vœux pour l'affranchissement de notre patrie. »

*Signé*, F. MEEÜS.

» Ces lignes écrites à un frère peuvent être lues de tous.

» L'honnête homme n'a rien de plus à désirer que la connaissance de la vérité.

» Dans l'âme de nous tous, membres de la même famille, qui avons souffert les mêmes malheurs, il ne reste de regrets que ceux de ne plus être à même, pendant quelque temps, de donner du pain à tant de personnes que nous faisons vivre.

» Depuis 78 ans, nous répandons de l'argent dans la classe ouvrière par notre fabrique de dentelles (*Meeûs Vanderborcht.*)

» Depuis 10 ans M. Ferdinand Meeûs répand sa fortune parmi les ouvriers et la fixe dans Bruxelles par ses constructions et ses fabriques.

» Personne plus que nous ne désire la liberté de notre patrie, pour laquelle nous avons toujours été et serons toujours prêts à faire les plus grands sacrifices.

*Signé, MEEÛS-VANDERMAELEN.*

Le gouvernement provisoire, comité central, autorise sur sa demande, M. Meeûs-Vandermaelen à faire publier et afficher la lettre et l'adresse ci-dessus. Il saisit cette occasion pour recommander à tous les citoyens le maintien de l'ordre public et de la tranquillité. Quand un peuple a combattu si vaillamment contre les ennemis du dehors, il doit respecter et faire respecter au dedans les personnes et les propriétés.

Bruxelles, 2 octobre 1830.

DE POTTER, CR. ROGIER, S. VAN DE WEYER,

N<sup>o</sup> 4.

VICTOIRE! VICTOIRE!

Le gouvernement provisoire porte à la connaissance du brave peuple belge que les Hollandais ont cédé aux efforts des géné-

reuses populations qui ont combattu avec un courage digne de leur antique réputation.

*Braves belges !* ce n'est pas assez d'avoir vaincu vos ennemis dans Bruxelles ; il faut consolider votre victoire en organisant les moyens de combattre au-dehors.

En conséquence, tous les volontaires des villes et communes présens à Bruxelles, se rendront à onze heures autour du Parc, où ils recevront une organisation provisoire par compagnies et bataillons.

Fait à Bruxelles le 27 septembre 1830.

MM. le baron VANDERLINDEN D'HOOGVORST ; Cm. ROGIER ; le comte FÉLIX DE MÉRODE ; GENDEBIEN ; S. VANDEWEYER, JOLLY ; J. VANDERLINDEN, trésorier ; Bon F. DE COPPIN, J. NICOLAY, *secrétaires.*

## N° 5.

### GOVERNEMENT PROVISOIRE

Tous les braves citoyens qui ont enlevé des armes à l'ennemi pourront les rapporter à l'Hôtel-de-Ville ; ils en seront payés au comptant. Ces armes sont destinées à l'armée qui s'organise.

Bruxelles, 27 septembre 1830.

Mêmes signatures.

## N° 6.

### AU PEUPLE BELGE.

Vous venez de remporter une belle victoire ; cette gloire restera pure. Il n'y a que vos ennemis et ceux de la patrie qui poussent aux excès, excitent au pillage, ou s'y livrent eux-mêmes pour s'enrichir ignominieusement ou favoriser une nouvelle at-

taque. Le gouvernement provisoire aura les yeux sur eux ; il compte sur le peuple de Bruxelles pour les contenir et les châtier.

Bruxelles, 27 septembre 1830.

Mêmes signatures

## N° 7.

### ORDRE DU JOUR.

#### QUARTIER-GÉNÉRAL.

M. le vicomte de Culhat, qui commandait hier l'attaque des derrières du palais du roi, est chargé par moi commandant en chef des forces militaires, d'activer énergiquement la fortification civique de cette énergique ville et particulièrement celle du Parc. Il travaillera de concert avec MM. Fafchamps et Bayet et sera secondé par la commission civile du quartier-général.

Bruxelles, le 27 septembre 1830.

Le commandant en chef,

JUAN VAN HALEN.

## N° 8.

Le Gouvernement provisoire, invite M. *Louis de Potter* à rentrer dans sa patrie. Il adresse la même invitation à tous les Belges qui sont en France.

Bruxelles, 27 septembre 1830.

*Signés* : GENDEBIEN, ROGIER, JOLLY, et les deux secrétaires.



## CHAPITRE XXIII.

JOURNÉES DES 28 ET 29 SEPTEMBRE 1830, MARDI ET MERCREDI.

Résultats immédiats de la victoire. — Rentrée des émigrés. — La confiance reparait. — M. de Potter membre du Gouvernement provisoire — Sa lettre — Coup-d'œil sur Bruxelles. — L'ennemi toujours aux portes de la ville. — Arrivée de nouveaux renforts. — Ouverture de la campagne d'Anvers — Premiers succès. — Ils sont arrêtés et comment. — Réorganisation de la garde bourgeoise sous le nom de Garde urbaine. — Grande revue. — Les États-Généraux décident enfin les deux questions de séparation et de révision — Cinquième et dernier Gouvernement provisoire sous le nom de *Comité central*. — Ses premiers actes.

Le résultat le plus frappant et le plus positif de la victoire fut la consolidation de l'autorité du gouvernement ; son origine vague et douteuse, sa création presque énigmatique *sortie de ses propres mains*, avaient laissé dans les esprits une sorte d'irrésolution mêlée de défiance ; on lui avait jusqu'alors fort mal obéi et même on s'en était un peu moqué ; il était perdu et disparaissait pour toujours si la force le contraignait à quitter Bruxelles pendant vingt-quatre heures.

Mais le succès changea la face des choses ; ce fut à dater de ce moment qu'on dut le regarder seulement comme installé et affermi. Il prit le 28, pour la première fois, le titre de *Gouvernement provisoire de la Belgique* ; ce pas était immense et ne rencontra dans les provinces que de très-faibles oppositions de peu de durée. Ses actes prouvaient aussi qu'il connaissait sa position et son pou-

voir. L'autorité royale-était plus profondément sapée par l'arrêté qui accordait une prorogation de 25 jours aux effets de commerce, que par les 3,000 coups de canon que l'on venait de tirer sur les soldats. Les gens *connaisseurs* le sentirent et peu-à-peu reparurent. Il fallait avant tout un centre commun, quel qu'il fût; on s'y rallia de bonne ou de mauvaise foi, de bonne ou de mauvaise grace; on prit *couleur* et *couleurs*, sans trop s'entendre cependant que sur un seul point, *haine et mort aux Hollandais!* et si l'on ne pouvait commander à l'avenir, on tâcha du moins de le pressentir.

Par suite de ces idées une sorte de confiance ne tarda pas à se rétablir; les émigrés qui avaient quitté la ville en foule depuis huit jours y rentrèrent successivement, quand la frayeur ne les avait point emportés trop loin; les routes de Nivelles, Namur, Wavre, Halle, Gand et Anvers surtout, étaient couvertes de voitures et de bagages. On était revenu du premier effroi, de ce sentiment indéfinissable de la peur qui ne raisonne jamais. On sentait le tort, la faute, le crime d'abandonner ainsi sa demeure, ses foyers, ses propriétés pour sauver uniquement sa tête d'un danger trop général pour devoir être redouté, et lorsque la présence du maître pouvait *seule* défendre ou conserver sa fortune! Nous ne parlons pas même de la lâcheté; elle est grande sans doute de s'enfuir, de tout abandonner et de laisser ainsi les charges municipales et autres, les fardeaux des circonstances et de la guerre, les logemens, collectes, etc., uniquement à ceux qui ont eu assez de courage, de sagesse, de raison pour rester à leur poste, celui de l'honneur et du devoir au-

tant que de l'intérêt personnel. D'ailleurs des mesures furent prises sur le champ pour ne point accorder aux fuyards le prix de leur absence. Les autorités encore existantes, les voisins même, plus intéressés à l'égalité de répartition des charges, s'entendirent bientôt à cet égard ; on vit établir des ambulances pour les blessés dans plusieurs des maisons abandonnées propres à ce genre de service ; on doubla les logemens militaires dans les autres ; rappelons encore ici aux peureux l'exemple de M. de Latour, habitant et propriétaire de la troisième maison à droite du palais du roi. Nous avons vu ci-dessus, page 440, que sa demeure fut sauvée uniquement parce qu'il ne l'avait pas quittée ! On pourrait citer cinquante traits semblables, comme aussi l'on pourrait désigner nombre de maisons qui furent ou brûlées, ou pillées, ou dévastées, parce que les combattans n'y trouvèrent personne ou seulement un domestique.

Un autre résultat prochain du grand événement de Bruxelles était l'impression qu'il allait nécessairement produire sur les autres provinces et villes de la Belgique à mesure que la nouvelle de la victoire y parviendrait. Nous résumerons dans le supplément les mouvemens décisifs qui se manifestèrent alors dans toutes les forteresses et ailleurs et qui nous firent marcher de succès en succès ; l'autorité hollandaise s'écroulait de toutes parts avec plus de rapidité encore que celle de Napoléon en 1814 dans les mêmes contrées. Le triomphe de Bruxelles était un talisman magique ; tout se déclarait pour la cause belge ; les Hollandais cédaient sans cou-

rage, le plus souvent avec lâcheté; ils ne défendirent que Maestricht et Anvers.

Depuis six jours on était privé de toutes nouvelles étrangères par les voies ordinaires; tous les journaux étaient arrêtés, tous les courriers interceptés; on pouvait donc tout supposer, tout imaginer! Et l'on restait toujours en dessous et en dehors de la vérité; on s'attendait à tout et tout se réalisait d'heure en heure!

Mais nous verrons bientôt qu'on ne profita point de cet élan, que l'on empêcha nos volontaires de poursuivre l'ennemi et que l'on arrêta, par la retraite de l'avant-garde qui occupait déjà Vilvorde, le développement de ce surcroît de force qui, au moral comme au physique, n'est dû qu'à un accès de fièvre ou de délire momentané qui ne se répète pas!

Pendant les deux journées du 28 et du 29 on continua le pillage ou la vente de l'huile de M. Meeùs; on fouilla dans les décombres encore fumantes et, comme nous l'avons dit, on démolit une autre de ses maisons sur la place d'Orange et on la pilla; on commençait donc à s'apercevoir que c'était une duperie que de brûler! M. de Potter s'y rendit dans la matinée du 28 et fit suspendre momentanément le vol et la dévastation, en déclarant aux furieux que les propriétés de M. Meeùs venaient d'être réunies au domaine public; cette ruse eut l'effet de prouver encore quelle influence cet homme allait exercer sur les masses.

Quoi qu'il en soit des précédens ou des intrigues qui avaient ramené parmi nous un banni qui rompaît son ban, il semblait être attendu pour entrer au Gouver-

nement provisoire; aussi dès le 28 au matin les deux pièces suivantes furent-elles imprimées et affichées, (*V. ci-après, nos 1 et 2*) la dernière surtout donne à réfléchir. On est encore à se demander de quel droit un homme condamné osait ainsi s'adresser publiquement à ses concitoyens! Cependant son adjonction remplit le vœu public; il apportait d'ailleurs au gouvernement plus qu'il n'en pouvait recevoir; une faveur populaire inconnue jusqu'à ce jour en Belgique! enfin c'était l'homme de la circonstance; son nom et ceux de *Van Halen* et de *d'Hoogvorst* sont les seuls qui ne seront jamais séparés de la révolution de la Belgique en 1830. Ils semblaient tous trois avoir bien compris cette grande et fondamentale maxime que, *quand on adopte un principe, il faut savoir en subir et en faire subir toutes les conséquences*. Les Bruxellois et leurs auxiliaires venaient de prouver qu'ils l'avaient bien comprise aussi et qu'ils n'avaient pas besoin de la *lettre-proclamation* de M. de Potter pour s'en souvenir.

Le buste du roi, en marbre blanc, couronné d'un demi fromage de hollande, fut exposé par dérision ce jour-là, montagne de la Cour, au balcon d'une maison en construction; on arracha l'inscription en lettres de bois doré, placée au-dessus du fronton du palais de justice et qui commençait par ces mots en latin : *Guillaume roi des Belges*. On détruisit à coups de balles le bas-relief de la porte ci-devant Guillaume et surtout l'effigie royale qui en faisait partie.

On put faire, dès ce jour-là, trois remarques importantes à Bruxelles.

Là première, c'est que pendant deux jours de bombar-

dement et quatre jours de combats acharnés dans une grande ville transformée en véritable champ de bataille et au centre de laquelle on faisait usage de toutes les armes connues, très peu de bourgeois furent tués ou blessés par accident dans le bas de la ville et hors du théâtre du carnage, ce qui est peut-être sans exemple au milieu d'une telle masse de bâtimens sur lesquels pleuvaient incessamment et de toutes parts, les balles, la mitraille, les boulets et les obus.

La seconde, c'est qu'aucun désordre, aucun pillage, aucunes violences ne furent à réprimer dans l'enceinte de la ville pendant les quatre jours de la bataille. Il n'en avait pas été de même les 25 et 26 août, comme nous l'avons vu à ces dates! et pourtant ici, la populace était bien plus souveraine encore! mieux armée! victorieuse! elle se faisait tuer pour d'autres! jamais elle n'avait eu une plus belle occasion de pillage! Honneur au peuple Bruxellois! il serait sans tache s'il n'eût pas existé de maison à *M. Meëus!*

La troisième, c'est que cette vieille inimitié, cette sorte d'éloignement antipathique, existant depuis tant de siècles entre les Flamands et les Wallons, avait totalement disparu et s'était absorbé dans la haine commune contre le nom hollandais; l'observation était frappante à Bruxelles alors encombrée d'auxiliaires wallons qui s'embrassaient en frères avec les flamands, Belges comme eux. Cette espèce de réconciliation était franche; elle doit être et sera éternelle! Plus de mépris ou de sarcasmes réciproques, plus de rixes ou combats de kermesse: Tous les Belges, quel que soit le langage qu'ils parlent, se rappelleront toujours le grand événement qui les a

affranchis et liés plus étroitement que jamais. La forêt de Soigne et toute ligne de démarcation entre eux se sont effacées et ont disparu sous les boulets hollandais qu'ils affrontaient ensemble ; il n'y a plus que des frères parmi nous.

La physionomie générale de la ville fut la même les 28 et 29 que celle du 27. On courait au Parc alors ouvert au public ; on y voyait enlever les derniers cadavres d'hommes et de chevaux et activer une forge destinée à réparer les pièces d'artillerie prises à l'ennemi ou abandonnées par lui ; enfin les travaux qui tendaient à effacer ou à réparer les traces des dévastations commençaient de toutes parts. On venait d'étañçonner les hôtels de Belle-Vue, de l'Amitié et la maison Benard qui, criblés de boulets, menaçaient ruine de plus en plus.

On avait trouvé dans les palais et au Parc, où on les avait réunies en monceaux, des longues gargousses à mitraille faites par les Hollandais et qu'ils avaient délaissées ; leur composé était effrayant et prouvait qu'ils manquaient de munitions. C'étaient des morceaux de fer, de verre, de cailloux, le tout brisé et de toutes les formes ; on y voyait jusqu'à des sonnettes des palais et des piques des grillages du Parc.

Dès le 28, les hôtelleries se remplirent d'étrangers ; on venait voir le champ de bataille tandis qu'il fumait encore. Des femmes, des parens, des amis accouraient et demandaient le lieu où avaient péri ceux qui leur étaient si chers ! Ils suivaient les cercueils à la Place des Martyrs où les inhumations furent alors très nombreuses ! Le clergé y présidait ; un prêtre priait sans cesse sur les tombeaux !

Des secours en vivres affluaient de toutes parts ; c'étaient des convois de charriots surmontés de drapeaux aux trois couleurs , portant le nom de la commune donatrice avec ces mots *pour Bruxelles*. On aplanissait les barricades devant eux ; les grains , viandes , chauffages , pains , pommes de terre , légumes secs , etc. , se déposaient à l'ancien hôtel des Finances , rue des Sols , qui en était encombré. Un arrêté spécial du Gouvernement provisoire , daté du 28 , avait affecté ce local à cette destination et avait prévenu que toutes les réceptions et distributions pour l'armée auraient lieu , à dater de ce jour , par les préposés qu'il avait nommés à cet effet ; M. *Moreau* en fut le directeur. Les paysans y amenaient jusqu'à des bestiaux avec un dévouement , un enthousiasme qui attendrissait. L'affluence des arrivans , l'abondance des dons ne peuvent se décrire ni s'évaluer : les journaux ont essayé de donner des listes , mais ils sont restés bien en dessous de la vérité.

Les reconnaissances envoyées à la poursuite de l'ennemi rapportèrent qu'il avait cessé son mouvement rétrograde à une lieue de la ville ; que la cavalerie occupait en force la plaine de Dieghem et d'Ever , ayant des grand'gardes sur Schaerbeek ; on apercevait même ses vedettes du haut de l'Observatoire ; on l'observait et on le surveillait de loin , sans tirer un seul coup de fusil ; mais on faisait bonne garde partout ; on semblait attendre et l'on avait raison ; mais on était plus que jamais déterminé à se défendre et même à attaquer en plaine au premier ordre ; on croyait tous les ponts coupés sur les derrières de l'armée , même celui de Walhem , et Malines en



insurrection ; on disait que la 15<sup>me</sup> division placée en réserve y avait été désarmée, et que les Belges qui la composaient en grande partie s'étaient joints aux bourgeois ; on se trompait cependant ; l'armée était maîtresse de toutes ses communications et aucun mouvement ne s'était encore manifesté à Malines , sauf l'adresse de plusieurs officiers belges au prince Frédéric , dans laquelle , tout en protestant de leur fidélité , ils demandaient à ne plus combattre contre leurs frères , adresse à la suite de laquelle ils furent tous arrêtés et conduits prisonniers à Anvers ; nous citons parmi eux le colonel *Mertens* qui s'échappa de prison pendant le bombardement de cette ville et combattit dès-lors dans nos rangs.

Il y avait aussi quelques prisonniers belges dans l'armée ennemie ; leur nombre était de 50 à peu près ; parmi eux se trouvait M. *Tencé*, imprimeur, qui a rendu compte dans les journaux de la manière inhumaine dont ils furent traités en route , à Vilvorde , Malines et jusqu'à Anvers où ils furent liés aux piliers de la Place de la Bourse et où on les laissa sans vivres pendant plus de 50 heures ! Ils allèrent ensuite rejoindre sur un bâtiment-ponton ou à la citadelle leurs compatriotes qui y languissaient depuis le 22 , et furent tout élargis à la fois par le prince d'Orange le 18 octobre.

Les derniers rapports du 28 au soir , arrivés au quartier-général , portaient qu'il n'y avait à Malines que 3 ou 400 hommes sans artillerie ; que le pont de Walhem n'était pas brûlé et qu'il s'y trouvait un bataillon avec des canons ; qu'il y avait à Campenhout beaucoup de monde avec une batterie , à Humbeek une compagnie , à Vilvorde un bataillon avec deux batteries , le parc de

réserve et 30 caissons, qu'enfin le gros de l'armée, composé encore de 8 à 10,000 hommes, se trouvait en avant de Dieghem.

Les renforts nombreux qui arrivèrent à Bruxelles les 28 et 29 peuvent être évalués à 2000 volontaires armés; chaque contingent avait toujours sa bannière en tête et chaque homme l'initiale du nom de sa ville ou commune sur son bonnet; ils arrivaient gaiement, pleins de confiance et demandaient l'ennemi; mais le secours le plus considérable nous venait d'Ath. Nous avons déjà dit que le 27, au moment du passage de M. de Potter, le peuple avait désarmé la garnison; M. Vandersmissen, nommé commandant de cette forteresse par le Gouvernement provisoire, même avant qu'elle fût occupée par nous, envoya d'abord à Bruxelles toutes les forces disponibles. Le 28, à huit heures du matin, on vit arriver les braves Athois, annonçant eux-mêmes leur victoire de la veille et amenant prisonniers tous les officiers supérieurs hollandais, savoir : un général d'artillerie, deux colonels, etc., ils avaient avec eux une batterie de six pièces de campagne attelées, un obusier et six caissons renfermant plus de 80,000 cartouches et de quoi en faire 300,000 autres. Le rapport de Vandersmissen annonçait en outre que, maître de l'arsenal, il y avait trouvé plus de 400 pièces de canon et un matériel suffisant pour faire la conquête de la Hollande! Ce renfort important était rangé en bataille sur la Grand'Place; on y comptait bon nombre de soldats de la 4<sup>me</sup> division et une compagnie d'artilleurs, tous belges. Les volontaires de Dour formaient la marche. Quant aux officiers belges, on n'avait pas eu la peine de les prendre, attendu qu'ils s'étaient mis eux-mêmes à

la tête du mouvement et commandaient la troupe et l'artillerie. C'était un vrai bataillon d'élite. On voyait pour la première fois à Bruxelles des officiers en uniforme, décorés des couleurs brabançonnnes ! Cela fit un grand effet sur le peuple ; on s'attendait à des mouvemens semblables dans toutes les autres villes encore douteuses ou opprimées ; on disait que le triomphe des Athois était un heureux augure ; on criait partout : *Bravo ! vivent les Belges !* Il était bien question de songer à l'avenir !

L'on sut dans la journée que la veille un nombreux détachement de l'armée fugitive s'était présenté aux portes de Louvain d'où il avait été repoussé ; qu'il s'était alors replié sur Campenhout où il avait pris poste ; qu'on l'y avait poursuivi et qu'un engagement y ayant eu lieu vers six heures du soir , Louvain se trouvait encore sérieusement menacé ; le Gouvernement provisoire ordonna sur le champ au général en chef d'envoyer au secours de Louvain une colonne de 300 hommes avec deux canons ; M. *Van Halen* obéit et nomma pour commandant du détachement M. *Kessels* qui, après avoir terminé la barricade en demi-lune du haut de la montagne du Parc, s'était porté en tirailleur, dès le 27, à la poursuite de l'ennemi. *Kessels* partit dans la soirée du 28, arriva dans la nuit à Louvain sans obstacle et se porta sur le champ aux avant-postes où il escarmoucha continuellement en empêchant ainsi les Hollandais de rien tenter contre Louvain. Nous verrons que le poste du danger fut toujours celui de M. *Kessels* dans la campagne qui commençait, car les rapports ci-après ( *V. n<sup>os</sup> 3 et 4* ) de cette même date, ne lais-

saient plus de doute que les opérations militaires allaient s'engager entre les deux partis. En effet, l'on fixe au 28 septembre l'ouverture de la campagne, appelée *campagne d'Anvers*, qui, interrompue momentanément dès le 3 octobre, se termina au bout de 29 jours, par le bombardement de cette ville, et peu après, par une sorte de demi armistice ! campagne extraordinaire, s'il en fut jamais, où l'on vit de faibles détachemens de volontaires déterminés, de 100 ou 200 hommes, sans un seul cheval, harceler sans cesse en tirailleurs, un corps d'armée de 10 à 12,000 hommes munis d'artillerie et de cavalerie, le repousser dans toutes les rencontres, prendre des forts et des villes (telles que Lierre et Anvers) de vive force, passer des fleuves et forcer des ponts sous le feu d'un ennemi dix fois plus nombreux, et le repousser ainsi jusqu'à ses frontières, en délivrant trois provinces et en s'emparant d'un rayon de plus de vingt lieues de pays ! Il faudra cependant que l'histoire impartiale consigne dans nos fastes ces faits presque incroyables, parce que ce sont des vérités qui seront éternellement l'honneur et l'orgueil des Belges, comme la honte de leurs lâches ennemis.

Il n'y avait donc aucun doute que l'armée hollandaise était démoralisée et commençait même à se désorganiser par le départ successif des soldats belges qui en formaient la grande partie et qui quittaient successivement ses rangs pour grossir les nôtres ; tout l'indiquait et le général en chef qui le savait mieux que personne et qui avait déjà réussi à pratiquer des intelligences avec les officiers belges de la citadelle d'Anvers, résolut d'agir sans le moindre retard et d'utiliser l'ardeur des nombreux renforts qui ne cessaient d'arriver à Bruxelles.

Son plan bien conçu et bien mûri était de ne donner aucune relâche à l'ennemi, de le poursuivre l'épée dans les reins en le harcelant nuit et jour, d'achever ainsi sa désorganisation sans accorder ni trêve ni armistice, de profiter des mouvemens populaires pour entrer dans les villes avant lui ou pêle-mêle avec lui, enfin d'attaquer, non la ville mais la citadelle d'Anvers; d'arriver ainsi en huit ou dix jours aux frontières hollandaises et de les franchir même, si les circonstances l'indiquaient ou le permettaient.

Le succès d'un tel plan était alors infaillible; son commencement d'exécution le prouva à l'évidence; il eût sans nul doute évité de grands malheurs à Anvers! mais une sorte de fatalité vint tout entraver, tout détruire!

*Van Halen* commença par faire attaquer, dès le 29, la position de Vilvorde où il se transporta de sa personne après la revue. Les auxiliaires de *Couvin*, *Binch*, *Gosselies* et *Fontaine-l'Évêque* s'y distinguèrent, et dès le lendemain au point du jour, l'ennemi avait évacué Vilvorde; les habitans organisés sur-le-champ en garde urbaine répondirent des 1800 condamnés renfermés dans la maison de force.

On poursuivit l'ennemi; une trentaine de volontaires osèrent attaquer vers *Sempst* la cavalerie de l'arrière-garde et lui enlevèrent 17 chevaux, *M. Dewys*, qui s'était distingué dans les quatre journées, conduisait ce détachement. Ce fait est réel, quoique presque incroyable; tout indiquait que l'on n'avait qu'à s'avancer pour marcher de succès en succès et refouler l'ennemi jusqu'au fond de ses marais.

Le général en chef organisa ses volontaires dans la

nuit et, dès le 1<sup>er</sup> octobre, ayant formé une colonne de 600 hommes avec trois pièces de canon, il en confia le commandement au brave colonel *Moyard* avec ordre de se porter rapidement en avant et d'attaquer, surtout la nuit, un ennemi démoralisé; genre de guerre le plus propre aux circonstances où l'on se trouvait.

Le mouvement était commencé; Niellon avec son corps arrivait par la droite pour le soutenir; tout marchait: le quartier-général allait être transporté à Vilvorde et l'ennemi était en pleine retraite, lorsque le 3 dans la nuit, le Gouvernement provisoire donna l'ordre au général en chef de *faire rétrograder sur le champ toutes les troupes*.

M. Van Halen, habitué à obéir comme à commander, souscrivit, avec autant de surprise que de regret, à cette injonction; les volontaires en murmurèrent; mais le 4, dès l'aube du jour, tous les auxiliaires qui avaient commencé la campagne avec tant de zèle et de bonheur étaient de retour au Parc et le Gouvernement provisoire fut ponctuellement écouté et obéi! Dès-lors tout était fini; l'ennemi respira et fut sauvé! Les succès mêmes qu'on obtint si chèrement contre lui, 20 jours après, prouvèrent de reste combien ils eussent été alors faciles et complets. C'est l'unique occasion où l'on doit regretter qu'il y ait eu alors de l'ordre, un gouvernement, un chef. Le peuple abandonné à lui-même, comme le 23, se fut jeté sur Malines et Anvers et serait arrivé aux frontières hollandaises à l'époque où l'on songea seulement à recommencer la campagne.

A cette date du 4 octobre, les deux partis faisaient donc retraite chacun de son côté; c'est une remarque essentielle que nous trouvons consignée par M. *Van Halen* lui-même

dans son histoire des *quatre journées* où il rend compte avec détails de tout ce qui concerne cette intempestive marche rétrograde et comment il refusa d'en accepter la responsabilité, refus immédiatement suivi de son abandon du commandement; nous renvoyons à son ouvrage et nous n'avons ici anticipé de quelques jours sur les événemens que pour établir le point précis qui sépare la première époque de notre révolution de 1830 d'avec la seconde, point bien fixé par la fin de la campagne de Bruxelles et la création du 5<sup>m</sup> et dernier Gouvernement provisoire. Des développemens ultérieurs seront donnés au surplus à tous ces faits, si l'on entreprend un jour de tracer l'histoire de la seconde époque.

Quelques mois se sont écoulés depuis lors! les événemens ont marché, ont parlé; nous savons que c'est presque un ridicule de raisonner après coup et d'après eux! Cependant deux questions, deux mystères se présentent ici! 1<sup>o</sup> Quel eût été, quel serait maintenant, 28 janvier 1831, le *résultat* du plan de *Van Halen*, conçu et exécuté par lui? 2<sup>o</sup> Quels motifs ont guidé le cinquième Gouvernement provisoire, lorsque le 3 octobre 1830, il donna l'ordre de cesser la poursuite et de finir momentanément la campagne?

† Il n'entre point dans notre sujet de répondre; *Van Halen* l'a fait pour nous, du moins à la deuxième question, en prononçant les mots *d'injustice* et *d'ingratitude* et en se plaignant que, parmi nous, comme ailleurs, un soldat ne puisse jamais être à l'abri de soupçons et d'ombrages quand il a bien servi son pays et qu'il a été heureux et victorieux!

Qu'on nous pardonne cette digression; nous reprenons notre récit.

Vers la soirée du 28 une nouvelle alarme se répandit dans Bruxelles; le tocsin et la générale mirent de nouveau tout en agitation. Le bruit courut que les troupes s'avançaient en force; aussitôt de nouvelles précautions furent prises; tous les volontaires se rassemblèrent en grand nombre sur la plaine des Palais, Place-Royale, Grand'Place et à la Monnaie. Des nombreux détachemens sortirent de la ville; les retranchemens des boulevards furent garnis de dix bouches à feu attelées et prêtes à partir au premier signal. Les deux pièces suivantes furent affichées. (*V, ci-après, nos 5 et 6.*)

Cette alarme n'était pas tout-à-fait sans motif. Une division de l'armée de Maestricht, forte de 5 à 6000 hommes et commandée par *Cort-Heyligers* lui-même, repoussée et battue à Tirlemont et à Louvain, avait fait un grand détour par sa gauche et, passant par Jodoigne et les environs de Wavre, d'où son avant-garde avait été chassée, s'était approchée de Bruxelles. Ce corps d'armée, composé du 5<sup>me</sup> dragons, des 7<sup>me</sup> et 8<sup>me</sup> divisions et de trois batteries avait couché à Leefdael, route de Wavre, et traversa à midi, la chaussée de Louvain vers Cortenberg, à deux lieues de Bruxelles pour faire sa jonction vers Dieghem ou Vilvorde avec le prince Frédéric dont il portait ainsi l'armée à plus de 16,000 hommes. Le brave *Ragondet* avec son détachement de 150 hommes au plus, composé des volontaires de Fontaine-l'Évêque, Binch, Namur et Couvin sortit par la porte de Laeken le 29 au matin, comme nous l'avons vu, pour reconnaître les forces de l'ennemi sur Vilvorde dont il s'empara. Il rencontra les avant-postes vers Sempst; il y avait des



cuirassiers, hussards et chasseurs formant un total de plus de 1500 hommes. Une fusillade s'engagea, l'ennemi démasqua six pièces et n'osa cependant poursuivre les nôtres qui se maintinrent à Vilvorde.

La garde bourgeoise avait reparu dans Bruxelles et recommençait à faire son service ; mais on sentait qu'elle était désorganisée depuis la journée du 20 et qu'elle ne pouvait être rétablie que sur d'autres bases ; elle devait même perdre son nom ! Son commandant en chef lui annonça ces changemens et sa réorganisation par la proclamation suivante (*V. ci-après, n° 7.*). Il fut entendu et compris ; les bourgeois de Bruxelles sentirent qu'il était urgent de reprendre la garde de leurs propriétés et de rivaliser de zèle et de devouement avec nos auxiliaires accourus de toutes parts à notre secours et de partager avec eux les fardeaux imposés par les circonstances et par la nécessité ! D'autres actes et ordres du jour se succédèrent rapidement et la *garde urbaine* de la ville de Bruxelles, quel que soit le nom qu'on lui donne, reprit, dès le 29 septembre, son service actif avec le même zèle, la même ponctualité que jamais ; nous rapporterons plus tard l'arrêté du gouvernement qui l'organisa d'une manière stable et définitive, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée et confondue dans la loi générale sur les *gardes civiques*.

La pièce suivante (n° 8) annonça une grande revue pour le 29 ; elle eut lieu vers 9 heures du matin ; on y compta environ 8000 volontaires armés et 16 canons et caissons, mais seulement deux compagnies de la garde urbaine. Une grande partie de ces forces partirent ensuite pour se porter contre l'ennemi. On pouvait disposer

alors de plus de 30 pièces de canon attelées et d'une batterie d'obusiers. Cette artillerie déjà formidable était parquée, Place-Royale, au Grand-Marché et dans les cours du Palais de Justice, de l'Athénée et du palais du prince d'Orange.

La nuit du 28 au 29 fut parfaitement tranquille; on en était venu au point de s'habituer tellement au bruit du canon, au son du tambour, au tintement du tocsin, aux alertes, aux alarmes de tout genre qu'on ne tenait plus compte d'aucun bruit ni mouvement, dès qu'ils n'étaient pas extraordinaires et que le calme paraissait étrange et comme impossible.

Cependant la proximité de l'ennemi, l'incendie et le pillage non encore achevé des propriétés de M. Meeùs et plusieurs alertes avaient achevé de répandre la terreur dans toute la nouvelle rue Royale et dans les environs extérieurs de la porte de Schaerbeek. Le peu d'habitans qui y étaient restés, après 4 jours d'angoisses passés dans les caves, pillés par les soldats, en butte à mille horreurs, quittèrent tous leurs habitations et le 29 septembre au point du jour, tous ces lieux si animés, si peuplés se trouvèrent complètement déserts. On y aurait vainement cherché une armoire ou un meuble.

Ce fut le 29 surtout que l'on commença à connaître à Bruxelles les nouvelles officielles des mouvemens insurrectionnels des villes et forteresses de la Belgique qui reconnaissaient successivement l'autorité du Gouvernement provisoire; on apprit alors les détails de la prise de Mons, d'Ath, de Bruges, etc. Nous y consacrerons une partie du supplément.

Les renforts affluèrent encore le 29; ils étaient logés

chez les bourgeois ou incorporés dans les corps francs ou détachemens de guerre que l'on organisait sans relâche , Le fardeau des logemens militaires devint alors pesant pour la bourgeoisie.

Et pendant que tout se mouvait et se soulevait en Belgique avec un ensemble, un concert, un enthousiasme indescritibles, que faisait-on à La Haye?

Nous l'avons déjà dit ; (*V. page 249.*) Depuis le 23 les sections des États-Généraux travaillaient les deux questions du message du 13 et les discutèrent publiquement, le 28 et le 29, lorsqu'on ne pouvait plus ignorer les événemens de Bruxelles; le 29 à 7 heures du soir, elles furent toutes deux résolues affirmativement; la première, sur la *séparation*, par 50 voix contre 44, et la deuxième, sur le *retouchement de la loi fondamentale*, par 55 contre 43. Si ces décisions avaient été prises 10 jours plus tôt, ou si l'attaque de Bruxelles avait eu lieu 10 jours plus tard, qui peut dire quels eussent été les résultats? Tandis que quand on connut ici ces grandes mesures alors si tardives, si intempestives, si inutiles, on sourit de pitié! Elles confirment au surplus l'opinion que nous avons émise que l'attaque de Bruxelles le 23 fut un *motu proprio* du prince Frédéric; le rapport officiel hollandais ne laisse d'ailleurs aucun doute à cet égard.

A dater du 26, le prince d'Orange présida chaque jour le conseil d'état et celui des ministres; les courriers arrivaient à chaque instant du quartier-général, mais les journaux restaient muets comme le gouvernement; on ne communiquait absolument rien au public; la très-grande majorité des membres des États-Généraux n'en

savaient pas davantage que d'autres ; les correspondances étaient rares et presque interceptées ; on disait vaguement qu'on se battait à Bruxelles, mais du reste il n'y avait pas un seul Hollandais qui doutât un instant du succès de la lutte dès qu'une fois elle serait engagée ; il aurait ri au nez, et peut-être fait pis, à quiconque aurait hésité à partager son avis ; il y eut des exemples !

Pendant le 29 on connut à La Haye l'arrivée de M. le comte *de Pestre*, aide-de-camp du roi, venant en courrier de l'armée ; on publia alors que le prince Frédéric avait toujours ses mêmes positions à Dieghem près de Bruxelles ; quoiqu'on insinua par là qu'il ne les avait pas quittées depuis le 21 et qu'on fit ainsi abstractions de ce qui s'était passé depuis lors, on ne put cacher long-temps la vérité et les Hollandais apprirent enfin qu'ils avaient été battus par la *canaille* de la Belgique ! Les conseils des ministres se multiplièrent alors de plus belle ; nous en verrons les résultats !

Les journaux de Hollande, d'Anvers, de Gand et de France faisaient hausser les épaules à Bruxelles ; on y voyait les détails de la bataille et de la prise de la ville le 23 et le 24 ; il y avait eu des combats à la Grand'Placette ; l'Hôtel-de-Ville avait été enlevé d'assaut, enfin les rebelles, réduits à un petit nombre, s'étaient soumis en implorant merci et à discrétion le 24 au soir ! Cort-Heyligers venait de faire son entrée à Bruxelles à la tête de 15,000 hommes après s'être emparé de Louvain !... Ceci était même *officiellement garanti* ! *Libry* à La Haye et *Durand* à Gand faisaient encore imprimer dans leurs feuilles, le 28 et même le 29, tous ces faits qu'ils affirmaient ; il est vrai que ce fut alors pour la dernière fois ;

mais enfin , voilà comme on écrit l'histoire quand on est aveuglé ou payé ! Cela inspirait un sentiment voisin du dégoût et surtout une sorte de désespoir de se voir ainsi joué et trompé , même sur des faits accomplis sous nos yeux , et par suite , de ne pouvoir jamais ajouter foi , à bien plus forte raison , aux récits des journaux quand ils nous parlent d'événemens ou de contrées plus éloignées ! Au surplus les feuilles hollandaises ne cessaient d'insulter les Belges et leurs députés aux États-Généraux.

Dès le 29 les marchés de Bruxelles furent approvisionnés comme de coutume ; les villageois y affluèrent ; les patrouilles de nuit furent réorganisées dans tous les faubourgs ; tous les moulins étaient en activité ; la confiance et l'ordre renaissaient ; toute crainte de disette avait disparu ; un grand nombre de magasins et de boutiques se rouvrirent ; la banque reprit ses paiemens.

Libry éprouva ce jour-là le dernier degré de l'avilissement ; *Moke*, son collaborateur du National , revenu , disait-il , sur le caractère et les intentions de cet homme qui avait encore alors l'infamie de demander l'incendie de Bruxelles , désavoua un article de journal qui l'avait fait fuir avec lui et voyager ensemble.

Les derniers rapports du 29 au soir portaient que le quartier-général du prince Frédéric était toujours à Vilvorde ; mais que cependant les divers mouvemens de l'ennemi , pendant la journée , semblaient annoncer qu'il allait continuer sa marche rétrograde.

M. Cartwright , secrétaire de la légation anglaise , avait quitté Bruxelles le 26 , au plus fort du feu ; il y revint de La Haye , dès le 29 , et y retourna le surlendemain. Ces courses multipliées avaient sur les événemens un

haut degré d'intérêt , d'importance et d'influence.

Les inhumations continuèrent à la place des Martyrs le 29; il y en eut aussi à Lacken , entre autres celle de M. *Moeremans* fils , brave Bruxellois , tué le 26. Ce fut la première fois que l'on vit un cortège aussi nombreux accompagner, avec tous les honneurs militaires jusqu'au champ du repos , les dépouilles mortelles des victimes. M. de Potter en faisait partie. Il en fut de même à l'égard des braves *Verheyden* fils , riche négociant en vins à Bruxelles, *Wouters*, propriétaire de l'établissement du messenger de Louvain, *Lefebure*, épicier, et *Sablon* de Wavre , géomètre du cadastre , enterrés le même jour.

Dans la journée du 29, M. *Van Halen* fit afficher la proclamation suivante ( *V. ci-après*, n° 9. ) : et comme il faut être fidèle , avant tout , à notre profession de foi d'impartialité , disons encore ici avec beaucoup d'autres, que , quels qu'aient été les événemens et les poursuites du mois d'octobre , la Belgique devra une éternelle reconnaissance au général *Van Halen* qui s'est chargé du commandement au moment le plus périlleux et qui , d'une présence d'esprit imperturbable , a su , par la vigueur de ses mesures, l'à-propos et l'habileté de ses manœuvres , répandre la terreur et la mort dans les rangs ennemis. Il n'est pas un de ceux qui ont combattu sous ses ordres qui ne se soit fait un devoir de lui rendre cette justice.

Le Gouvernement provisoire , depuis l'adjonction de M. de Potter , était composé de sept membres, outre un trésorier et deux secrétaires. Ces Messieurs, après s'être partagé les diverses branches du pouvoir, et s'être distribué les présidences des commissions par eux qualifiées

de *Comités spéciaux*, sentirent bientôt et même dans les vingt-quatre heures, qu'ils étaient trop nombreux pour gouverner ensemble; que leur affaire n'irait pas et qu'il fallait, par une nouvelle combinaison, réduire le nombre des dictateurs; on conçut alors la pensée d'un *Comité central de trois membres* qui gouvernerait *seul*, mais sur le rapport des comités secondaires et on la réalisa dans la soirée du 29; la pièce suivante fut publiée et affichée; elle fait connaître les noms des trois élus. (*V. ci-après, pièce n° 10.*) Il allait sans dire que M. de Potter en ferait partie.

Quoi qu'on ait dit que l'on n'avait fait, par cette mesure, qu'*écramer* le gouvernement déjà existant et que par suite il n'y avait rien eu de *changé* à l'état des choses, qui n'était ainsi que *modifié*, nous persistons à croire que *de fait*, c'était un gouvernement tout nouveau, très-distinct, très-séparé du précédent, quoique pris exclusivement dans son sein, et qui doit porter *seul*, sous le nom de *cinquième et dernier Gouvernement provisoire*, la responsabilité de ses œuvres, puisque *seul* il les a accomplies et que son existence de plusieurs mois a concouru avec les grands événemens qui ont fixé les destinées de notre patrie; voici l'exposé rapide de ses premiers actes.

Proclamation datée du 29. (*V. ci-après, n° 11.*)

Nominations nombreuses dans l'armée, tant dans les grades supérieurs que subalternes; formation des cadres, etc.

Nominations de plusieurs gouverneurs de provinces, entre autres, de M. l'avocat *Van Meenen* de Louvain pour celle de Brabant, en remplacement de M. *Vander-*

*fosse* qui n'était cependant pas déclaré révoqué M. *Duchéne* son secrétaire; de M. *Coghen* comme commissaire-général des finances, M. l'avocat *Delfosse* son secrétaire; d'une commission d'inspecteurs de l'instruction publique, composée de MM *Lebroussart*, *Vauthier*, *Kindt* et *Nicolay*; de M. *Ch. Soudain* comme administrateur-général des prisons; de M. *Alex. Weissenbruch* comme directeur des logemens militaires, etc.

Il se hâta de s'occuper des intérêtsurgens du commerce et de rapporter à cet égard l'arrêté du *gouvernement précédent* daté du 26 du même mois; (*V. ci-dessus page 448 et ci-après, n° 12.*) Il organisa une commission de secours qui rendit d'éminens services. (*V. ci-après, n° 13.*)

Enfin ce cinquième et dernier Gouvernement provisoire s'occupa de la justice; le comité spécial de cette partie était présidé par M. l'avocat *Gendebien*, l'un des membres non gouvernans du gouvernement, et composé de MM. les Jeunes avocats *Blargnes* et *Barbanson* fils, et du vieil avocat *Kockaert*, bâtonnier de l'ordre; ce ne fut que plus tard que M. *De Facqz*, autre jeune avocat, y fut adjoint.

Ces Messieurs se chargèrent d'arranger la justice de la Belgique et surtout son personnel qui était à peu près complet; cependant, sans le moindre examen de leur mission et de leurs pouvoirs à cet égard, sans agiter même la question de convenance, de besoin, ou de nécessité, ils tombèrent d'accord qu'il fallait *organiser* ou au moins *réorganiser*; on a dit depuis qu'ils avaient *désorganisé et rien de plus*, et en effet leurs mesures à l'égard de l'ordre judiciaire, le principe dont elles émanaient, les éliminations qui en devinrent les conséquen-



ces, furent le commencement réel de l'impopularité qui rejaillit bientôt sur leurs auteurs, à qui divers écrits ont démontré de reste leur usurpation de pouvoirs et la nullité radicale de leurs destitutions en supposant même qu'elles fussent révolutionnairement méritées.

L'arrêté suivant fut publié; c'était un grand acte de puissance, un pas de géant fait vers l'indépendance. (*V. ci-après, pièce n° 14.*)

L'établissement d'un gouvernement *provisoire définitif*, joint à la fin de la campagne de Bruxelles terminée vers le même temps par l'ordre rétrograde donné à l'armée, fait du 29 septembre, la ligne de démarcation entre les deux grandes périodes de la révolution de la Belgique en 1830; un autre ordre de choses va se présenter; nous croyons donc devoir terminer ici cette partie de notre travail.

---

PIÈCES PUBLIÉES OU CONNUES A BRUXELLES,  
LES 28 ET 29 SEPTEMBRE 1830.

N° 1.

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA BELGIQUE

Un de nos meilleurs citoyens, *M. de Potter*, que le vœu national rappelait à grands cris depuis le commencement de notre glorieuse révolution, est entré dans nos murs. Le gouvernement provisoire s'est empressé de se l'adjoindre. En conséquence, à partir du 28 septembre 1830, *M. de Potter* fera partie du gouvernement provisoire. Bruxelles, le 28 septembre 1830.

*Signés* : baron VANDERLINDEN D'HOOGVORST ; CH. ROGIER ;  
comte FÉLIX DE MÉRODE ; GENDEBIEN ; S. VANDEWEYER ;  
JOLLY ; J. VANDERLINDEN, trésorier ; B<sup>on</sup> F. DE COPPIN,  
J. NICOLAY, secrétaires,

N<sup>o</sup> 2.

## LETTRE DE M. DE POTTER.

Mes chers concitoyens,

Me voici au milieu de vous ! l'accueil que vous m'avez fait m'a vivement ému , il ne sortira jamais de ma mémoire. Je ferai tout pour me rendre digne de vous et de la patrie. Brave peuple belge ! vous avez glorieusement vaincu ; sachez profiter de la victoire. Vos lâches ennemis sont dans la stupeur. Ne perdons pas un instant. Que tous les citoyens se groupent autour du Gouvernement provisoire qui est leur ouvrage. De leur côté , n'en doutons pas , les incendiaires que vous venez de chasser si ignominieusement de votre capitale préparent de nouveaux crimes.

Plus d'hésitation , plus de ménagement ! il faut éloigner à jamais de nos foyers les assassins qui y ont porté le fer et le feu , le viol et le carnage. Il faut sauver nos mères , nos femmes , nos enfans , nos propriétés. Il faut vivre libres , ou nous ensevelir sous des monceaux de ruines.

Soyons unis , mes chers concitoyens , et nous serons invincibles. Conservons l'ordre parmi nous ; il nous est indispensable pour conserver notre indépendance.

Liberté pour tous ! égalité de tous devant le pouvoir suprême , *la Nation !* devant sa volonté , *la Loi !* Vous avez écrasé le despotisme ; par votre confiance dans le pouvoir que vous avez créé , vous saurez vous tenir en garde contre l'anarchie et ses funestes suites. Les Belges ne doivent faire trembler que leurs ennemis :

Peuple , ce que nous sommes , nous le sommes *par vous* ; ce que nous ferons , nous le ferons *pour vous*.

Bruxelles , le 28 septembre 1830.

DE POTTER.

N<sup>o</sup> 3.

A M LE COMMANDANT EN CHEF VAN MALEN AU QUARTIER-GÉNÉRAL.

*Rapport du premier corps franc du 28 au 29 septembre.*

Hier, à 5 heures, j'ai quitté ma position en avant du cimetière sur la route de Louvain, pour me porter sur le flanc de l'ennemi; mais à peine avais-je fait quelques pas dans les champs sur la droite, que j'entendis crier par les tirailleurs isolés : voilà la cavalerie ennemie ! aussitôt je formai mon corps en colonne par section et je revins sur la route pour couvrir le point menacé.

Je vis en effet un gros de cavalerie s'avancer sur la route de Louvain ; alors je marchai à sa rencontre avec mon monde et je signifiai à tous les tirailleurs qui ne faisaient pas partie de mon corps, l'ordre de ne pas tirer sans mon commandement. Cet ordre était très-opportun, car le corps qui s'avancait n'était autre que celui du capitaine Boucher, qui venait de faire une reconnaissance à cheval et qui n'avait pas passé devant mes avant-postes pour cette expédition.

Après avoir reconnu ce corps moi-même, je repris ma direction au travers du bois qui est à droite de la route de Louvain ; je suis parvenu à couvert, lorsqu'il faisait déjà très-nuit, à Woluwe-Saint-Lambert, village qui est entièrement sur le flanc de l'extrême gauche de l'armée ennemie. De là, je me suis porté sur ses avant-postes, placés à deux portées de fusil. Notre approche et quelques coups de feu ont mis les troupes dans une confusion tellement extraordinaire, que je n'ai pas cru dangereux de prendre position pour la nuit dans le voisinage de gens qui avaient si peur, quoiqu'en si nombreuse compagnie. J'ai donc établi mon quartier-général à Woluwe, où mes hommes ont bivouaqué devant les faisceaux, après que j'eus établi une ligne de postes autour de moi.

Pendant mon séjour ici, est arrivé le secrétaire de la commune de Dieghem qui revenait de ce dernier village. Je l'ai de suite fait venir et interrogé : j'ai su par lui que le prince Frédéric était à Dieghem et cherchait à sonder les dispositions des troupes pour calculer probablement les chances qu'il pourrait avoir pour une nouvelle expédition. Les troupes, d'après les rapports, seraient disposées à refuser de retourner contre Bruxelles. Les soldats sont démoralisés au point que l'habit bourgeois seul leur inspire de la terreur.

Cependant d'autres renseignemens que j'ai recueillis des paysans, me feraient croire qu'il s'opère dans ce moment un mouvement en avant. J'aurai, au point du jour, des notions positives là-dessus, car je suis si près de l'ennemi, que j'entends les paroles qu'échangent les patrouilles des leurs qui se croisent en tout sens. La prudence ne me permet pas de vous faire connaître mes intentions ultérieures, parce que je ne suis pas très-assuré du sort du présent rapport.

A vous, à la vie et à la mort,  
NIELLON

#### N<sup>o</sup> 4.

*Rapport de la sortie faite le 28 septembre, à 4 heures de relevée, par le détachement de Couvin.*

A cinq heures, arrivé en avant et à portée de canon du village de Dieghem, suivant toujours la route de Schaebeek, je fis déployer sur le côté droit, et en flanc gauche sur la route de Louvain.

La générale qui fut battué immédiatement par l'ennemi occupant le village de Dieghem, fit sortir deux escadrons de dragons et un bataillon d'infanterie; trop faible pour soutenir de front une attaque, je gagnai la route de Louvain en conservant une distance de demi-portée de canon de la route neuve qui est à droite du village, après avoir laissé sur la route de Schaebeek douze braconniers en avant du moulin-à-vent et embusqués à la

chapelle ; le feu de ces hommes s'étant engagé , je restai sur la route de Louvain jusqu'à la nuit tombant. ( Un cavalier fut tué par eux.)

En me repliant sur Bruxelles, en suivant la route de Louvain, je fus arrêté par le corps franc , commandé par M. Niellon.

Je repris position sur le côté gauche de la route de Bruxelles à Louvain et j'y restai jusqu'à la nuit entièrement close.

Quelques paysans questionnés dans les champs que nous avons parcourus , ne sont point d'accord sur la force de l'ennemi ; les uns l'élèvent à dix mille hommes , d'autres à six mille et finalement à cinq.

Son centre est à Dieghem, sa gauche s'étendant sur la route de Louvain. — Bruxelles, le 29 septembre 1830.

*Le capitaine commandant l'expédition,*

L. RAGONDET, membre de la légion-d'honneur.

## N° 5.

### ORDRE DU JOUR.

Messieurs les commandans de toute force armée, soit de la cité, soit ceux des villes et villages qui se trouvent à Bruxelles , sont invités à se rendre tous les jours, à 10 heures du matin, au rapport au quartier-général au Parc. En cas de maladie ou d'absence, ils se feront remplacer par leurs lieutenans pour que le service ne souffre en aucune circonstance.

Jusqu'à nouvel ordre, en cas d'alarme, les lieux pour les rassemblemens demeurent fixés comme suit :

Pour toutes les compagnies logées dans le bas de la ville, sur la place de la Monnaie ;

Pour les compagnies logées dans le haut de la ville, sur la Place Royale.

Au quartier général, ce 29 septembre 1830.

*Le commandant en second, comte VANDER MEEREN.*

## N° 6.

## PROCLAMATION.

## LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA BELGIQUE

Ordonne de faire rétablir sur-le-champ toutes les barricades de la ville et invite tous les bons patriotes à se tenir dans un état permanent de défense.

Bruxelles, le 29 septembre 1830.

Suivent les signatures.

M. le général en chef fera mettre cette proclamation à l'ordre du jour.

Pour copie ; **JUAN VAN HALEN.**

## N° 7.

## ORDRE DU JOUR.

Braves Bruxellois !

L'ennemi a été repoussé loin de nos murs ; ses cohortes régulières n'ont pu résister à votre héroïque courage ; mais pour jouir paisiblement des fruits de la victoire, il importe qu'une garde urbaine soit organisée définitivement pour le maintien de l'ordre public, *soin que ne peuvent plus prendre sur elles les colonnes mobiles qui marchent sur l'ennemi ; en conséquence nous avons jugé nécessaire de prendre les mesures suivantes :*

La garde urbaine sera composée de tous les habitans capables de porter les armes, depuis l'âge de 18 ans jusqu'à 50.

La solde des ouvriers sera de 75 cents par jour quand, par leur tour de rôle ils seront appelés à être de garde.

Messieurs les chefs de sections sont invités à faire immédiatement le recensement de toutes les personnes appelées, par leur âge, à faire partie de la garde, en indiquant celles dont la solde devra être payée lorsqu'elles seront de service.

Bruxelles, le 28 septembre 1830.

Le commandant en chef : BARON VANDERLINDEN D'HOOGVOORST.

## N<sup>o</sup> 8.

### ORDRE DU JOUR.

Le tocsin sonné par la grosse cloche de la cathédrale et la générale qui sera battue dans la matinée, seront le signal du rendez-vous pour tous les hommes en armes qui se trouvent maintenant à Bruxelles. Les sections sont également priées de se rendre sur la place devant les palais où aura lieu une réunion générale à l'effet de prendre des dispositions pour une grande revue.

Quartier-général à Bruxelles, le 28 septembre 1830.

*Signé, JUAN VAN HALEN.*

## N<sup>o</sup> 9.

### PROCLAMATION.

Habitans de Bruxelles !

Trois jours se sont à peine écoulés depuis qu'un ennemi féroce portait dans vos murs le massacre et l'incendie. Votre audace intrépide, votre indomptable persévérance, secondées du généreux dévouement des auxiliaires arrivés des autres communes, ont triomphé de tous les obstacles. Il a fui, laissant vos places publiques, vos rues, vos promenades jonchées de blessés et de morts.

Au moment de cette crise terrible, je me trouvais parmi vous. Je ressentais la plus vive sympathie pour une cause si sacrée,

pour tant de courageux efforts ! Plusieurs d'entre vous qui m'honoraient de leur estime, m'offrirent le commandement en chef. Je l'acceptai avec orgueil, avec reconnaissance; heureux de pouvoir servir en Belgique la liberté que j'étais sur le point d'aller défendre dans ma patrie.

Aujourd'hui vous êtes affranchis de la présence de vos tyrans. Satisfait d'avoir pu contribuer à cet éclatant succès, je m'empresse de vous adresser mes remerciemens ardens et sincères pour la confiance que vous m'avez témoignée et dont je serai fier toute ma vie.

Bruxellois ! Liégeois ! Belges ! accourus de tous les points à la défense de cette capitale ! Vous êtes un grand, un noble peuple. Par des prodiges de bravoure, vous avez su vaincre : sachez profiter de la victoire. Les dangers qui vous menaçaient sont éloignés, mais ils n'ont pas disparu. Persistez obstinément dans vos nobles efforts. Exercez la plus vigoureuse surveillance à l'égard de vos ennemis intérieurs, maintenant plus redoutables que ceux du dehors. Maintenons surtout l'ordre dans vos murs. Point de dévastation, point d'incendie. Ceux qui pillent sont ceux qui n'ont pas voulu combattre ! Et si vos oppresseurs osaient se présenter encore, qu'ils retrouvent en vous les hommes de l'immortelle journée du 26 septembre.

Recevez encore, braves citoyens, le témoignage de mon attachement et de mon admiration. L'un des plus doux souvenirs de mon existence sera d'avoir participé à vos triomphes.

Du quartier-général, le 29 septembre 1830.

*Le commandant en chef des forces mobiles.*

JUAN VAN HALEN.

## N<sup>o</sup> 10.

### LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA BELGIQUE

Considérant que ce qui importe le plus dans les circonstances actuelles est la prompte expédition des affaires, a nommé dans son



sein un *Comité central* chargé de l'exécution de toutes les mesures prises sur le rapport des comités spéciaux. Le comité central est composé de trois membres ; savoir : MM. *de Potter*, *Ch. Rogier* et *S. Vandeweyer*.

Bruxelles, le 29 septembre 1830.

*Signés* : F. DE MÉRODE, JOLLY, F. DE COPPIN, J. VANDERLINDEN, J. NICOLAY, BARON EM. VANDERLINDEN D'HOOGVOORST, GENDEBIEN.

## N<sup>o</sup> 11.

### PROCLAMATION.

Braves concitoyens ! vous avez chassé l'ennemi du dehors. Il faut maintenant nous mettre en garde contre un ennemi qui se trouve au milieu de nous et qui n'est pas moins redoutable à la consolidation de l'édifice de nos libertés. Sans le respect le plus inviolable pour les personnes et les propriétés publiques et privées, nous ne parviendrons jamais au noble but que se proposent les amis de la patrie.

Guerre aux ennemis ! Paix aux citoyens ! Nous sommes tous frères, tous également intéressés au maintien de l'ordre intérieur, comme nous sommes tous intéressés à l'extermination des incendiaires qui nous menacent.

Nous invitons tous les citoyens à se protéger les uns les autres. Tout le monde, toutes les propriétés sont sous la garde de tous.

La belle cause que le peuple a fait triompher est trop pure pour que nous l'exposions à être souillée par des excès. Laissons le pillage et l'incendie aux ennemis de la Belgique : les Belges ne doivent porter le fer et le feu que dans les rangs des Hollandais.

Bruxelles, le 29 septembre 1830.

*Le comité central* : Signés ; DE POTTER, CH. ROGIER, S. VAN-  
DEWEYER.

## N° 12.

## GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA BELGIQUE

Vu la requête présentée par MM. *Engler, Mathieu-Mouremans, Rahlenbeek, Michiels, Messel-Blissett* et autres négocians recommandables de Bruxelles, sur l'impossibilité où se trouvait ces jours derniers le commerce d'encaisser aucun effet et de remplir les formalités exigées par la loi, en cas de non paiement à l'échéance ;

Reconnaissant l'urgence des mesures réclamées par le commerce dans les circonstances actuelles ; arrête :

Art. 1<sup>er</sup>. Est prorogée l'exigibilité de tous effets de commerce échus ou à échoir et payables à Bruxelles depuis le 19 de ce mois et ce jusqu'au 25 octobre prochain.

2. Tout protêt, recours en garantie et prescription des effets de commerce mentionnés à l'art. 1<sup>er</sup> sont également suspendus, pendant l'intervalle ci-dessus.

3. L'ordonnance du 26 de ce mois sur le même objet est rapportée.

Fait à Bruxelles, à l'Hôtel-de-ville, le 29 septembre 1830.

Suivent les 3 signatures du comité central :

## N° 13.

## GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

Vu la nécessité de prendre de promptes mesures sur les soins que réclament les généreux défenseurs de nos libertés, blessés dans les mémorables journées des 23, 24, 25, 26 et 27 septembre, arrête :

1° Il y aura une commission, spécialement chargée de la surveillance et de la direction des hôpitaux et ambulances, ainsi que de la distribution des secours.

2° Cette commission adressera tous les 3 jours à la commission de l'intérieur près le Gouvernement provisoire, un rapport détaillé sur l'état des hôpitaux et ambulances, ainsi que sur leurs besoins et les moyens d'y pourvoir. Ce rapport contiendra les noms, domiciles et professions des personnes blessées et les renseignements qu'il aura été possible d'obtenir sur leurs familles et leur position domestique.

3° Elle se fera rendre, jour par jour, semblable rapport par les directeurs des hôpitaux et ambulances.

4° Cette commission sera également chargée d'organiser les collectes à domicile et de recevoir les dons offerts par la bienfaisance publique.

5° Sont nommés membres de cette commission centrale :

MM. *Ranwet*, père, pour l'hôpital du gouvernement; *De-page* fils, pour l'hôpital Saint-Jean; *Kieckevort*, pour l'hôpital Saint-Pierre, et M. le docteur *Vleminckx*, comme médecin en chef attaché à ladite commission centrale.

Le comité de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Bruxelles, le 29 septembre 1830.

Signés : DE POTTER, Ch. ROGIER, VAN DE WEYER.

N<sup>o</sup> 14.

## ARRÊTÉ.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA BELGIQUE.

*Comité central.*

Le comité central ARRÊTE :

- ART. I. La justice se rendra au nom du Gouvernement provisoire de la Belgique.
- ART. II. Tous les actes publics seront rendus exécutoires au nom de la même autorité.
- ART. III. Les comités de la justice et de l'intérieur sont chargés de l'exécution du présent arrêté.
- Bruxelles, le 29 septembre 1830,

Mêmes signatures.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

---

# TABLE

## DES SOMMAIRES.

---

Dédicace.	Page 5
Introduction.	7
CHAPITRE PREMIER.—NUIT DU MERCREDI AU JEUDI 25—26 AOUT 1830, ET JOURNÉE DU JEUDI 26.	
Explosion.	8
CHAPITRE II.—JOURNÉE DU VENDREDI 27 AOUT 1830.	
La garde bourgeoise s'organise. — M. le baron <i>Emmanuel d'Hoogvorst</i> son commandant. — Sa composition d'abord mélangée et vicieuse dans les premiers jours. — Ses principaux chefs. — Incendie des décorations et des arcades du Parc. — Arrestation des pillards et incendiaires. — Justice rendue en français. — Destruction de tous les insignes de la royauté. — Émeute de la Place-Royale. — Émigration.	37
CHAPITRE III.—JOURNÉE DU SAMEDI 28 AOUT 1830.	
Tableau de Bruxelles. — Adoption unanime des couleurs brabançonnnes. — Négociations militaires. — Prétendu vœu du peuple — Les notables assemblés à l'Hôtel-de-Ville. — Adresse au roi. — Election de la députation chargée de la porter à La Haye — Convocation des États-Généraux pour le 13 septembre. — Nouvelles de la cour. — Départ des princes d'Orange et Frédéric de La Haye.	51
CHAPITRE IV.—JOURNÉE DU DIMANCHE 29 AOUT 1830.	
Départ de la députation bruxelloise pour La Haye. — Mouvements à Louvain, Liège, etc., par suite de celui de Bruxelles tranquille ce jour-là. — Première expression du vœu pour la séparation d'avec la Hollande — Artillerie bourgeoise.	59
CHAPITRE V.—JOURNÉE DU LUNDI 30 AOUT 1830.	
Arrivée des princes d'Orange et Frédéric à Anvers et à Vilvorde. — Une armée s'y réunit. — Impression de ces événemens sur les Bruxellois. — La garde bourgeoise régulièrement et définitivement organisée.	61

## CHAPITRE VI. — JOURNÉE DU MARDI 31 AOUT 1830.

Les princes à Vilvorde avec l'armée. — Négociations et pourparlers avec eux. — Réponse menaçante. — Réponse soumise. — Première journée des barricades. 69

CHAPITRE VII. — JOURNÉE DU MERCREDI 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1830.

Entrée du Prince d'Orange à Bruxelles. — Nomination d'une commission consultative — Retour de la députation bruxelloise envoyée à La Haye. — Arrivée à Bruxelles des premiers auxiliaires belges. 75

## CHAPITRE VIII. — JOURNÉE DU JEUDI 2 SEPTEMBRE 1830.

Rapport des députés bruxellois envoyés à La Haye. — Dîner du Prince — L'opinion populaire déborde tout. — Progression incroyable de l'effervescence. — Le rapport des députés de Bruxelles est méprisé et brûlé. — Nuit d'alarmes. 87

## CHAPITRE IX — JOURNÉE DU VENDREDI 3 SEPTEMBRE 1830

Proclamation des membres des États-Généraux, présents à Bruxelles, sur la séparation. — Leur résolution de ne pas se rendre à La Haye — Départ du prince d'Orange et de toutes les troupes. — Dissolution de la commission consultative par lui nommée l'avant-veille 96

## CHAPITRE X. — JOURNÉE DU SAMEDI 4 SEPTEMBRE.

Situation de Bruxelles après le départ du prince et des troupes. — Adhésion de la régence de Bruxelles au vœu émis pour la séparation. — Arrivée du premier détachement liégeois. — Premiers mouvemens dans plusieurs autres villes de la Belgique. — Nouvelles de Londres et de Paris. 103

## CHAPITRE XI. — JOURNÉES DES 5, 6, 7 ET 8 SEPTEMBRE 1830 ; DU DIMANCHE AU MERCREDI.

Séjour de l'armée à Vilvorde. — Elle s'y renforce. — Mauvais effet de ce voisinage. — Marche continuelle des troupes vers les Provinces-Méridionales. — Ton menaçant et insultant des journaux hollandais — Exaspération qu'il cause. — Arrivée des premiers déserteurs belges à Bruxelles. — Adresse anonyme aux soldats belges. — Retour du prince d'Orange à La Haye. — Incertitudes sur le résultat de sa mission relative à la séparation. — Proclamation du roi. — Démission de Van Maanen. — Arrivée successive des membres méridionaux des deux chambres des États-Généraux à Bruxelles. — Leur adhésion à la proclamation de leurs collègues en date du 3, sur la séparation, — Ils changent d'avis et se décident à

être le 13 à La Haye. — La députation de Namur n'est pas reçue par le roi. — Dangers que court M. de Stassart l'un de ses membres. — Adresses nombreuses de toutes les villes au roi, en faveur de la séparation. — Les troubles deviennent partout plus graves et plus intenses. 112

CHAPITRE XII. — JOURNÉES DES 9, 10, 11 ET 12 SEPTEMBRE 1830; DU JEUDI AU DIMANCHE.

Articles des journaux hollandais. — Convocation des sections de la Garde bourgeoise. — Commission de sûreté. — Elle refuse son mandat qu'elle prétend dénaturé par la régence. — Départ pour Paris des réfugiés français en Belgique. — Le 11 la régence rapporte et modifie sa décision de l'avant veille sur la nature et l'étendue du mandat qu'elle entendait conférer à la commission de sûreté. — Démission et protestation de quatre de ses membres. — Départ du gouverneur et de plusieurs autres autorités. — Les membres méridionaux des deux chambres des États-Généraux quittent Bruxelles pour se réunir à Anvers et se rendre de là ensemble à La Haye. — Tranquillité factice de Bruxelles. — Tendances générales de l'opinion. — Ouverture du Théâtre. 141

CHAPITRE XIII. — JOURNÉES DES 13 AU 18 SEPTEMBRE 1830; DU LUNDI AU SAMEDI.

Ouverture des États-Généraux à La Haye. — Discours du roi. — Mauvais effet qu'il produit. — Protestation de la ville d'Anvers contre la séparation. — Chants patriotiques. — Trois des huit membres de la commission de sûreté font connaître leur refus d'accepter. — Mariage de la princesse Marianne. — Adresses des Belges aux membres méridionaux des États-Généraux, motivées sur le discours du trône. — Leur envoi à La Haye par deux députés. — Société populaire belge à Bruxelles. — Son transfèrement de la salle *des Beaux-Arts*, rue de Bavière, à celle de Saint-Georges. — Elle prend le nom de *Réunion centrale*. — Ses séances. — Son influence. — Lenteur de la marche des États-Généraux. — Les députés méridionaux sont circonvenus et peu libres à La Haye. — Retour de M. de Stassart. — Sa lettre. — Brochures de Libry. — Retour des deux envoyés porteurs des adresses belges aux membres méridionaux des États-Généraux. — Leur rapport alarmant. — Présages sinistres. 163

CHAPITRE XIV. — JOURNÉE DU DIMANCHE 19 SEPTEMBRE 1830.

Arrêté intempestif de la Commission de sûreté. — Nuit d'orages. — Excitations. — Tumultes. — Tentative contre l'Hôtel-de-Ville. 193

CHAPITRE XV. — JOURNÉE DU LUNDI 20 SEPTEMBRE 1830.

Désarmement et désorganisation de la garde bourgeoise par la populace.

— L'Hôtel-de-Ville est enfin forcé. — Dissolution et retraite de la Commission de sûreté. — Dispersion de toutes les autorités et disparition de tous les fonctionnaires. — Premier gouvernement provisoire. — Complete anarchie populaire. 205

CHAPITRE XVI. — JOURNÉE DU MARDI 21 SEPTEMBRE 1830.

Deuxième gouvernement provisoire. — L'état de trouble continue. — Proclamation du prince Frédéric à Anvers. — Revue de la Garde bourgeoise sur la Grand'Place. — Création des corps francs — Premier tocsin. — Seconde journée des barricades — Première sortie des Bruxellois. — Attaque des avant-postes ennemis à une lieue de la ville. — Premier signal de la guerre civile. 219

CHAPITRE XVII. — JOURNÉE DU MERCREDI 22 SEPTEMBRE 1830.

Second tocsin. — Fausse alerte de nuit. — Les Bruxellois sortent en plus grand nombre — Les avant-postes ennemis sont repoussés sur tous les points et se replient sur Vilvorde et Assche. — Rentrée triomphante des Bruxellois et des Liégeois. — La proclamation du prince Frédéric est méconnue et méprisée — La gazette des Pays-Bas qui l'insère est brûlée. — Violation du droit des gens dans la personne de MM. Ducpétiaux et Everard. — Nouvelles de Namur, Mons, Liège, Louvain, etc. — Etats-Généraux. — Adresse au roi. 237

CHAPITRE XVIII. — JOURNÉE DU JEUDI 23 SEPTEMBRE 1830.

Bataille de Bruxelles, 1<sup>er</sup> jour. — Combats de Louvain. 252

CHAPITRE XIX. — JOURNÉE DU VENDREDI 24 SEPTEMBRE 1830.

Bataille de Bruxelles, 2<sup>me</sup> jour. — Nouvelle de la double victoire de Louvain de la veille — 3<sup>me</sup> gouvernement provisoire sous le titre de *Commission administrative*. — 1<sup>er</sup> bombardement de la ville. — Incendies. — Dévastations — Pillages. — Massacres. 316

CHAPITRE XX. — JOURNÉE DU SAMEDI 25 SEPTEMBRE 1830.

Bataille de Bruxelles, 3<sup>me</sup> jour. — M<sup>r</sup> *Juan Van Halen*, général en chef. 358

CHAPITRE XXI. — JOURNÉE DU DIMANCHE 26 SEPTEMBRE 1830.

Bataille de Bruxelles, 4<sup>me</sup> jour. — 4<sup>me</sup> gouvernement provisoire. — Second bombardement. — Nouveaux incendies. 411



## CHAPITRE XXII. — JOURNÉE DU LUNDI 27 SEPTEMBRE 1830.

Cri de victoire. — Délivrance de Bruxelles. — Fuite honteuse des Hollandais. — Aspect de la ville. — Vengeances et réactions populaires. — Arrivée de M. de Potter. — Fausse alarme de nuit. 451

## CHAPITRE XXIII. — JOURNÉES DES 28 ET 29 SEPTEMBRE 1830; MARDI ET MERCREDI.

Résultats immédiats de la victoire. — Rentrée des émigrés. — La confiance reparait. — M. de Potter, membre du Gouvernement provisoire. — Sa lettre. — Coup-d'œil sur Bruxelles. — L'ennemi toujours aux portes de la ville. — Arrivée de nouveaux renforts. — Ouverture de la campagne d'Anvers. — Premiers succès. — Ils sont arrêtés et comment. — Réorganisation de la Garde bourgeoise sous le nom de Garde urbaine — Grande revue. — Les États-Généraux décident enfin les deux questions de séparation et de révision. — Cinquième et dernier Gouvernement provisoire sous le nom de *Comité central*. — Ses premiers actes. 491

## **Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

### ***Protection***

#### 1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire. Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.

Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

#### 2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

#### 3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <[http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\\_du\\_fichier.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf)> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

### ***Utilisation***

#### 4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

## 5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be)

## 6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

## 7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be)

## 8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

## ***Reproduction***

### 9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

### 10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

### 11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.